

Ver. JH, Co.

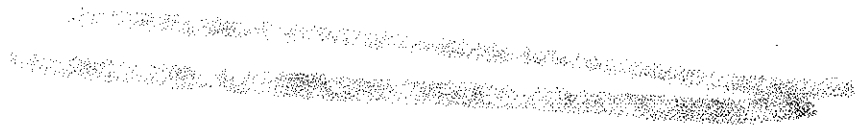
Legs du 12 - 12 reprise p. 168.

- Mf. Legs du 10/19
8/15
18/18
20/16

- Mq. Legs du 10/14: Recherche
↑ milieu.

- Quantité JA M c'est dans une Edition.
On veut la toute Version JH?

~~Legs du 10/14~~



Verjan Jc.

Encore

ENCORE

SEMINAIRE DU Docteur LACAN du 21 Novembre 1972

ENCORE

Il m'est arrivé de ne pas publier [l'éthique de la psychanalyse.] En ce temps là, c'était une forme chez moi de la politesse. Après vous, je vous en prie; je vous en prie. Passez donc les "après vous". Avec le temps, j'ai pris l'habitude de m'apercevoir qu'après tout je pouvais en dire un peu plus, et puis je me suis aperçu que ce qui constituait mon cheminement c'était quelque chose de l'ordre du "je n'en veux rien savoir". C'est sans doute ce qui aussi avec le temps fait qu'"encore" je suis là et que vous aussi vous êtes là. Je m'en étonne toujours, encore. Il y a quelque chose depuis quelque temps qui me favorise, c'est ce qu'il y a aussi chez vous, chez la grande masse de ceux qui sont là, un même, en apparence, un même "je n'en veux rien savoir". Seulement tout est là : est-ce le même ? Le "je n'en veux rien savoir" d'un certain savoir qui nous est transmis par bribes, est-ce bien de cela qu'il s'agit ? Je ne crois pas et même c'est bien parce que vous me supposez partir d'ailleurs dans ce "je n'en veux rien savoir" que ce supposer vous lie à moi, de sorte que s'il est vrai que je dise qu'à votre égard je ne puis être ici qu'en position d'analysant, de mon "je n'en veux rien savoir", d'ici que vous atteigniez le même y aura une paye ! Et c'est bien, c'est bien ce qui fait que c'est seulement quo quand le vôtre vous apparaît suffisant vous pouvez si vous êtes inversement tous mes analysants, vous pouvez normalement vous détacher de votre analyse il n'y a contrairement à ce qui s'émet nulle impasse de ma position d'analysant avec ce que je fais ici à votre égard. L'année dernière j'ai intitulé ce que je croyais pouvoir vous dire ["ou pire"], puis ça s'oupire (s'), ça n'a rien à faire avec je ou tu, je ne t'oupire pas ni tu ne m'oupires; notre chemin, celui du discours analytique ne progresse que de cette limite étroite, de ce tranchant du couteau qui fait qu'ailleurs ça ne peut que s'oupirer. C'est ce discours qui me supporte et pour le recommencer cette année je vais d'abord vous supposer au lit, un lit de plein emploi, à deux. Ici il faut que je m'excuse auprès de quelqu'un qui, ayant bien voulu s'enquérir de ce qu'est mon discours, un juriste pour le situer, j'ai cru

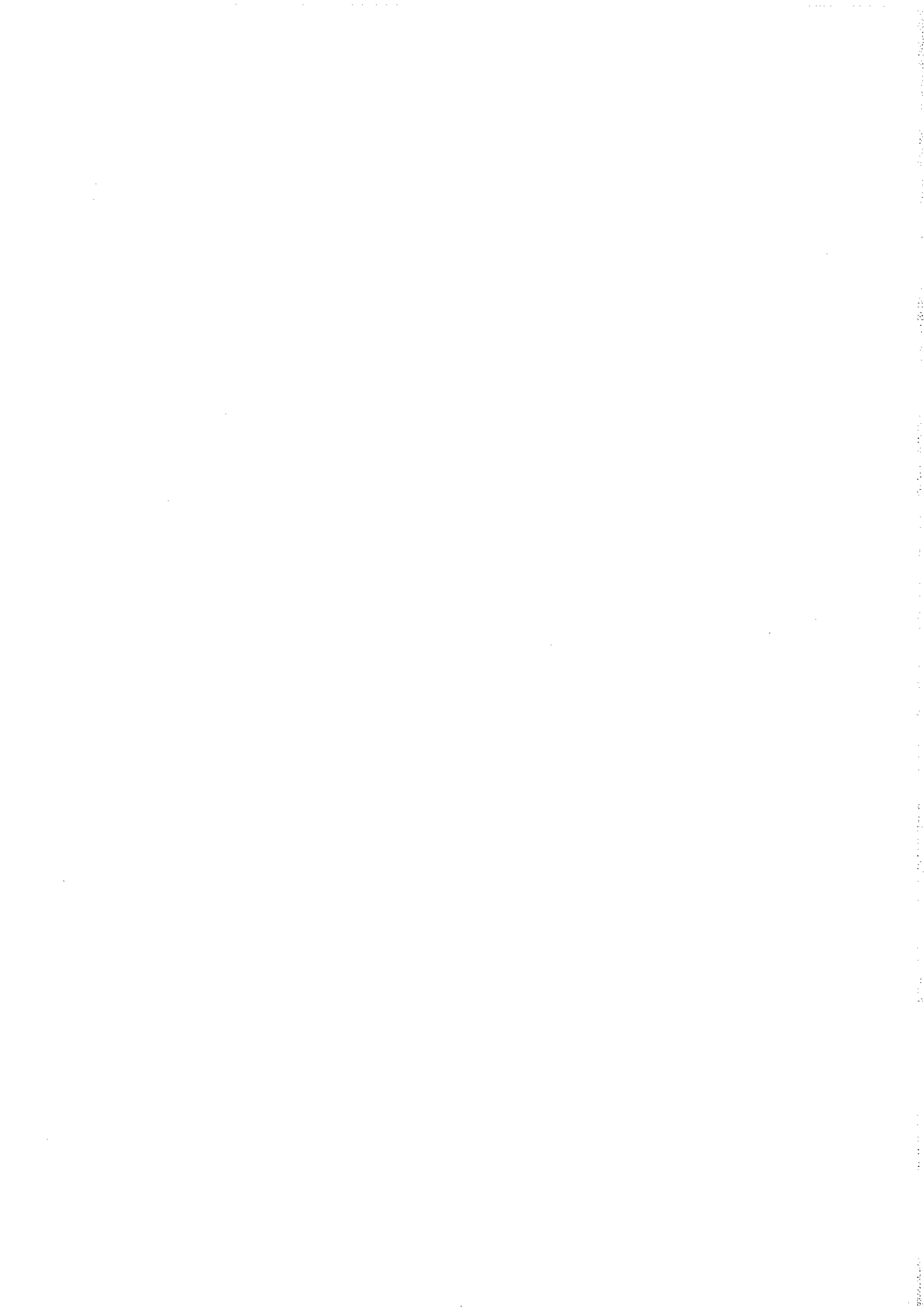
1 21.11.
* [12.12.
Ricard
2 19.12.7
3 9.1.73
4 16.1.73
5 13.2.7
6 X 20.2.7
7 X 13.3.7
8 X 20.3.7
9 X 10.4.
10 X 18.5.7
11 X 15.5.7
12 X 6.

1000

1000

pouvoir, pouvoir pour, à lui, faire sentir ce qui en est le fondement, c'est à savoir que le langage ça n'est pas l'être parlant.

Je lui ai dit que je ne me trouvais pas déplacé d'avoir ^{parlé} dans une faculté de Droit, celle où il est sensible, sensible parce qu'on appelle l'existence des codes, le code civil, le code pénal et de bien d'autres, que le langage ça se tient là, c'est à part, et que l'être parlant, ce qu'on appelle des hommes, il s'agit de faire à ça tel que ça s'est constitué au cours des âges. Alors commencer, commencer par vous supposer au lit, bien sûr il faut qu'à son endroit je m'en excuse. Je n'en décollerai pas pourtant aujourd'hui. Et si je peux m'en excuser, c'est à lui rappeler, lui rappeler que au fond de tous les droits, il y a ce dont je vais parler, à savoir la jouissance. Le Droit ça parle de ça. Le Droit ça ne méconnaît pas même ce départ, ce bon droit coutumier dont se fonde l'usage du concubinage, ce qui veut dire : coucher ensemble. Évidemment je vais partir d'autre chose, de ce qui dans le Droit reste voilé, à savoir ce qu'on en fait : s'^{se}teindre. Mais ça c'est parce que je pars de la limite, une limite dont en effet il faut partir pour être sérieux, ce que j'ai déjà commenté pour pouvoir établir la série, la série de ce qui s'en approche : l'usufruit; ça, c'est bien une notion de Droit ! et qui réunit en un seul mot ce que déjà j'ai rappelé dans ce [séminaire sur l'éthique] dont je parlais tout à l'heure, à savoir la différence qu'il y a de l'outil, qu'il y a de l'utile, à la jouissance. L'utile, ça sert à quoi ? C'est ce qui n'a jamais été bien défini en raison d'un respect, d'un respect prodigieux que grâce au langage l'être parlant a pour le moyen. L'usufruit, ça veut dire qu'on peut jouir de ses moyens, mais qu'il ne faut pas les gaspiller. Quand on a reçu un héritage, on en a l'usufruit, on peut en jouir à condition de ne pas trop en user. C'est bien là qu'est l'essence du Droit : c'est de répartir, de distribuer, de rétribuer ce qu'il en est de la jouissance. Mais quel est-ce que c'est que la jouissance ? C'est là précisément ce qui pour l'instant se réduit à nous d'une instance négative : la jouissance, c'est ce qui ne sert à rien. Seulement ça n'en dit pas beaucoup plus long. Ici je pointe, je pointe la réserve qu'implique ce champ du Droit, du droit à la jouissance. Le droit, c'est pas le devoir. Rien ne force personne à jouir : sauf le Surmoi ! Le surmoi c'est l'impératif de la jouissance. Jouis ! c'est le commandement qui part d'où ? C'est bien là que se trouve le point tournant qu'interroge le discours analytique. C'est bien sur ce chemin que j'ai essayé



dans un temps, le temps de "l'après vous" que j'ai laissé passer, pour montrer que si l'analyse nous permet d'avancer dans une certaine question, c'est bien que nous ne pouvons nous en tenir à ce dont je suis parti assurément respectueusement, à ce dont je suis parti, soit de [l'Éthique] d'Aristote pour montrer quel glissement s'était fait avec le temps, glissement qui n'est pas progrès, glissement qui est contour, glissement qui, d'une considération au sens propre du terme, d'une considération de l'Être qui était celle d'Aristote, a fait venir au temps de l'utilitarisme de Bentham au temps de la théorie des fictions, au temps de ce qui, du langage, a démontré la valeur d'outil, la valeur d'usage, ce qui nous laisse enfin revenir à interroger ce qu'il en est de cet Être, de ce souverain bien, posé là comme objet de contemplation et d'où on avait cru pouvoir édifier une éthique. Je vous laisse donc sur ce lit à vos inspirations, je sors et une fois de plus j'écrirai sur la porte dans la fin qu'à la sortie peut-être vous puissiez vous rendre compte des rêves que vous aurez sur ce lit poursuivis, la phrase suivante : la jouissance de l'Autre, de l'Autre avec... (il me semble que depuis le temps ça doit suffire, que je m'arrête là, je vous en ai assez rebattu les oreilles de ce grand A qui vient après, depuis maintenant il traîne partout ce grand A mis devant l'Autre, plus ou moins opportunément d'ailleurs, ça s'imprime à tort et à travers) la jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre qui La (lui aussi avec un grand L) du corps de l'Autre qui Le symbolise n'est pas le signe de l'amour . J'écris cela, hein, et je n'écris pas après "terminé", ni "amen", ni "ainsi soit-il". Il n'est pas le signe, c'est néanmoins la seule réponse. Le compliqué c'est que la réponse, elle est déjà donnée au niveau de l'amour et que la jouissance de ce fait reste une question, question en ceci que la réponse qu'elle peut constituer, n'est pas nécessaire d'abord. C'est pas comme l'amour, l'amour, lui, fait signe et comme je l'ai dit depuis longtemps, est toujours réciproquement. J'ai avancé ça très doucement en disant que les sentiments sont toujours réciproques. C'était pour que... que ça me revienne hein. Et alors, et alors... et l'amour, et l'amour il est toujours réciproque ? mais z-oui, mais z-oui, c'est même pour ça qu'on a inventé l'inconscient, c'est pour s'apercevoir que le désir de l'homme, c'est le désir de l'Autre, et que l'amour c'est une passion qui peut être l'ignorance de ce désir, mais qui ne lui laisse pas moins toute sa portée.

Quand on y regarde de plus près, on en voit les ravages.

Alors bien sûr ça explique que la jouissance du corps de l'Autre, elle, ne soit pas une réponse nécessaire. Ça va même plus loin. C'est pas non plus une réponse suffisante, parce que l'amour, lui, demande l'amour; il ne cesse pas de le demander. Il le demande encore. Encore, c'est le nom propre de cette faille d'où dans l'Autre part la demande d'amour. Alors d'où part, d'où part ça qui est capable certes, mais de façon non nécessaire, non suffisante de répondre par la jouissance, jouissance du corps, du corps de l'Autre. C'est bien ce que l'année dernière, inspiré d'une certaine façon, par la chapelle de Ste Anne qui me portait sur le système, je me suis laissé aller à appeler l'amure. L'amure, c'est ce qui apparaît en signes bizarres sur le corps et qui vient d'au-delà, du dehors de cet endroit que nous avons cru comme ça pouvoir largner au microscope sous la forme du germen, dont je vous ferai remarquer qu'on ne peut dire que ce soit là la vie puisqu'aussi bien ça porte la mort, la mort du corps, que ça le reproduit, que ça le répète, que c'est de là que vient \longrightarrow ^{en corps} "l'encore". Il est faux de dire : séparation du soma et du germen, puisque de porter ce germen le corps porte des traces. Il y a des traces sur l'amure. L'être du corps est sexué certes, mais c'est secondaire comme on dit; et, comme l'expérience le démontre, ce ne sont pas de ces traces que dépend la jouissance du corps en tant que l'Autre, il symbolise. C'est là ce qu'avance la plus simple considération des choses. De quoi s'agit-il donc dans l'amour ? Comme la psychanalyse l'avance avec une audace d'autant plus incroyable que toute son expérience va contre, que ce qu'elle démontre c'est le contraire, l'amour c'est de faire un. C'est vrai qu'on ne parle que de ça depuis longtemps, de l'UN. La fusion, l'Eros serait tension vers l'UN. "Y a d'l'UN", c'est de ça que j'ai supporté mon discours de l'année dernière, et certes pas pour confluer dans cette confusion originelle, celle du désir qui ne conduit qu'à la visée de la faille où se démontre que l'UN ne tient que de l'essence du signifiant. Si j'ai interrogé **FREGE** au départ, c'est pour tenter de démontrer la béance qu'il y a de cet UN à quelque chose qui tient à l'Être et derrière l'Être à la jouissance.

L'amour - je peux quand même vous dire que par un petit exemple - l'exemple d'une perruche qui était amoureuse de **Picasso**, eh bien ça se voyait à la façon dont elle lui mordillait le col de sa chemise et les battants de sa veste, cette perruche était bien en effet amoureuse de ce qui est essentiel à l'homme : à savoir son



accoutrement. Cette perruche était comme DESCARTES pour qui des hommes c'étaient des habits en pro-ménade, si vous me permettez. Bien c'est ^{sur} trop, ça promet la ménade, c'est-à-dire quand on les quitte, mais ce n'est qu'un mythe, un mythe qui vient converger avec le lit de tout à l'heure.

Jouir d'un corps quand il n'y a plus d'habit, c'est quelque chose qui laisse intacte la question de ce qui fait l'UN, c'est-à-dire de l'identification. La perruche s'identifiait à PICASSO habillé. Il en est de même de tout ce qui est de l'amour. Autrement dit, l'habit aime le moins, parce que c'est par là qu'ils ne sont tous qu'un. Autrement dit, ce qu'il y a sous l'habit et que nous appelons le corps, ce n'est peut-être en l'affaire que ce reste que j'appelle l'objet a. Ce qui fait tenir l'image, c'est un reste et ce que l'analyse démontre, c'est que l'amour dans son essence est narcissique, que le baratiner sur l'objectal est quelque chose dont justement elle^{LPSA} sait dénoncer la substance dans ce qui est resté dans le désir, à savoir sa cause, et ce qui le soutient, son insatisfaction, voire son impossibilité. / L'impuissance de l'amour, quoiqu'il soit réciproque, tient à cette ignorance d'être le désir d'être UN. Ceci nous conduit à l'impossible d'établir la relation d'eux - écrit d'eux - la relation d'eux, qui ? les deux sexes. Assurément, ai-je dit, ce qui apparaît sur ces corps sous ces formes énigmatiques que sont les caractères sexuels qui ne sont que secondaires, sans doute fait l'être sexué. Mais l'être, c'est la jouissance du corps comme tel, c'est-à-dire comme "a" (mettez-le comme vous voulez) comme a - sexué. Puisque ce qui est dit jouissance sexuelle est dominé, marqué par l'impossibilité d'établir comme tel nulle part dans l'énonçable ce seul UN qui nous intéresse, l'UN de la relation-rapport sexuel, c'est ce que le discours analytique démontre en ceci justement que pour ce qui est l'un de ces êtres comme sexué, l'homme en tant qu'il est pourvu de l'organe dit phallique (j'ai dit "dit") le sexe corporel, le sexe de la femme, j'ai de "la"^{femme} (j'ai dit de "la femelle") justement il n'y en a pas. Il n'y a pas la femme : La femme n'est pas "toute"; le sexe de la femme ne lui dit rien si ce n'est par l'intermédiaire de la jouissance du corps. Ce que le discours analytique démontre, c'est, permettez moi de le dire sous cette forme, c'est que le phallus c'est l'objection de conscience faite par un des deux êtres sexués au service à rendre à l'autre.

Et qu'on ne me parle pas des caractères sexuels secondaires de la femme parce que jusqu'à nouvel ordre ce sont ^{ceux} celles de la mère qui priment chez elle. Rien ne distingue comme être sexué la femme, sinon justement le sexe. Que tout tourne autour de la jouissance phallique, c'est très précisément ce dont l'expérience analytique témoigne et témoigne en ceci que la femme se définit d'une position que j'ai pointée du "pas toute" à l'endroit de la jouissance phallique. Je vais un peu plus loin. La jouissance phallique est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas, dirai-je, à jouir du corps de la femme précisément parce que ce dont il jouit c'est de cette jouissance, celle de l'organe, c'est pourquoi le surmoi tel que je l'ai pointé tout à l'heure du "jouis" est corrélat de la castration qui est le signe dont se pare l'aveu que la jouissance de l'Autre, du corps de l'Autre ne se promet que de l'infinitude. Je vais dire laquelle, celle que je supports du paradoxe de ZENON ni plus, ni moins, lui-même.

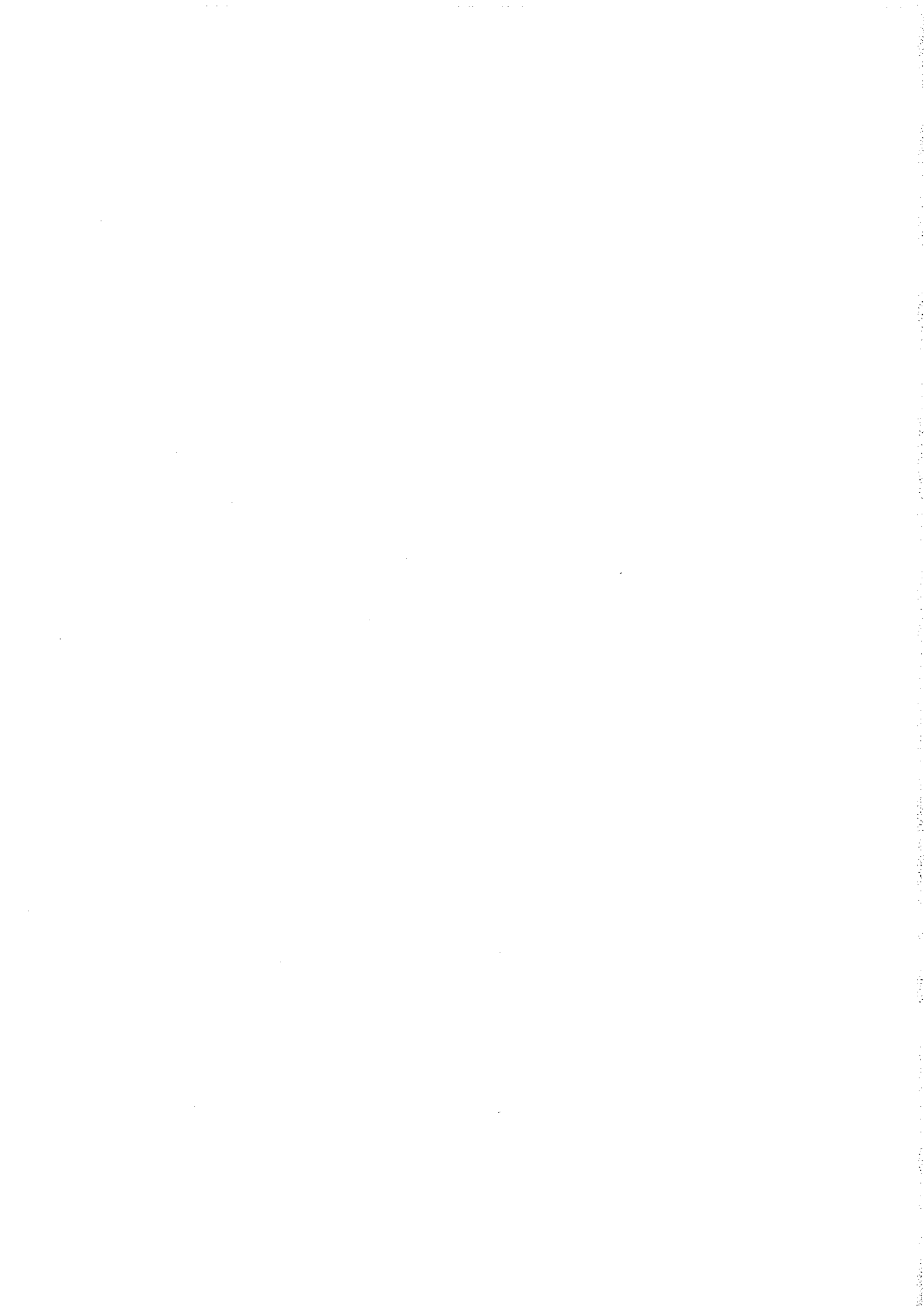
Achille et la tortue, tel est le schème du jouir, d'un côté de l'être sexué. Quand Achille a fait son pas, tiré son coup auprès de Briséis, telle la tortue, elle aussi a avancé d'un peu, ceci parce qu'elle n'est "pas toute", pas toute à lui, il en reste et il faut qu'Achille fasse le second pas et comme vous savez, ainsi de suite. C'est même comme ça que de nos jours, mais de nos jours seulement, on est arrivé à définir le nombre, le vrai ou pour mieux dire le réel, parce que ce que Zenon n'avait pas vu, c'est que la tortue non plus n'est préservée de cette fatalité d'Achille; c'est que comme son pas à elle est de plus en plus petit il n'arrivera non plus jamais à la limite; c'est en ça que se définit un nombre quel qu'il soit s'il est réel; un nombre a une limite et c'est dans cette mesure qu'il est infini. Achille c'est bien clair ne peut que dépasser la tortue, il ne peut pas la rejoindre. Mais il^{le} la rejoint que dans l'infinitude; Seulement en voilà de dit pour ce qui est de la jouissance en tant qu'elle est sexuelle, la jouissance est marquée d'un côté par ce trou qui ne l'assure que d'autres voies que de la jouissance phallique. Est-ce que de l'autre côté quelque chose ne peut s'atteindre qui nous dirait comment ce qui jusqu'ici n'est que faille, béance dans la jouissance serait réalisé? C'est ce qui, chose singulière, ne peut être suggéré par les aperçus



très étranges -- étrange c'est un mot qui peut se décomposer : l'être - ange c'est bien quelque chose contre quoi nous met en garde l'alternative d'être aussi bête que la perruche de tout à l'heure. Mais néanmoins regardons de près ce que nous inspire l'idée que dans la jouissance, dans la jouissance des corps, la jouissance sexuelle ait ce privilège de pouvoir être interrogée comme étant spécifiée au moins par une impasse; c'est dans cet espace, que l'espace de la jouissance prend quelque chose de borné, fermé, c'est un lieu et en parler c'est une topologie; ici nous guide ce que, dans quelque chose que vous verrez paraître en pointe de mon discours de l'année dernière, je crois démontrer : la stricte équivalence de topologie et structure. Ce qui distingue l'anonymat de ce dont on parle comme jouissance, à savoir ce qu'ordonne le droit, une géométrie c'est justement l'hétérogénéité du lieu, qu'il y a ^{est} un lieu de l'Autre. De ce lieu de l'Autre, d'un sexe comme Autre comme Autre absolu que nous permet d'avancer le plus récent développement de cette topologie, j'avancerai ici le terme de "compacité". Rien de plus compact qu'une faille, s'il est bien clair que quelque part il est donné que l'intersection de tout ce qui s'y ferme, étant admise comme existante en un nombre fini d'ensembles, il en résulte - c'est une hypothèse - il en résulte que l'intersection existe en un nombre infini. Ceci ^{est} la définition même de la compacité. Et cette intersection dont je parle, c'est celle que j'ai avancé tout à l'heure comme étant ce qui ~~couvre~~ ^{couvre}, ce qui fait l'obstacle au rapport sexuel supposé, à savoir à ce dont j'énonce que l'avancée du discours analytique tient précisément en ceci, que ce qu'il démontre c'est que son discours ne se soutenant que de l'énoncé qu'il n'y a pas, qu'il est impossible de poser le rapport sexuel, c'est de par là qu'il détermine ce qu'il en est réellement aussi du statut de tous les autres discours. Tel est dès lors le point qui couvre qui couvre l'impossibilité du rapport sexuel comme tel. La jouissance en tant que sexuelle est phallique, c'est-à-dire qu'elle ne se rapporte pas à l'Autre comme tel. Suivons là le complément de cette hypothèse de compacité. Une formule nous est donnée par la topologie que j'ai qualifiée de la plus récente, à savoir d'une logique construite, construite précisément sur l'interrogation du nombre et de ce vers quoi il conduit d'une restauration d'un lieu qui n'est pas celui d'un espace



homogène, le complément de cette hypothèse de compacité est celui-ci : dans le même espace borné, fermé, supposé être institué l'équivalent de ce que tout à l'heure j'ai avancé de l'inter-section passant du fini à l'infini, est celui-ci : c'est qu'à supposer ce même espace borné, fermé, recouvert d'ensembles ouverts, c'est-à-dire de ce qui se définit comme excluant sa limite de ce qui se définit comme plus grand qu'un point plus petit qu'un autre, mais en aucun cas égal, ni au point de départ, ni au point d'arrivée, pour vous l'imager rapidement, le même espace donc étant supposé recouvert d'espaces ouverts, il est équivalent - ça se démontre - de dire que l'ensemble de ces espaces ouverts s'offre toujours à un sous-recouvrement d'espaces ouverts, eux tous constituant une finitude, à savoir que la suite des ^{dit} 10 éléments constitue une suite finie. Vous pouvez remarquer que je n'ai pas dit qu'ils sont comptables. Et pourtant c'est ce que le terme fini implique, pour être comptable il faut qu'on y trouve un ordre et nous devons marquer un temps avant de supposer que cet ordre soit trouvable. Mais ce que veut dire, en tout cas, la finitude démontrable des espaces ouverts, capables de recouvrir cet espace borné, fermé en l'occasion de la jouissance sexuelle, ce qu'il implique en tous cas c'est que lesdits espaces - et puisqu'il s'agit de l'autre côté, mettons-les au féminin ^{les} - peuvent être pris un par un, ou bien encore une par une. Or c'est cela qui se produit dans cet espace de la jouissance sexuelle qui de ce fait s'avère compact. Ces femmes "pas toutes" telles qu'elles s'isolent dans leur être sexué, lequel donc ne passe pas par le corps mais par ce qui résulte d'une exigence dans la parole, d'une exigence logique et ce, très précisément en ceci que la logique, la cohérence, s'inscrit dans le fait qu'existe le langage, qu'il soit hors de ces corps qui en sont agités, L'Autre, l'Autre avec un grand A, maintenant qui s'incarne, si l'on peut dire, comme être sexué exige cet "une par une" et c'est bien là qu'il est étrange, qu'il est fascinant, c'est le cas de le dire; Autre fascination, Autre fascinum; cette exigence de l'Un comme déjà étrangement [le Parménide] pouvait nous le faire prévoir, c'est de l'Autre qu'il sort : là où est l'être c'est l'exigence de la finitude. Je commenterai, j'y reviendrai sur ce qu'il en est de ce lieu de l'Autre, mais dès maintenant, pour faire image et parce qu'après tout on peut bien supposer ^{quel} quelque chose dans



ce que j'avance ~~et~~ puisse vous laisser, je vais vous l'illustrer : on sait assez combien les analystes se sont amusés autour de ce Don Juan dont ils ont tout fait, y compris, ce qui est un comble un homosexuel ! Est-ce qu'à le centrer sur ce que je viens de vous imaginer de cet espace de la jouissance sexuelle, à être recouvert de l'autre côté par des ensembles ouverts et aboutissant à cette finitude, j'ai bien marqué que je n'ai pas dit que c'était le nombre, et pourtant, bien sûr que ça se passe, finalement on les compte; ce qui est l'essentiel dans le mythe féminin de Don Juan c'est bien ça, c'est qu'il les a "une par une". Et c'est cela qu'est l'autre sexe, le sexe masculin, pour ce qu'il en est des femmes. C'est bien en cela que l'image de Don Juan est capitale, c'est dans ce qui s'indique de ceci qu'après tout il peut en faire une liste et qu'à partir ^{du moment} où il y a des noms, on peut les compter, s'il y en a "mille e tre" c'est bien qu'on peut les prendre une par une, et c'est là l'essentiel. Vous le voyez, il y a là tout autre chose que l'UN de la fusion universelle. Si la femme n'était pas "pas toutes", si dans son corps ce n'était pas "pas toutes" qu'elle est comme être sexué, rien de tout cela ne tiendrait. Qu'est-ce à dire ? Que j'ai pu pour imaginer des faits qui sont des faits de discours, ce discours dont nous sollicitons dans l'analyse la sortie, au nom de quoi ? Du lâchage de tout ce qu'il en est d'autres discours, de l'apparition de quelque chose où le sujet se manifeste dans sa béance, dans ce qui cause son désir; s'il n'y avait pas ça, je ne pourrais faire le joint, la couture, la jonction avec quelque chose qui nous vient bien tellement d'ailleurs, d'une topologie dont pourtant nous ne pouvons dire qu'elle ne relève pas du même ressort, à savoir d'un autre discours, d'un discours combien plus pur, combien plus manifeste dans le fait qu'il n'est genèse que du discours. Que cela converge avec une expérience à ce point que cela nous permette de l'articuler, est-ce qu'il n'y a pas là quelque chose de fait aussi pour nous faire revenir et justifier dans le même temps ce qui dans ce que j'avance se supporte, se s'oupire de ne jamais recourir à aucune substance, de ne jamais se référer à aucun être, d'être en rupture de ce fait avec quoique ce soit qui s'énonce comme philosophie; et que cela n'est pas justifié, je le suggère, c'est plus tard que je l'avancerai plus loin. Je le suggère de ceci que tout ce qui s'est articulé de l'Être, tout ce qui le fait de se refuser au prédicat de dire "l'homme est" par exemple sans dire quoi, que l'indication

par là nous est donnée que tout ce qui est de l'Être est étroitement relié précisément à cette section du prédicat et indique que rien en somme peut être dit sinon par ces détours en impasse, par ces démonstrations d'impossibilité, logiques, par où aucun prédicat ne suffit et que ce qui est de l'Être, d'un Être qui se poserait comme absolu, n'est jamais que la fracture, la cassure, l'interruption de la formule "Être sexué", en tant que l'Être sexué est intéressé dans la jouissance.

12 - 12 - 72

reporté en Fin du Séminaire [Encore] pag 163
Lacan donne la Parole à Requanti



MA

ENCORE

LACAN 12.12.72

(Recount)

LACAN dans son premier séminaire aurait parlé, je vous le donne en mille, de l'Amour^{pas amour!}, la nouvelle se propage vite; elle m'est revenue même de pas très loin bien sûr, d'une petite ville de l'Europe où l'avait faite envoyer en message; comme c'est sur mon divan que ça m'est revenu, je ne peux pas croire que la personne qui me l'a rapporté y crût vraiment, puisqu'elle sait bien que ce que je dis de l'amour, c'est assurément qu'on ne peut pas en parler: "Parlez-moi d'amour..." ça veut dire des chansonnettes.

J'ai parlé de la lettre d'amour, de la déclaration d'amour, c'est pas la même chose que la parole d'amour. Enfin, je pense qu'il est clair, même si je ne vous l'ai pas formulé, il est clair que dans ce premier séminaire j'ai parlé de la bêtise, de celle qui conditionne ce dont j'ai donné, cette année, le titre à mon séminaire, ce qui se dit "encore". Vous voyez le risque. Je vous dis ça uniquement pour vous dire ce qui fait ici le poids, le poids de ma présence. C'est que vous en jouissez. Ma présence seule - du moins j'ose le croire - ma présence seule dans mon discours, ma présence seule est ma bêtise. Je devrais savoir que j'ai mieux à faire que d'être là. C'est bien pour ça que je peux avoir envie tout simplement qu'elle ne vous soit pas assurée en tout état de cause. Néanmoins il est clair que je ne peux pas me mettre dans une position de retrait, de dire qu'encore et que ça dure c'est une bêtise, puisque moi-même j'y collabore évidemment. Je ne peux me placer que dans le champ de cette "Encore" et peut-être à remonter un certain discours qui est le discours analytique jusqu'à ce qui fait le conditionnement de ce discours, à savoir cette vérité, la seule qui ne puisse être incontestable de ce qu'elle n'est pas; il n'y a pas de rapport sexuel, ceci ne permet d'aucune façon de juger de ce qui est ou n'est pas de la bêtise, et pourtant il ne se peut pas, vu l'expérience, qu'à propos du discours analy-



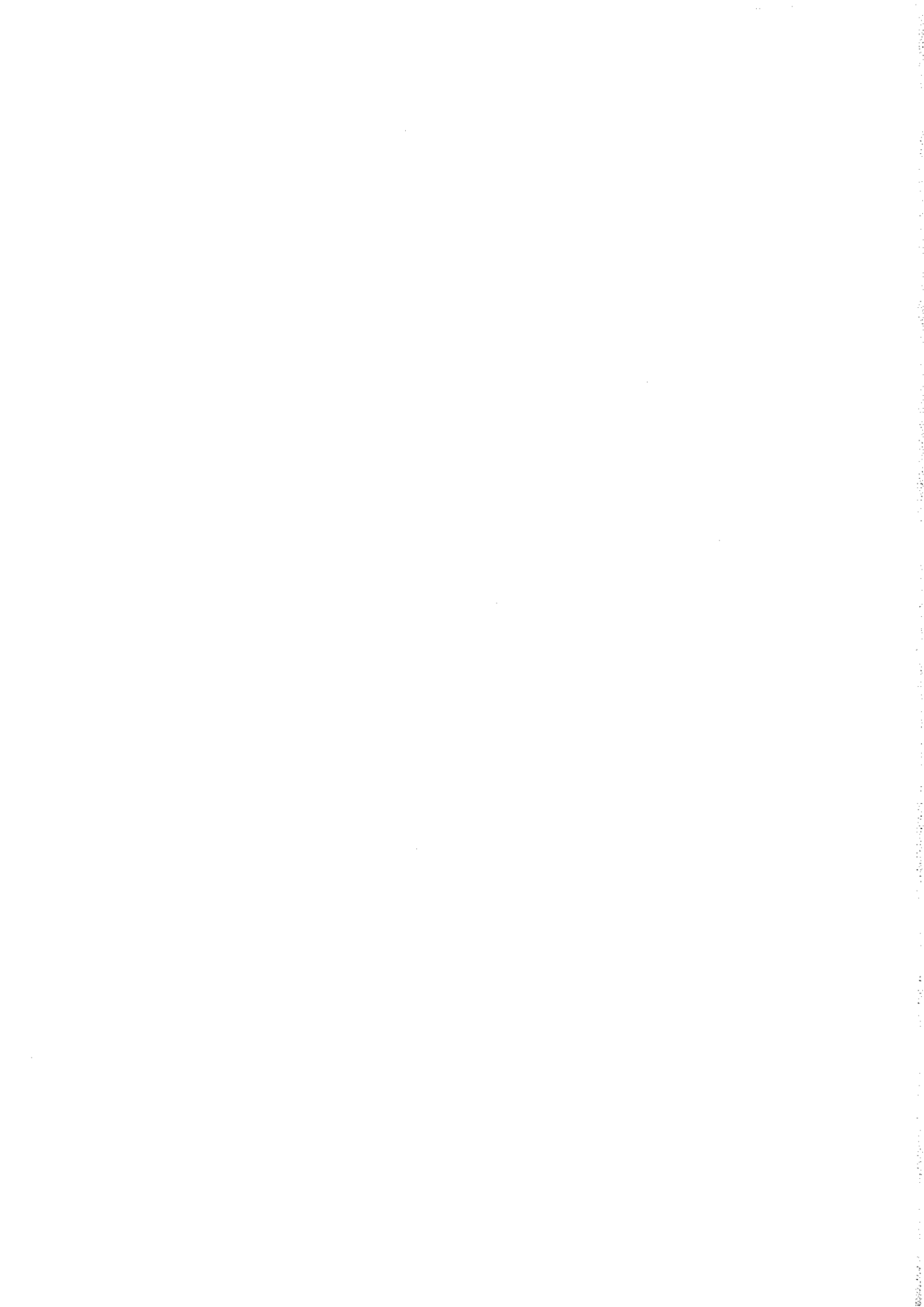
tique quelque chose ne soit pas interrogé qui est à savoir s'il ne tient pas essentiellement sans supporter cette dimension de la bêtise; et pourquoi pas, pourquoi pas après tout ne pas se demander quel est le statut de cette dimension pourtant bien présente, car enfin il n'y a pas eu besoin du discours analytique pour que - c'est là la nuance - comme vérité soit annoncé qu'il n'y a pas de rapport sexuel. Ne croyez pas que moi j'hésite comme ça à me mouiller; c'est pas d'aujourd'hui que je parlerai de Saint Paul, je l'ai déjà fait; c'est pas ça qui me fait peur, ni même de me compromettre avec des gens dont le statut, la descendance n'est pas à proprement parler ce que je fréquente. Néanmoins les hommes d'un côté, les femmes de l'autre - ce fut la conséquence du message - voilà ce qui au cours des âges a eu quelques répercussions. Ça n'a pas empêché le monde de se reproduire à notre mesure, la bêtise tient bon en tout cas. C'est pas tout à fait comme ça que s'établit le discours analytique. Je l'ai formulé du petit a et de l'S2 qui est en-dessous et de ce que ça interroge du côté du sujet pour produire quoi ? C'est bien évidemment que ça s'installe là-dedans - dans la bêtise, pourquoi pas ? - et que ça n'a pas ce recul - que je n'ai pas pris moi non plus - de dire que si ça continue c'est de la bêtise. Au nom de quoi ^{je dirai} comment sortir de la bêtise ? Il n'en est pas moins vrai qu'il y a quelque chose, un statut à donner de ce qu'il en est de ce "neuf" discours; de son approche de la bêtise, quelque chose s'en renouvelle. Sûrement il va plus près; car dans les autres, c'est bien ce qu'on fuit; le discours vise toujours à la moindre bêtise, ce qu'on appelle la bêtise sublime, car sublime veut dire ça : c'est le point le plus élevé de ce qui est en bas. Où est dans le discours analytique le sublime de la bêtise ? Voilà en quoi je suis en même temps légitimé à mettre au repos la participation à la bêtise en tant qu'ici elle nous englobe et à invoquer qui pourra sur ce point m'apporter la réplique. C'est ce qui, sans doute, dans d'autres champs et non bien sûr puisqu'il s'agit de quelqu'un qui ici



m'écoute, qui, de ce fait, est suffisamment introduit au le discours analytique, comment c'est là ^{puis} que déjà, au terme de l'année dernière, j'ai eu le bonheur de recueillir d'une bouche qui va ^{le} trouver la même, c'est là que ^{dès} le début de l'année, j'entends que quelqu'un m'apporte à ses risques et périls la réplique de ce qui dans un discours, nommément philosophique, résoud, oblique même sa voie, la fraye d'un certain statut à l'égard de la moindre bêtise.

Je donne la parole à François RECANATI que vous connaissez tous :

F.R. Je remercie le Dr. LACAN de me donner la parole une deuxième fois, parce que ça va m'introduire directement à ce dont je vais parler, en ce sens que ce n'est pas sans rapport avec la répétition et d'autre part je voudrais aussi bien prévenir que cette répétition ^{c'est une répétition} infinie, mais que ce que je vais dire là aussi, ça ne sera pas fini en ce sens que je n'aurai absolument pas le temps de venir au terme de ce que j'ai préparé. C'est à dire qu'ici, en quelque sorte, c'est véritablement au bouclage de la boucle que devait prendre sens ce qui comme préliminaire va m'y amener, c'est-à-dire que là, je vais être obligé, je crois, à cause du temps et à moins de reprendre ça une autre fois, de m'en tenir aux préliminaires, c'est-à-dire proprement de ne pas ^{encore} entrer de plain-pied dans cette bêtise dont a parlé le Dr. LACAN. Vous vous souvenez que ce que la dernière fois j'avais essayé de vous montrer, c'est que la répétition ne se produit qu'au troisième coup qui était le coup de l'interprétant; ça veut dire que la répétition c'est la répétition d'une opération en ce sens que pour qu'il y ait du terme à répéter, il faut qu'il y ait une opération qui produise le terme, c'est-à-dire que ce qui doit se répéter il faut bien que ça s'inscrive et l'inscription de cet objet ne peut se faire elle-même qu'au terme de quelque chose de l'ordre d'une répétition. C'est-à-dire qu'il y a là quelque chose qui ressemble à



171

un cercle logique et qui. en fait un peu différent, c'est plutôt quelque chose de l'ordre d'une spirale, en ce sens où, le terme d'arrivée et le terme de départ, on ne peut pas dire que ce soit la même chose; ce qui est donné, c'est que le terme de départ c'est le même que le terme d'arrivée, c'est plutôt le terme d'arrivée ^{qui} est le même que le terme de départ, mais le terme de départ lui-même n'est pas déjà le même, il devient le même, mais seulement après-coup. Il y a donc deux répétitions à envisager dissymétriques, la première qui est le procès par où se donne cet objet qui doit se répéter et on peut appeler ça en quelque sorte l'identification de l'objet au sens où il s'agit du déclin de son identité; et on voit très bien ce que ça veut dire, c'est ^{à dire} que quand on décline cette identité de l'objet, cette identité décline aussi sec, et la tautologie initiale: a "est a" dont on souvient que WITTGENSTEIN dit que c'est un coup de force dénué de sens, c'est proprement ce qui institue le sens, car il passe quelque chose là dedans, c'est-à-dire que dans "le a est a", a se présente tout d'abord comme le support indifférencié, tout à fait potentiel, de tout ce qui peut lui arriver comme détermination; mais dès qu'une détermination ^{effective} lui est donnée, dès que c'est d'existence qu'il s'agit et pas de n'importe quoi de toutes ces déterminations possibles, alors précisément il y a une sorte de transmission de pouvoir, c'est-à-dire que ce qui devait faire fonction de support, en l'occurrence ce a indéterminé, ce a potentiel, il est en quelque sorte marqué par le fait qu'il y a de l'être tout d'un coup qui s'intercale entre lui et lui-même, c'est-à-dire que lui-même se répète et il se répète sous la forme d'un prédicat, c'est-à-dire qu'il y a un espèce d'amoindrissement; et cet amoindrissement se symbolise par ceci que dans "a est a", le a qui avait fonction de support, tout d'un coup se voit lui-même supporté par quelque chose de l'ordre de l'être qui le supporte, qui le dépasse, qui l'englobe et lui-même n'est dans cette relation que ce qui prédique la prédication, en tant que la prédication c'est ce que supporte l'être. Sur ceci je vais revenir.



LACAN : Car chacun sait que "la guerre est la guerre" n'est pas une tautologie, pas plus "qu'un sou est un sou".

RECANAÏ : exactement. Je vais revenir là-dessus parce que c'est à peu près le nerf de toute l'affaire et que je voudrais parler de cela - je crains de n'avoir pas le temps de le faire - je voudrais parler de la logique de Port Royal parce que c'est une théorie de la substance justement et qu'il a été dit la dernière fois qu'on ne se réfère pas ici à aucune substance. Enfin j'y reviendrai tout à l'heure. Qu'on sache simplement que la répétition effectivement la première répète l'indétermination initiale de cet objet qui se donne comme potentiel, mais qu'en répétant cette indétermination, eh bien cette indétermination se trouve, non pas l'objet, mais l'indétermination se trouve sous l'indéterminé d'une certaine façon, c'est-à-dire qu'on peut bien poser que la répétition du vide ou la répétition de l'impossible, enfin que ce type de répétition de quelque chose qui n'est pas donné et qu'il faut donc produire dans le temps qu'on voudrait le répéter on peut bien poser que c'est impossible; c'est ce que dit à peu près tout le monde mais il suffit que ce soit impossible pour qu'il y ait quelque chose là d'assuré et que cette assurance permette justement une répétition, c'est-à-dire une deuxième répétition. Plutôt que de m'étaler là-dessus je cite cette phrase de KIERKEGARD qui dit: "la seule chose qui se répète, c'est l'impossibilité de la répétition." Ça fait très bien voir ce qu'il en est et ^{ça} fait le joint avec ce que j'avais dit, l'année dernière, donc de la triade qui supporte toute répétition de la triade objet-représentamen-interprétant, c'est-à-dire qu'entre l'objet et le représentamen, on change en quelque sorte d'espace, ou au moins il y a quelque chose comme un trou qui fait justement l'objet et le représentamen inapprochables dans cette relation; mais ce trou en tant qu'il insiste, c'est ce qui permet de fonder une vraie répétition dans ce sens que le coup d'après il y a quelque chose qui va incarner ce trou qui sera l'inter-



prêtant et qui pourra en quelque sorte répéter de deux façons ce qui passait entre l'objet et le représentamen: d'une part l'inscrire en disant : il y avait du trou, et en permettant que cette impossibilité ou que ce trou que ça se répète, mais d'autre part il va non pas seulement le signifier mais le répéter, parce que entre l'impossibilité de départ qui passait entre l'objet et le représentamen, et son signifiant qui est l'interprétant, il y a le même rapport impossible qu'il y avait justement entre l'objet et le représentamen, c'est-à-dire qu'il faudra un deuxième interprétant pour prendre en charge la répétition de cette impossibilité. Dans l'interprétant, il y a quelque chose comme l'effectuation d'une impossibilité jusque là potentielle; et l'impossibilité inscrite par l'interprétant, c'est, disons, le premier terme de cette existence dont le zéro potentiel était porteur au sens où de quelque manière le tout conduit au "il existe"/et j'y reviendrai également. Ce qui est important, c'est que l'impossibilité du rapport objet - représentamen, elle se donne comme telle pour l'interprétant; l'interprétant dit "ça c'est impossible", mais dans la mesure où elle se donne pour l'interprétant comme telle, dès que l'interprétant lui-même se donne pour un autre interprétant, c'est alors que cette impossibilité est vraiment un terme, terme fondateur d'une série, c'est-à-dire que ça permet au nouvel interprétant d'assurer quelque chose de solide comme si cette solidité c'était l'interprétant premier qui l'avait fondée à partir de quelque chose originairement fluide; ce qui échappait dans le rapport objet - représentamen ça vient s'emprisonner dans l'interprétant; mais on voit bien, et je l'ai déjà dit, que ce qui s'emprisonne dans l'interprétant et ce qui échappait dans le rapport objet-représentamen, n'est pas exactement la même chose puisque précisément ce qui échappait dans le rapport objet-représentamen ça continue à échapper dans le rapport entre ce rapport et l'interprétant, c'est-à-dire que de toute façon il y a le même décalage, la même inadéquation et c'est bien l'impossibilité de départ, c'est-à-dire l'impossibilité de la répétition sur laquelle



Je vais maintenant appuyer un peu, qui produit ce qui se passe qu'on peut constater, c'est-à-dire la répétition de l'impossibilité.

Ce qui institue le décalage, le décalage où s'origine la répétition, c'est l'impossibilité pour quelque chose d'être à la fois ce quelque chose et en même temps de l'inscrire, c'est-à-dire que l'existence de quelque chose ne s'inscrit que pour autre chose et par suite ça ne s'inscrit que quand c'est autre chose qui est donné; et si tant est que c'est d'existence ^{concrète} qu'il s'agit, quelque chose ne s'inscrit, l'existence de quelque chose ne s'inscrit qu'au moment où elle décline justement, au moment où c'est une autre existence qu'il est question. Cette disjonction, c'est à peu près ce qui se passe entre l'être et l'être prédiqué, et j'espère avoir le temps d'arriver jusqu'à la logique de Port Royal qui était théoriquement le noyau de mon exposé, mais c'est assez douteux. Ce qui supporte - vous vous souvenez que la dernière fois LACAN a caractérisé l'être comme étant section de prédicat et c'est à proprement parler de cela qu'il est question, et tout de suite je vais donner quelques réflexions sur ce fût-ce que cette formule: "section de prédicat" qui fait sentir immédiatement la récurrence qui se construit de ce qui justement est supposé supporter prédicat, c'est-à-dire l'être, c'est-à-dire que l'être qui supporte les prédicats avant, ça se donne après les prédicats et d'une certaine manière s'il y a section de prédicat pour trouver l'être, ça veut dire que ce qui supporte les prédicats, c'est ce qui n'est pas dans les prédicats, c'est justement ce qui est absent des prédicats, ^{absent dans la prédication} ce qui est c'est donc l'absence d'être d'une certaine manière qui porte les prédicats, ce qui implique aussi, mais de façon un peu indirecte, que les prédicats ne sont eux-mêmes que prédicats de cette absence. Que le prédicat puisse être coupé, c'est comme si, en quelque sorte, il y avait déjà une partition élémentaire, comme si une ligne était donné en pointillé, une frontière et qu'il suffit de découper comme dans certains emballages.



LACAN : articulez bien la notion de "section de prédicat" puisque c'est ce que vous avez accroché dans ce que j'ai dit. J'ai juste presque enfin achoppé là-dessus.

RECANATI : oui, encore que la "section de prédicat" c'est proprement ce qui est le noyau de mon exposé. On peut imaginer ça comme une vibration ^{esthétique} que c'est à partir d'un espèce de halo que je vais essayer, en faisant le tour véritablement, de cerner ce noyau qui va apparaître dans tous les exemples que je vais maintenant donner. Section de prédicat, c'est donc comme si ça pouvait couper. Je n'insiste pas là-dessus sinon qu'il est évident que ce n'est pas d'avoir coupé la coupure qu'on va retrouver l'insécable et que la frontière, une fois qu'on a tailladé dedans, elle insiste d'autant plus qu'elle se manifeste comme trou. Disons que la section, pour prendre les sens qui viennent, c'est aussi bien faire deux de ce qui était un; et si je signale ce sens qui n'est pas ce qui se reçoit ici, c'est parce que c'est celui que GRODECK donne à un de ses concepts qui s'appelle justement la S E X I O N — c'est la "sexion" avec un x —, c'est-à-dire que ce n'est pas sans intérêt pour les 2 sexes d'une certaine manière, et ça c'est la manière, pour GRODECK, de faire référence à PLATON et, quand je dis PLATON, il ne s'agit pas du Parménide, mais du Banquet où vous vous souvenez que, dans le discours d'ARISTOPHANE, est soulevé le problème de ce mythe de l'androgyné originaire qui aurait été coupé en deux; ç'aurait été ça la sexion avec un x. Or ce sur quoi je voudrais insister, c'est sur quelque chose qui ressort très bien du Banquet, non pas spécifiquement du discours d'Aristophane, mais un peu de tous les discours même ceux qui sont supposés contradictoires, et je ne prends que deux exemples pour aller vite: ce sera le discours de DIOTIME d'une part, celui d'ARISTOPHANE de l'autre; et le Banquet ça porte sur l'amour. L'amour, dit DIOTIME, c'est ce qui partout où il y a du deux, fait office de frontière, de milieu, d'intermédiaire, c'est-à-dire d'interprétant. Quand je dis



"d'interprétant" c'est parce que on peut très bien traduire comme ça le mot que PLATON emploie qui est un mot dérivé de $\mu\alpha\rho\sigma\iota\kappa\eta$ qui veut dire l'interprétation, et $\mu\alpha\rho\sigma\iota\kappa\eta$ PLATON dit que ça vient de - c'est ce qu'il dit - de $\mu\alpha\rho\sigma\iota\kappa\eta$ qui lui veut dire le délin; c'est ce qui fait office d'interprétant, mais le seul intérêt de cette formule, parce que somme toute personne dans l'assemblée du Banquet ne la conteste, c'est ce qui permet de s'ensuivre ceci que l'amour en aucun cas ne saurait être beau parce que ce qui se pose comme objet de l'amour, ce qui comme série tombe sous le coup de l'amour, l'amour étant comme une marque qui serait ^{decidés}, qui instaure une espèce de pouvoir - une série d'objets les objets qu'il a marqués - l'amour ne peut pas être beau parce que ces objets sont beaux; et il est dit qu'en aucun cas ce qui est l'agent d'une série; l'instance même de la série ou le terme ultime de série, ce qui chapeaute une série, ne peut avoir les mêmes caractères que les objets qui sont dans cette série; c'est-à-dire que les objets de l'amour sont beaux, l'amour ne peut pas être beau; et ça c'est donc à proprement parler un caractère de cette instance de séviation, un caractère de l'interprétant que personne parmi les polémistes présents dans l'assemblée du Banquet ne remet en question; et on peut voir assez facilement le rapport qu'il y a avec ARISTOPHANE - même si ça paraît plus lointain - c'est que quand il dit qu'à l'origine les hommes avait quatre jambes, quatre bras, deux visages et deux têtes, eh bien, ils devenaient un peu trop arrogants parce qu'ils n'avaient plus vraiment de désir, il ne leur manquait pas grand chose et alors on a décidé, du moins ^{c'est} Zeus qui a décidé de les couper en deux pour qu'ils deviennent humiliés, mais ce qu'a dit Zeus, c'est que ça ne compte pas une coupure s'il n'y a pas des effets de coupure, c'est-à-dire que si la coupure est ponctuelle et qu'après ça continue comme avant, ça sert à rien. Alors ce qu'il a voulu; c'est que ça reste, qu'il y ait un effet et pour cela il a tourné les visages, les visages qui étaient alors comme les fesses dans le dos; et l'endroit de la



coupure, c'était proprement le ventre, puisqu'il y avait le nombril qui est l'indice de la coupure; il a décidé de tourner les visages du côté du nombril pour que les hommes s'en souviennent de cette coupure, et puis pendant qu'il y était, il a tourné les fesses également pour qu'ils puissent essayer de se recoller et que ça les occupe. Mais l'important et ce pourquoi j'ai dit tout ça et dans le rapport avec le discours de DIOTIME, c'est que le résultat de ^{toute} cette opération qui ^{est} quand même quelque chose, le résultat peut apparaître dérisoire, c'est simplement que l'homme on lui a tourné le visage; il ne peut plus regarder derrière lui, c'est ^{à dire} qu'il ne voit plus qu'en avant, il voit seulement ce qui le précède et, ce qu'on voit bien, c'est que c'est précisément également ce que dit DIOTIME, c'est-à-dire que c'est ça la fin de tout, c'est-à-dire la fin du tout, en tant qu'à toute série il manquera le terme ultime de la sériation, le point de vue, ce d'où la sériation se construit. En général...

LACAN : "c'est bien ce que je disais tout à l'heure qu'il ne voit pas l'encore.

RECANATI : Ce que je viens là d'isoler à partir de deux discours, on va le retrouver comme deux points très liés à propos des ordinaux. Ce qui fait l'ordinal - ça on vous l'a déjà dit - c'est quelque chose de l'ordre d'un Nom de Nom...

LACAN : écrivez-le parce que sans ça ...

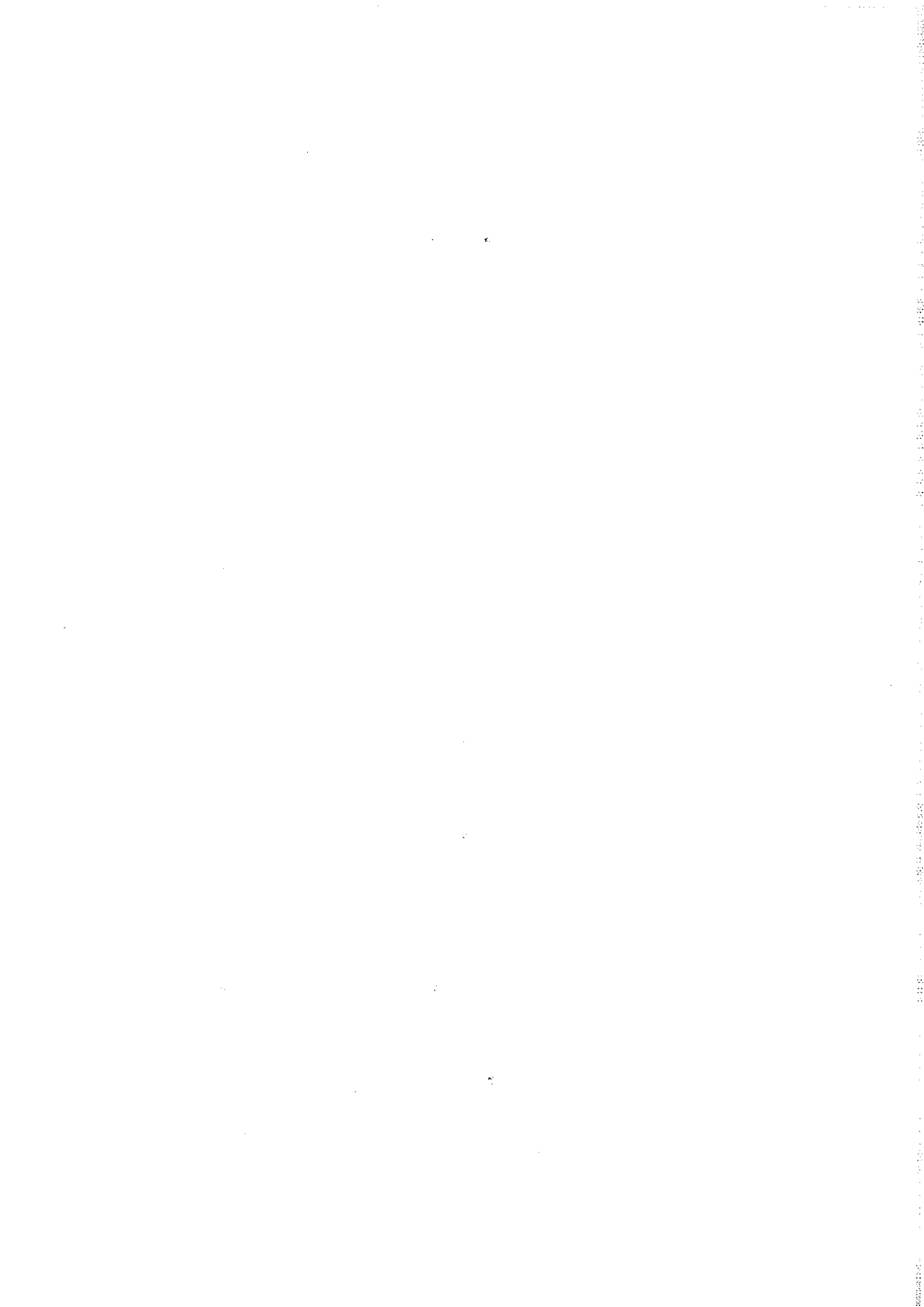
RECANATI : Ben oui - mais les craies...vous n'avez pas une craie qui marche ?

LACAN : Mais avec le temps, voyez-vous, ça sort !

RECANATI : c'est un nom de nom. On va voir plus précisément de quoi il retourne en ce sens que l'ordinal c'est un nom; mais si c'est un nom, la fonction de ce nom c'est de nommer quelque chose qui n'est pas justement son propre nom, c'est en quelque sorte le nom second de ce qui précède, du nom qui précède et qui comme nom lui-même est bien un nom mais ne sert



qu'à nommer quelque chose qui précède etc...; c'est-à-dire on voit là le rapport avec ARISTOPHANE et j'insiste pas. Il y a un problème qui va se poser tout de suite - et je tâcherai de l'aborder - c'est que le premier ordinal, si on le considère, eh bien, lui, il n'est pas vraiment un nom de nom parce qu'il n'y a pas de nom qui le précède si tant est qu'il soit le premier; c'est pourquoi j'écris cette petite chose à côté là qui est le nom du nom, parce que c'est ça le premier ordinal et je dirai même, si c'est ça qui se passe au début, que c'est à cause de ça qu'après il y a ~~du~~ non du nom N-O-M., parce que justement dès lors que l'on donne un nom à ce qui n'en a pas, c'est dans l'identification quelque chose justement comme le déclin de l'identité en ce sens qu'on dit un peu plus et que ce plus qu'on dit il va falloir lui-même non pas tant le résorber mais l'identifier, lui donner un nom et à partir de là c'est le décalage infini. Nommer en général, c'est faire le point de ce qui précède dans la série; mais le point, en tant que lui-même fonctionne comme nom, précède quelque chose à venir également, et ce quelque chose à venir, si on le considère absolument, ce qui est toujours à venir ce sera ce qu'on pourrait appeler l'encore qui lui ne précède rien qui ne soit lui-même, c'est-à-dire ne détiend pas de nom, innommable de ce fait. On voit que de ce point de vue-là ce que j'appelle l'encore, c'est l'index de l'infini et d'autre part on peut dire que l'infini est déjà là: il est donné dès le départ dans l'homonymie du nom et du non, c'est-à-dire que le nom c'est quelque chose comme la propagation du non plus radical qui, avant toute nomination, dans l'instant de toute nomination, se donne comme quelque chose d'infini. On voit donc: quelque chose se détacher comme deux bornes: le nom d'une part et l'encore^{et}/l'ordination c'est ce qui se passe entre les deux, c'est-à-dire que ce qui va m'intéresser - et on peut voir le rapport de ceci avec la section de prédicat, c'est-à-dire avec l'expression de cette récurrence - c'est le rapport entre les deux qui peut être intéressant. Le système de la nomination en général, vous



voyez à peu près comment on peut s'en prévaloir, et est l'encro-
 bage d'un impossible de départ, l'encrobage qui justement dans ce
 rapport à l'impossible ne se soutient que de l'encore comme
 indice de cette transcendance de l'impossible par rapport à
 tout encrobage; et si l'impossible c'est ce qui dit non - ce qui
 n'est pas évident, et je regrette de n'avoir pas le temps de
 développer ça - si l'impossible c'est ce qui dit non, il faudra
 l'entendre à peu près comme une dénégation radicale, en tant que
 la dénégation c'est quelque chose qui est déjà l'infini, c'est-
 à-dire que en tant que c'est déjà l'infini, la dénégation se
 moque pas mal de ce qui arrive en quelque sorte derrière elle:
 ce qu'elle supporte, c'est-à-dire tout le jeu de prédication,
 tout le jeu d'objectivation prédicative qui prend la dénégation
 par exemple pour la nier, en disant non ou en disant oui,
 c'est-à-dire que ça ne donne jamais oui; la dénégation elle reste
 intacte avec des petits jeux qui se passent sur son corps, pour-
 rait-on dire, et alors ce n'est même pas pour l'infini que la
 dénégation me chatouille. Et ceci nous amène à penser - c'est
 une parenthèse - que même si ce que j'ai appelé la manipulation
 logique sur fond d'infini, ça devient infini à son tour, ça ne
 veut pas dire qu'on va guérir l'infini à coup d'infini et que
 ça va donner tout d'un coup du fini ou quelque chose comme du
 oui. Au contraire ça va devenir pire, en ce sens que ce qui
 dans la nomination peut devenir infini, c'est pas la même chose
 que ce qui est déjà là comme infini dans ce que j'appelle cette
 dénégation initiale, en ce sens que ce qui dans la manipulation
 logique vient comme infini, c'est la nomination de l'infini et
 que ce qui est déjà là comme dénégation infinie, c'est ce qui
 infinitise toute nomination, c'est l'infini de la nomination.
 Ce qui fait que la nomination de l'infini, elle sera une nomi-
 nation comme les autres, c'est-à-dire qu'elle sera aussi bien
 sujette à cette infinitisation qui est déjà là, qui part d'une
 source qui est au début, c'est-à-dire que ça ne va rien changer
 et qu'on peut poser quelque chose comme omega le plus petit
 ordinal infini, ça va pas s'arrêter là, c'est-à-dire que ça

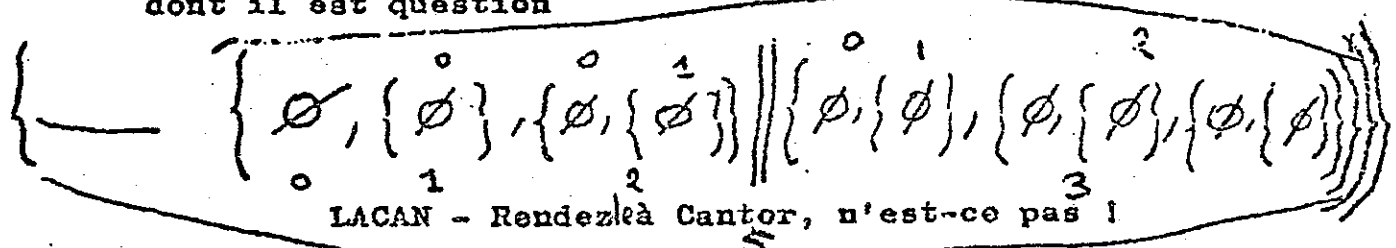


continue dans l'ensemble des parties de l'oméga, dans les alephs etc... C'est-à-dire qu'il faut continuer dès lors que de l'infini est donné dans cette position-là, il faut que l'infini lui-même soit infini, c'est-à-dire qu'on continue des passages d'infini à l'infini etc..., qu'on continue encore comme si ce qui peut s'atteindre dans cette histoire, c'est précisément "l'encore" lui-même. "L'encore" se donne comme la limite de l'expansion de ce non radical - N-0-N dont j'ai parlé, et je vais maintenant immédiatement parler du rapport entre le non radical et l'encore puisque c'est à ça que va m'introduire rétroactivement ce sur quoi je vais revenir, c'est-à-dire la section de prédicat. La section de prédicat - on le voit immédiatement -, c'est à la fois ce qu'il y a après toute prédication, c'est-à-dire une fois qu'on peut dire "y en a plus des prédicats", et c'est aussi bien ce qui, avant toute prédication, la supporte; mais ce qu'il faut comprendre, c'est que cet avant et cet après c'est la même chose, c'est-à-dire que c'est ce qui constitue, ce qui soutient la prédication comme l'enrobage de l'impossibilité, cette impossibilité qu'il faut comprendre comme l'impossibilité-même de la prédication, c'est-à-dire l'impossibilité de fournir tous les prédicats, de les mettre ensemble sans qu'au moins un se détache comme représentant dans l'impossibilité, dans l'existence, l'impossibilité ou si l'on veut "l'encore".

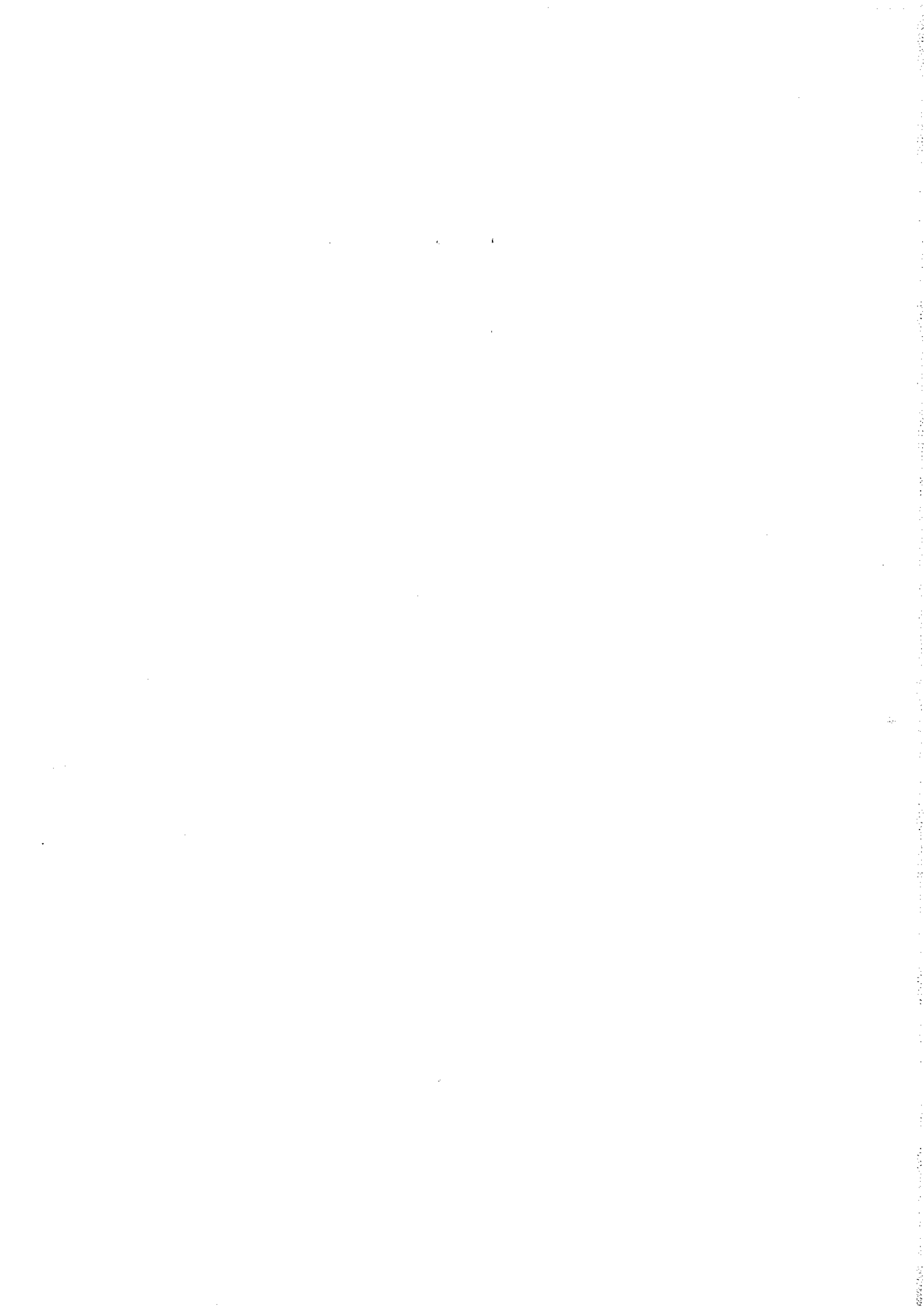
Plus précisément quant aux ordinaux, l'ordinal nomme le nom de celui qui le précède, ça veut dire deux choses très simplement: qu'un ordinal ne se nomme pas lui-même, mais est nommé par son successeur et qu'à chaque ordinal appartient la sommation mécanique de tout ce qui le précède; puisque lui-même un ordinal nomme son précédent, son précédent nomme son précédent, etc... c'est-à-dire qu'il y a accroché à chaque ordinal la série de tous les ordinaux qui l'ont précédé; or déjà ces deux points impliquent une discordance essentielle entre le nom et le nom de nom et c'est ce que j'appellerai un effet d'écrasement: ce qui vient identifier le 0 par exemple,



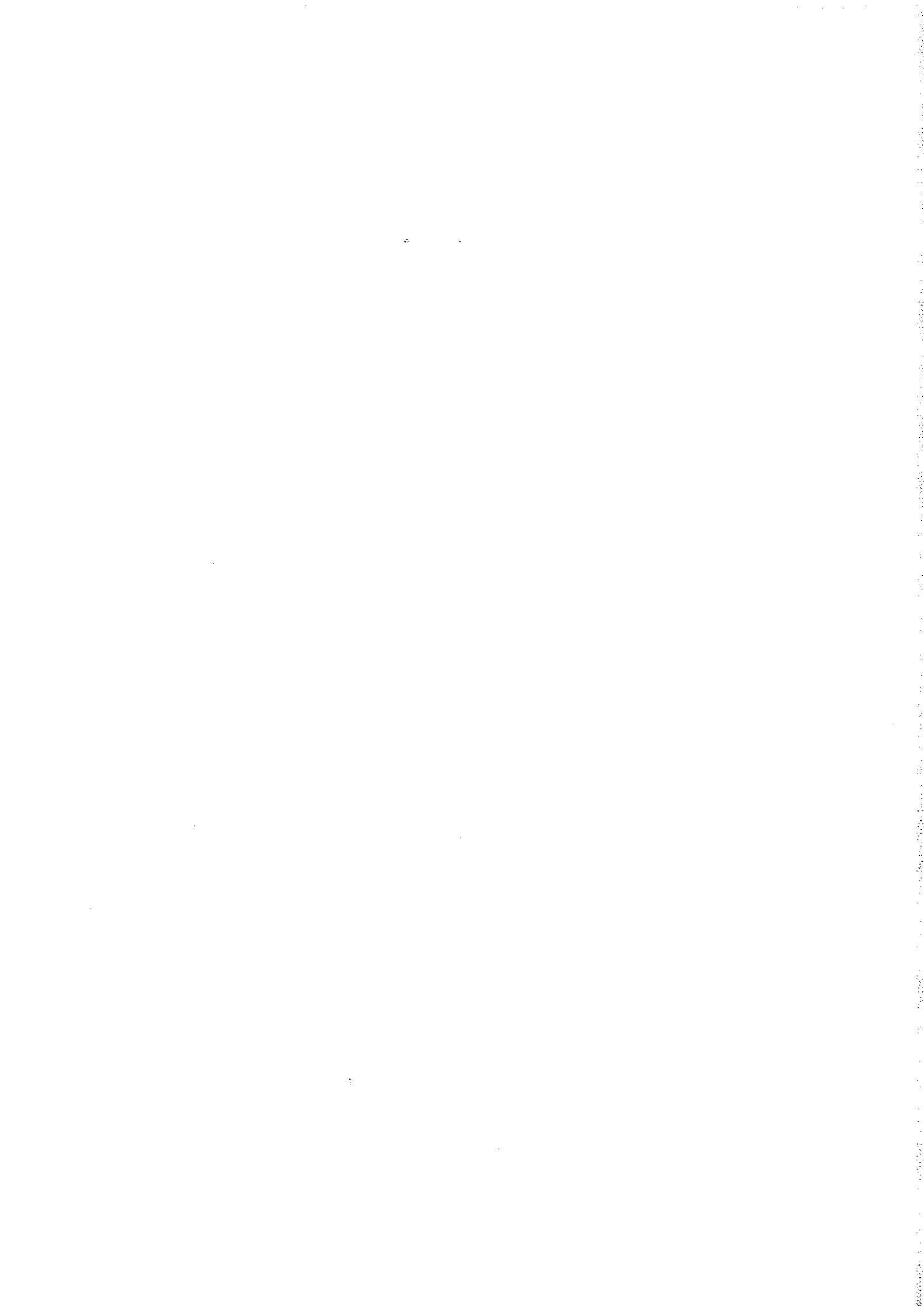
dans une définition du 0, c'est comme quelque chose comme l'élément unique de l'ensemble identique à 0; ou pour l'ensemble vide, je crois qu'on peut très bien dire : ce qui est élément unique de l'ensemble de ses parties, ou simplement cet ensemble de ses parties dont il est l'élément qui vient l'identifier proprement, ceci ça donne comme prédicat du 0; or on voit bien que dans ce prédicat il y a quelque chose en plus qui est donné, en plus que l'ensemble vide, en plus que le 0 et c'est tellement tangible : la preuve en est que justement le 0 et le 1 qui n'est censé être autre que l'identification du 0, ça fait justement deux; on voit qu'on change de niveau, que ça n'a aucun rapport, que ça ne se situe pas, qu'il y a un décalage, qu'on passe d'un niveau à un niveau supérieur. Mais ce qui est remarquable, c'est que ce 0 et ce 1 qui n'ont rien à voir, qui ne se situent pas au même niveau, on les met ensemble comme les éléments de ce nouvel ensemble constitué par l'ordinal 2, c'est-à-dire 0 et 1 ça fait deux justement au sens où le 0 et le 1 sont en quelque sorte nivellés, mis sur le même plan, dans le 2, et le 2 lui-même, l'opération va se répéter dans ce passage du 2 au 3 etc... Le représentant n'a là avec l'objet pas de rapport possible et c'est toujours ce cursus de l'interprétant qui intervient, c'est-à-dire que c'est incarné par quelque chose; et dans la mesure où c'est incarné, où le quelque chose qui échappe est brisé, il ressurgit également juste après cette incarnation. On peut prendre la formule d'un ordinal pour mieux voir ce dont il est question



RECANATI - Dans cette formule qu'on peut considérer comme la formule du 4, qu'est-ce qui se passe ? On sait que le terme ultime, le terme précédent le cap. On - c'est le



terme ultime de cette série qui compte - on voit que dans le 4, ce qui est répété, c'est le 3, et on voit que le 3 répète lui-même le 2 ici qui lui-même répète le 1 qui lui-même répète le 0. Mais ce qui est important, c'est que le 4 n'est pas seulement la mise entre parenthèses de la nomination du 3 qui lui-même met entre parenthèses et nomme le 2 etc... c'est pas seulement l'exposition même répétitive, c'est-à-dire avec les parenthèses en plus de ce qui déjà se donnait dans le 3, c'est la mise, dans un même ensemble, du 3 déjà comme écrasement, comme ensemblisation de termes hétérogènes, c'est-à-dire la même chose que dans le 2 le fait qu'il y ait le 0 et le 1 qui soient mis absolument sur le même plan, dans le 3 c'est déjà un écrasement du 0, du 1 et du 2, c'est-à-dire qu'on les met dans un même ensemble; et le 4 c'est ici précisément la mise en rapport dans un même ensemble du 3 comme écrasement, comme cette ensemblisation forcée, avec les éléments que le 3 a écrasés, séparés du 3, hors du 3, c'est-à-dire que c'est une répétition; on voit que la partie de gauche et la partie de droite c'est la même chose, à part qu'à droite il y a des parenthèses en plus. C'est ici qu'il y a comme une barre de clivage, ce qui nous permet de dire qu'on peut voir dans cette formule que si le 3 déjà est la désignation de ce qui s'est passé d'un passage écrasement entre le 0 et le 1 et du 0 et du 1 au 2, si le 3 est déjà cet écrasement, c'est-à-dire une manière de désigner ce qui s'est passé d'une rupture avant, d'une rupture qui est précisément le passage du 0 au 1, d'une rupture, c'est-à-dire d'un éclatement des parties de ce qui déjà se donnait comme ensemble, on voit que ce qui se désigne dans la formule du 4, c'est précisément cette désignation-même en tant qu'on peut voir exposé sur le même plan d'une part toutes les parties de ce qui forme ce 3 et d'autre part le 3 lui-même. C'est-à-dire que l'écrasement lui-même, le fait de mettre des parenthèses en plus n'est pas suffisant comme résultat pour laisser pregnant ce passage du 0 à son écrasement dans le 1, du 1 à son écrasement dans le 2 etc... le 2 ou



le 1 comme résultat n'exprimant plus ce passage; il faut que dans l'ensemble constitué par le 4 soient présents à la fois les termes séparés des différents passages et la série des passages écrasement pour que le 4 comme sommation de tous ces passages impossibles, mais effectifs, prenne en charge dans sa propre formule l'histoire de la progression qu'on voit ici répétée, c'est-à-dire laisse ouvert ce qui se pose comme question, comme irrésolution, dans ce mouvement, c'est-à-dire l'insistance dans cette course de ce qui apparaît les différentes limites successives qui font en quelque sorte opposition au passage du 0 au 1, du 1 au 2 etc..., l'insistance à travers ces limites successives de ce qui se donne comme limite absolue et qui serait l'encore. Et si le 4, comme écrasement totalitaire, c'est-à-dire comme sommation de tout ce qui s'est passé avant lui, de tous les écrasements impuissants à prélever, si le 4 laisse ouverte cette question, c'est bien parce que lui-même en tant qu'écrasement répondant à cette faille qui appelle une fermeture impossible, ne peut à son tour que s'écraser encore, c'est-à-dire reproduire la faille nommément dans la nouvelle formule qui l'inclue comme élément, c'est-à-dire le 5, et qui pour ce faire le confronte à tous ses éléments, tous les éléments qu'il contient mis à côté de lui, pour faire surgir entre tous ces éléments et leur écrasement dans le 1 l'impossible identité. Il suffirait donc de répéter tout ce qu'il y a là ici, de remettre les parenthèses pour obtenir le 5.

L'impossible identité, c'est ce qui se répète à chaque nouvel écrasement avec ceci que dans la suite, dans la confrontation, à l'intérieur du 4, du 3 constitué et de tous ses éléments, c'est déjà des écrasements qui s'écrasent encore un peu alors que le paradigme de l'écrasement on peut le trouver au début dans le passage du 0 au 1; et cet écrasement il faut le comprendre de façon tout à fait concrète comme celui d'ICARE, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui prend son vol et qui s'écrase misérablement et qui s'écrase pas dans le trou qui devait être survolé, qui s'écrase sur la falaise de l'autre



côté en quelque sorte. C'est-à-dire qu'on peut considérer qu'entre un ordinal et un autre, ou plutôt entre le rien de l'ensemble vide et son inscription dans le 1, il y a quelque chose comme une barrière, une frontière ou bien un trou, mais que ce trou on ne peut pas l'atteindre exactement dans le sens où comme le rappelait LACAN la dernière fois, comme dans le cas d'Achille, on peut le dépasser, on peut dépasser ça, mais on ne peut pas l'atteindre. Si une fois qu'un écrasement est donné il se répète, c'est justement parce que ce qui se pose comme frontière n'a pas été atteint, elle est toujours là, cette frontière, existante. On n'est jamais dans l'entre-deux, l'entre-deux ordinaux, mais toujours dans l'un ou dans l'autre, l'un étant l'ensemble qui prend en charge mais n'est pas soi-même compté, et l'autre étant ce qui prend l'ensemble le premier mais n'est toujours pas lui-même compté. C'est-à-dire que la limite, la limite dont je parle, et qui s'atomise et qui se fragmente dans une série de frontières qu'on ne peut jamais atteindre et qui donc se reproduit, se pose comme limite absolue, c'est donc le tout, le tout, c'est-à-dire le quelque chose qui se soutient tout seul, qui n'a pas besoin d'autre chose et qui est, pour la philosophie, la substance ou encore la substance des substances, c'est-à-dire l'être.

Cette limite insiste comme toujours d'ailleurs et le passage qui la manifeste comme trou entre quelque chose et son support, ce passage pas un instant ne peut être celui d'un entre-deux. On le voit en ce qui concerne le passage du fini à l'infini par exemple; car, comme je l'ai dit, on peut poser le plus petit ordinal infini, néanmoins ça ne se présente pas de façon harmonieuse comme précédé justement du plus grand fini, comme précédé de quelque chose de fini parce que cet infini ne serait dès lors que du fini plus un. Entre les deux il n'y a bien véritablement ce trou qui n'a pas pu être atteint et qui se répète dès lors dans l'infinitisaiton des



infinis. Cela dit, cette insistance dont je parle et qui se manifeste, cette insistance de la limite en tant qu'elle est exclue, en tant qu'elle exclut plus exactement, ça ne fait pas qu'exprimer qu'il y a un fossé entre le 0 et le 1. Mais c'est bien plutôt leur écrasement dans le 2 qui implique une certaine méconnaissance de ce fossé, un refus véritablement, quelque chose qui ressemble à un déni ou une dénégation, c'est-à-dire quelque chose qui participe de ces procédés inconscients qui mettent, qui défient la logique formelle d'une certaine façon, puisqu'ils mettent en oeuvre l'infini, et que mettre en oeuvre l'infini, c'est véritablement désarmer la plupart des procédés de la logique. Je cite un exemple que j'ai lu dans un article récent sur les mathématiques modernes où il était dit que dans une classe d'école quand on demande un exemple d'ensembles infinis, il n'est jamais répondu par quelque chose comme les entiers, il n'est jamais répondu numériquement, mais toujours par un ensemble fini, et un grand ensemble fini, comme les cailloux de la terre ou quelque chose comme ça, ça montre bien que, pour ce qui est justement du nombre, il y a quelque chose qui fait croire que ça peut s'arrêter et en même temps c'est très juste parce que ça n'arrête pas de s'arrêter; mais si je dis que ça n'arrête pas de s'arrêter c'est bien ça, c'est-à-dire que ça n'arrêtera jamais de s'arrêter.

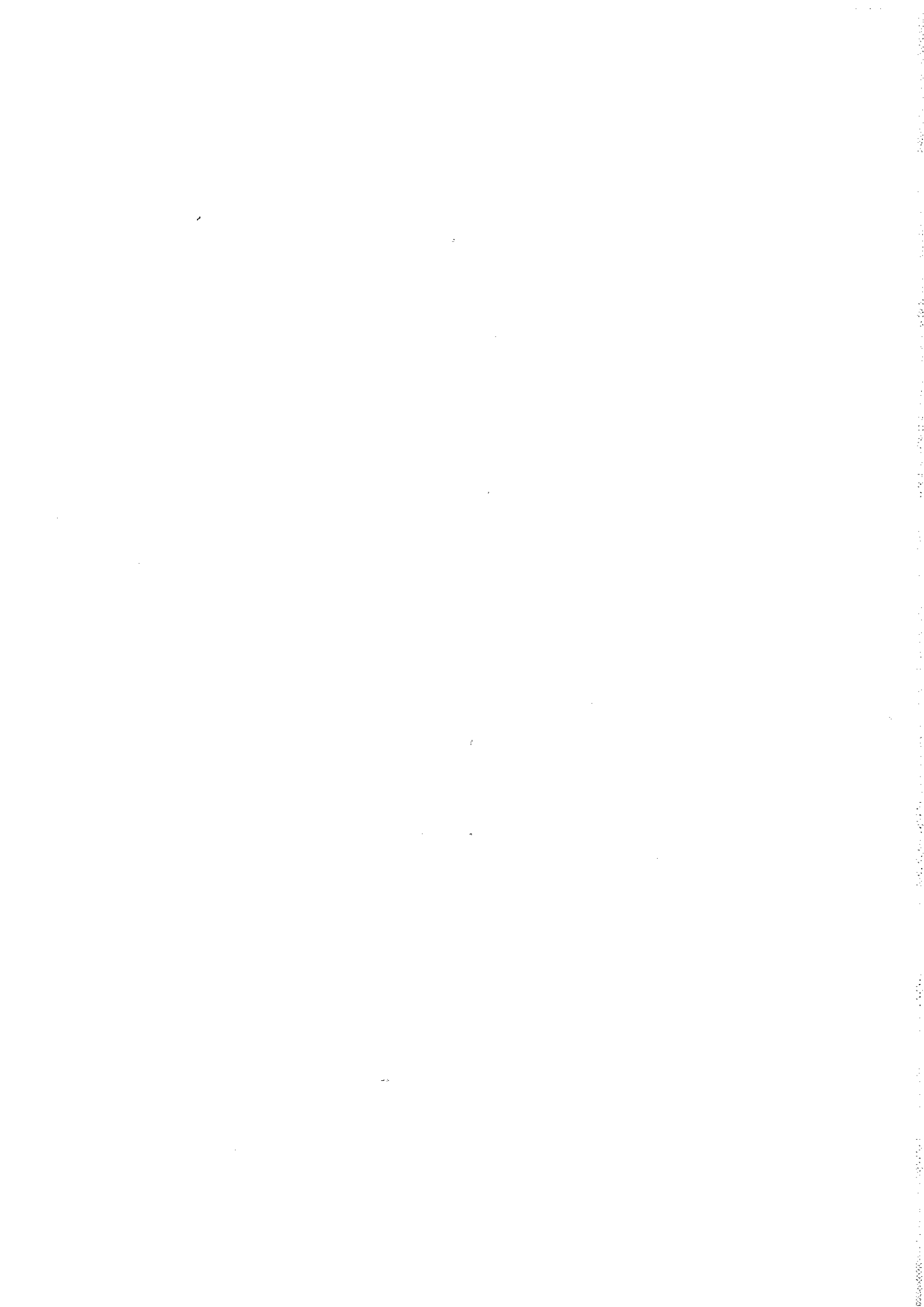
La limite dont j'ai parlé, on peut la concevoir en analogie avec la mort, avec le silence, - et je regrette de n'avoir pas beaucoup le temps de le développer, mais en général c'est ce vers quoi converge le discours, c'est-à-dire que la répétition c'est le représentant de la mort; et je voudrais montrer, en prenant un minimum d'exemples, que dans le rêve, par exemple, on a déjà dit que, dans le rêve, il a quelque chose qui se manifeste comme équation du désir = 0. Mais cette équation du désir, il est en plus, il est en retrait. C'est celui qui interprète le rêve qui dit : c'est l'équation du désir qui se débrouille pour faire zéro. Le rêve lui-même, il est dans



du zéro, c'est-à-dire que ça s'équilibre. En même temps l'équation du désir = 0, ça ne s'arrête évidemment pas là. Ça ne peut pas s'arrêter là parce que le rêve justement continue à produire des énoncés, qu'on continue à parler et bien sûr ça voudrait bien être = à 0, mais il faudrait pour ça que ça se taise, ce qui n'est pas le cas. Or le 0, s'il est inséré dans cette équation, équation du désir = 0, ça signifie qu'il est supporté, qu'il est désigné par l'équation qui le produit comme ce à quoi elle aboutit. Or le fait qu'il soit désigné, qu'il soit supporté, c'est proprement la transformation ^{déjà} de ce 0 en 1; le 0 quand on lui met des accolades, ça devient du 1. Or c'est précisément la tâche de l'interprétation que de rendre sensible dans ce 0 le 1 dont il est porteur, le 1 ^{déjà} en tant que le 0 se manifeste, en tant qu'il est désigné, c'est alors que il se produit à partir du 1; et on peut comprendre comment il se fait que l'interprétation soit comme un wagon rajouté à une équation déjà donnée, c'est que précisément le rêve lui-même c'est le terme ultime de la série; c'est par exemple le 1; mais tant qu'on est dans le 1, le 1 porte tout entier, il est focalisé sur ce 0 qu'il inscrit, et s'il fait lui-même 1, c'est pour autre chose, c'est-à-dire pour la venue de quelque chose d'autre qui arrive dans l'interprétation. Ce qui se donne comme résistance à l'interprétation du rêve dans une analyse, cet espèce d'ennui à parler d'un rêve, comme si c'était déjà pas mal tel quel, c'est-à-dire comme si tel quel c'était bien, et comme s'il ne faut rien y rajouter, ça a à voir avec la barre résistante à la signification qui est sensée séparer le signifiant du signifié. A se laisser guider, dans la mesure où il est question d'interprétation, par PIERCE plutôt - s'il y a une opposition entre eux - que par SAUSSURE, il faut bien se souvenir que le signifié dont on parle, c'est pas autre chose que du signifiant mais dans une ^{au sens où précisément il y a des fonctions dans cette série,} série, des rôles qui s'échangent et qu'on peut dire qu'effectivement il y a un rôle de signifié par rapport à un rôle de signifiant; mais le signifié c'est un signifiant plongé dans l'interprétation, au sens de PIERCE, et qui se trouve en quelque

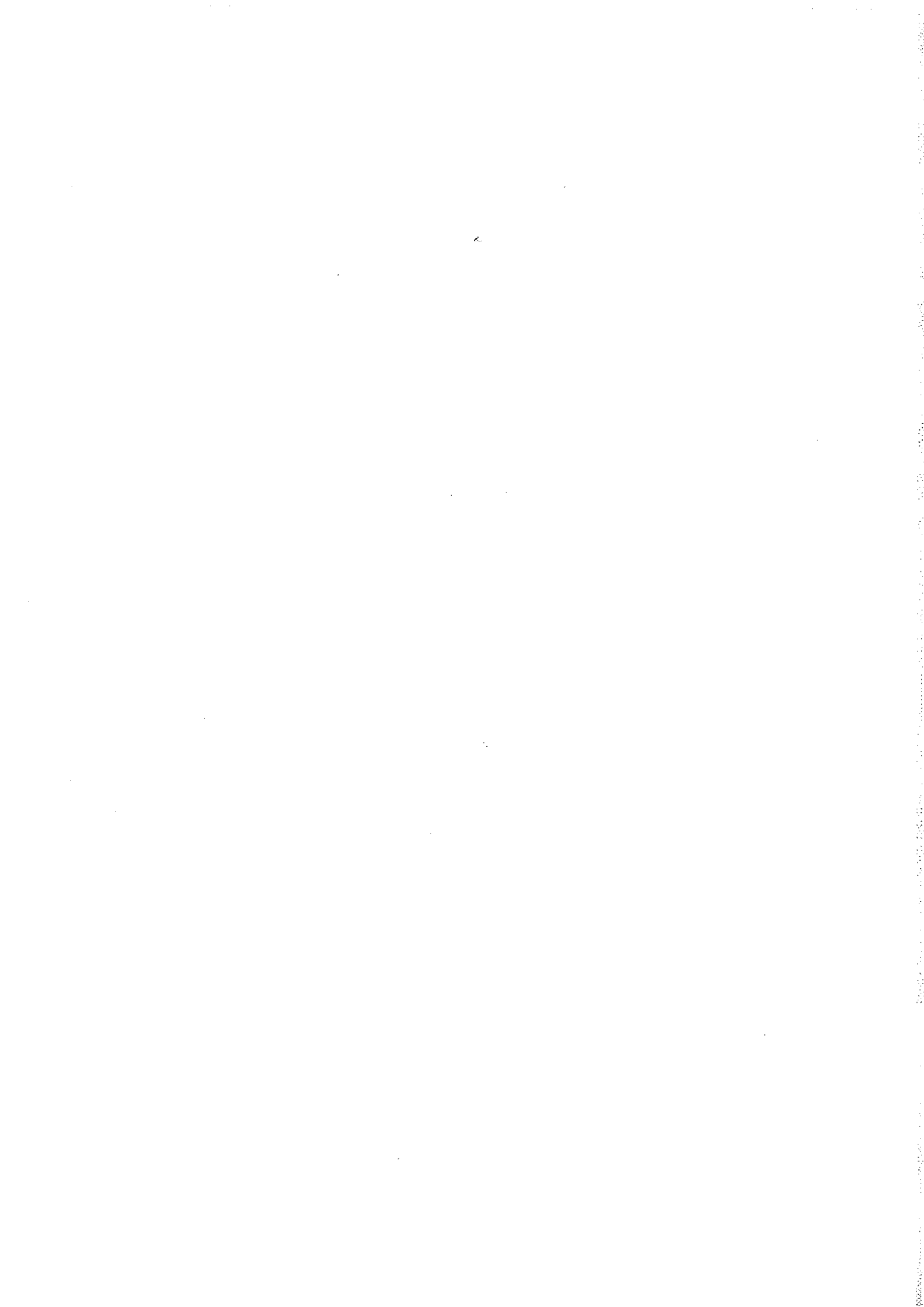


sorte écrasé, minimisé, amoindri, singularisé dans le surgissement d'un autre signifiant, surgissement d'un autre qui permet, par cette confrontation qui est la même qu'on voit ici, qui permet de comprendre qu'on a affaire à des unités d'un autre ensemble, à des éléments d'un ensemble plus large, et cet écrasement a lieu sans que ce qui fait trou entre les deux, dans le surgissement de ce nouveau signifiant entre les deux signifiants, soit à proprement parler produit, mais c'est dans la répétition de ce phénomène, dans son caractère infini, qu'est donné quelque chose comme la limite de l'interprétation et la limite de l'interprétation ou de la signification pour PIERCE, c'est la béance du potentiel, c'est-à-dire quelque chose qu'il faut mettre en rapport avec le sujet; et quitte à le mettre en rapport avec quelque chose, on peut également voir s'il est en liaison avec ce qu'on appelle l'ensemble de tous les ensembles; parce que l'ensemble de tous les ensembles, peut-être précisément c'est ce potentiel à tout le moins silencieux dont parle PIERCE et qui se trouve au début et à la fin de toute série. Dire qu'il n'existe pas, c'est aussi bien dire qu'il existe comme limite de toute inscription et aussi bien comme grain de sable dans la machinerie de toute équation qui veut s'égaliser à 0. Car dans le temps de cet "égale à 0", le 0 se produit comme ce terme et dès lors il faut être confronté à quelque chose d'autre qu'on prendrait dans l'équation qui lui a donné naissance et qui le singulariserait dans un autre ensemble plus général où il figurerait au titre d'un élément. Si je dis ça c'est parce que j'ai entendu, il n'y a pas longtemps, un analyste déclarer que la plupart du temps les analysants, les futurs analysants, viennent le voir pour un entretien préliminaire, dès lors qu'il s'est passé quelque chose, c'est-à-dire dès lors qu'un petit grain de sable, un petit quelque chose de rien du tout est venu enrayer, est venu rendre insupportable une économie jusque là très bien supportée. Or ce grain de sable, c'est pas autre chose que ce lin dont j'ai parlé, c'est-à-dire qu'il se constitue de la prise



en compte globale de cette équation , de cette économie très satisfaisante dans leur extrême singularité, ce qui n'est pas rien, c'est-à-dire en opposition à quelque chose d'autre, quelque chose qu'on peut éventuellement prendre du dedans de cette équation et singulariser, c'est-à-dire poser comme actuellement en face de l'équation toute entière. Il suffit qu'un seul trait de l'équation soit produit isolément pour qu'il brise l'équilibre de l'équation elle-même qui était un équilibre de repli sur soi-même et pour qu'il fonctionne comme grain de sable.

Il suffit d'un léger glissement - je ne peux pas expliciter les exemples et c'est dommage parce ça apparaît extrêmement bien - d'un léger glissement, d'un changement de niveau tout à fait dérisoire, c'est-à-dire d'un transport, d'un transport de ce qui se donne comme équation dans quelque chose d'autre où il y a d'autres éléments qui sont en jeu, pour que cette équation satisfaite d'elle-même, cet ensemble fermé, devienne tout à coup autre chose, c'est-à-dire pour qu'on se rende compte qu'il peut aussi bien fonctionner comme un élément d'un autre ensemble, comme partie d'un autre ensemble qui peut précisément être l'ensemble de ses parties comme nous venons de le voir, c'est-à-dire comme un élément d'un ensemble où le tout de l'équation précédente figure ... à côté de n'importe quoi, à côté de n'importe quel trait et au même titre que l'ensemble vide par exemple. Il n'est pas de tout qui ne puisse être ravalé, être éclaté au rang de singularité élémentaire dans quelque chose qui se donne comme un ensemble plus grand, c'est-à-dire l'ensemble de ses parties. Et cette singularité dès lors qu'elle se donne dans un instant précisément de flottement, cette singularité appelle aussi bien l'écrasement, le nivellement dans un nouvel ensemble qui lui garantit à elle, cette nouvelle singularité, une place en propre, une fonction, quelque chose comme un emploi. Le passage d'un ensemble ^{à l'ensemble} de ses parties, c'est donc la débandade de tout tout; mais cette débandade prend des formes singulières dès lors qu'elle n'a lieu, qu'il ne se produit



d'éparpillement que pour reformer un nouveau tout, que pour se réécraser immédiatement dans un nouveau tout, c'est-à-dire que ¹⁸⁹ pour que ce qui s'éparpille se reconsolide, mais de manière qu'il ne revient pas au point de départ, mais suivant une progression, se consolide dans autre chose qui, cette fois, forme un ensemble compact. Peut-être, en définitive, la victoire va à l'éparpillement en ce sens que si la possibilité de la répétition, elle, peut se répéter, la possibilité de la totalisation ne peut pas elle se totaliser, puisque si on prend l'ensemble de tous ces tous dont la totalisation est rompue par leur fractionnement dans l'ensemble de leurs parties, si véritablement cet ensemble se constitue de tous ces tous comme de ses parties, alors il subit le même destin, c'est-à-dire que lui-même peut se fractionner; ce qui implique que jamais tous ces tous ne pourront se totaliser que dans ce qui serait autre chose que l'ensemble de ses parties, autre chose que ce qu'on connaît d'une totalisation ou d'un écrasement possible. On voit que les ruptures d'ensemble, ça conduit à la constitution de nouveaux ensembles, à l'écrasement et ces nouveaux ensembles tendent eux aussi vers la rupture, ce qui permet de dire qu'en définitive - et je n'insisterai pas là-dessus quoique ce soit important - tout est une question de rythme. A un niveau tant soit peu général il n'est système que de rupture - et je regrette de ne pas pouvoir m'établir un peu là-dessus - mais ça a été une des erreurs du linguisme contemporain de postuler quelque chose comme une régulation intra-systématique dans un ensemble, sans la poser fonction de quelque chose qui participe à un ordre, fonction d'une limite exclue. Quelque chose comme l'interprétation de PIERCE a été perçue en linguistique comme seulement une partie de ce que pour PIERCE est l'interprétation, c'est-à-dire la possibilité par exemple dans un système de passer d'un signifiant à un autre, alors que ce sur quoi cette opération élémentaire fait fond, c'est sur un travail sémiotique plus essentiel - et je ne ferai que le mentionner - qui est précisément pour un même signifiant ou pour un même ensemble de signifiants le passage d'un système à un autre de type différent. Il y a là quelque chose comme la torsion, l'écrasement du signifiant, et au demeurant il suffit de regarder le rôle pour s'apercevoir ce que ça peut signifier, c'est-à-dire que la surdétermination, elle doit se comprendre non pas seulement comme surdétermination sémantique, dans un système, mais plus proprement comme surdétermination sé-



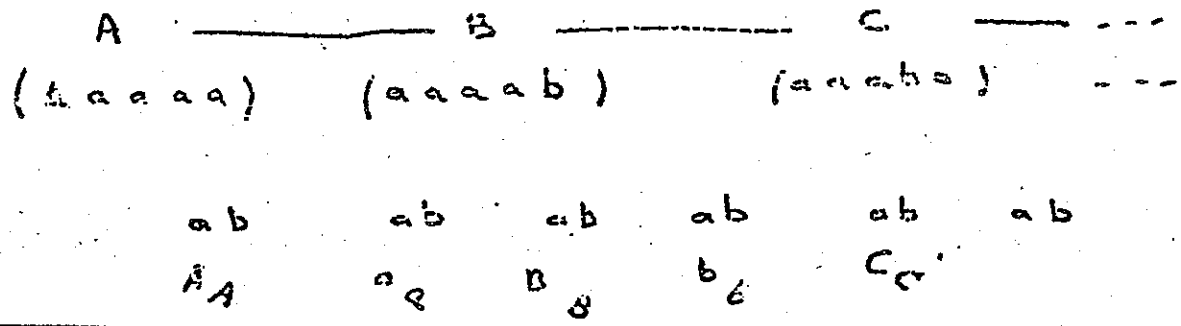
miotique, comme possibilité d'un passage, pour un même signifiant
d'un système à un autre comme a-crassage du signifiant

La remarque d'un tel processus, lié à quelque chose d'autre qui est intéressant d'que je vais dire, on la trouve chez BACON qui, à partir de ses réflexions sur le langage, a fondé un procédé de cryptographie. Ce procédé consiste à passer d'une lettre intérieure à une lettre extérieure et à faire le trajet dans les deux sens, c'est-à-dire à se donner une frontière que ce passage mette en relief. Je ne vais pas insister sur ce en quoi il y a changement de système chez BACON, mais j'en donne vite l'exemple pour voir quelque chose qui est proprement ce qui déjà insistait dans cet exemple ici, quelque chose qu'on retrouve à tous les carrefours, qui est nommément quelque chose comme l'omission des parenthèses et qui permet justement le passage de la frontière, quelque chose qui a rapport avec la possibilité d'une substitution de deux termes, c'est-à-dire que dans la substitution de deux termes tout est fonction des parenthèses et si on se permet d'ignorer les parenthèses ou de changer la place des parenthèses ou des accolades, à ce moment-là tout est possible. C'est d'ailleurs ce que reprochait FREGE à LEIBNIZ, ce qu'il lui reprochait d'avoir fait, et c'est ce qu'on retrouve chez BACON dans son procédé cryptographique dont je vous donne rapidement les temps. Je vous le dis avant de l'écrire : à chaque lettre de l'alphabet, le latin en l'occurence, c'est-à-dire 24 lettres, on fait correspondre un groupe de cinq lettres; un groupe de 5 lettres correspond à chaque lettre et ce groupe est formé uniquement de a et de b. Selon une des 32 combinaisons possibles, ça c'est le premier temps, et c'est une interprétation simple et dans le 2ème temps, c'est le message qu'on a transformé par le biais de cette transposition, le message qui est uniquement en a et en b, qu'on va retransformer en alphabet latin selon une autre interprétation, selon une autre voie de transformation.



LACAN : Ecrivez donc BACON parce qu'ils ne l'ont pas entendu... Vous avez dit BACON (prononciation anglaise)

RECANATI : Vous voyez à peu près donc que la première opération, c'est celle là. Maintenant le phénomène essentiel du changement de système et quoique je ne pointe pas que ce soit précisément un changement de système, mais ce qui fait qu'il y a interprétation d'interprétation, c'est que une fois qu'on a un message formé uniquement en a et en b par la transcription à partir de chacune des lettres dans ce tableau, on va retranscrire dans l'alphabet originel latin, en prenant non pas chaque groupe de 5 a ou de 5 b, parce que ce serait proprement réeffectuer ce découpage qu'il s'agit de masquer, on va prendre chaque lettre, chaque a et chaque b séparément, et à chaque a et chaque b, comme ce sont les deux seules lettres dont est formé le message moyen, le message, il pourra correspondre à chacun un nombre énorme de lettres de l'alphabet latin, nommément si on prend l'alphabet latin compliqué de majuscules et d'italiques chaque lettre apparaissant majuscule - majuscule, italique - minuscule et minuscule - italique on aura 4 fois 24 lettres, et chacun le a et le b auront chacun la moitié de ces lettres comme traduction possible. La seule chose qui va compter ça va être l'ordre des lettres du message dans la mesure où l'interlocuteur sait, où le décodeur sait qu'il faut couper le message en portions de 5. Par exemple on se donne une série ordonnée de manière très simple de a et de b, a b a b a b ab dans l'ordre et on fait correspondre ensuite l'alphabet comme je l'ai dit à chaque a et à chaque b; ce qui fait qu'à chaque fois qu'on aura 3 on pourra mettre ce qu'on voudra qui correspond et à chaque fois qu'on aura un b ce sera la même chose. L'essentiel, ce sera la position des italiques



et l'ordre général des lettres. Or ce qui s'est passé entre les deux, c'est justement qu'on a fait tomber ces parenthèses, ces parenthèses qui regroupaient les groupes de 5.

On les a fait tomber et c'est là l'essentiel. Cela dit, je regrette de n'avoir pas le temps de développer ce point. Ce qui permet la rupture et l'éclatement dont j'ai parlé, c'est donc la structure ouverte de l'ordination, c'est-à-dire ce fait que le terme ou l'agent de la série - c'est je disais au début - est absent de la série qu'il agence, c'est-à-dire qu'il n'y sera présent qu'un coup d'après. De cela, de cette absence naît la possibilité du décalage qui est la réobjectivation de la série toute entière. Il est très sensible dans un récit de cas que le grain de sable, le grain de sable dont nous avons parlé, s'il manifeste un changement de niveau, c'est que ce qui était proprement l'agent totalisant de la formation précédente, c'est-à-dire ce qui était les dernières parenthèses en quelque sorte de la formation précédant le grain de sable, cela devient un élément, cela est compté dans la série pour un nouvel agent totalisant, c'est-à-dire qu'il est clair que ^{le point de fuite ou} le point de chute d'une formation en général, d'une formation inconsciente par exemple, ce point est absent de la formation au niveau du désigné, au niveau de ce qu'elle désigne, de ce qu'elle manifeste et de ce qu'elle met en scène, c'est-à-dire qu'il s'agit à partir du désigné de faire se prononcer, de mettre en évidence ces parenthèses en quelque sorte qui sont là, mais qui sont absentes. Qu'on prenne un seul exemple qui est celui de ce rêve où alors vraiment ça va de soi, ce rêve commenté par FREUD à l'époque où il cherchait partout des réalisations de désir et où justement il y a une patiente qui lui amène sur un plateau un rêve où il n'y a pas de désir apparent; et on peut se casser la tête, on n'en trouvera pas de désir, on ne trouvera pas d'équation du désir, pas de réalisation de désir. Mais FREUD qui a très bien compris ce processus, il dit justement: Ben son désir, c'est qu'il n'y ait pas de désir dans le rêve, c'est-à-dire que j'ai tort; ce



qui montre bien que ce qui dans le rêve est présent, c'est le 0, le "pas de désir", le "pas d'équation" etc...; mais que ce 0, qui est encerclé dans des parenthèses, il est inséré dans l'ensemble plus général comme une partie de cet ensemble que représente le désir dans sa généralité, c'est-à-dire qu'il est supporté par un désir, et le désir en tant qu'il a là la fonction de support, il est absent du désigné; et c'est à l'interprétation de faire surgir ce 1 qui était à l'état potentiel dans ce 0. Il y a quelque chose dans la rupture qui ne peut pas s'achever, ce que j'ai appelé la méconnaissance et qui conduit aux écrasements successifs et l'écrasement lui ne peut pas s'achever.

Il ne peut pas être complet, mais ce vers quoi tend le processus, puisque j'en ai déjà un peu parlé, c'est l'écrasement, l'encerclément de tout ce qui peut se passer c'est-à-dire de toutes les ruptures, un écrasement complet qui délimiterait et qui achèverait la totalité des ruptures possibles. L'ensemble de tous les ensembles, c'est l'ensemble de tout ce qui peut produire par rupture, un nouvel ensemble, et s'il est dit que tout ensemble par rupture donne naissance à un nouvel ensemble, alors l'ensemble de tous les ensembles se définit comme impossible. Or justement ce qui est impossible, c'est d'encercler une rupture, de la mettre en boîte; car dès que d'une rupture se produit un nouvel ensemble, c'est pour repousser, pour décaler la rupture qui du nouvel ensemble va faire encore un autre. La rupture, elle n'est jamais dans l'ensemble, même si l'ensemble ne se tient que de pouvoir encercler la rupture; et l'ensemble de tous les ensembles, celui qui engloberait la rupture, est impossible.

Après ces préliminaires, (rires) on peut dire que ce qui passe, puisque je reviens à mon point de départ qui était la question de "a est a", ce qui passe entre un sujet et l'opération qui l'objective, le définit ou le limite dans la prédication, ça a partie liée avec la catégorie de



ce qui se soutient soi-même. Or puisque ce qui soutient quelque chose, n'est soutenu que par autre chose - on vient de le voir - la catégorie de ce qui se soutient soi-même, il semble que ce soit impossible; mais si c'est impossible, cette impossibilité-même peut avoir des effets sur la prédication qui n'est autre qu'un encerclement supporté par ce qui peut être encerclé. Et ça va de soi à regarder que quelque chose supporte son prédicat, mais que le prédicat en même temps il va essayer d'encercler ça, de lier ce qui le supporte. Ce qu'il y a de réel, dans cet effet, pourrait apparaître un peu n'importe où. C'aurait été sans doute plus attrayant de voir ce qui en apparaît par exemple dans l'oeuvre de PROUST. Mais enfin j'ai pris la logique de Port Royal parce que précisément c'est une théorie de la substance, c'est-à-dire une théorie qui se soutient soi-même et qu'une telle théorie ne peut fonctionner que - je pense - sur ce qu'on vient de voir, même si c'est afin de reproduire sans cette une méconnaissance. Ce qui m'a amené à la Logique de Port Royal où on trouve un enchevêtrement de thèmes intéressants comme le signe, la prédication, la substance et l'être, c'est ce qui a été dit d'une section de prédicat caractérisant l'être, car, dans la Logique de Port Royal, la prédication élémentaire "l'homme est" y est considérée comme la forme vide de toute prédication, comme si le prédicat était en l'occurrence; pas de prédicat, imprédicable. Il y a, dans la Logique de Port Royal, une série d'objets qui se prédisent de ne pas se prédiquer; et ça, ça participait à la fois de leurs préoccupations Jansénistes d'une part et cartésiennes de l'autre. Je développe un peu cette histoire du prédicat et de la substance pour montrer que, si l'on pousse un peu à bout ces concepts qui se trouvent dans la théorie de la substance, on obtient quelque chose.

ce qui est à propos de ce que j'ai dit avant.

Un prédicat est supporté par une chose, une substance, la substance étant ce qui se soutient soi-même. La substance, c'est ce que l'on conçoit comme subsistant par soi-même et



comme le sujet de tout ce qu'on y conçoit; le prédicat, c'est ce qui, étant conçu dans la chose et comme ne pouvant subsister sans elle, la détermine à être d'une certaine façon et la fait nommer telle; ça c'est deux définitions qu'on trouve au début. Or déjà^à partir de là, il y a quelque chose qui va rater; il va y avoir un point d'achoppement qui va être en quelque sorte produit par le langage courant. Dans la logique, il est dit qu'un nom de substance, c'est tout naturellement un substantif ou absolu, tandis qu'un nom de prédicat c'est un adjectif ou connotatif. Alors le problème qui se pose, c'est qu'il y a des substantifs qui n'ont rien à voir avec les substances apparemment, qui ne sont pas des choses, des substances comme la terre, le soleil, le feu, l'esprit qui sont les exemples que donne des substances . la Logique de Port Royal, c'est-à-dire que à part ces substantifs dont je viens de parler, il y a aussi les noms qui expriment les qualités connotatives, c'est-à-dire les noms qui participent de la prédication; par exemple: la rondeur; il est dit d'une part: l'idée que j'ai de la rondeur me représente une manière d'être ou un mode que je ne conçois pouvoir subsister naturellement sans la substance dont il est mode, et tout de suite après il est dit: les noms qui signifient premièrement et directement les modes parce qu'en cela ils ont quelques rapports avec la substance sont aussi appelés substantifs et absolus comme dureté, chaleur, justice, prudence. Autrement dit, c'est à partir d'un point de détail^{au} dérisoire qu'on peut concevoir—et ça se déroule dans la Logique de Port Royal—que ce qui a tout d'abord été mode ou dans le discours, prédicat, après avoir premièrement et directement été tel, il suffit d'un certain décalage pour que ça devienne à son tour de la substance, la substance étant ce qui se soutient soi-même. Or ce décalage, il va falloir essayer de le cerner et vous allez voir que ça a un rapport avec l'ensemble des parties d'un ensemble. C'est le passage par exemple, dans le discours, d'un prédicat rond au substantif rondeur.

— il est dit —

Or participent de la rondeur tous les objets qui peuvent être prédiqués ronds, c'est-à-dire que la rondeur pour employer une autre expression, c'est l'extension du prédicat rond; et l'extension d'un prédicat, ce n'est pas un prédicat, c'est une substance, ce qui fait qu'à partir d'une extension de prédicat on obtient une substance — et de vous creuser cette affaire — vous voyez bien qu'une substance comme terre, soleil, etc... , c'est-à-dire une collection de prédicats, c'est un objet à quoi se rapporte une multiplicité de prédications possibles, tandis qu'une extension de prédicats, c'est proprement un prédicat qui se soutient de pouvoir être référé à une série d'objets possibles qui sont dès lors dans la position de prédiquer le prédicable. Ce qui fait qu'à partir d'une extension de prédicats on obtient une substance, ça a quelque chose à voir avec l'ensemble des parties d'un ensemble, et nommément il est dit dans la Logique de Port Royal que l'abstraction c'est ce qui consiste à considérer les parties indépendamment du tout dont elles font partie; et il est dit que c'est ainsi qu'on peut concevoir l'attribut, c'est-à-dire le prédicat, indépendamment de la substance singulière qui le supporte actuellement. On part d'un ensemble, une chose, d'un ensemble de prédicats, à qui appartiennent mais inessentielle-ment donc ces prédicats; on sépare les parties, les prédicats, de la chose et à partir de là, de manière en quelque sorte magique, on peut considérer une nouvelle substance qui est ce par quoi des prédicats singuliers peuvent avoir rapport à l'unité indépendamment de toute relation actuelle à une substance singulière. Il y a donc un processus qui, à partir du morcellement d'une unité, conduit à une autre unité. Il faut comprendre que ce qui se donne au début comme substance, c'est-à-dire comme l'objet à quoi peuvent se rapporter une série de prédicats possibles, c'est la même chose que le premier a du "a est a", c'est quelque chose de potentiel,

c'est-à-dire que ça se donne comme le sujet, comme le support de tout ce qui peut arriver comme prédication, support potentiel, c'est-à-dire qui fonctionne au niveau du tout, au niveau de n'importe quoi, mais dès que quelque chose est donné, dès qu'il existe du prédicat, le support potentiel part en fumée, c'est-à-dire dès qu'une parole actuelle est donnée, le sujet, le support, cesse d'être sujet, il est rapporté à son prédicat actuel, comme si lui-même n'était qu'un objet pertinent pour ce prédicat, ce prédicat c'est d'enregistrer les gens en extension de prédicat, c'est-à-dire en valeur intrinsèque et c'est le prédicat qui devient support, substance dans l'extension, c'est-à-dire qu'il y a une inversion des rôles; l'extension de prédicats, c'est un ensemble d'objets rapportés à un prédicat; les objets prédisent le prédicat; alors que dans la substance potentielle, c'était tous les prédicats possibles qui étaient rapportés à l'objet. Or ce qui passe entre ces deux substances, ces deux types de substance, collection de potentiel de prédicats et extension de prédicats, c'est de l'ordre de ce qu'on a vu à propos des ordinaux. J'aimerais bien que ça apparaisse tout seul. La substance potentielle, c'est un ensemble de prédicats et l'extension de prédicats, c'est un ensemble d'objets. On fait sortir de la substance potentielle un prédicat qu'elle contient, qu'elle est supposée contenir et on met la substance et ce prédicat actuel en rapport l'un en face de l'autre dans un nouvel ensemble comme là on a mis en rapport le 3 comme enfermement d'une partie qu'on retrouve juste à côté de lui-même, tout ça dans un même ensemble. Ce prédicat actuel dans un nouvel ensemble mis à côté de la substance potentielle, c'est-à-dire la désignation de la désignation qui s'effectuait dans la première mise ensemble, c'est-à-dire dans la première substance, c'est ça qui donne l'extension de prédicat. Maintenant si les prédicats abstraits de la substance première, ça arrive à faire de l'un quand même, c'est grâce à la singularité de ce qui s'érige en



nouvelle substance, ce qui prend le relais, c'est-à-dire l'extension de prédicat; si on repousse encore un peu la différence qui fonde l'un, on peut très bien s'interroger à considérer les extensions indépendamment des prédicats. Qu'est-ce qui soutient l'extension ? C'est-à-dire que si l'extension est l'interprétant qui soutient les prédicats dans leur rapport actuel aux substances potentielles, qu'est-ce qui soutient les extensions, quel est leur interprétant des extensions dans leur rapport à ce rapport lui-même ? On voit que dans la mesure où, dans le passage de la collection potentielle de prédicats à l'extension de prédicats, il y a une inversion des rôles; d'un point de vue formel, les deux substances c'est la même chose, c'est-à-dire qu'il y a quelque chose qui supporte et quelque chose qui est supporté, même si dans un cas c'est le contraire que dans l'autre; mais si on ajoute à cela la dimension proprement historique ou ordinale, celle que j'ai essayé de pointer au début, on obtient que dans la constitution d'un ensemble il y a quelque chose comme la substantification d'un prédicat et qui est corrélatif de la prédication d'une substance; et ça c'est exactement ce que nous avons reconnu comme rupture, écrasement dans l'interprétation. Or il est possible que le jeu de la collection-ou on peut dire compréhension-et de l'extension dans la Logique de Port Royal, ça recouvre la dialectique de la rupture et de l'écrasement; et si c'est le cas c'est bien évidemment dans un sens très particulier qu'il va falloir entendre cette propriété de la substance de se supporter soi-même parce que cette autonomie de la substance dès lors, elle est toute relative, c'est-à-dire qu'elle tient dans le rapport diadique qui l'oppose à ce qui la prédique, qui l'oppose à son prédicat, c'est-à-dire que l'un support l'accord et l'autre est supporté; mais si de la substance se prédique et du prédicat se substantifie, ça signifie qu'il faut envisager une relation triadique où s'établit quelque chose comme une réciprocité décalée, une réciprocité discordante; si du prédicat



devient substance pour supporter, dans l'extension, des objets qui, le coup d'avant, supportaient, dans la collection, des prédicats, ce manège peut aussi bien continuer encore un peu de telle sorte que l'extension à son tour soit supportée par quelque chose dont elle ne soit que le prédicat. La relation substance-prédicat présente comme ça de multiple au singulier et c'est la même chose dans un sens et dans l'autre. Après la collection et l'extension, il peut y avoir quelque chose de l'ordre d'une collection d'extension, c'est-à-dire un ensemble dont les éléments soient précisément ces nouvelles substances que sont les extensions, mais désubstantifiées prises comme prédicats des substances supérieures des substances supérieures qui les supportent. Ça, c'est proprement la catégorie des ensembles suprêmes, parce que, dans la Logique de Port Royal, tout a une fin et là on touche à quelque chose qui a à voir avec l'être. L'extension de prédicat comme substance, c'est ce qui fait tenir ensemble un sujet et un prédicat dans une relation actuelle, c'est-à-dire que si, dans la relation diadique, le sujet supporte le prédicat, dans la relation triadique, c'est l'extension de prédicat qui supporte la relation diadique; l'extension comme substance a donc la fonction de l'interprétant, je l'ai déjà dit. Alors quel est le nouvel interprétant - je répète cette question - qui supporte la relation diadique entre la première relation diadique et l'extension comme interprétant ? si tant est que le terme ultime d'une relation sérielle la représente toute entière moins lui-même - et vous avez sans doute remarqué qu'on n'arrête pas de travailler sur cette hypothèse - alors de même que l'ensemble des relations objet-prédicat, c'est-à-dire l'extension, tient lieu de et interprète ces relations, ce sera l'ensemble de toutes les extensions qui sera l'interprétant de l'extension, c'est-à-dire que si l'on répète le processus, l'extension substantialisée de prédicat va se désubstantialiser et être rapportée comme prédicat à ce qui



supporte toute extension: l'être. L'être, c'est la seule chose qui est dite se supporter véritablement soi-même, c'est-à-dire qu'il n'est le prédicat de rien; une fois l'être produit comme terme de la série, on peut faire, on peut revenir, on peut régresser jusqu'à des substances telle que l'étendue de la pensée et les fonder. C'est ~~le temps~~ partir de l'être qu'on va peut-être saisir de manière plus aigüe ce que représente la prédication, car on a vu le proche en proche que c'est finalement sur l'être que s'appuie la relation prédicative.

De l'être, dans la Logique de Port Royal, il est dit qu'il fait partie de ces choses qui ne peuvent en aucun cas se prédiquer pour la raison évidente que, s'il était prédicable, ce prédicat qu'on lui donnerait, si on le substantifie, il sera quelque chose de plus vaste que l'être et l'être sera lui-même rapporté comme prédicat à cette substance nouvelle: il sera l'extension de ce prédicat. Or l'être ne peut pas être un prédicat; donc l'être n'a pas de prédicat. Je cite la Logique à propos de l'être et de la pensée. Il ne faut pas nous demander que nous expliquions ces termes parce qu'ils sont du nombre de ceux qui sont si bien entendus par tout le monde qu'on les obscurcirait en voulant les expliquer. C'est généralement ce qu'on dit dès qu'il est question de choses comme ça. Parler de l'être, c'est le réduire à un moindre être, de même que parler de la pensée, puisque si la pensée est l'ensemble de tout ce qu'on peut penser, de tout ce qu'on peut en dire, elle est forcément quelque chose en plus que tout ce qu'on pourra en dire. En même temps de ce fait que l'être ne saurait être prédiqué, et de cet autre que l'être est le support de tout, de toute prédication, il a quelque chose comme une disjonction entre cet être qui ne supporte rien parce qu'il ne peut ^{être} séparé de rien et ce tout qui ne peut se concevoir que supporté par l'être; et ceci n'est disjonction qu'à considérer dans un premier temps l'être d'une part et les prédicats de l'autre - on va voir que cette conception est fautive - et si l'être est proprement ce rien dans le



discours, il est l'ensemble de tout le discours, c'est-à-dire ce qui échappe au discours, ce qui le constitue. Ce qui échappe au discours, c'est le discours lui-même de ce point de vue là puisqu'il n'y a de discours comme mise ensemble, comme écrasement, qu'afin de rattraper ce qui précisément lui échappe; ainsi l'être il faudra certainement le situer aussi bien au début du discours dans le non radical qu'à la fin dans l'encore. Or la différence - et je me presse - la différence que nous avons isolée entre la substance potentielle comme possibilité d'une prédication et toute prédication actuelle qui ravale la substance au rang de prédicat devenu substance, cette différence nous permet de comprendre ce qu'est l'être. Ce n'est pas rien qu'un ensemble comme totalité fermée, par exemple le 3 là-bas, ce soit différent de l'ensemble de ce qu'on peut recenser comme partie de cet ensemble; la substance comme support, collection de prédicat, comprend de façon potentielle la série des prédicats qui lui appartiennent, mais indépendamment d'aucune actualisation du prédicat; car dès qu'on actualise un prédicat, dès qu'il existe un prédicat au contraire, c'est de l'expulsion ^{hors} de la substance d'un prédicat qu'il s'agit, c'est une rupture, la rupture qui par démembrement met en rapport la substance avec tout ce qu'elle supporte. Or c'est ici qu'est le noeud de l'affaire; car s'il y a une différence entre, d'une part, la mise en rapport sur le mode prédicatif actuel de la substance avec les prédicats qui la définissent et, d'autre part, la substance elle-même en tant qu'elle est supposée n'être rien d'autre que son rapport aux prédicats, le fait de les supporter, alors il faudra conclure que la substance c'est autre chose qu'un support de prédicats, autre chose que ce à quoi se rapportent les prédicats. Mais néanmoins dans une substance - j'essaie de me presser mais il y a là un tissu logique de propositions contradictoires - il y a pas autre chose dans la substance que des prédicats ensemble - et ça c'est dit -; et pourtant si on met la substance en



rapport, la substance comme ensemble de prédicats, en rapport avec ces prédicats dont elle est l'ensemble, on se trouve en face, non pas d'une simple redondance, mais proprement d'une différence; et ce qu'il y a de plus dans la substance, ce qui fait cette différence, le fait que les prédicats soient ensemble, c'est pas seulement une simple détermination supplémentaire des prédicats, car il est dit dans la Logique que la substance toute entière tient dans cette différence entre le fait pour les prédicats d'être ensemble ou de ne pas l'être, c'est-à-dire que, si l'on supprime la possibilité de cette différence, il ne peut plus y avoir de substance, c'est-à-dire qu'il reste un univers de prédicat, un univers indifférencié de prédicats, ce que PIERCE appelle l'univers du peut-être qui est aussi bien le néant absolu, dans la mesure où il est dit dans la Logique que sans la substance les prédicats ne tiennent pas : ils ne sont plus rien. La substance, c'est ce qui fait tenir quelque chose, ce qui permet de la relation, c'est-à-dire ce qui est en plus quand des prédicats sont ensemble. Or on même temps nous n'avons cessé de constater que ce plus tient à ce qu'un ensemble de prédicats devient un terme singulier, fait du un et que ce terme singulier ne fait pas partie de ce dont il est l'ensemble au moment où il désigne ce dont il est l'ensemble. Ainsi la substance, c'est ce qui, quand un ensemble est donné, le constitue et lui manque, cela dans le même temps. Autrement dit ^{ce qui} ce qui manque dans un ensemble, c'est ce qui constitue la substance. Maintenant si on regarde ce qui manque explicitement dans la Logique de Port Royal, parce qu'il est dit qu'il y a quelque chose qui manque, si l'on regarde ce que c'est, on s'apercevra, malheureusement ou non, que ce n'est pas la substance justement; ce qui manque c'est, dans l'ensemble, ce qui quand il n'y a pas d'autre chose que ce qui manque est équivalent à rien - c'est une définition comme une autre - et il est dit dans la Logique que si de ce tout formé de la substance et des prédicats, si on enlève la substance, alors il



ne reste rien, pour ceci que les prédicats et les attributs n'existent que parce qu'il y a de la substance. Et voilà - là on est véritablement embarqué dans un couloir logique dont on ne peut pas sortir, une série de propositions qui nous entraînent - : la substance n'est autre que les prédicats plus quelque chose. Ce plus se définit comme manquant et les prédicats sont ce qui seul n'est rien, mais qui se produit quand de la substance est donnée, c'est-à-dire que les prédicats ne sont rien sans quelque chose, la substance, qui n'est autre que l'addition à ces prédicats supposés contradictoirement déjà donnés de ce qui de toute façon dans la somme fera défaut.

La substance supporte les prédicats, mais aussi d'une certaine manière les prédicats supportent la substance, comme sur rien encore, donc par substantification, va naître la singularité d'une différence. Les prédicats ne sont que du zéro. La substance est ce qui s'ajoute à zéro pour faire un; mais dans ce un constitué, il n'y a que les prédicats, c'est-à-dire le zéro, qui apparaissent; car ce qui fait un justement dans l'inscription du zéro, c'est absent de ce qu'inscrit le Un, c'est-à-dire du contenu, du désigné du Un, c'est-à-dire le zéro.

Ces contradictions donc que j'ai relevées par ces quelques formules, semblent pouvoir se réordonner à partir de la réintroduction du point de vue ordinal qui a précisé au début de cette prise en vue de la Logique de Port Royal c'est-à-dire l'opposition entre la collection et l'extension. Ça se comprend comme ça. La substance supporte le prédicat, ce qu'il définit porte sur la substance. Maintenant on va prendre toutes les propositions contradictoires une par une et n'en accepter qu'une à la fois - c'est la meilleure solution - après tout va marcher.

La substance étant ce qui manque, le prédicat est un effet de manque, ce qui porte sur un manque, l'onrobage



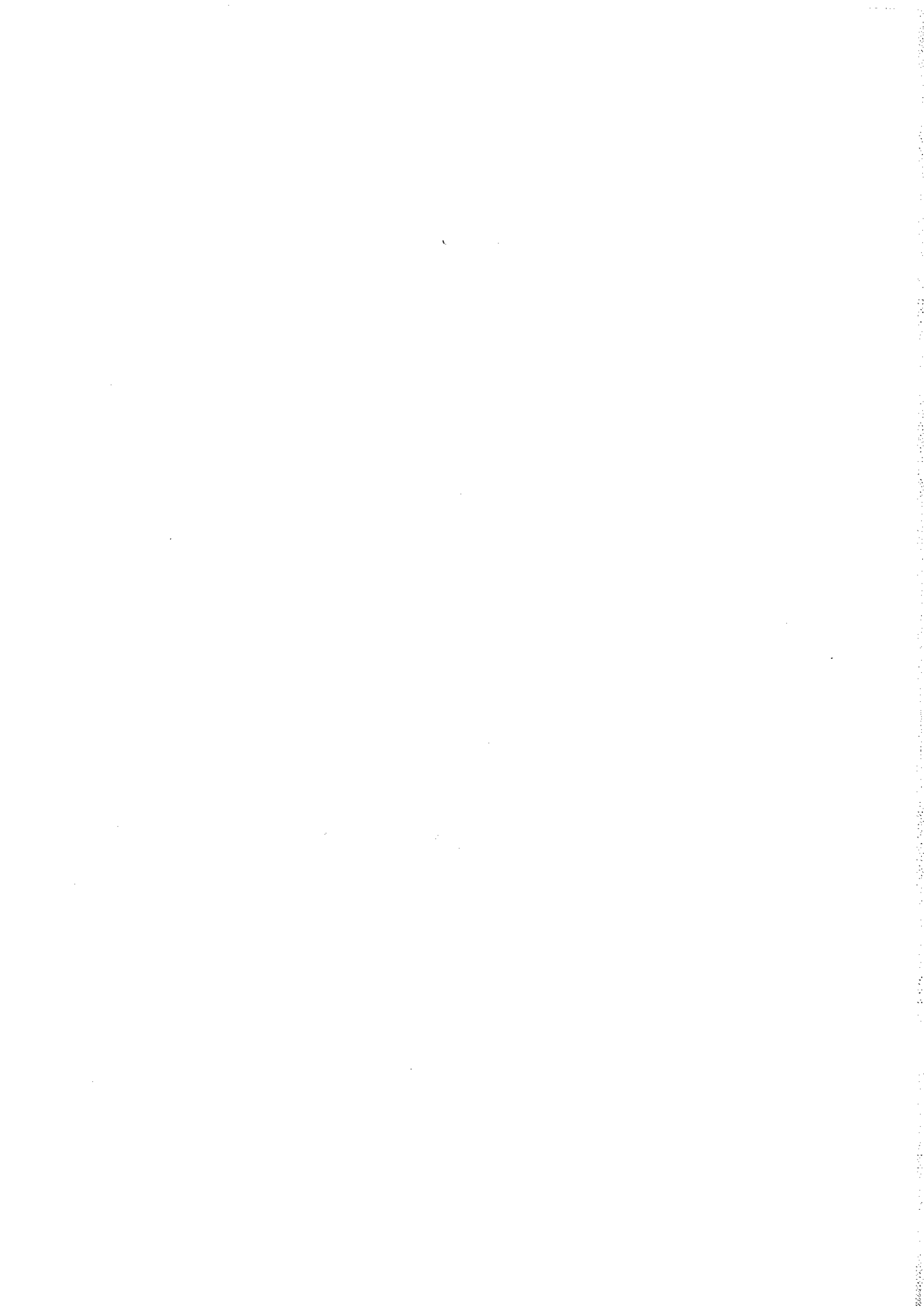
du manque; mais d'autre part le prédicat n'est rien sans la substance, et il est impossible de différencier la substance du prédicat actuel comme manifestation de la substance manquante. Cependant puisqu'il est dit que le prédicat n'est rien sans la substance et puisqu'il est dit qu'il n'y a pas de substance si elle manque, alors comme il y a du prédicat, on est forcé de déduire que le prédicat c'est la substance; puisque sans la substance, il n'y a pas de substance, le prédicat ça ne devrait être rien en faveur de ui; ce qui implique que ce n'est pas du prédicat, c'est non pas le prédicat, mais à proprement parler la substance. Or ça ne se comprend qu'à partir de ce point de vue ordinal qui est la question d'une substantification du prédicat. Le prédicat qui n'est censé être rien sans la substance, s'il se manifeste comme quelque chose, ce quelque chose comme autre que le rien du prédicat, est forcément la substance, c'est-à-dire que dans l'extension du prédicat, le prédicat est substantifié, c'est-à-dire que le prédicat dans l'extension va tenir lieu de substance de façon ponctuelle pour quelque chose qui va tenir lieu de prédicat, c'est-à-dire les objets de l'extension; et en même temps maintenant qu'il y a de la substance qu'on est supposé manquer, en même temps dès que la seconde classe de prédicats est produite l'opération se répète. Et ce qui dans le premier temps a tenu lieu de la substance, ceci va manquer comme substance, puisque par l'opération que j'ai pointée, ça va s'appliquer comme prédicat au nouveau terme qui apparaît comme une substance provisoire. Et ceci à l'infini, c'est-à-dire que dès qu'une substance est donnée, elle s'inscrit en s'actualisant par les prédicats qui s'y appliquent, mais dès que les prédicats s'actualisent, la substance se rapporte à ces prédicats qui acquièrent une valeur substantielle qui est l'extension, c'est-à-dire qu'il est impossible à la substance d'être à la fois donnée et inscrite dans le même temps. La substance peut donc très bien se définir comme ce qui manque et comme ce qui fait l'ensemble.



D'une part, le premier prédicat, support pour le premier prédicat tenant lieu de substance pour le définir, pour l'identifier, pour le prédiquer; et d'autre part le premier prédicat substance rapporté dans cette relation au second qui acquiert une extension, il disparaît en tant que substance, support pour ne devenir qu'un élément dans l'extension du prédicat second et lui conférer le relai de cette fonction de substance - la substance est une fonction - que celui-ci transmettra à un troisième prédicat etc... On voit que la première substance, celle qui est supposée être au début, la substance potentielle, est tout à fait mythique. Ce qui compte, c'est ce jeu de relai, c'est la relation actuelle de prédication qui, rendue possible par la substance potentielle, la transforme en termes, en prédicats dans un rapport, étant entendu que le terme ultime du rapport joue à son tour le rôle de substance, c'est-à-dire manque dans le rapport et ne s'inscrit qu'à devenir autre chose que de la substance, c'est-à-dire du prédicat.

Les substances successives - et j'en termine là - sont donc la série des incarnations transitoires de ce qui manque et qui soutient toute pseudo-substance comme enrobage du manque : l'être. L'être, c'est bien ce qui supporte tout discours, en tant que le discours c'est ce qui se produit sur le bord du trou qui le constitue. L'être est donc à la fois ce qui est avant le discours, qui porte le discours, et ce qui est après : la fin de ce discours, son point de convergence, sa limite.

Dans la Logique de Port Royal - je dois situer les choses - ce n'est pas une telle théorie du discours qu'on peut trouver, c'est le contraire. Mais dans la mesure où c'est le contraire, il y a quelque chose comme cette théorie qui insiste au sein-même de ce discours qui est tenu. Alors que le projet initial de Port Royal c'était de construire un méta-



langage-et ceci normalement - c'est au contraire que quelque chose insiste dans Port Royal, malgré Port Royal, c'est-à-dire: cela prend ses effets à partir de ceci que dès lors que l'être est présenté comme ce qui ne peut pas être prédiqué, comme ensemble de tout ce qui peut être attribué (il est dit être plus que tout ce qui peut être attribué), cette imprédication de l'être est présentée dans une formule déjà éloquente, il est dit : l'être est imprédicable. Or justement imprédicable, c'est peut-être là ce premier prédicat qui, dans son essai de signifier l'impossible, ne fait que le répéter par le fait d'exposer sa propre vacuité et qui, par là, trace d'un seul coup la limite de ce qui est possible et de ce qui ne l'est pas, en ce sens où le possible, le potentiel, c'est ce qui est impossible à effectuer, c'est ce qu'on ne peut pas se donner sans se transformer et changer de fonction, tandis que l'impossible c'est la seule chose qui peut se réaliser, en laissant ouvert ce qui fonde cette impossibilité, c'est-à-dire cette béance; car le type de réalisation de l'impossible laisse béante l'impossibilité, ceci par exemple : la prédication de l'imprédicable.

Je termine sur quelque chose qui nous emmenerait un peu plus loin - mais j'ai pas envie de ^{la} conclure, c'est-à-dire de boucler ce discours qui n'était qu'un préliminaire - c'est-à-dire que le langage, c'est ce qui représente l'être pour la parole, c'est-à-dire que la parole est dans la position de l'interprétant entre l'arbre et l'écorce, de même que le fini c'est ce qui se situe entre deux infinis.



MA

11

19.12.1972

il paraît difficile

..... de ne pas parler bêtement du langage; c'est pourtant, JA - KOBSON, puisque tu es là, -vous me permettez de le tutoyer puisque nous nous avons vécu déjà un certain nombre de choses ensemble - ce que tu réussis à faire. Et une fois de plus, en ces entretiens que JACKOBSON nous a donnés, j'ai pu l'admirer assez pour lui en faire maintenant l'hommage. Il faut pourtant, il faut pourtant nourrir la bêtise, non pas parce que tout ce qu'on nourrit soit bête, si je puis dire d'un terme sur quoi cette année nous aurons à revenir essentiellement, c'est-à-dire dans ce qui soutient leur forme, mais plutôt parce qu'il est démontré que se nourrir fait partie de la bêtise.

Dois-je révoquer devant cette salle où on est en somme au restaurant et où on croit d'ailleurs, on s'imagine qu'on se nourrit parce qu'on n'est pas au restaurant universitaire, Mais cette dimension imaginative, c'est justement en ça qu'on se nourrit, Ce que j'évoque c'est ce que je vous fais confiance pour vous souvenir de ce qu'enseigne le discours analytique, cette vieille liaison avec la nourrice, mère en plus, comme par hasard avec derrière cette histoire infernale du désir de la mère et tout ce qui s'en suit.

C'est bien ça dont il s'agit dans la nourriture, c'est bien quelque sorte de bêtise, mais que le même discours assoit dans son droit. Un jour je me suis aperçu qu'il était difficile - je reprends le même mot de la première phrase - de ne pas entrer dans la linguistique à partir du moment où l'inconscient était découvert. D'où j'ai fait quelque chose qui me paraît, à vrai dire, la seule objection que je puisse formuler à ce que vous avez pu entendre, l'un de ces jours, de la bouche de JACKOBSON, c'est à savoir que tout ce qui est du langage relèverait de la linguistique, c'est-à-dire en dernier terme du linguiste. Non que je ne le lui, très aisément, accorde quand il s'agit de la poésie à propos de laquelle il a avancé cet argument, mais si je prends tout ce qui s'en suit du langage et, notamment, de ce qui en résulte dans cette fondation du sujet, si renouvelée, si subvertie que c'est bien là le statut dont s'assure tout ce qui, de la bouche de FREUD, s'est affirmé comme l'inconscient, alors il me faudra forger quelque autre mot pour laisser à JACKOBSON son domaine réservé, et si vous vous le voulez, j'appellerai ça la LINGUISTERIE. Je donne dans la linguisterie ce qui me laisse quelque part aux linguistes, non sans expliquer, tant de fois, que des linguistes je ne subisse je n'éprouve, et après tout, allègrement de la part



de tant de linguistes plus d'une remontrance. Certes, pas de JACQUES
mais c'est parce qu'il n'a "à la bonne", autrement dit, qu'il n'aime,
 C'est la façon dont j'exprime ça dans l'intimité. Mais si vous atten-
 dez ce que je pourrais dire de l'amour, ceci ne fera en somme que con-
 firmer cette certaine disjonction que, par bonheur, ce matin - enfin,
 j'ai trouvé ça ce matin, exactement, à 8 heures 1/2, en commençant
 à prendre des notes, c'est toujours l'heure où je le fais pour ce que
 j'ai enfin à vous dire, ce n'est pas que je n'y pense depuis long -
 temps, mais ça ne se rédige qu'à la fin, j'ai trouvé ça : linguistique

Et ça comporte des effets, notamment, au niveau ; pas du dit,
 parce qu'après tout y a des faits qui sont communs aux deux champs et
 c'est bien là-dessus que je prends référence, et c'est de là que je
 peux dire que l'inconscient est structuré comme un langage. mais il
 est suffisamment clair qu'en ayant posé ce dire - comme j'en ai de-
 puis avancé d'autres, mais enfin c'est déjà pas mal qu'un certain nom-
 bre en restent à celui-là, il est important. - ce dire, après tout, n'est
 pas du champ de la linguistique : c'est une porte ouverte sur ceci
 que vous verrez commenté dans ce qui va paraître, développé dans le
 prochain numéro de mon bien connu "a - périodique" avec pour titre "l'
Etourdit". D-I-T. J'y reprends, j'y pars de la phrase, que j'ai l'année
 dernière à plusieurs reprises écrite au tableau, sans jamais lui don-
 ner de développements, parce que il s'est trouvé que j'avais mieux à
 faire, c'est-à-dire à entendre quelqu'un qui, après avoir bien voulu
 prendre la parole ici, notamment Monsieur Recanati que vous avez en-
 tendu une fois de plus la dernière fois et grâce à quoi je peux rele-
 ver la légitimité du titre de séminaire, grâce à lui donc, je n'ai pas
 donné suite à ceci : que le dire est justement ce qui reste oublié
derrière ce qui est dit, dans ce qu'on entend. C'est pourtant aux con-
 séquences du dit que se juge le dire. Mais ce qu'on en fait du dit,
 reste ouvert. On peut faire des tas de choses avec les meubles à
 partir du moment, par exemple, où on a essuyé un siège ou un bombarde-
 ment. Il y a un texte de Rimbaud dont j'ai fait état, je pense, l'an-
 née dernière; j'ai pas été rechercher, j'ai pas été rechercher où il
 se trouve textuellement, et puis c'est parce que j'étais pressé ce
 matin et que ce n'est que ce matin que j'y ai repensé, je crois
 quand même que c'est l'année dernière, c'est ce texte qui s'appelle
 ["A une Raison"] celui qui se scande de cette réplique qui en termine
 chaque verset: "un nouvel amour"; et puisque je suis censé la dernière



fois avoir parlé de l'amour, pourquoi pas le reprendre à ce niveau. Pour ceux qui savent, qui ont déjà là-dessus un petit peu entendu quelque chose, je le reprendrai au niveau de ce texte, et toujours sur ce point de marquer la distance de la linguistique à la linguistique. L'amour, c'est chez [Hegel] dans ce texte, le signe, le signe pointé comme tel de ce qu'on change de raison. C'est bien pourquoi c'est à cette raison qu'il s'adresse: [à une raison]. On a changé de discours. Je pense que quand même quoiqu'il y en ait, enfin, certains qui s'en aillent dans les couloirs en demandant qu'on leur explique ça que c'est que les 4 discours, je pense que comme ça, au collectif, je peux me référer à ceci: que j'en ai articulés 4 et que je n'ai pas besoin de vous en refaire la liste. Je veux faire remarquer que ces 4 discours ne sont à prendre en aucun cas comme une suite d'émergences historiques. Qu'il y en ait un qui soit tenu depuis plus longtemps que les autres n'est pas là ce qui importe. En disant que l'amour c'est le signe de ce qu'on change de discours, je dis proprement ceci que le dernier à prendre ce déploiement qui m'a permis de les faire 4 -- mais ils n'existent 4 que sur le fondement de ce discours psychanalytique que j'articule de 4 places et sur chacune de la prise de quelque effet de signifiant stipulé comme tel -- ce discours psychanalytique, y en a toujours quelque émergence à chaque passage d'un discours à un autre. Ça vaut la peine d'être retenu, non pas pour faire de l'histoire, puisqu'il ne s'agit de ça en aucun cas, mais pour, si on se trouve par exemple, placé dans une condition historique, si l'on repère, si l'on s'avance, -- mais c'est libre -- qu'on considère que la fondation de l'Université au temps de [Charlemagne], c'était le passage d'un discours du Maître à l'orée d'un autre discours. Simplement à retenir qu'à appliquer ces catégories qui ne sont elles-mêmes structurées que de l'existence -- qui est un terme, mais qui n'a rien de terminal -- du discours psychanalytique, il faudrait seulement dresser l'oreille à cette mise à l'épreuve de cette vérité qu'il y a de l'émergence du discours analytique à chaque passage de ce que le discours analytique permet de pointer comme franchissement d'un discours à un autre.

La dernière fois j'ai dit que la jouissance de l'Autre -- je vous passe la suite, je vais le reprendre -- n'est pas le signe de l'amour. Et ici je dis que l'amour est un signe. L'amour tient-il dans le fait que ce qui apparaît ce n'est rien d'autre, ce n'est

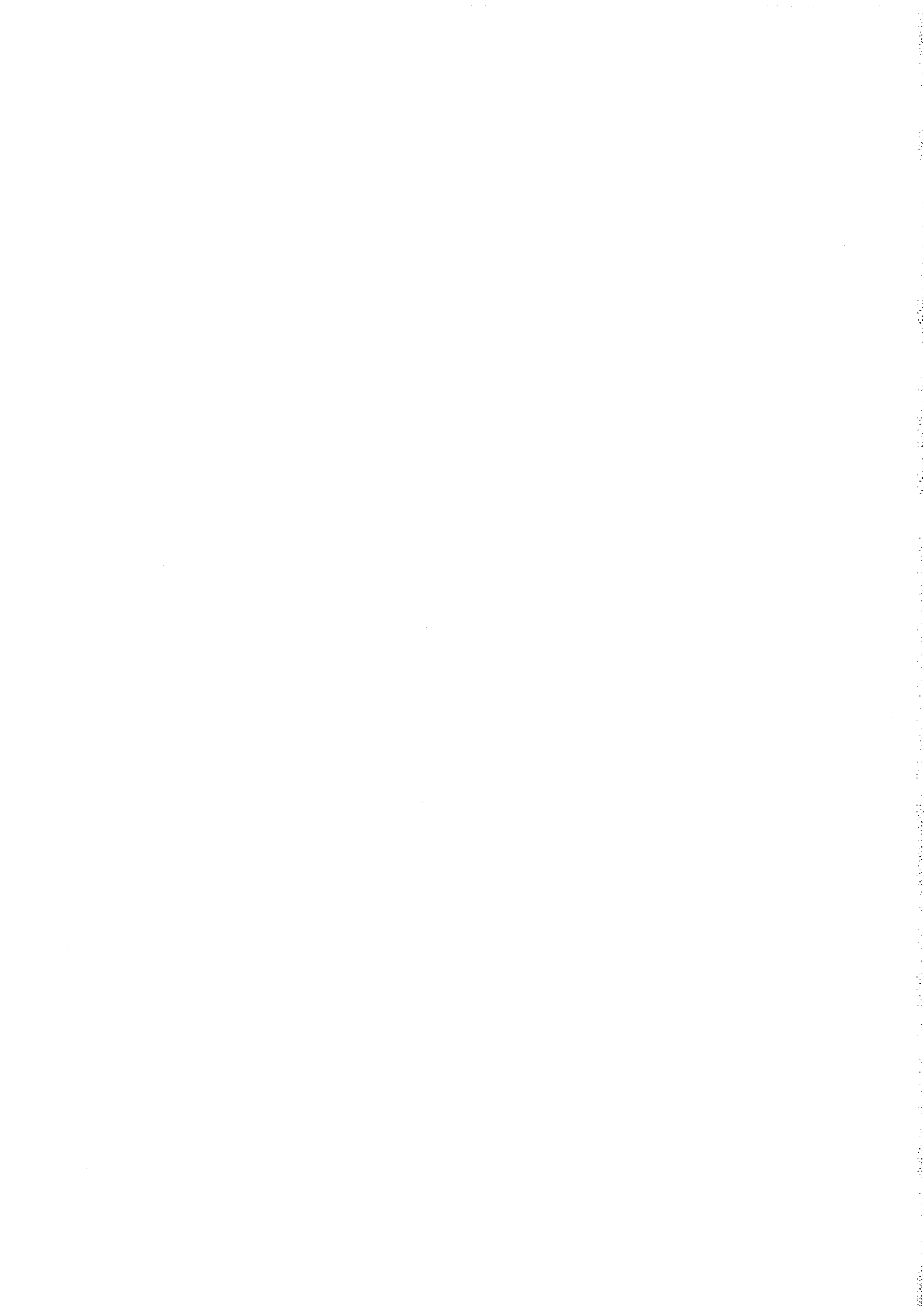


rien de plus que le signe. C'est ici que la logique de Port-Royal, l'autre jour évoquée, viendrait nous prêter aide. Le signe, avancée-elle, cette logique - et l'on s'émerveille toujours de Ces dires qui prennent un poids quelquefois bien longtemps après - le signe, c'est ce qui ne se définit que de la disjonction de 2 substances qui n'auraient aucune partie commune, ce que de nos jours nous appelons intersection. Ceci va nous conduire à des réponses tout à l'heure. Ce qui n'est pas signe de l'amour, je le reprends donc de la dernière fois, ce que j'ai énoncé de la jouissance ^{de que je viens de t'expliquer.} de l'Autre, ^{insist} en commentant du corps qui le symbolise. La jouissance ^{de} l'Autre, avec le grand A que j'ai souligné en cette occasion, est proprement celle de l'autre sexe et je commentais : du corps qui le symbolise. Changement de discours, assurément c'est là qu'il est étonnant que ce que j'articule à partir du discours psychanalytique, eh bien, ça vous, ça nous, ça se traverse. Personne n'accuse le coup. J'ai beau dire que cette notion de discours elle est à prendre comme lien social, comme tel fondé sur le langage et différenciant ses fonctions à propos de cet usage du langage, qui semble donc comme tel n'être pas sans rapport avec ce qui dans la linguistique se spécifie comme grammaire. Rien ne semble s'en modifier. Cet usage institué, nul ne soulève - du moins bien à ce qui apparaît - que, peut-être ça pose la question de savoir ce qu'il en est de la notion d'information. Est-ce qu'à prendre le langage dans la linguistique, la notion qui semble promue comme appareil aisé, propice à faire fonctionner le langage dans la linguistique d'une façon pas bête, celle qui d'impliquer code et message, transmission, sujet donc et aussi bien espace, distance. Est-ce que malgré le succès foudroyant de cette fonction d'information, au succès tel qu'on peut dire que la science toute entière vient à s'en infiltrer - nous en sommes au niveau de l'information moléculaire, du gène et des enroulements de nucléoprotéides autour des tiges d'ADN, elles mêmes enroulées l'une autour de l'autre, et tout cela est lié par des liens hormonaux, ce sont messages qui s'envoient, qui s'enregistrent - est-ce à dire puisqu'aussi bien le succès de ces formules prend sa source incontestable dans une linguistique qui n'est pas seulement immanente, mais bel et bien formulée, Bref, la notion qui va à s'étendre jusqu'au fondement même de la pensée scientifique, à s'articuler comme ^{an} Neg'entropie(?) est-ce qu'il y a là quelque chose qui ne peut

pas nous faire poser question si c'est bien ce que d'ailleurs, de ma linguistique je recueille, et légitimement, quand je me sers de la fonction du signifiant ? Qu'est-ce que le signifiant ? signifiant tel que je l'hérite d'une tradition linguistique qui, n'importe de le remarquer, n'est pas spécifiquement saussurienne, qui remonte bien plus haut - ce n'est pas moi qui l'ai découvert - jusqu'aux stoiciens, où elle se reflète chez St-Augustin - elle est à structurer en termes topologiques. En ce qui concerne le langage, le signifiant, est d'abord qu'il a effet de signifié, qu'il importe de ne pas éluder qu'entre les deux il y a ce qui s'écrit comme une barre, qu'il y a quelque chose de barre à franchir. Il est clair que cette façon de topologiser ce qu'il en est du langage est illustrée, certes, sous la forme la plus admirable, par la phonologie au sens où elle incarne du phonème ce qu'il en est du signifiant, mais que le signifiant d'aucune façon ne peut se limiter à ce support phonématique. Qu'est-ce un signifiant ? Il faut déjà que je m'arrête à poser la question sous cette forme : UN, mis avant le terme, est en usage d'article indéterminé, c'est-à-dire que déjà il suppose que le signifiant peut être collectivisé, qu'on peut en faire une collection, ce qui est à dire en parler comme de quelque chose qui se totalise. C'est ce que le linguiste sûrement aurait de la peine, me semble-t-il, à expliquer parce qu'il n'a pas de prédicat pour la fonder cette collection, pour la fonder sur un "LE", comme Jackobson nous l'a fait remarquer et très nommément hier, ce n'est pas le mot qui peut le fonder ce signifiant. Le mot n'a d'autre point où se faire collection que le dictionnaire où il peut être rangé. Et pour vous faire sentir que le signifiant dans l'occasion, comme très proprement, de sa réflexion sémantique, JACOBSON nous le faisait remarquer, pour vous le faire sentir je ne parlerai pas de la fameuse phrase qui pourtant est bien là aussi unité signifiante et qu'à l'occasion on essaiera dans ses représentants typiques de collecter, comme il se fait à l'occasion pour une même langue, je parlerai plutôt du proverbe auquel je ne peux pas dire que certain petit article de Paulhan qui m'est tombé récemment sous la main ne m'ait pas fait m'intéresser d'autant plus vivement que Paulhan semble avoir remarqué, dans cette sorte de dialogue tellement ambigu qui est celui qui se fait de l'étranger avec une certaine



aire de compétence linguistique comme on dit, il s'est aperçu en d'autres termes qu'avec ces Malgaches le proverbe avait un poids qui lui a semblé jouer un rôle tout à fait spécifique. Qu'il l'ait découvert en cette occasion ne m'empêchera pas de ne pas aller plus loin et de faire remarquer que, dans les marges de la fonction proverbiale, il y a des choses à la limite et qui vont vous montrer comme cette signifiante est quelque chose qui s'éventaille, si vous me permettez ce terme, du proverbe à la locution. Est-ce que je vais vous demander où vous chercherez dans le dictionnaire l'expression "à tire-larigot" ? Faites-la, vous m'en direz des nouvelles ! Et puis dans l'interprétation, enfin, la construction, la fabulation, on va jusqu'à inventer un monsieur, juste pour l'occasion, qui se serait appelé Larigot; c'est à force de lui tirer la jambe aussi qu'on aurait fini par créer "à tire-larigot" Qu'est-ce que ça veut dire "à tire-larigot" ? Il y en a bien d'autres des locutions aussi extravagantes qui ne veulent dire rien d'autre que ça : la submersion du désir : c'est le sens d'"à tire-larigot"; par quoi ? par le tonneau percé de quoi ? mais de la signifiante elle-même. A tire-larigot, un bock de signifiante. Alors qu'est-ce ? qu'est-ce que c'est que cette signifiante ? Au niveau où nous sommes c'est ce qui a des effets de signifié. Mais n'oublions pas qu'au départ, si l'on s'est attaché, et tellement, à l'élément signifiant, au phonème, c'était pour bien marquer cette distance qu'on a, à tort, qualifiée de fondement de l'arbitraire, ~~est~~ comme s'exprime, probablement contre son cœur, Sausure. Il avait à faire, comme ça arrive, à des imbéciles. Il pensait bien autre chose, bien plus près du texte du Cratyle - quand on voit ce qu'il avait dans ses tiroirs, ces histoires d'anagrammes. Ce qui passe pour de l'arbitraire c'est que les effets de signifié, eux, sont bien plus difficiles à soupeser. C'est vrai : ils ont l'air^{de} n'avoir rien à faire avec ce qui les cause. S'ils ont l'air^{de} n'avoir rien à faire avec ce qui les cause, c'est parce qu'on s'attend à ce que ce qui les cause ait un certain rapport avec du réel, je parle avec du réel sérieux. Ce qu'on appelle du réel sérieux, il faut bien sûr en mettre un coup pour l'approcher, pour s'apercevoir que le sérieux, ça ne peut être que le sériel, il faut un peu avoir suivi mes séminaires. En attendant ce qu'on veut dire par là, c'est que les référents, les choses à quoi ça est



ce signifié? Pour en approcher, eh bien, justement elles restent approximatives. Elles restent macroscopiques par exemple. C'est pourtant pas ça qui est important. C'est pas qu'elles soient imaginaires. Parce qu'après tout ça suffirait déjà très bien, si le signifiant nous permettait de pointer l'image qu'il nous faut pour être heureux. Seulement c'est pas le cas. C'est que dans cette approche, le signifié a pour propriété, sauf introduction du sériel, du sérieux-mais ça ne s'obtient qu'après un très long temps d'extraction du langage, de ce quelque chose qui y est pris et dont nous, au point où j'en suis de mon exposé, nous n'avons qu'une idée lointaine, ne serait-ce qu'à propos de cet UN, indéterminé, et de ce LE, que nous ne savons pas à propos du signifiant comment faire fonctionner pour qu'il le collectivise, à la vérité, il faut renverser : au lieu d'un signifiant qu'on interroge, interroger le signifiant UN. Mais nous n'en sommes pas encore là. Au niveau de la distinction signifiant-signifié, ce qui caractérise le signifié, quant à ce qui est là pourtant comme tiers indispensable, à savoir le référent, c'est proprement que le signifié le rate. C'est que le collimateur ne fonctionne pas. Le comble du comble, c'est qu'on arrive quand même à s'en servir en passant par d'autres trucs. En attendant, en attendant pour caractériser la fonction du signifiant, pour le collectiviser d'une façon qui ressemble à une prédication, eh bien, nous avons quelque chose qui est ce d'où je suis parti aujourd'hui. Monsieur Régnati, toujours, de la logique de Port-Royal, vous a parlé des adjectifs substantivés : de la rondeur qu'on extrait du rond, pourquoi pas de la justice du juste, et de la prudence... et de quelques autres formes substantives? C'est bien tout de même ce qui va nous permettre d'avancer notre bâtisse pour trancher que peut-être bien n'est-elle pas, comme on le croit, une catégorie sémantique, mais un mode de collectiviser le signifiant. Pourquoi pas? Pourquoi pas : le signifiant, c'est bête. Il me semble que c'est de nature à engendrer un sourire : un sourire bête naturellement! Mais un sourire bête, comme chacun sait, il n'y a qu'à aller dans les cathédrales, un sourire bête, c'est un sourire d'ange. C'est même là la seule justification, vous savez, de la semonce pascalienne; c'est sa seule justification : si l'ange a un sourire si bête, c'est parce qu'il habite dans le signifiant suprême. S'il se retrou

- 8 -

vait un peu au sec, ça lui ferait du bien. Peut être qu'il ne sourirait plus.

Ce n'est pas que je ne croie pas aux anges; chacun le sait: j'y crois inextrayablement et même "inexte^{il}hardement". C'est simplement que je ne crois pas, par contre, qu'il apporte le moindre message. Et c'est sur ce point là, au niveau du signifiant, n'est-ce pas, en quoi, en quoi il est vraiment signifiant justement. Qui, Alors il s'agirait quand même de savoir où tout ça nous mène et de nous poser la question de savoir pourquoi nous mettons tant d'accent sur cette fonction du signifiant. Il s'agirait de la fonder parce que, quand même, c'est le fondement du symbolique. Nous le maintenons quelle que soit cette dimension que ne nous permet d'évoquer que le discours analytique. J'aurais pu aborder les choses d'une autre façon. J'aurais pu vous dire comment on fait pour venir me demander une analyse par exemple. Mais je ne voudrais toucher à cette fraîcheur. Et puis il y en a qui se reconnaîtraient et Dieu sait ce qu'ils penseraient, ce qu'ils s'imagineraient de ce que je pense. Peut-être qu'ils croiraient que je les crois bêtes, ce qui est vraiment la dernière idée qui pourrait me venir dans un tel cas, n'est-ce pas. La question n'est pas du tout ^{o.4.} la bêtise de tel ou tel, la question est de ce que, le discours analytique introduit un adjectif substantivé qui prend la bêtise en tant qu'elle est une dimension en exercice du signifiant. Là, il faut y regarder de plus près; car, après tout, dès qu'on substantive, c'est pour supposer une substance. Et les substances, mon Dieu, de nos jours nous n'en n'avons pas à la pelle, hein! nous avons la substance pensante et la substance étendue. Il conviendrait peut-être d'interroger à partir de là où peut bien se caser la dimension substantielle qui est justement, quelque distante qu'elle soit de nous et jusqu'à maintenant ne nous faisant que signe, quel peut bien être ce à quoi nous pourrions accrocher cette substance en exercice, cette dimension qu'il faudrait écrire dit-mention, à quoi la fonction du langage est d'abord ce qui veille, avant tout usage meilleur et plus rigoureux. D'abord la substance pensante, on peut quand même dire que nous l'avons sensiblement modifiée. Depuis ce "Je pense" qui se supposant lui-même en déduit l'existence, nous avons eu un pas à faire. Et ce pas est, très proprement, celui de l'Inconscient. Puisque j'en suis



aujourd'hui à trainer dans l'ornière d'un inconscient comme structuré par (sic) un langage, eh bien, tout de même qu'on le sache ! c'est que ça change totalement la fonction du sujet comme existant : le sujet n'est pas celui qui pense, le sujet est proprement celui que nous engageons à quoi ? non pas comme nous le lui disons, comme ça, pour le charmer : à "Tout dire" - je sais, je sais parce qu'il est tard et parce que je ne veux pas fatiguer celui dont je me considère en l'occasion comme l'hôte, à savoir Jackobson - qu'est-ce qu'y a ? - Je sais que je n'arriverai pas aujourd'hui à dépasser un certain champ. Néanmoins, si je parle du "Pas tout" ce qui tracasse beaucoup de monde, si je l'ai mis au premier plan pour être la visée, cette année, de mon discours, c'est bien là l'occasion de l'appliquer, qu'on ne peut pas "tout dire". Mais qu'on puisse dire des bêtises, tout est là. C'est avec ça que nous allons faire l'analyse et que nous entrons dans le nouveau sujet qui est celui de l'inconscient.

C'est justement dans la mesure où il veut bien ne plus penser le bonhomme, qu'on en saura peut-être un petit peu plus long et qu'on tirera quelques conséquences desdits, desdits justement dont on ne peut pas se dédire. C'est ça qui est la règle du jeu. Mais que de là surgit un dire qui ne va pas toujours jusqu'à pouvoir exister au dit, à cause justement de ce qui vient au dit comme conséquences. Et que c'est là l'épreuve où un certain réel dans l'analyse de quiconque si bête soit-il peut être atteint. Qui Statut du dire, il faut que je laisse tout ça de côté pour aujourd'hui. Mais quand même, je peux bien vous dire que ce qu'il va y avoir cette année de plus emmerdant c'est qu'il va bien tout de même falloir soumettre à cette épreuve un certain nombre de dire de la tradition philosophique, ce que je regrette beaucoup. Mais que l'arménide, je parle de Parménide, de Parménide de ce que nous en avons encore de ces dire, enfin de ce que la tradition philosophique en extrait enfin, de ce d'où part, par exemple, mon ami Kojeve, c'est la pure position de l'être. Heureusement, heureusement que Parménide a écrit, a écrit en réalité des poèmes. Il s'y confirme justement ce en quoi il me semble que le témoignage du linguiste ici fait prime, c'est que justement à employer ces appareils, ces appareils qui ressemblent ^{beaucoup} à ce que je vais juste à la fin pouvoir vous pointer, à savoir l'articulation mathématique,



l'alternance après la succession et l'encadrement après l'alternance, enfin, c'est bien parce qu'il était poète que Parménide dit en somme ce qu'il a à nous dire de la façon la moins bête, mais autrement, que l'être soit et que le non-être ne soit pas, je ne sais pas ce que ça dit à vous, mais moi je trouve ça bête! Il ne faut pas croire que ça m'amuse de le dire; ce n'est fatigant que parce que, quand même, nous aurons, cette année, besoin de l'être. C'est quelque chose que, Dieu Merci, j'ai déjà avancé : le signifiant UN pour lequel je vous ai déjà, l'année dernière, suffisamment, me semble-t-il, frayé la voie à dire "y a d'l'UN" c'est de là que ça part le sérieux, si bête que ça en ait l'air ça aussi. Nous aurons donc tout de même quelques références à prendre, à prendre et à prendre au minimum, de la tradition philosophique.

Ce qui nous intéresse, c'est où nous en sommes et où nous en sommes avec la substance pensante et avec son complément la ^{fameuse} substance étendue dont on ne se débarrasse pas non plus si aisément, puisque c'est là l'espace moderne. Substance de ce pur espace, si je puis dire, ce pur espace comme on dit ça, on peut le dire comme on dit pur esprit, et on ne peut pas dire que ce soit prometteur. Leur espace se fonde sur la notion de partie à condition d'y ajouter ceci que toutes à toutes sont externes : parties extra partes. Et c'est à ça que nous avons à faire. On est arrivé même avec ça à s'en tirer, c'est-à-dire à en extraire quelques petites choses, mais il a fallu faire de sérieux pas. Pour situer, avant de vous quitter, un signifiant, je vous propose, je vous propose de soupeser ce qui ^{est} la dernière fois s'inscrit au début de ma première phrase qui comporte le jouir d'un corps, d'un corps qui l'Autre le symbolise, qui comporte peut-être quelque chose de nature à nous faire mettre au point une autre forme de substance. La substance jouissante, est-ce que ce n'est pas là ce que suppose proprement et justement, sous tout ce qui s'y signifie, l'expérience psychanalytique ? Substance du corps à condition qu'elle se définisse seulement de ce qui se jouit, seulement propriété du corps vivant sans doute, mais nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant, sinon seulement en ceci qu'un corps ça se jouit. Et plus, nous tombons immédiatement sur ceci qu'il ne se jouit que de le corporiser de façon signifiante. Ce qui veut dire quelque chose d'autre que la "pars extra partem" de la substance



étendue, comme le souligne admirablement cette sorte, cette sorte de Kantien - disons le, c'est un vieux bateau n'est-ce pas qui est quelque part dans [mes Ecrits] qu'on lit plus ou moins bien n'est-ce pas; cette de Kantien qu' 'était cade, à savoir qu'on ne peut jouir que d'une partie du corps de l'Autre, comme il l'exprime très très bien, pour la simple raison qu'on n'a jamais vu un corps s'enrouler complètement, totalement, jusqu'à l'inclure et le phagocyter, autour du corps de l'autre. C'est même pour ça qu'on en est réduit simplement à une petite étreinte comme ça, à un avant bras ou n'importe quoi d'autre, ce que vous voudrez Houie ! Ouais ! et que jouir a cette propriété fondamentale que c'est en somme le corps de l'UN qui jouit d'une part du corps de l'Autre. Mais cette part jouit aussi; ça agrée à l'autre plus ou moins, mais enfin c'est un fait qu'il ne peut pas y rester indifférent. Et même qu'il arrive enfin qu'il se produise quelque chose qui dépasse. Ce que je viens de décrire, marqué de toute l'ambiguïté signifiante, à savoir que le jouir du corps est un génitif dont selon que vous le faites objectif ou subjectif a cette note sadienne sur laquelle j'ai juste mis une touche, ou au contraire extatique, suggestive qui dit qu'en somme c'est l'Autre qui jouit. Bien sûr, il n'y a là qu'un niveau qui est bien localisé et le plus élémentaire dans ce qu'il en est de la jouissance, de la jouissance au sens où la dernière fois je l'ai promue; qu'elle n'était pas un signe de l'amour. C'est ce qui sera à soutenir et bien sûr que cela nous mène de là au niveau de la jouissance phallique et de ce que j'appelle proprement la jouissance de l'Autre en tant qu'elle n'est ici que symbolisée, c'est encore tout autre chose, à savoir ce "Pas toute" que j'aurai à articuler.

Mais dans cette seule articulation, que veut dire : qu'est le signifiant ? Le signifiant, pour aujourd'hui, et là-dessus vu les motifs que j'en ai, je dirai que le signifiant se situe au niveau de la substance jouissante comme étant, bien différemment de tout ce que je vais évoquer en résonance de la physique, et pas par hasard de la physique aristotélicienne, de la physique aristotélicienne qui seulement de pouvoir être sollicitée, comme je vais le faire, nous montre à quel point justement elle était une physique illusoire, le signifiant, c'est la cause de la jouissance. Sans le signifiant, comment même aborder cette

partie du corps ? comment, sans le signifiant, centrer ce quelque chose qui de la jouissance est la cause matérielle, c'est à savoir ce que si flou, si confus que ce soit, c'est une partie qui du corps est signifiée dans cet abord. Mais après avoir pris ainsi ce que j'appellerai la cause matérielle, j'irai tout droit - ceci sera plus tard repris, commenté - à la cause finale, finale dans tous les sens du terme, et proprement en ceci qu'elle en est le terme. Le signifiant, c'est ce qui fait "halte !" à la jouissance.

Après, ceux qui s'en lassent, si vous me permettez, "hélas"! et après, ceux qui sont là, "holà". L'autre pôle du signifiant, le coup d'arrêt, ^{et aussi} là aussi à l'origine que peut l'être le vocatif du commandement? Et l'efficiencia, l'efficiencia dont Aristote enfin fait la 3ème forme de la cause, n'est rien enfin que ce projet dont se limite la jouissance. Ces sortes de chose sans doute qui paraissent dans le règne animal nous font parodie à ce chemin de la jouissance chez l'être parlant. Justement c'est chez eux que quelque chose se dessine qui participe beaucoup plus de la fonction du message : L'abeille transportant le pollen de la fleur mâle à la fleur femelle, voilà qui ressemble beaucoup plus à ce qu'il en est de la communication. Mais l'étreinte, l'étreinte confuse d'où la jouissance prend sa cause, sa cause dernière qui est formelle, est-ce que ce n'est pas beaucoup plus? Quelque chose de l'ordre de la grammaire qui la commande? Ce n'est pas pour rien que Pierre bat Paul au principe des premiers exemples de grammaire, ni que Pierre - pourquoi pas le dire comme ça - Pierre et Paul^Q donnent l'exemple de la conjonction à ceci près qu'il faut se demander après qui épaulé l'autre. J'ai déjà joué là-dessus depuis longtemps. On peut même dire que le verbe ^{se} définit ^{que} de ceci: c'est d'être un signifiant "passibète" - il faut écrire ça en un mot - passibète - que les autres sans doute, mais aussi qui fait le passage d'un sujet, d'un sujet justement à sa propre division dans la jouissance, et qu'il l'est encore moins ^{et} qu'il devient signe quand, cette division, il la détermine en disjonction. J'ai joué un jour autour d'un lapsus littéral - calami qu'on appelle ça - j'ai fait toute une de mes conférences de l'année dernière sur le lapsus orthographique que j'avais fait "tu ne sauras jamais combien je t'ai aimé"

adressé à une femme et terminé "m-s".

On m'a fait remarquer depuis que, pris comme lapsus, ça voulait peut-être dire que j'étais homosexuel. Mais ce que j'ai articulé l'année dernière, c'est que quand on aime, il ne s'agit pas de sexe. Et voilà sur quoi si vous ^{le} voulez bien j'en resterai aujourd'hui avec la fracture, la cassure, l'interruption de la formule "être sexué en tant que l'être sexué est intéressé dans la jouissance".



MA

24

TICMI

LEÇON IV

9.2.73

9/11/73

C'est pas encore tout à fait l'heure. Je vais me passer de commentaire à propos de ces vœux qu'après tout on peut considérer comme baveux et puis je vais entrer tout doucement dans ce que je vous ai réservé pour aujourd'hui qui est à mes risques, qui comme vous allez le voir, ou peut-être ne pas le voir - qui sait? - en tout cas moi avant de commencer me paraît casse-gueule. Pour y mettre un titre comme ça, ce que je vais vous dire va être contré - puisqu'en somme il s'agit "encore" de quelque chose qui est le discours analytique. Il s'agit de la façon dont, dans ce discours nous avons à structurer la fonction de l'écrit. Evidemment il y a là-dedans de l'aveu dote. à savoir que, un jour, j'ai écrit sur la page d'un recueil que je sortais - ce que j'ai appelé la publication - je n'ai pas trouvé mieux à écrire sur la page d'enveloppe de ce recueil que le mot ["Ecrits"] ["Les Ecrits"] il est assez connu, disons, qu'ils ne se lisent pas facilement. Je peux vous faire comme ça un petit aveu autobiographique, c'est qu'en écrivant ["Ecrits"] c'est très précisément ce que je pensais, c'est - ça va peut-être ^{même} jusque là - que j'ai pensé qu'ils n'étaient pas à lire. En tout cas, c'est un bon départ. Bien entendu que la lettre, ça se lit, ça semble même être fait comme ça dans le prolongement du mot : se lit lit-téralement. Mais justement c'est peut-être pas du tout la même chose de lire une lettre, ou bien de lire. Pour introduire ça d'une façon qui fasse image, je ne vais pas partir tout de suite du discours analytique. Il est bien évident pourtant que dans le discours analytique, il ne s'agit que de ça : de ce qui se lit, de ce qui se lit au-delà de ce que vous avez incité le sujet à dire qui est - comme je l'ai souligné, je pense, au passage la dernière fois - qui n'est pas tellement de tout dire, que de dire n'importe quoi



et j'ai poussé la chose plus loin ; de ne pas hésiter, car c'est la règle. Ne pas hésiter à dire ce dont j'ai introduit cette année la dimension comme étant essentielle au discours analytique, à dire des bêtises. Naturellement, ça suppose que nous développons cette dimension, et ceci ne peut pas se faire sans le dire. Qu'est-ce que c'est que la dimension de la bêtise? La bêtise, elle a au moins celle-ci qu'on peut préférer : c'est que la bêtise ne va pas loin. Dans le discours, le discours courant, elle tourne court. C'est bien sûr ce quelque chose dont, si je puis dire, je m'assure quand je fais cette chose que je ne fais jamais sans tremblement, à savoir de retourner à ce que dans le temps j'ai proféré. Ça me fait toujours une sainte peur, la peur justement d'avoir dit des bêtises, c'est-à-dire quelque chose que, en raison de ce que j'avance maintenant, je pourrais considérer comme ne tenant pas le coup. Grâce à quelqu'un qui a repris ce séminaire annoncé, le premier de l'Ecole Normale qui va sortir bientôt, j'ai pu avoir - ce qui ne m'est pas souvent réservé puisque, comme je vous le dis, j'en évite moi-même le risque - j'ai pu avoir le sentiment que ~~ce~~^{par} je rencontre quelquefois à l'épreuve - c'est ce que dans cette année-là par exemple la que j'ai avancé - n'était pas si bête, ne l'était pas au moins pas tant puisque de m'avoir permis d'avancer d'autres choses dont il me semble, parce que j'y suis maintenant, qu'elles se tiennent. Il n'en reste pas moins que "se relire" représente une dimension, une dimension qui est à situer, à situer proprement dans ce que c'est que, au regard du discours analytique, la fonction de ce qui se lit. Le discours analytique a, à cet égard, un privilège. Il me paraît difficile, et c'est de là que je suis parti dans ce qui m'a fait date de ce que j'enseigne, comme je me suis exprimé, qui ne veut peut-être pas tout à fait dire ce que ça avait l'air d'énoncer, à savoir de mettre l'accent sur le "je", à savoir ce que je puis préférer, mais peut-être aussi de mettre l'accent sur le "de", c'est-à-dire d'où ça vient un enseignement dont je suis l'effet. Depuis j'ai mis l'accent sur ce que



j'ai fondé d'une articulation précise, celle qui s'écrit, justement s'écrit au tableau de 4 lettres, de 2 barres et de quelques traits, nommément 5, qui relient à chacune de ces lettres, une de ces barres. puisqu'il y en a 4, il pourrait y en avoir 6, 6 barres, une de ces barres y manquant. Ce qui de cette façon s'écrit et que j'appelle discours analytique, ceci est parti d'un rappel, d'un rappel initial, d'un rappel premier, c'est à savoir que le discours analytique est ce mode de rapports nouveaux qui s'est fondé seulement de ce qui fonctionne comme parole et ce dans quelque chose qu'on peut définir comme un champ : fonction et champ - ai-je écrit justement - de la parole et du langage - j'ai terminé - en psychanalyse, ce qui était désigner, désigner ce qui fait l'originalité d'un certain discours qui n'est pas homogène à un certain nombre d'autres qui font office, et que seulement de ce fait nous allons distinguer d'être discours officiels. Il s'agit jusqu'à un certain point de discerner quel est l'office du discours analytique et de le rendre lui aussi sinon officiel du moins officiant.

C'est dans ce discours tel qu'il est dans sa fonction et son office, qu'il s'agit de discerner - c'est aujourd'hui la voie que je prends - ce que peut, ce discours, révéler de la situation très particulière de l'écrit quant à ce qui est du langage. C'est une question qui est très à l'ordre du jour si je puis m'exprimer ainsi. Néanmoins ce n'est pas à cette pointe d'actualité que je voudrais tout de suite en venir. J'entends particulièrement préciser quelle peut être, si elle est spécifique, quelle peut être la fonction de l'écrit dans le discours analytique. Chacun sait que j'ai produit, avancé l'usage pour permettre d'expliquer les fonctions de ce discours, d'un certain nombre de lettres. Très nommément pour les récrire au tableau, le petit a, que j'appelle objet mais qui quand même n'est rien qu'une lettre, le grand A que je fais fonctionner dans ce qui de la proposition n'a pris que formule écrite.

(a)



qui est production de la logico-mathématique ou de la mathematico-
 logique, comme vous voudrez l'énoncer. Ce grand A je n'en ai
 pas fait n'importe quoi. J'en désigne ce qui d'abord, est un
 lieu, une place, qui dit le lieu de l'Autre comme tel désigné
 par une lettre. En quoi une lettre peut-elle servir à désigner
 un lieu? Il est clair qu'il y a là quelque chose d'abusif et
 que, quand vous ouvrez par exemple la première page de ce qui
 a été enfin réuni sous la forme d'une édition définitive sous
 le titre de "la théorie des ensembles" et sous le chef d'auteurs
 fictifs qui se dénomment du nom de Nicolas Bourbaki, ce que vous
 voyez c'est la mise en jeu d'un certain nombre de signes logi-
 ques. Ces signes logiques précisément désignent, en particulier
 l'un d'entre eux, la fonction place comme telle. Ce signe logi-
 que est désigné, écrit par un petit carré. Je n'ai donc pas
 d'abord, à proprement parler, fait un usage strict de la lettre
 quand j'ai dit que le lieu de l'Autre se symbolisait par la
 lettre grand A. Par contre, je l'ai marqué en le redoublant de
 ce S qui ici veut dire signifiant, signifiant du A en tant
 qu'il est S (\bar{A}) barré. Par là j'ai articulé dans l'écrit, dans
 la lettre quelque chose qui ajoute une dimension à ce lieu du
 grand A et très précisément en montrant que comme lieu il ne
 tient pas, qu'il y a en ce lieu, en ce lieu désigné de l'Autre,
une faille, un trou, un lieu de perte. Et c'est précisément
 de ce qui au niveau de l'objet a vient fonctionner au regard de
 cette perte, que quelque chose est avancé de tout à fait essen-
 tiel à la fonction du langage. J'ai usé aussi de cette lettre
 - je parle de ce que j'ai introduit qui fonctionne comme lettre,
 qui introduit comme telle une dimension nouvelle - j'ai utilisé,
 le distinguant de la fonction seulement ^{de} signifiant, qui se
 présentait dans la théorie analytique jusque là du terme du
phallus, j'ai avancé le Φ comme constituant quelque chose d'ori-
 ginal, quelque chose que je spécifie, ici, aujourd'hui, d'être
 précisé dans son relief par l'écrit-même. C'est une lettre dont
 la fonction se distingue des autres. C'est d'ailleurs



bien pour cela que ces 3 lettres sont différentes : elles n'ont pas la même fonction, comme déjà vous pouvez l'avoir senti de ce que j'ai d'abord énoncé de S (A) et du a : elle est d'une fonction différente, et pourtant elle reste une lettre. C'est très précisément de montrer le rapport que de ce que ces lettres introduisent dans la fonction du signifiant, ^{qui} il s'agit aujourd'hui de discerner ce que nous pouvons, à reprendre le fil du discours analytique, en avancer. Je propose, je propose ceci : c'est que vous considériez l'écrit comme n'étant nullement du même registre, du même tabac, si vous ne permettez cette sorte d'expressions qui peuvent avoir bien leur utilité, que ce qu'on appelle le signifiant, Le signifiant, c'est une dimension qui a été introduite de la linguistique, c'est-à-dire de quelque chose qui, dans le champ où se produit la parole, ne va pas de soi. Un discours le soutient qui est le discours scientifique. Un certain ordre de dissociation, de division est introduit par la linguistique grâce à quoi se fonde la distinction de ce qui semble pourtant aller de soi, c'est que quand on parle ça signifie, ça comporte le signifié. Bien plus jusqu'à un certain point, ça ne se supporte que de la fonction de signification. Introduire, distinguer la dimension du signifiant, c'est quelque chose qui ne prend relief précisément que de poser que le signifiant comme tel - très précisément ce que vous entendez au sens ^{je dirais littéralement auditif} du terme, au moment où ici, ~~et~~ là où je suis, ^{de} de là où je suis je vous parle - c'est poser très précisément ceci, mais par un acte original, que ce que vous entendez n'a, avec ce que ça signifie, n'a aucun rapport. C'est là un acte qui ne s'institue que d'un discours, dit discours scientifique. Cela ne va pas de soi. Et ça va même tellement peu de soi que c'est ce que vous voyez sortir d'un dialogue qui n'est pas d'une mauvaise plume puisque c'est [le Cratyle] du nommé [Platon], ça va tellement peu de soi que tout ce discours est fait de l'effort de faire que, justement, ce rapport, ce rapport qui fait que ce qui s'énonce, c'est

fait pour signifier et que ça doit bien avoir quelque rapport d'où ce dialogue est tentative - nous pouvons dire d'où nous sommes être désespérée - pour faire que le signifiant de soi-même soit présumé vouloir dire quelque chose; cette tentative, désespérée est d'ailleurs marquée de l'échec, puisque c'est d'un autre discours, mais d'un discours qui comporte sa dimension originale, discours scientifique, qu'il se promet, qu'il se produit, et d'une façon si je puis dire dont il n'y a pas à chercher l'histoire, qu'il se produit de l'instauration-même de ce discours, que le signifiant ne se pose que d'avoir aucun rapport. Les termes, là, dont on use sont toujours eux-mêmes glissants. Même un linguiste aussi pertinent qu'a pu l'être Ferdinand de Saussure parla d'arbitraire. Mais c'est là glissement, glissement dans un autre discours, le discours du décret, ou pour mieux dire le discours du maître pour l'appeler par son nom. L'arbitraire n'est pas ce qui convient, mais d'un autre côté nous devons toujours faire attention quand nous développons un discours - si nous voulons rester dans son champ même et ne pas perpétuellement produire ces effets de rechute, si je puis dire, dans un autre discours - nous devons tenter de donner à chaque discours sa consistance, et, pour maintenir sa consistance, n'en sortir qu'à bon escient. Dire que le signifiant est arbitraire n'a pas la même portée que de dire simplement que le signifiant n'a pas de rapport avec son effet de signifié. C'est ainsi qu'à chaque instant, et plus que jamais dans le cas où il s'agit d'avancer comme fonction ce qu'est un discours, nous devons au moins à chaque fois, à chaque instant noter ce en quoi nous glissons dans une autre référence, le mot référence en l'occasion ne pouvant se situer que de ce que constitue comme lien le discours comme tel. Il n'y a rien à quoi le signifiant, comme tel, ne se réfère si ce n'est à un discours, à un mode de fonctionnement du langage, à une utilisation comme lien du langage. Encore faut-il préciser à cette occasion ce que veut dire le lien. Le lien, bien sûr, nous ne pouvons

qu'y glisser immédiatement, c'est un lien entre ceux qui parlent - et vous voyez tout de suite où nous allons, à savoir que ceux qui parlent, bien sûr ce n'est pas n'importe qui. Ce sont des êtres que nous sommes habitués à qualifier de vivants. Et peut-être est-il très difficile d'exclure de ceux qui parlent cette dimension qui est celle de la vie, à moins que nous ne nous apercevions aussitôt - ce qui se touche du doigt - que, dans le champ de ceux qui parlent, il nous est très difficile de faire entrer la fonction de la vie sans faire, en même temps, entrer la fonction de la mort et que de là résulte une ambiguïté signifiante justement, qui est tout à fait radicale, de ce qui peut être avancé comme étant fonction de vie ou bien de mort. Il est tout à fait clair que rien ne conduit de façon plus directe à ceci que le quelque chose d'où seulement la vie peut se définir, à savoir la reproduction d'un corps, cette fonction de reproduction elle-même ne peut s'intituler ni spécialement de la vie, ni spécialement de la mort puisque, comme telle, en tant que cette reproduction est sexuée, comme telle elle comporte les deux, vie et mort. Mais déjà, rien qu'à nous avancer dans ce quelque chose qui est déjà dans le fil, dans le courant du discours analytique, nous avons fait ce saut, ce glissement qui s'appelle conception du monde qui doit ^{bien} pourtant être pour nous considéré comme ce qu'il y a de plus comique, à savoir que nous devons toujours faire très attention que ce terme, conception du monde, suppose lui-même un tout autre discours, qu'il est, qu'il fait partie de celui de la philosophie, que rien après tout n'est moins assuré, si l'on sort du discours philosophique, que l'existence comme telle d'un monde, qu'il n'y a souvent que l'occasion, que l'occasion de sourire dans ce qui est avancé par exemple du discours analytique comme comportant quelque chose qui soit de l'ordre d'une telle conception. Je dirai même plus loin, que jusqu'à un certain point il mérite aussi qu'on sourie de voir avancer un tel terme pour désigner par exemple disons ce qui s'appelle



marxisme. Le marxisme ne me semble pas et à quelque examen que ce soit, fût-ce le plus approximatif, ne peut passer pour une conception du monde, mais qu'il est le contraire par toutes sortes de coordonnées tout à fait frappantes, que l'énoncé de ce que dit Marx, ce qui ne se conforme pas obligatoirement avec la conception du monde marxiste, c'est à proprement parler autre chose que j'appellerai plus formellement un évangile, à savoir une annonce, une annonce que quelque chose qui s'appelle l'histoire instaure une autre dimension du discours, en d'autres termes, la possibilité de subvertir complètement la fonction du discours comme tel - j'entends à proprement parler du discours philosophique en tant que sur lui repose une conception du monde. Le langage s'avère donc beaucoup plus vaste comme champ, beaucoup plus riche de ressources que d'être simplement celui où puisse s'inscrire un discours qui est celui qui, au cours des temps, s'est instauré du discours philosophique. Ce n'est pas parce que il nous est difficile de ne pas du tout en tenir compte pour autant que de ce discours, du discours philosophique, certains points de repère sont énoncés qui sont difficiles à éliminer complètement de tout usage du langage, ce n'est pas à cause de cela que nous devons à tout prix nous en passer. à condition de nous apercevoir qu'il n'y a rien de plus facile que de retomber dans ce que j'ai appelé ironiquement, voire avec la note comique, une conception du monde, mais qui a un nom plus modéré, bien plus précis, et qui s'appelle l'ontologie. L'ontologie est spécialement ceci qui d'un certain usage du langage a mis en valeur, a produit d'une façon accentuée, a produit l'usage dans le langage de la copule d'une façon telle qu'elle ait été en somme isolée comme signifiant. Si arrêter au verbe être, ce verbe qui n'est même pas dans le champ complet de la diversité des langues d'un usage qu'on puisse qualifier d'universel, le produire comme tel est quelque chose qui comporte une accentuation, une accentuation qui est pleine de risques. Pour, si l'on peut dire, la détecter, et même jusqu'à un



certain point l'exorciser, il suffirait peut-être d'avancer que rien oblige, quand on dit que quoi que ce soit: "c'est ce que c'est", d'aucune façon ce être de l'isoler, de l'accentuer - ça se prononce "c'est ce que c'est" et ça pourrait aussi bien s'écrire "S-E-S-K-E-C-E" -, qu'^{l'on} y verrait, à cet usage de la copule, on y verrait, si je puis dire, que du feu, on y verrait que du feu si un discours qui est le discours du maître, discours du maître qui ici peut aussi bien s'écrire "M'ETRE"; ce qui met, ce qui met l'accent sur le verbe être, c'est ce quelque chose qu'Aristote lui-même regarde à 2 fois à avancer puisque pour ce qui est de l'être qu'il oppose au τοῦ ἔντα, à la "quiddité", à ce que ça est, il va jusqu'à employer le "τοῦ ἐξ/εἶνα", à savoir ce qui se serait bien produit si c'était venu à être tout court ce qui était à être, et il semble que là le pédicule se conserve qui nous permette de situer d'où se produit ce discours de l'être, il est tout simplement celui de l'être à la botte, de l'être aux ordres ce qui allait être, si tu avais entendu ce que je t'ordonne. Toute dimension de l'être se produit de quelque chose qui est dans le fil, dans le courant du discours du maître, de celui qui, préférant le signifiant, en attend ce qui est un de ses effets de lien, assurément, à ne pas négliger, qui est fait de ceci que le signifiant commande: le signifiant est, d'abord et de sa dimension, impératif.

Comment, comment retourner, si ce n'est d'un discours spécial, à ce que je pourrais avancer d'une réalité prédiscursive. C'est là ce qui, bien entendu, est le rêve, le rêve fondateur de toute idée de connaissance, mais ce qui aussi bien est à considérer comme mythique, il n'y a aucune réalité prédiscursive, Chaque réalité se fonde et se définit d'un discours. Et c'est bien en cela qu'il importe que nous nous apercevions de quoi est fait le discours analytique et de ne pas méconnaître ce qui, sans doute, n'y a qu'une place, une place li-

mitée, à savoir, mon Dieu, que on y parle de ce que le verbe "foutre" ça énonce parfaitement on y parle de foutre - je veux dire le verbe "t. fuck" et on y dit que ça ne va pas. C'est une part importante de ce qui se corifie dans le discours analytique et il importe très précisément de souligner que ce n'est pas son privilège. Il est clair que dans ce que j'ai appelé tout à l'heure le disque, et en l'écrivant presque en un seul mot, le disque, le disque-cour-courant, le disque aussi hors champ, hors jeu de tout discours, à savoir le disque tout court - dans le disque qui est bien après tout le seul angle sous lequel nous pouvons considérer tout un champ du langage, celui qui en effet donne bien sa substance, son étoffe à être considéré comme disque, à savoir que ça tourne et que ça tourne très exactement pour rien - ce disque est exactement ce qui se trouve dans le champ, dans le champ d'où le discours se spécifie, le champ où tout ça se noie, où tout un chacun est capable, tout aussi capable de s'en énoncer autant, mais, par un souci de ce que nous appellerons, à très juste titre, déférence, le fait mon Dieu la moins possible. Ce qui fait le fond de la vie, en effet c'est que tout ce qu'il en est des rapports des hommes et des femmes, ce qu'on appelle collectivité, ça ne va pas. Ça ne va pas et tout le monde en parle et une grande partie de notre activité se passe à le dire. Il n'empêche qu'il n'y a rien de sérieux si ce n'est ce qui s'ordonne d'une autre façon comme discours, Jusques et y compris ceci que précisément ce rapport, ce rapport sexuel en tant qu'il ne va pas, il va quand même grâce à un certain nombre de conventions, d'interdits d'inhibitions, de toutes sortes de choses qui sont l'effet du langage, qui ne sont à prendre que de cette étoffe et de ce registre et qui réduisent très précisément ceci à ce qui tout d'un coup nous fait revenir, nous fait revenir comme il convient au champ du discours : il n'y a pas la moindre réalité prédiscursive pour la bonne raison que ce qui fait collectivité et que j'ai appelé en les évoquant à l'instant les hommes.



les femmes et les enfants, ça ne vaut très exactement rien dire comme réalité prédiscursive. Les hommes, les femmes et les enfants ce ne sont que des signifiants. Un homme, ce n'est rien d'autre qu'un signifiant. Une femme cherche un homme au titre de signifiant. Un homme cherche une femme au titre, - cela va vous paraître curieux - au titre de ce qui ne se situe que du discours, puisque si ce que j'avance est vrai, à savoir que la femme n'est "pas toute", il y a toujours quelque chose qui chez elle échappe au discours.

Alors il Δ agit de savoir, dans tout ça, ce qui dans un discours se produit de l'effet de l'écrit. Comme vous savez, vous savez peut-être, vous ^{la} savez en tout cas, si vous avez lu ce que j'écris, le signifiant et le signifié, c'est pas seulement que la linguistique les ait distingués - la chose peut-être vous paraît aller de soi, mais justement c'est à considérer que les choses vont de soi qu'on ne voit rien de ce qu'on a pourtant devant les yeux, et devant les yeux concernant justement l'écrit. S'il y a quelque chose qui peut nous introduire à la dimension de l'écrit comme tel, ^{c'est} de nous apercevoir que pas plus que le signifié, pas le signifiant, n'a à faire avec les oreilles mais seulement avec la lecture, à savoir de ce qu'on entend de signifié, mais le signifié c'est justement pas ce qu'on entend et ce qu'on entend c'est le signifiant, et le signifié c'est l'effet du signifiant. Il y a quelque chose qui n'est que l'effet du discours, l'effet du discours en tant que tel, c'est-à-dire de quelque chose qui fonctionne déjà comme lien. En bien c'est ce quelque chose qui, au niveau d'un écrit, est fait de discours scientifique, du S fait pour connoter la place du signifiant, et du petit Δ dont se connota comme place le signifié - cette fonction de place n'est créée que par le discours lui-même, chacun Δ sa place; ça ne fonctionne que dans le discours γ oh bien, entre les deux il y a la barre. Et, ça n'a l'air de rien, quand vous écrivez une barre pour expliquer

S/S

Ce mot "expliquer" a toute son importance à identifier la notation. C'est très difficile de comprendre que ça veut dire la négation malgré tout. Si on y regarde de si tout petit peu près, on s'apercevra en particulier qu'il y en a une très grande variété de négations, et qu'il est tout à fait impossible de réunir toutes les négations sous le même concept. La négation de l'existence, ça n'est pas du tout la même chose que la négation de la totalité, pour ne limiter à l'usage que j'ai pu faire de la négation. Mais il y a une chose qui est en tout cas encore plus certaine, c'est que le fait d'ajouter la barre à la notation, grand S et petit s qui déjà se distinguent très suffisamment, pourrait se soutenir d'être seulement marqué par la distance de l'écrit, y ajouter la barre a quelque chose de superflu, voire de futile et qu'en tout cas comme tout ce qui est de l'écrit, comme tout ce qui est de l'écrit, ne se supporte que de ceci; c'est que justement l'écrit ça n'est pas à comprendre. C'est bien pour ça que vous n'êtes pas forcés de comprendre les miens ! Si vous ne les comprenez pas c'est un bon signe, tant mieux ! Ça vous donnera justement l'occasion de les expliquer. Eh ben, la barre c'est pareil. La barre, c'est très précisément le point où dans tout usage du langage, il y aura occasion à ce que se produise l'écrit. Si dans [Saussure] même S, c'est barre au-dessus de s, c'est grâce à ça que dans ["L'Instance de la lettre"] qui fait partie de mes [Ecrits] j'ai pu vous démontrer d'une façon, qui s'écrit - rien de plus - que rien ne se supporte des effets dits de l'inconscient si grâce à cette barre, s'il n'y avait pas cette barre, rien ne pourrait en être expliqué, y a d'l'inconsc... y a d'in... (lapses) du signifiant, il y a du signifiant (je répète n'est-ce pas j'ai ^{idée d'écrit} occourte), il y a du signifiant qui passe sous la barre. S'il n'y avait pas de barre, vous ne pourriez pas voir qu'il y a du signifiant qui s'injecte dans le signifié. Grâce à l'écrit se manifeste, se manifeste





Justement c'est par là qu'elle montrera que c'est une suppléance de ce "pas toute", sur quoi repose, quoi ? la jouissance de la femme, c'est à savoir que cette jouissance qu'elle n'est "pas toute", c'est-à-dire qu'à quelque part la fait absente d'elle-même, absente en tant que sujet, qu'elle y trouvera le bouchon de ce petit a que sera son enfant. Mais d'un autre côté, du côté de l'x, à savoir de ce qui serait l'homme, si ce rapport sexuel pouvait s'écrire d'une façon soutenable, soutenable dans un discours, vous verrez que l'homme n'est qu'un signifiant, parce que là où il entre en jeu comme signifiant, il n'y entre que "quoad castrationem", c'est-à-dire en tant qu'il a un rapport, un rapport quelconque avec la jouissance phallique. De sorte que c'est à partir du moment où de quelque part d'un discours qui aborde la question sérieusement, le discours analytique, que c'est à partir d'un moment où ce qui est la condition de l'écrit, à savoir qui se soutienne d'un discours, que tout se dérobera et que le rapport sexuel vous ne pourrez jamais l'écrire; naturellement dans la mesure où il s'agit d'un vrai écrit, c'est-à-dire de l'écrit en tant que c'est ce qui du langage se conditionne d'un discours

La lettre radicalement est effet de discours. Ce qu'il y a bien, n'est-ce pas si vous me permettez, ce qu'il y a de bien dans ce que je raconte, c'est que c'est toujours la même chose, c'est à savoir, non pas bien sûr que je me répète - ça n'est pas là la question - c'est que ce que j'ai dit antérieurement, la première fois autant que je me souviens où j'ai parlé de la lettre, c'était comme ça, - j'ai sorti ça je ne sais plus quand maintenant, je ne vais plus rechercher, je vous dis j'ai horreur de me relire, mais il doit bien y avoir 15 ans, - quelque part à Ste Anne, j'ai essayé de faire remarquer cette petite chose que tout le monde connaît bien sûr - tout le monde connaît, quand on lit un peu, n'est-ce pas, ce qui n'arrive pas à tout le monde ! - qu'un nommé Sir Flandery Petri par

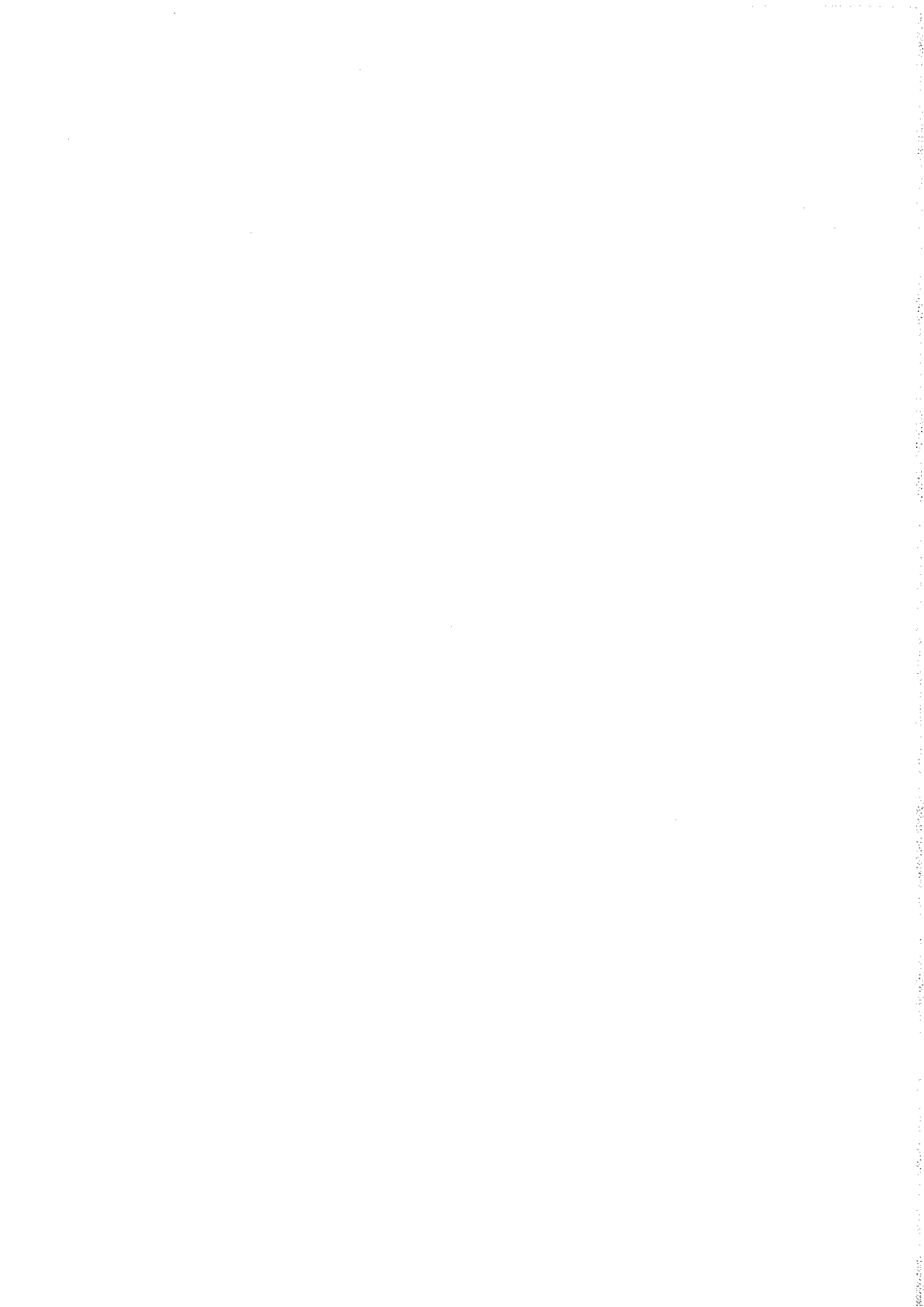


exemple avait cru remarquer que les lettres de l'alphabet phénicien se trouvaient bien avant le temps de la Phénicie sur de vieilles poteries égyptiennes, n'est-ce pas, où elles servaient de marque de fabrique. Ce qui veut dire, ce qui veut dire simplement ceci, n'est-ce pas, que le marché qui est typiquement un effet de discours, c'est là que d'abord est sortie la lettre avant que quiconque ait songé à user des lettres pour faire quoi ? quelque chose qui n'a rien à faire, qui n'a rien à faire avec la connotation du signifiant, mais qui l'élabore, qui le perfectionne. Il faudrait bien sûr reprendre les choses au niveau de l'histoire de chaque langue, parce qu'il est clair que la lettre chinoise, celle qui nous affole tellement que nous appelons ça - Dieu sait pourquoi - d'un nom différent, de caractère, à savoir que, la lettre chinoise, il est manifeste qu'elle est sortie du discours chinois, très ancien, d'une façon toute différente, de la façon dont sont sorties nos lettres, à savoir qu'en somme les lettres, les lettres qu'ici je sors, elles ont une valeur différente, différentes comme lettres parce qu'elles sortent du discours analytique, de ce qui peut sortir comme lettre par exemple de la théorie des ensembles, à savoir l'usage qu'on en fait et qui pourtant - c'est là l'intérêt - n'est pas sans avoir de rapport, un certain rapport de convergence sur lequel j'aurai certainement, dans ce qui sera la suite, l'occasion d'apporter quelques développements. La lettre en tant qu'effet, n'est-ce pas, n'importe quel effet de discours, a ceci de bon qui fait de la lettre.

Alors mon Dieu pour terminer, pour terminer aujourd'hui ce qui n'est qu'une amorce que j'aurai l'occasion de développer, ce que je reprendrai à propos en vous distinguant, discernant par exemple la différence qu'il y a de l'usage de la lettre dans l'algèbre ou de l'usage de la lettre dans la théorie des ensembles, parce que ceci vous intéresse directement, bon, mais pour l'instant je veux simplement vous faire remar-



quer qu'il se produit quand même quelque chose qui est corrélatif de l'émergence au monde, au monde - c'est le cas de le dire - au monde en décomposition - Dieu merci - n'est-ce pas, au monde que nous voyons ne plus tenir, puisque même dans le discours scientifique, il est clair qu'il y a pas le moindre monde. A partir du moment où vous pouvez ajouter aux atomes un truc qui s'appelle le [quark] et que vous trouvez... enfin que c'est là le vrai fil du discours scientifique, vous devez quand même vous rendre compte qu'il s'agit d'autre chose, qu'il s'agit de voir d'où on part. Eh bien référez-vous quand même, parce que c'est une bonne lecture - il faut que vous vous mettiez quand même à lire un peu, un peu, les auteurs. Je ne dirai pas de votre temps, bien sûr/né vous dirai pas de lire Philippe Sollers, il est illisible bien sûr naturellement... comme moi oui, mais vous pouvez lire Joyce par exemple. Alors là vous verrez comment ça a commencé, ça a commencé de se produire n'est-ce pas. Vous verrez que le langage se perfectionne et sait jouer, ^{et} quand il sait jouer avec l'écriture, Joyce, moi je veux bien que ça ne soit pas lisible, ^{ce} c'est certainement pas traductible en chinois, Seulement Joyce, qu'est-ce que c'est n'est-ce pas ? C'est exactement ce que je vous ai dit tout à l'heure : c'est le signifiant qui vient truffer le signifié. Joyce c'est, c'est un long texte écrit : lisez [Finnegans Wake] c'est un long texte écrit dont le sens provient de ceci : c'est que, c'est du fait que les signifiants s'emboîtent, se composent - si vous voulez, pour faire image, à ceux qui ici n'ont même pas l'idée de ce que c'est - se télescopent, que c'est avec ça que se produit quelque chose qui comme signifié peut paraître énigmatique, mais qui est bien ce qu'il y a de plus proche de ce dont, nous autres analystes - grâce au discours analytique, nous savons le lire - qui est ce qu'il y a de plus proche du lapsus. Et c'est au titre de lapsus que ça signifie quelque chose, c'est-à-dire que ça peut se lire d'une infinité de façons différentes. Mais c'est justement pour ça que ça se



lit mal ou que ça se lit de travers, ou que ça ne se lit pas. Mais cette dimension du "se lire", est-ce que ce n'est pas suffisant pour nous montrer que nous sommes dans le registre du discours analytique? Que ce dont il s'agit dans le discours analytique, c'est toujours à ce qui s'énonce de signifiant

|| que vous donniez une autre lecture que ce qu'il signifie. Mais c'est là que commence la question. Parce que, voyons, pour me faire comprendre je vais prendre une référence, comme ça, dans ce que vous lisez, dans le grand livre du monde : par exemple, vous voyez le vol d'une abeille, le vol d'une abeille; une abeille vole, elle va, elle butine, elle va de fleur en fleur. Ce que vous apprenez c'est qu'elle va transporter au bout de ses pattes enfin le pollen d'une fleur sur le pistil qui ^{de même} sou-
~~vre~~ du même coup aux oeufs d'une autre fleur. Ça, c'est ce que vous lisez dans le vol de l'abeille. Ou n'importe quoi d'autre, vous voyez, je ne sais pas moi, quelque chose que vous appelez tout d'un coup comme ça un vol d'oiseaux qui volent bas. Vous appelez ça un vol, c'est un groupe en réalité, un groupe à un certain niveau. Vous y lisez qu'il va faire de l'orage. Mais est-ce qu'ils lisent? Est-ce que l'abeille lit qu'elle sert à la reproduction des plantes phanérogame? Est-ce que, est-ce que l'oiseau lit l'augure de la fortune comme on disait autrefois, c'est-à-dire de la tempête? Toute la question est là? C'est pas exclu, après tout, que l'hirondelle ne lise pas la tempête. Mais c'est pas sûr non plus. Ce qu'il y a dans votre discours analytique, c'est que le sujet, le sujet de l'inconscient, vous le supposez savoir lire. Ça n'est rien d'autre votre histoire de l'inconscient. C'est que, non seulement vous le supposez savoir lire, mais vous le supposez pou-
 || voir apprendre à lire. Seulement ce que vous lui apprenez à lire, n'a alors absolument rien à faire, en aucun cas, avec ce que vous pouvez en écrire. Voilà.



M A

47.

LACAN

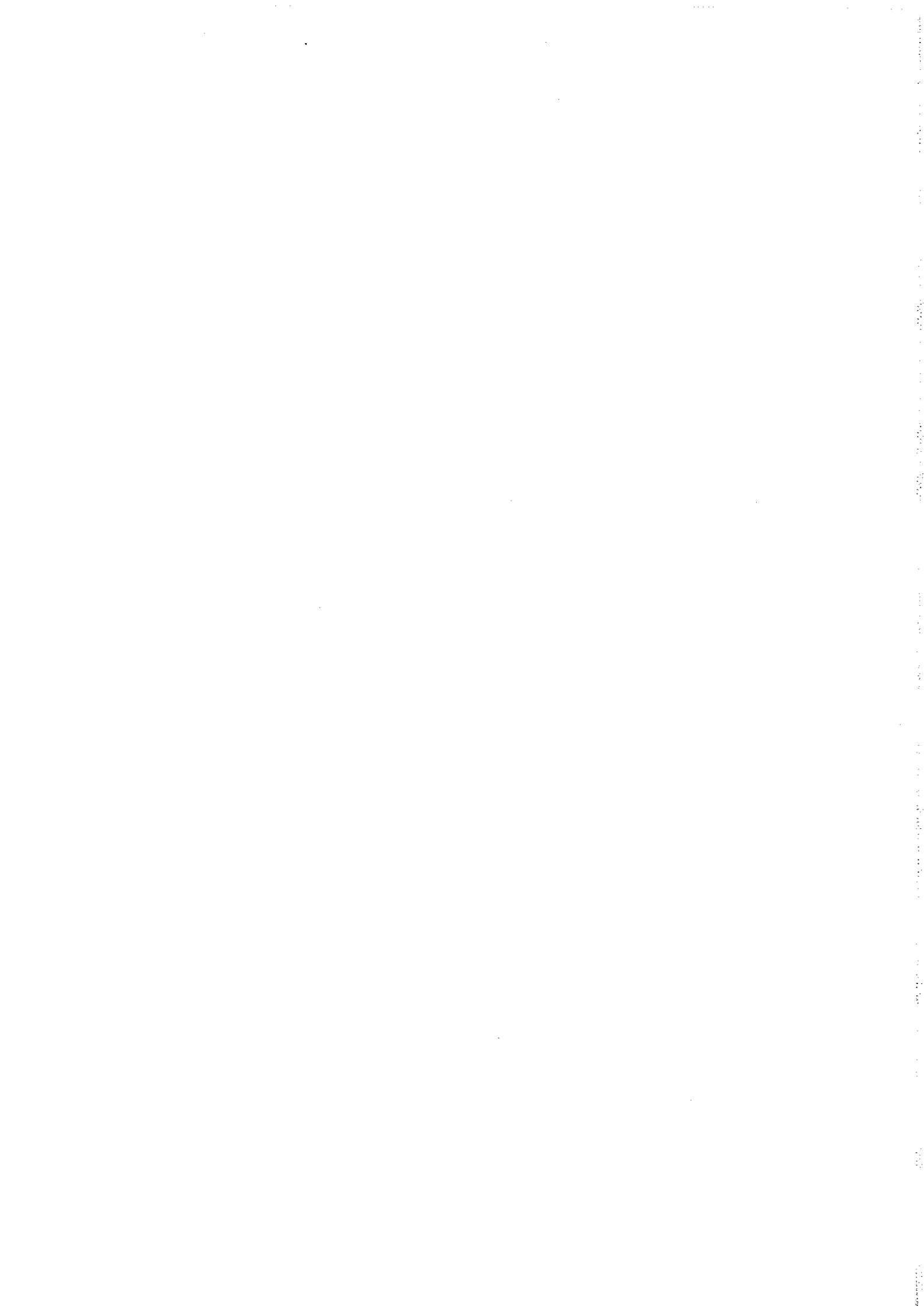
Encore V

16 Janvier 1973

Le désir ... là ça a le plus étroit rapport.
Qu'est-ce que je peux avoir à vous dire "encore"ⁿⁱ, depuis le temps que ça dure, ~~mais~~ ça n'a pas tous les effets que j'en voudrais ? Eh bien justement à cause de ça, ce que j'ai à dire ça ne manque pas ! Néanmoins comme on ne saurait tout dire - et pour cause - j'en suis réduit à cet étroit cheminement qui fait qu'à chaque instant il faut que je me garde de reglisser dans ce qui déjà se trouve fait de ce qui s'est dit. C'est pourquoi aujourd'hui je vais essayer une fois de plus de maintenir ce difficile frayage; et puisque de par un titre nous avons du même coup un horizon -étrange- d'être qualifié de cet "encore", il faut que je donne aujourd'hui le repérage d'un certain nombre de points qui seront cette année nos points d'orientation. Il y a quelque chose qui, la dernière fois, s'est formulé : la fonction de l'écrit. C'est un de nos points, cette année, Un de nos points-pôle. Je voudrais vous rappeler ^{ce} pourtant que je pense, la première fois que je vous ai parlé, si je ne me trompe, j'ai énoncé que la jouissance, la Jouissance de l'Autre que j'ai dit symbolisée par le corps, n'est pas un signe de l'amour.

Naturellement ça passe... ça passe parce que on sent que c'est du niveau de ce qui a fait le précédent dire, que ça ne fléchit pas. Pourtant, il y a là-dedans des termes qui méritent bien d'être commentés. La Jouissance, c'est bien ce que j'essaye de rendre présent par ce dire-même. Ce "l'Autre" il est plus que jamais mis en question, il doit être de nouveau martelé, refrappé pour qu'il prenne son plein sens, sa résonance complète.

Lieu d'une part, mais d'autre part avancé comme le



terme qui se rapporte, puisque c'est moi qui parle, qui ne
 puis parler que d'où je suis, identifié à ce que j'ai qualifié
la dernière fois de "pur signifiant" : l'homme et une femme, ai-je
 dit, ce ne sont rien que signifiants; et c'est de là qu'ils
 prennent comme tels, je veux dire en tant qu'INCARNATION distinc-
te du sexe, qu'ils prennent leur fonction. L'Autre, dans mon
 langage, ce ne peut donc être que l'Autre sexe. Qu'est-ce
 qu'il en est de cet Autre ? Qu'est-ce qu'il en est de sa posi-
 tion au regard de ce autour de quoi se réalise le rapport
sexuel, c'est à savoir une Jouissance que le discours analy-
 tique a précipitée de cette fonction du phallus dont en somme
 l'énigme reste entière, puisqu'il ne s'y articule que d'effets
d'absence ? Est-ce à dire pourtant qu'il s'agit là comme on a
 cru pouvoir trop vite le traduire du signifiant de ce qui
manque dans le signifiant. C'est bien là ce autour de quoi
 cette année devra mettre un point terme, c'est à savoir du
phallus, dire quelle est dans le discours analytique la fonc-
tion ? Nous n'y arriverons pas tout droit. Mais à seule fin de
 débayer, je dirai que ce que la dernière fois j'ai amené
 comme étant, comme accentuant la fonction de la barre, n'est
pas sans rapport avec le phallus.

Il nous reste dans la deuxième partie de la phrase
 liée à la première par un "n'est pas" : n'est pas le signe de
l'amour. C'est bien en quoi aussi pointe notre horizon. Il
 nous faut, cette année, articuler ce dont il s'agit qui est
 bien là comme au pivot de tout ce qui s'est institué de l'ex-
 périence analytique : l'amour. L'amour, il y a longtemps qu'on
 ne parle que de ça. Ai-je besoin d'accentuer qu'il est au
 centre, qu'il est au coeur très précisément du discours philo-
sophique et que c'est là, assurément, ce qui doit nous mettre
 en garde. Si le discours philosophique s'est entrevu comme ce
 qu'il est : cette variante du discours du maître, si la der-
 nière fois j'ai pu dire de l'amour en tant que ce qu'il vise

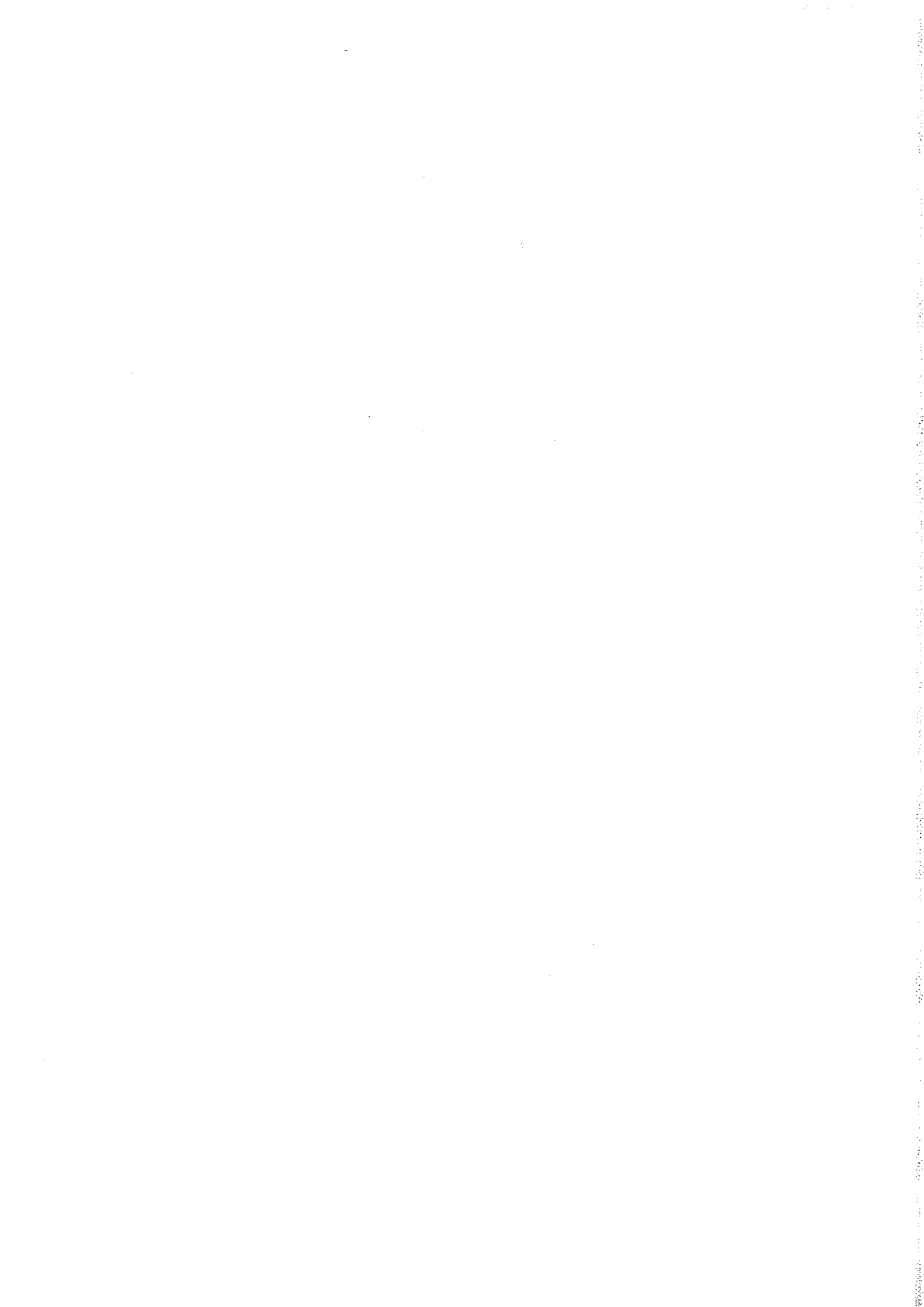


c'est l'être, à savoir ce qui dans le langage se dérobe le plus, ce sur quoi j'ai insisté comme ce qui allait être ou ce qui justement d'être a fait surprise, si j'ai pu ajouter que cet être nous devons nous interroger, s'il n'est pas si près de cet être du signifiant M'être (M-apostrophe - E accent grave), s'il n'est pas l'être au commandement, s'il n'y a pas là le plus étrange des leurres, est-ce que ce n'est pas assez pour, avec le mot signe, nous commander d'interroger ce en quoi le signe se distingue du signifiant?

Voilà donc quelques points dont l'un est la Jouissance, dont l'autre est l'Autre, le troisième le signe, le quatrième l'amour. Quand nous lisons ou relisons ce qui s'est émis d'un temps où le discours de l'amour s'avouait être celui de l'être, quand nous ouvrons ce livre qui est celui de Richard de Saint-Victor sur la Trinité divine, c'est de l'être que nous partons, de l'être en tant qu'il est - pardonnez-moi ce glissement d'écrit - conçu comme l'"être-nel", comme l'éternel pour les sourds, et que de l'être après cette élaboration, ce cheminement pourtant si tempéré chez Aristote, et sous l'influence sans doute de l'irruption de ce "je suis ce que je suis" qui est l'énoncé de la VERITE judaïque, quand tout ceci vient à culminer dans cette idée, cette idée jusque là cernée, frolée, approchée, approximative de l'être, vient à culminer dans ce violent arrachement à la fonction du temps par l'énoncé de l'éternel, il en résulte d'étranges conséquences. C'est à savoir l'énonciation qu'il y a l'être qui éternel l'est de lui-même, qu'il y a l'être qui éternel ne l'est pas de lui-même, qu'il y a l'être (qui lapsus éternel) qui non éternel n'a pas cet être fragile, en quelque sorte précaire, voire inexistant, ne l'a pas de lui-même, mais qui s'arrête à ce qui semble s'en imposer du fait des définitions logiques, si toutefois la négation suffisait dans cet ordre d'une fonction, univoque à assurer l'existence, qui s'arrête à ceci : que ce qui



n'est pas éternel ne saurait en aucun cas, puisque les 4 sub-
divisions qui se produisent de cette alternance de l'affirma-
tion et de la négation de "l'éternel" et de "lui-même": y a-t-il,
dit-il, un être qui non, éternel puisse être de lui-même ? Et
 assurément ceci paraît, au Richard de saint Victor en question,
 devoir être écarté. Est-ce qu'il ne semble pas pourtant qu'il
 y a là précisément ce dont il s'agit concernant le signifiant?
 C'est à savoir que le signifiant, aucun signifiant ne s'avance,
 ne se produit comme tel : comme éternel. C'est là sans doute
 ce que plutôt que de le qualifier d'arbitraire SAUSSURE eût pu
 tenter de formuler. Le signifiant, disons, mieux eût valu
 l'avancer de la catégorie du contingent, en tous cas de ce qui
 n'est assurément pas éternel, de ce qui répudie la catégorie
 de l'éternel, mais qui pourtant singulièrement est de lui-
 même. C'est ainsi qu'il se propose à nous; ce signifiant de
 par lui-même a des effets et pourtant s'il y a quelque chose
 qui peut s'en avancer, c'est sa participation pour employer
 une approche platonicienne, c'est sa participation à ce rien
d'où effectivement c'est l'émergence-même de l'idée créatio-
niste que de nous dire que quelque chose de tout à fait
originel a été fait ex nihilo, c'est à savoir de rien. Il
 semble bien, ne vous semble-t-il pas, n'y a-t-il pas quelque
 chose qui vous apparaisse, si tant est que la paresse qui est
 la vôtre puisse être réveillée par quelque apparition, c'est
 que la Genèse ne nous raconte rien d'autre que la création
de rien en effet, de quoi ? de rien d'autre que de signifiant :
 dès que cette création surgit elle s'articule de la nomination
 de ce qui est; est-ce que ce n'est pas là la création dans son
 essence? Est-ce que la création n'est-elle pas rien d'autre que
 le fait de ce qui ^{était} ~~est~~ là, comme ARISTOTE ne peut assurément
 manquer de l'énoncer, c'est à savoir que, s'il y a jamais eu
 quelque chose, c'était depuis toujours que c'était là, N'est-ce
 pas, dans l'idée créationniste, essentiellement, de la création et
de la création à partir de rien, du signifiant, qu'il s'agit



fondamentalement, qu'il s'agit d'une façon qui fonde ?

N'est-ce pas là même en quoi consiste ce que nous pouvons de ce qui ~~à~~ se refléter dans une conception du monde, s'est énoncé comme révolution copernicienne. Depuis longtemps je mets en doute ce que **FREUD** là dessus a cru pouvoir avancer. Comme si de ce que lui a appris le discours de l'hystérique, à savoir de cette autre substance qui toute entière tient en ceci : qu'il y a du signifiant et que c'est de l'effet de ce signifiant qu'il s'agit dans ce discours de l'hystérique, qu'à le recueillir il a su faire tourner de ce 1/4 de tour qui en a fait le discours analytique. La notion-même de 1/4 de tour évoque la révolution, mais certes pas dans le sens où révolution est subversion. Bien au contraire ce qui tourne - c'est ce qu'on appelle révolution - est destiné de son énoncé-même à évoquer le retour. Assurément nous n'y sommes point à l'achèvement de ce retour, puisque c'est déjà de façon fort pénible que ce 1/4 de tour s'accomplit. Mais, il n'est jamais de trop d'évoquer d'abord que, s'il y a eu quelque part révolution ce n'est certes pas au niveau de **Copernic** qui avait été - inutile d'évoquer des termes qui ne sont que d'érudition historique, c'est à savoir que depuis longtemps, l'hypothèse avait été avancée que le soleil était peut-être bien le centre autour duquel ça tournait, le monde. Mais qu'importe. Ce qui importait à ces mathématiciens, c'est assurément le départ, le départ de quoi ? de ce qui tourne. Ce que nous savons bien sûr, c'est que cette virée éternelle des étoiles, de la dernière des sphères, de celle à quoi **Aristote** suppose une autre encore qui serait celle de l'immobile, cause première du mouvement de celles qui tournent, si les étoiles tournent; c'est bien assurément de ce que la terre tourne, la terre tourne sur elle-même et que c'est déjà merveille que de cette virée, de cette révolution, de ce tournage éternel de la sphère stellaire, il se soit trouvé des hommes pour forger, pour forger ces autres sphères où faire

tourner de ce mouvement oscillatoire qui est celui du système
 ptolémaïque les sphères des planètes, de celles qui, tournant
 autour du soleil, se trouvent au regard de la terre dans cette
 position ambiguë d'aller et de venir en dent de crochet, est-ce
 que, à partir de là, d'avoir cogité le mouvement des sphères ce
 n'est pas un tour de force extraordinaire à quoi après tout
 Copernic ne faisait que faire remarquer que peut-être ce mou-
 vement des sphères intermédiaires pouvait s'exprimer autrement,
 (que la terre fût au centre ou non n'était assurément pas ce
 qui lui importait le plus. La révolution Copernicienne n'est
 nullement révolution, si ce n'est en fonction de ceci que le
 centre d'une sphère peut être supposé, dans un discours qui
 n'est qu'un discours analogique, constituer le point maître. Le
 fait de changer ce point-maître que ce soit la terre ou le
 soleil n'a rien en soi qui subvertisse ce que le signifiant-
 centre conserve de lui-même; ce signifiant garde tout son
 poids et il est tout à fait clair que loin que l'homme, ce qui
 se désigne de ce terme, ce qui est quoi ? ce qui fait signifié,
 que l'homme ait jamais été en quoi que ce soit ébranlé par le
 fait que la terre n'est pas au centre - il y a fort bien sub-
 stitué le soleil - l'important, c'est qu'il y ait un centre,
 et puisqu'il est bien sûr maintenant évident que le soleil
 n'est pas non plus un centre, qu'il est en promenade à travers
 un espace dont le statut est de plus en plus précaire à éta-
 blir, que ce qui reste bien au centre c'est tout simplement
 cette bonne routine qui fait que le signifié garde en fin de
compte toujours le même sens et que ce sens il est donné par
le sentiment que chacun a de faire partie de son monde tout
au moins, c'est-à-dire de sa petite famille et de tout ce qui
tourne autour et que chacun de vous - je parle même pour les
gauchistes - vous y êtes plus que vous ne croyez et, dans une
 mesure dont justement vous feriez bien de prendre l'empan
 - attachés à un certain nombre de préjugés qui vous font
assiette et qui limitent la portée de vos insurrections au



... à celui très précisément où ça ne vous
 amène pas, et notamment pas dans une conception du
monde qui reste, elle, toujours parfaitement sphérique; le
signifié trouve son centre où que vous le portiez. Ca n'est
 pas jusqu'à nouvel ordre le discours analytique, si difficile
 à soutenir dans son décentrement, qui a fait encore son entrée
 dans la conscience commune, qui peut d'aucune façon subvertir
 quoique ce soit. Pourtant, si je me permets de me servir quand
 même de cette référence dite copernicienne, j'en accentuerai ce
 qu'elle a d'effectif de ceci, que ça n'est pas du tout d'un
 changement de centre qu'il s'y agit, que ça tourne ça continue
 à garder toute sa valeur, si motivé, réduit que ce soit en fin
 de compte à ce départ que la terre tourne et que de ce fait il
 nous semble que c'est la sphère céleste qui tourne; elle conti-
nue bel et bien à tourner et elle a toutes ces sortes d'effets,
ce qui fait que quand même c'est bien par années que vous comp-
tez votre âge. La subversion si elle a existé quelque part et
 à un moment, ça ne consiste pas du tout à avoir changé le
 point de virée de ce qui tourne, c'est d'avoir substitué au
"ça tourne", un "ça tombe", Cédille : ça tombe. Le point
 vif, comme quelques-uns quand même ont eu l'idée de s'en aper-
 cevoir, ça n'est ni Copernic un peu plus Kepler à cause du
 fait que ça ne tourne pas de la même façon, ça tourne en allip-
se et déjà c'est plus énergique, correctif à cette fonction du
 centre. C'est elle qui est mise en question; Ce vers quoi ça
 tombe est en un point de l'ellipse qui s'appelle le foyer,
 et dans le point symétrique il n'y a rien. Ceci assurément est
 un correctif tout à fait essentiel à cette image du centre.
 Mais le "ça tombe" ne prend, si je puis m'exprimer ainsi, son
 poids, son poids de subversion et justement en ceci que ça
 n'est pas seulement de changer le centre qu'il fait révolution,
 puisque, à conserver le centre, la révolution continue indéfi-
 niment, et justement pour revenir toujours sur elle-même;
c'est que le "ça tombe" aboutit à quoi ? très exactement à ceci



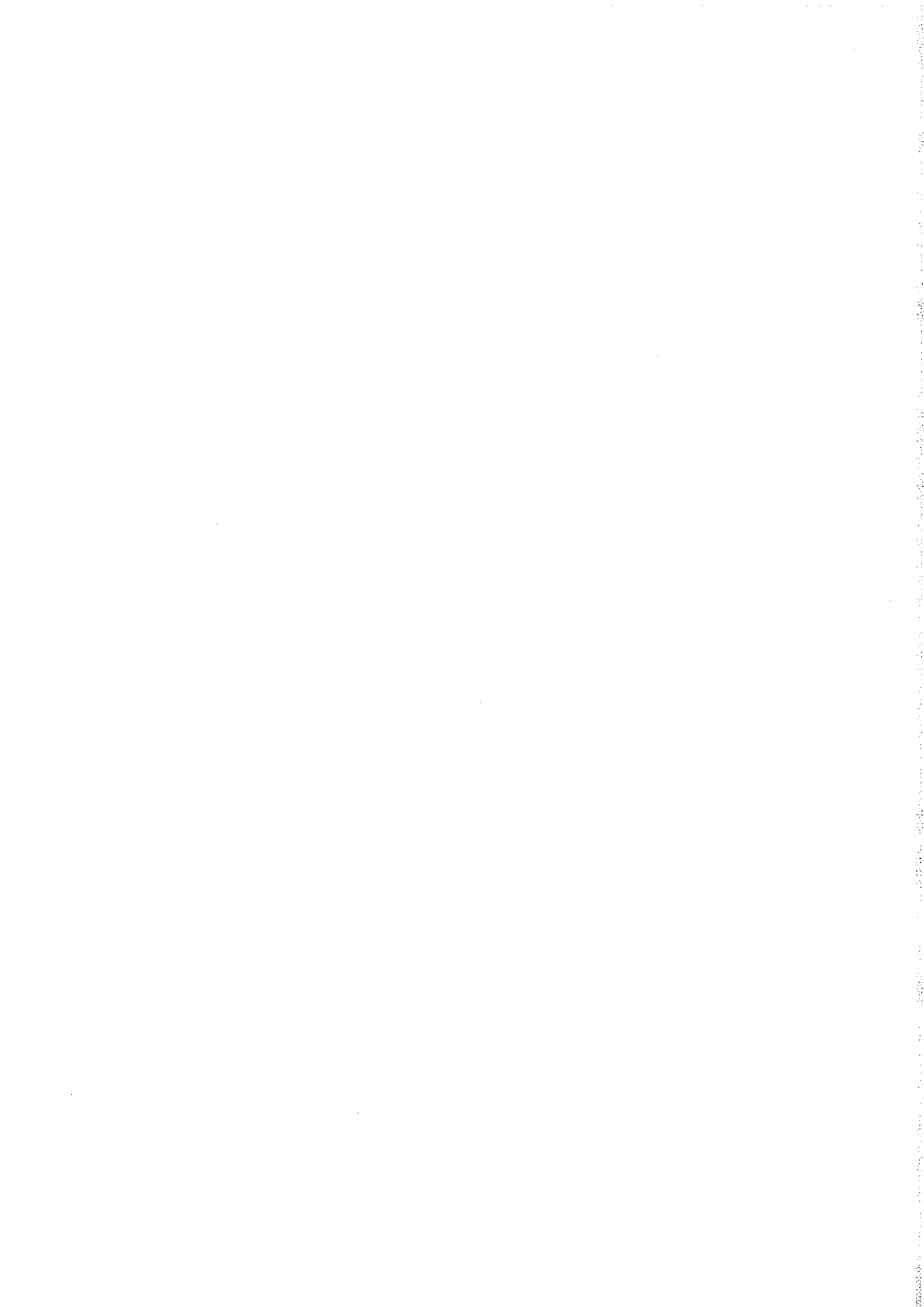
et rien de plus que :

F = G facteur de M M' sur r au carré ou d au carré .

$$F = G \left(\frac{M M'}{R^2 \text{ ou } d^2} \right)$$

(c'est la distance qui sépare les 2 masses exprimées par M et par M') et que ce qui s'exprime ainsi, à savoir une force, une force en tant que tout ce qui est masse est susceptible au regard de cette force de prendre une certaine accélération, que c'est tout entier dans cet écrit, dans ce qui se résume à ces 5 petites lettres écrites au creux de la main avec un chiffre en plus comme puissance, puissance au carré de la distance - et inversement proportionnelle au carré de la distance - c'est là, c'est dans cet effet d'écrit que consiste ce qu'on attribue donc indûment à Copernic qui est donc quelque chose qui justement nous arrache à la fonction comme telle, fonction imaginaire, fonction imaginaire et pourtant fondée dans le réel, de la révolution.

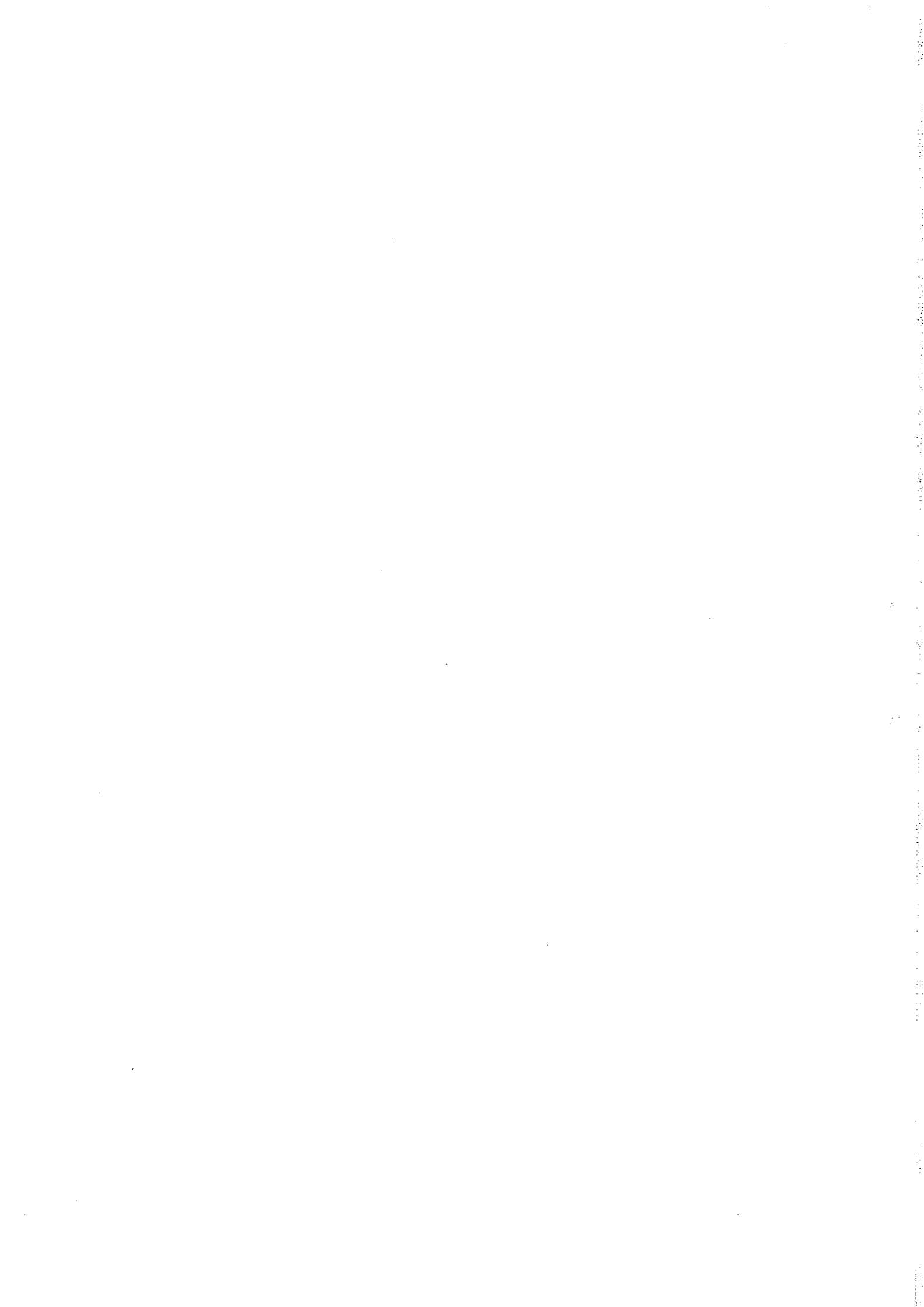
Ceci étant énoncé, rappel sans doute, mais aussi bien prélué, ce qu'il importe c'est de souligner que ce qui est produit, ce qui est produit comme tel dans l'articulation de ce nouveau discours qui émerge comme étant le discours de l'analyste, le discours de l'analyse, c'est ceci: c'est que le fondement, le départ, est pris dans l'effet comme tel de ce qu'il en est du signifiant. ^{En quelque sorte par le vice, bien loin que soit admis} Bien loin que soit admis comme du fait-même ce que le signifiant emporte de ces effets de signifié à partir desquels s'est édifiée cette structuration dont je vous ai tout à l'heure énoncé en rappel combien pendant des temps il a semblé naturel que un monde se constituât dont les corrélatifs éaient ce quelque chose au-delà qui était l'être-même, l'être pris comme éternel, la théologie, et que ce monde reste quoiqu'il en soit une conception - c'est bien là le mot - une vue au regard, une prise imaginaire, un monde conçu comme étant le tout, le tout avec ce qu'il comporte -quelqu'ouverture qu'on lui donne- de limité, et que de ceci résulte ce quelque



chose qui tout de même reste étrange, c'est à savoir que quel-
 qu'un, un UN, une partie de ce monde est au départ supposé
 pouvoir en prendre connaissance, s'y trouve dans cet état
 qu'on peut appeler l'existence - car comment supporterait-il
 autrement de pouvoir prendre connaissance si d'une certaine
 façon il n'était pas existence? C'est bien là que de toujours
 s'est marquée l'oscillation, l'impasse, la vacillation qui
 résultait de cette cosmologie, de quelque chose qui consiste
 dans l'admission d'un monde; est-ce qu'il n'y a pas dans le
 discours analytique, tel qu'il s'instaure du 1/4 de tour dont
j'ai parlé tout à l'heure, est-ce qu'il n'y a pas quelque chose
 qui de soi doit nous introduire à ceci; que toute, tout maintien,
 toute subsistance, toute persistance du monde comme tel, c'est
 très précisément là ce à quoi nous introduit ce discours, c'est
 que elle - cette subsistance, cette persistance - doit comme
 telle être abandonnée.

Le langage est tel - de la langue forgée du discours
 philosophique - le langage est tel qu'à tout instant vous ne
 voyez au moment que j'avance quoi que ce soit de ce qui peut
 de ce discours analytique s'établir; vous remarquez que je ne
 peux faire à tout instant que de reglisser dans quoi ? dans ce
 monde, dans ce supposé d'une substance qui tout de même se
 trouve imprégnée de la fonction de l'être et que de suivre le
 fil du discours analytique ne tend à rien de moins qu'à rebri-
 ser, qu'à infléchir, qu'à marquer d'une incurvation propre, et
 d'une incurvation qui ne saurait même être maintenue comme
 étant celle d'une ligne de force qui produit comme telle la
 faille, la discontinuité, la rupture, qui vous suggère de voir
 dans la langue ce qui en fin de compte la brise si bien que rien
ne paraît mieux constituer ce qui peut être l'horizon du dis-
course analytique que cet EMPLOI qui est fait par la mathémati-
que, cet emploi qui est fait de la lettre comme étant singulière-
ment ce qui d'une part révèle dans le discours ce qui, pas

par hasard, est appelé la grammaire. La chose qui ne se révèle
du langage qu'à l'écrit. Mais ce n'est pas non plus, si ce
 n'est pas par hasard, ce n'est pas non plus sans nécessité,
 c'est que si la grammaire c'est ce qui, dans le langage, ne se
révèle que par l'écrit, c'est que au-delà du langage, cet
 effet, cet effet qui se produit de se supporter seulement de
l'écriture, qui est assurément l'idéal de la mathématique, c'est
 là ce autour de quoi ce dont il s'agit dans le langage se révèle
 c'est à savoir que, à se refuser d'aucune façon la référence à
l'écrit, c'est aussi s'interdire ce qui de tous les effets
du langage peut arriver à s'articuler et à s'articuler dans ce
quelque chose que nous ne pouvons faire que du langage il ne
résulte pas, c'est à savoir un supposé en-deça et au-delà. Il
 suffit déjà que ces références spatiales soient évoquées pour
 en quelque sorte qu'elles s'imposent. A supposer un en-deça,
 nous sentons bien qu'il n'y a là aucune référence intuitive.
 Et pourtant nous savons bien que le langage se distingue de
ceci que dans son effet de signifié il n'est jamais, justement,
que à côté du signifiant. Que ce à quoi il faut nous rompre,
 c'est à substituer à cette imposition qui est celle que le
 langage provoque, imposition de l'être, la prise radicale,
 l'admission de départ que de l'être nous n'avons rien jamais:
 mais à l'écrire autrement que le "PAR-ETRE", non pas par-être,
 comme on l'a dit depuis toujours, le phénomène, de ce au-delà
 de quoi il y aurait ce quelque chose dont Dieu sait où il ^{nous}
 mène et où il nous a en effet menés, c'est-à-dire à toutes les
 opacifications qui se dénomment justement de l'obscurantisme,
 que c'est dans le paradoxe-même de tout ce qui arrive à se
 formuler comme effet d'écrit ou de langage, que c'est au point-même
 où ces paradoxes jaillissent que l'être se présente et il ne se
présente jamais ^{que} par PAR-ETRE. Il faudrait apprendre en fin de
 compte à conjuguer et à conjuguer comme il se doit : je
par-suis, tu par-es, il par-est, nous par-sommes et ainsi de
 suite...



En bien, tout ceci nous introduit, nous introduit à cet énoncé qui - vous pouvez bien l'admettre si vous donnez l'accent que cette nouvelle orthographe avec toutes ses conséquences, toutes ses conséquences morphologiques qu'il faut savoir assumer, dans cette nouvelle conjugaison que je vous propose, c'est bien à partir de là qu'il faut prendre ce qui est en jeu dans ce qui se trouve être aussi dans une relation de "par-être", d'être à côté, d'être "para" au regard de ce rapport sexuel dont il est clair que dans tout ce qui s'en approche le langage ne se manifeste que de son insuffisance, c'est bien au regard de ce "par-être" que ce qui supplée à ce rapport en tant qu'inexistant, c'est bien dans ce rapport au "par-être" que nous devons articuler ce qui y supplée, c'est à savoir précisément l'amour. Il est proprement fabuleux que la fonction de l'Autre, de l'Autre comme lieu de la vérité et pour tout dire de la seule place quoiqu'irréductible que nous pouvons donner au terme de l'être divin, de Dieu pour l'appeler par son nom, Dieu est proprement le lieu où, si vous m'en permettez le terme se produit le dieu..., le dieux..., le dire..., pour un rien le dire, ça fait dieu !

Aussi longtemps que se dira quelque chose, l'hypothèse "Dieu" sera là. Et c'est bien justement à essayer d'y dire quelque chose que se définit ce fait qu'en somme il ne peut y avoir de vraiment athées que les théologiens, c'est à savoir ceux qui de Dieu en parlent. Aucun autre moyen de l'être sinon à tenir cachée sa tête dans ses bras, au nom de je ne sais quelle trouille, comme si jamais ce Dieu avait effectivement manifesté une présence quelconque. Par contre il est impossible de dire quoi que ce soit sans aussitôt le faire subsister, ne serait-ce que sous cette forme de l'Autre, de l'Autre où se dit la vérité. C'est une chose qui est tout à fait évidente dans le moindre cheminement de cette chose que je déteste, que je dé-

toute, quo se dicitur pour les meilleures raisons, c'est-à-
dire l'histoire, l'histoire étant très précieusement faite pour
 nous donner l'idée qu'elle a^{un} sens quelconque, alors que la
 première des choses que nous avons à faire c'est de partir
 de ce que nous avons là en face d'un dire, qui est le dire
d'un autre, qui nous raconte ses bêtises, ses embarras, ses
empêchements, ses émois, et que c'est là qu'il s'agit de lire,
qu'il s'agit de lire, qu'il s'agit de lire... quoi ? Il s'agit
de lire rien d'autre que les effets de ces dire. Et ces ef-
 fets, nous voyons bien tout ce en quoi ça agite, ça remue, ça
 tracasse les êtres parlants; et bien sûr pour que ça aboutisse
 à quelque chose il faut bien que ça serve, et que ça serve,
 mon Dieu, à ce qui s'arrange, à ce qui s'accommode à ce que,
 boiteux, boiteillants, ils arrivent quand même à donner une
ombre de petite vie à ce sentiment dit de l'amour. Et il faut,
 il le faut bien, il faut que ça dure "encore"! A savoir que
 par l'intermédiaire de ce sentiment, quelque chose se produise
 qui en fin de compte comme l'est très bien vu, enfin, des gens
 qui à l'égard de tout ça ont pris leurs précautions sous le
 paravent de l'Eglise, que ça aboutisse à la reproduction, à la
reproduction de quoi ?... à la reproduction des corps. Mais
 est-ce que il, ne ^{cut} pourrait pas, il, ne sentirait pas, il, ne se
 toucherait pas du doigt ^{cut} que le langage a d'autres effets que
de mener les gens par le bout du nez à se reproduire "encore..."
en corps-à-corps et en corps, comme ça, incarné hein! Il y a
 quelque chose quand même qui est un autre effet, de ce langage
 qui est, qui est justement l'écrit. Il y a quand même ceci
 d'assez caractéristique - si j'ose m'exprimer ainsi - et digne
 d'être relevé, c'est que de l'écrit depuis que le langage
existe, nous avons vu des mutations. Ce qui s'écrit - c'est
pas facile à dire - ce qui s'écrit, c'est la lettre et la
lettre, mon Dieu, c'est pas toujours fabriqué de la même façon;
alors là-dessus on fait de l'histoire, de l'histoire de l'écrit-
ture, et on se casse la tête à imaginer ce à quoi ça pouvait

... les piot stupides Mataçou aztèques et puis un peu
 ... loin les cailloux du MAS d'AZIL; enfin qu'est-ce que ça
 pourrait bien être que ces drôles de dés ? Enfin à quoi jou-
 ait-on avec ça ? Tout ça comme c'est d'habitude la fonction
 de l'histoire, il faudrait dire surtout "ne touchez pas à la
 H", initiale de l'histoire. Ça serait une bonne façon de rame-
 ner les gens à la première des lettres, à celle à laquelle je
 me limite : je reste toujours à la lettre A ! Il est d'ailleurs
 tout à fait clair que la Bible ne commence qu'à la lettre B .
 Elle m'avait laissé la lettre A, n'est-ce pas, pour que je
 m'en charge ! Il y a beaucoup à s'instruire, non pas en cher-
 chant les cailloux du MAS d'Azil ni même en faisant ce que
 j'ai fait comme ça pour mon bon public dans un temps, public
d'analystes, ça fait un bon petit temps ! Je leur expliquais
le trait unaire, l'encoche^{ca} c'était à la portée de leur enten-
 dement, Mais il faudrait mieux regarder de plus près ce que
font les mathématiciens avec les lettres^{et} nommément depuis que
 au mépris d'un certain nombre de choses et de la façon la plus
 fondée, ils se sont mis, sous le nom de "théorie des ensembles",
 à s'apercevoir qu'on pouvait aborder l'UN d'une autre façon que
l'intuitive, fusionnelle, amoureuse enfin. Nous ne sommes qu'UN.
 Chacun sait bien sûr que c'est jamais arrivé entre deux qu'ils
 ne fassent qu'UN; mais enfin nous ne sommes qu'UN, c'est de
 là que ça part cette idée de l'amour et c'est vraiment la
 façon la plus grossière, n'est-ce pas, de donner à ce terme qui
 se dérobe manifestement du rapport sexuel, son signifié. Le
 commencement de la sagesse devrait être de commencer par s'a-
 percevoir que c'est en ça que le vieux père FREUD a frayé des
 voies quand même. Il est tout de même très joli, très frappant
 - c'est de là que je suis parti, parce que ça m'a moi-même un
 petit peu touché, ça pourrait toucher n'importe qui - de s'a-
 percevoir que le fondement de l'amour, si ça a un rapport avec
l'UN, ça a très exactement pour résultat de ne jamais faire
sortir quiconque de soi-même, si c'était ça. C'est tout ça et

rien que ça qu'il a dit. A partir du moment où il a introduit la fonction de l'amour narcissique, tout le monde a pu sentir que le problème, c'était comment il pouvait y avoir un amour pour un autre, et qu'il est bien clair que cet UN dont tout le monde a plein la bouche, c'est d'abord essentiellement, de nature, ce mirage de l'UN qu'on se croit être. Mais enfin ça n'est quand même pas pour dire que ce soit là tout l'horizon, c'est à savoir que il y a , il y a autant d'un qu'on voudra. Quand je dis "il y a autant d'un qu'on voudra", je veux pas dire "il y a autant d'individus qu'on voudra" parce que ça, ça ne veut rien dire, c'est du comptage. Il y a autant d'un comme UN, les UNS de la première hypothèse du Paréménide; ces UNS se caractérisent de ne se ressembler chacun en rien. Ce qui est l'irruption, l'intrusion de la "Théorie des Ensembles", c'est justement de poser ça : "parlons de l'UN en ceci qu'il s'agit de choses qui n'ont entre elles strictement aucun rapport, à savoir mettons-y ce qu'on appelle des objets de pensée ou des objets du monde, tout ça, ça compte chacun pour UN, et si nous assemblons ces choses absolument hétéroclites nous nous donnons le droit de désigner cet assemblage par une lettre. C'est ainsi que s'exprime le début de la théorie des ensembles, par exemple celle que la dernière fois j'ai avancé au titre de Nicolas BOURBAKI. Vous avez laissé passer ceci, c'est que j'ai dit - comme d'ailleurs c'est écrit, comme ça s'imprime, comme c'est imprimé dans la dite Théorie des Ensembles - que la lettre désigne un assemblage. C'est justement, quoique les auteurs, puisque comme vous le savez ils sont multiples, les auteurs qui ont fini par donner leur assentiment à l'édition définitive de la dite théorie, prennent soin de ceci, de dire qu'ils désignent des assemblages, mais c'est là justement qu'est leur timidité, et du même coup leur erreur. La lettre est la seule chose qui fasse ces assemblages. La lettre, les lettres "sont" et non pas "désignent" ces assemblages, et en tant que lettres elles sont prises comme fonction



nant comme ces assemblages-mêmes. Vous voyez qu'à conserver encore ce "comme", je m'en tiens à l'ordre de ce que j'avance quand je dis que l'inconscient est structuré comme un langage. Ce "comme" est très précisément - j'y reviens toujours - à penser comme disant, ne disant pas que l'inconscient est structuré par un langage. Il est structuré comme les assemblages dont il s'agit dans la Théorie des Ensembles sont comme une lettre, et c'est de ceci qu'il s'agit quand nous avançons dans la profération mathématique: quel rôle joue-t-elle? quel support pouvons-nous y prendre pour lire, pour lire en tant qu'il y a des lettres, pour ne lire qu'à ne lire que les lettres, pour lire ce dont il s'agit, quand nous prenons le langage comme étant ce qui fonctionne pour suppléer l'absence de ce qui justement est la seule part du réel qui ne puisse pas venir à se former de lettres, à savoir le rapport sexuel. C'est dans le jeu-même, le jeu-même de l'écrit mathématique que nous avons à trouver, si je puis dire, la pointe, le point d'orientation vers quoi nous avons à nous diriger pour que de cette pratique de ce lien social nouveau qui émerge et singulièrement s'étend et qui s'appelle le discours analytique, tirer ce qu'on peut en tirer quant à la fonction-même de ce langage, de ce langage en quoi nous faisons confiance en somme pour que ce discours ait des effets sans doute moyens mais suffisamment supportables, pour que ce discours puisse supporter et compléter les autres discours. Nous verrons à l'occasion, puisque depuis quelque temps il est clair que le discours universitaire s'écrit autrement et qu'il doit être "UNI vers (V-E-R-S-) Cythère", qu'il doit répandre l'éducation sexuelle, nous allons voir comment ça va se faire, à quoi ça aboutira. Il ne faut surtout pas y faire obstacle. L'idée-même que du point où le savoir se pose très exactement dans la situation autoritaire du semblant, que de ce point quelque chose puisse diffuser qui ait pour effet d'améliorer, si l'on peut dire, les rapports intersexes, est quelque chose qui



assurément est fait, pour un analyste, pour provoquer le sourire. Mais après tout qui sait ? Nous l'avons dit déjà : le sourire de l'ange est le plus bête des sourires. Il ne faut donc jamais s'en targuer. Mais très assurément il est clair que cette idée-même, que la démonstration, si je puis dire au tableau noir, de quelque chose qui se rapporte à l'éducation sexuelle n'est certainement pas faite du point de vue du discours de l'analyste pour paraître pleine de promesses de bonnes rencontres ou de bonheur, comme on dit.

Il y a quand même quelque chose qui dans mes [Écrits] montre, si je puis dire, que ma bonne orientation, puisque c'est celle dont j'essaye de vous convaincre, ne date pas d'hier. C'est quand même au lendemain d'une guerre où rien évidemment ne semblait promettre des lendemains qui chantent, que j'ai écrit quelque chose qui s'appelle ["le temps logique"] ou "l'assertion de certitude anticipée" où on peut quand même très très bien lire si on écrit et pas seulement si on a de l'oreille que la fonction de la hâte c'est la fonction de ce petit a, petit a-té (a-t-). Je veux dire que ce dont il s'agit et qui mériterait d'être regardé de plus près, c'est pas simplement de ceci qui est déjà très très articulé, à savoir d'une petite devinette liée au fait qu'il y a, pour 3 personnes, 3 disques blancs et 2 noirs (un de moins), que les choses se jouent en fait et que dans cette extrapolation subjective qui fait que en apparence l'instant de voir, l'instant de voir 2 blancs, celui qui ne sait pas qu'il est, mais qui sait que les 2 autres en tout cas peuvent chacun se voir tels qu'ils sont, à savoir blancs, et du même coup si par hasard il se pensait noir et que celui qui pense de départ le fût lui-même il saurait très bien du même coup qu'il est blanc. Il y a là * quelque chose comme une intersubjectivité peut aboutir à une issue salutaire, mais qui mériterait assurément d'être regardée de plus près très précisément au niveau de ce que supporte

*quelque chose
dont j'ai mais
accidentellement
n'importe le
fait que *



chacun des sujets, non pas d'être UN entre autre, mais d'être par rapport aux 2 autres celui qui est l'enjeu de leurs pensées, à savoir très précisément que chacun n'intervient dans ce ternaire qu'au titre justement de cet objet a qu'il est sous le regard des autres, et c'est sans doute ce que j'aurai l'occasion d'accentuer dans ce que j'avancerai plus tard. En d'autres termes : ils sont trois, mais en réalité ils sont deux plus a. Et c'est bien en ceci que 2+a, au point du a se réduit non pas aux 2 autres, mais à un 1+a - vous savez que là-dessus j'ai déjà usé de ces fonctions pour essayer de vous représenter l'inadéquat du rapport de l'UN à l'Autre, que j'ai déjà fait en donnant, à ce petit a, pour support le nombre irrationnel qu'est le nombre dit nombre d'Or; c'est en tant que du petit a les deux autres sont pris comme 1+a que fonctionne ce quelque chose qui peut aboutir à une sortie dans la hâte. Cette fonction d'identification qui se produit dans une articulation ternaire est celle qui se fonde de ceci que en aucun cas ne peuvent se tenir pour supports 2 comme tels, que entre 2 quels qu'ils soient il y a toujours l'UN et l'autre. le UN et le petit a, et que l'autre ne saurait dans aucun cas être pris pour un UN. C'est très précisément en ceci que dans l'écrit quelque chose, quelque chose se joue qui, à partir de ceci de brutal, prend pour UN tous les UNS qu'en voudra, que les impasses qui s'en révèlent sont par eux-mêmes pour nous un accès possible à cet être, une réduction possible de la fonction de cet être dans l'Amour.

Et c'est en ceci, en ceci que je veux terminer sur ce terme par où se différencie le signe du signifiant. Le signifiant, ai-je dit, se caractérise de ceci de représenter un sujet pour un autre signifiant. De quoi s'agit-il dans le signe ? Depuis toujours, la théorie cosmique de la connaissance, la conception du monde ^{royal} fait état de l'exemple fameux de la fumée qu'il n'y a pas sans feu. Et pourquoi ici n'avancerais-je



pas ce qu'il me semble ? C'est que la fumée peut être aussi bien le signe du fumeur. Et non seulement le signe du fumeur mais qu'elle l'est toujours par essence, que il n'y a pas de fumée que de signe du fumeur. Chacun sait que si vous voyez une fumée au moment où vous abordez une île déserte, vous vous dites tout de suite qu'il y a toutes les chances qu'il y ait là quelqu'un qui sache faire du feu ; jusqu'à nouvel ordre, ce sera un autre homme. Ce signe, ce signe en tant que le signe n'est pas le signe de quelque chose, mais est le signe d'un effet qui est ce qui se suppose en tant que tel d'un fonctionnement du signifiant, qui est ce que [FREUD] nous apprend et ce qui est le départ, départ comme tel du discours analytique, à savoir que le sujet ce n'est rien d'autre, qu'il ait ou non conscience de quel signifiant il est l'effet, ce n'est rien d'autre, comme tel, que ce qui glisse dans une chaîne de signifiants, ce n'est rien d'autre que cet effet qui est l'effet intermédiaire, intermédiaire entre ce qui caractérise un signifiant et un autre signifiant, c'est d'être chacun UN, d'être chacun UN élément. Nous ne connaissons rien, nous ne connaissons pas d'autre, en somme, support par où soit introduit dans le monde le UN, si ce n'est le signifiant en tant que tel et en tant que nous apprenons à le séparer de ses effets de signifié. Ce qui donc dans l'amour est visé, c'est le sujet, le sujet comme tel en tant qu'il est supposé à une phrase articulée ; à quelque chose qui peut s'ordonner d'une vie entière, mais ce que nous visons dans l'Amour, c'est un sujet et ce n'est rien d'autre. Un sujet comme tel n'a pas grand chose à faire avec la jouissance ; mais par contre dans la mesure où son signe, son signe est quelque chose qui est susceptible de provoquer le désir, là est le ressort de l'Amour, et par là le cheminement que nous essayerons de continuer dans les fois prochaines, pour vous montrer où se rejoignent l'Amour et la jouissance sexuelle.

lacan

ENCORE

MA

13 - 2 - 73

59.

Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction - soulignez ces trois mots - à quoi ils peuvent faire défaut les dits besoins j'entends. Comment ça peut-il se faire que cette première phrase que mon Dieu en me réveillant ce matin j'ai mise sur le papier comme ça pour que vous l'écriviez, cette première phrase emporte l'opposition des besoins, si tant est que ce terme dont le recours est comme vous le savez - puisse si aisément se saisir, puisqu'après tout il ne se saisit qu'à faire défaut à ce que je viens d'avancer comme cette autre satisfaction? L'autre satisfaction, tout de même vous devez l'entendre, c'est bien ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient et pour autant que quelque chose s'y dit ^{ou} et ne s'y dit pas s'il est bien vrai qu'il est structuré comme un langage. Je reprends là, c'est-à-dire d'une certaine distance de ce à quoi depuis un moment je me réfère, c'est à savoir la jouissance dont dépend cette autre satisfaction, celle qui se supporte du langage. Si, comme ça, enfin, dans l'intervalle des temps de ce que j'énonce ici il vous arrive - ça pourrait vous arriver, ça pourrait ^{même} être indiqué par des échos que vous auriez de ce qu'en traitant il y a longtemps, il y a très longtemps (58/59) [l'Éthique de la psychanalyse], j'ai désigné, sur quoi j'ai insisté en partant de rien moins que [l'Éthique à Nicomaque] d'Aristote - ça peut se lire, il n'y a qu'un malheur pour un certain nombre ici, c'est que ça ne peut pas se lire en Français; c'est manifestement intraduisible. Il m'est arrivé de m'assurer - je ne le soupçonnais pas jusqu'à présent - en m'en faisant venir un exemplaire pendant que j'étais à la montagne, en m'en faisant venir un exemplaire qu'on a pu me trouver grâce à ^{ce} je ne sais quoi qui arrive dans l'édition - les éditeurs ^{m'} enragent, ce n'est pas une raison pour que je leur fasse de la réclame, en parlant justement de ce qu'ils m'enragent dans l'occasion c'est pas ça qui m'enrageait du tout - simple-

ment une traduction qui bien sûr m'avait servi à moi comme aux autres parce qu'il ne faut pas croire que je lis comme ça aisément le grec, et alors la traduction quand elle est en face donne un petit support; enfin, bref il y avait chez [Garnier] autrefois une chose qui a pu me faire croire qu'il y avait une traduction d'un nommé [VOILLQUIN] - c'est un universitaire évidemment - c'est pas de sa faute si le Grec se traduit pas en Français. Quoiqu'il en soit pour avoir eu sa traduction toute seule, depuis quelque temps les choses s'étant condensées de façon telle qu'on ne donne plus chez Garnier - qui s'est en plus réuni à [Flammarion] - on ne donne plus chez [Garnier] que le texte français - oui, alors quand vous lisez ça, vous n'en sortez pas, c'est à proprement parler inintelligible: "Tout art et toute recherche" [je sais pas, je commence...] "de même que toute action et toute délibération réfléchie" (quel rapport entre ces 4 trucs là ?) "tendent, semble-t-il, vers quelque bien; aussi a-t-on eu parfois parfaitement raison de définir le bien "ce à quoi on tend en toutes circonstances. Toutefois " [Vous n'en a pas encore parlé.] "il paraît bien qu'il y a une différence entre les fins" Je défie quiconque qui voudra, de ce texte, de s'en débrouiller sans d'abondants commentaires et qui ne peuvent pas ne pas faire référence au texte grec pour éclairer cette masse épaisse dont pourtant il est tout de même impossible de penser que c'est simplement parce que c'est des notes mal prises. On a été, bien sûr - parce qu'il vient comme ça avec le temps quelques lucioles dans l'esprit des commentateurs, il leur vient à l'idée que, s'ils sont forcés de se donner tant de peine, il y a peut-être à ça une raison. Il n'est pas forcé du tout que [Aristote], ce soit impensable. J'y reviendrai. Moi ce que j'avais écrit, sous la forme, comme ça, de ce qui se tape, ce qui se trouvait écrit de ce que j'avais dit de [l'Ethique] a paru plus qu'utilisable aux gens-même qui justement à ce moment-là s'occupaient de me désigner à l'attention de [l'Internationale de Psychanalyse] avec le



résultat que l'on sait. Et du même coup, enfin, ç'aurait été très bien si de tout ça il y avait quand même flotté ces quelques réflexions sur ce que la psychanalyse comporte d'éthique; ç'aurait été en quelque sorte tout profit; j'aurais fait, moi, plouf et puis [l'Éthique de la psychanalyse] aurait surnagé. Voilà un exemple - car il ne faut pas prendre les choses toujours au plus près - un exemple de ceci que le calcul ne suffit pas parce que moi j'ai empêché cette [Éthique de la psychanalyse] de paraître. Je m'y suis refusé simplement à partir de l'idée que, mon Dieu, les gens qui ne veulent pas de moi, moi ne cherche pas à les convaincre; il faut pas convaincre. Le propre de la psychanalyse, c'est de ne pas vaincre... con ou pas.

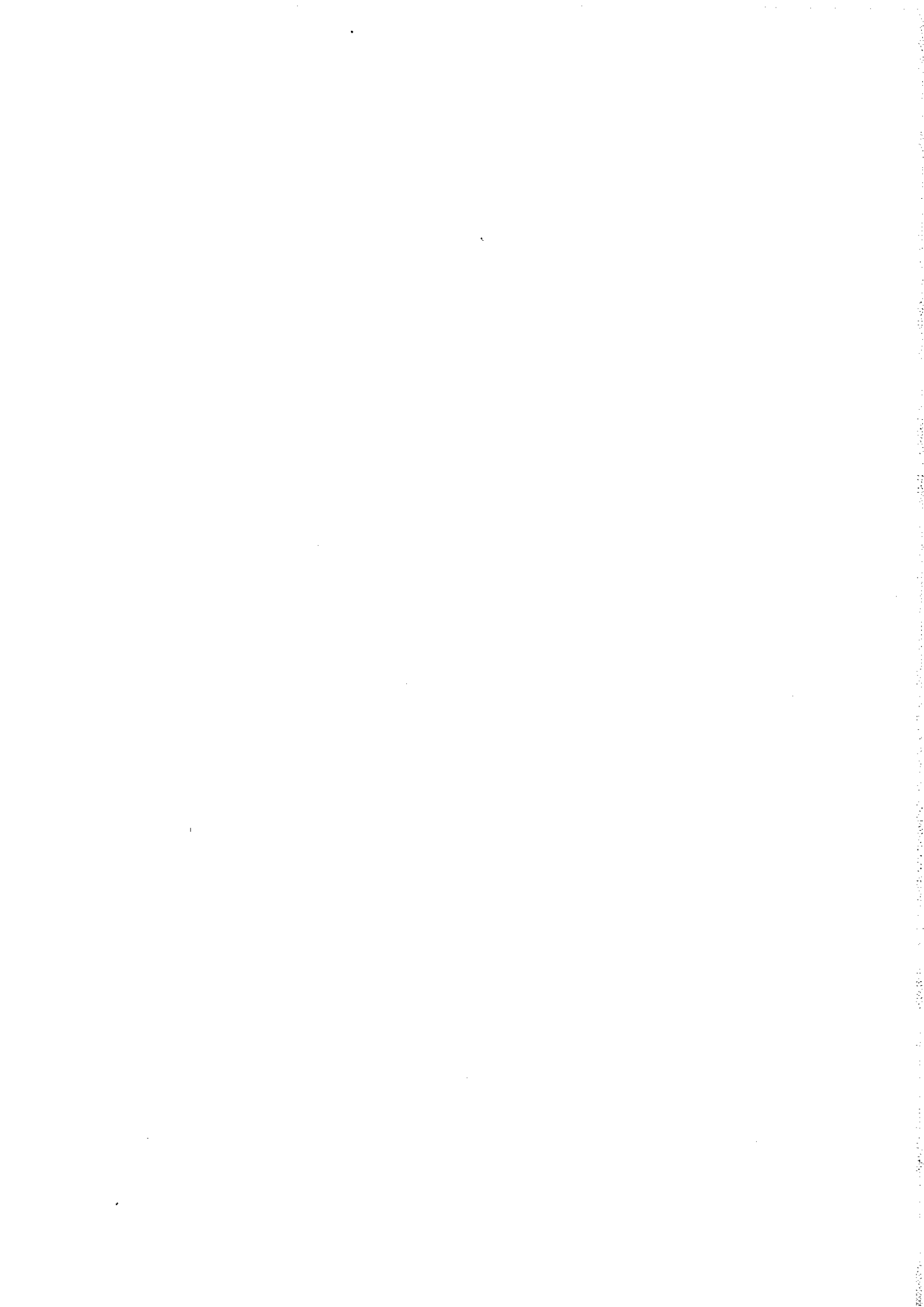
C'était quand même un séminaire pas mal du tout! A tout prendre et parce que la chose avait déjà été une fois écrite par les soins de quelqu'un qui ne participait pas du tout à ce calcul de tout à l'heure, qui lui avait fait ça, franc jeu, bon argent, de tout cœur, qui lui en avait fait un écrit, qu'il ne songeait d'ailleurs pas du tout bien sûr à me ravir, il l'aurait produit tel que, si j'avais bien voulu. Bon alors j'ai pas voulu, mais ça n'empêche pas que c'est peut-être de tous les séminaires le seul que je réécrirai moi-même et dont je ferai un écrit. Il faut bien que j'en fasse un; pourquoi ne pas choisir celui-là? Bon, Vous voyez que ce que j'essaie, ce qu'il faut faire c'est quand même, disons, y a pas de raison de ne pas se mettre à l'épreuve, de voir une chose comme ça par exemple : en quoi [FREUD] en posant certains termes comme il a pu, en pensant ce qu'il découvrirait, comment ce terrain, d'autres le voyaient avant lui. C'est-ça que je dis - une preuve de plus, une façon autre d'éprouver ce dont il s'agit, c'est que ce terrain n'est pensable que grâce aux instruments dont on opère et que les seuls instruments dont nous pouvons voir se véhiculer le témoignage, eh bien c'est des écrits.



Il est tout à fait clair, il est rendu sensible par une ^{trouille simple} épreuve, même à le lire dans la traduction française [l'Éthique à Nicomaque,] n'est-ce pas, vous n'y comprendrez rien bien sûr, pas plus qu'à ce que je dis, n'est-ce pas, donc ça suffit quand même; vous verrez qu'Aristote ça n'est pas plus compréhensible que ce que je vous raconte et que ça l'est même plutôt moins, parce qu'il remue plus de choses et des choses qui nous sont plus lointaines; mais il est clair que cette autre satisfaction dont je parlais à l'instant, eh bien c'est exactement celle repérable de surgir, de quoi? eh bien mes bons amis, impossible d'y échapper, si vous vous mettez là au pied du truc; des universaux: du bien, du vrai, du beau, qu'il y ait ces trois significations, spécifications, donnent un aspect pathétique à l'approche qu'en font certains textes, comme ça, ceux qui relèvent d'une pensée autorisée — je dis "autorisée" avec le sens entre guillemets que je donne à ce terme légée avec un nom d'auteur et certains textes qui nous viennent, comme ça, de ce que je regarde à deux fois ^{vous comprenez} à appeler une culture très ancienne, parce qu'il est clair que ce n'est pas de la culture, la culture en tant que distincte de la société ça n'existe pas. La culture c'est justement ça d'ancien, n'est-ce pas que nous n'avons plus sur le dos que comme une vermine parce que nous ne savons pas qu'en faire, sinon nous en dépouiller, moi je vous conseille de la garder parce que ça chatouille et que ça réveille. Ça réveillera vos sentiments qui tendent plutôt à devenir un peu abrutis sous l'influence des circonstances ambiantes, c'est-à-dire de ce que les autres, qui viendront après, appelleront votre culture à vous, la culture, la culture qui sera devenue pour eux de "la culture", parce que depuis longtemps vous serez là-dessous, tout ce que vous supportez de lien social, car en fin de compte il n'y a que ça, ce lien social, que je désigne du terme de discours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le désigner dès qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instaurer que de s'ancrer dans une certaine façon dont le langage



s'imprime, se situe, se situe sur ce qui grouille, c'est-à-dire l'être parlant. Il faut pas s'étonner que des discours antérieurs - et puis y en aura d'autres - des discours antérieurs ne soient plus pensables pour nous ou très difficilement. Je veux dire que en fin de compte de la même façon que moi, le discours que j'essaie d'amener au jour, il ne vous est pas, comme ça, tout de suite accessible de l'entendre, d'où nous sommes il n'est pas non plus très facile d'entendre le discours d'Aristote. Mais est-ce que c'est une raison pour qu'il ne soit pas pensable? Il est tout à fait clair qu'il l'est. C'est simplement quand nous imaginons enfin qu'Aristote veut dire quelque chose, enfin, que nous nous inquiétons de ce qui l'entoure parce qu'après tout ce qu'il entoure, ce qu'il prend dans son filet, dans son réseau, ce qu'il retire, ce qu'il manie, à quoi il a affaire, avec qui il se bat, qu'est-ce qui soutient, qu'est-ce qui supporte, qu'est-ce qui travaille, qu'est-ce qu'il poursuit? Mais évidemment après tout, ce que je venais de vous lire tout à l'heure, les quatre premières lignes, vous entendez bien les mots, vous supposez bien que ça veut dire quelque chose, quelque chose vous savez pas quoi: "tout art, || toute recherche, toute action", tout ça qu'est-ce que ça veut dire, chacun de ces mots? C'est quand même parce qu'on en a mis beaucoup à la suite et puis que ça nous parvient imprimé, comme ça, après avoir été écrit pendant longtemps, qu'on suppose qu'il y a quelque chose qui fait prise au milieu de tout ça. Et c'est bien à partir du moment où nous nous posons la question, et la seule: où est-ce que ça les satisfaisait des trucs comme ça? Peu importe quel en fût alors l'usage. On sait que ça se véhiculait, qu'il y avait des volumes d'Aristote; ça nous déroute quand même et très précisément en ceci: où est-ce que ça les satisfaisait n'est traduisible que de cette façon: où est-ce qu'il y aurait eu faute à une certaine jouissance? Autrement dit pourquoi dans un texte comme ceci, pourquoi est-ce qu'il se tra^{ent}cassait comme ça? Vous avez bien entendu "faute", "défaut".



64

quelque chose qui ne va pas, quelque chose qui dérape dans ce qui manifestement est visé et puis ça commence comme ça tout de suite au début : le bien et le bonheur " du bi, du bien, du benêt."

La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance. Voilà encore une formule que je vous propose, si tant est que nous ^{vous} centrons bien sur ceci, que d'appareils il n'y en a pas d'autre que le langage. C'est comme ça que chez l'être parlant, la jouissance est appareillée. Et c'est ça ce que dit FREUD, bien sûr si nous corrigeons cet énoncé qui est celui où je vais en venir tout à l'heure pour l'accrocher, à savoir celui du [principe du plaisir] et ^{ce que} cela veut dire, pourquoi il ^{vous} l'a dit comme ça; il l'a dit comme ça parce qu'il y en avait d'autres qui avaient parlé avant lui, et que c'était la façon qui lui paraissait la plus audible. C'est très facile à repérer en fin de compte et cette conjonction d'Aristotele avec Freud, ^{ou plutôt} ça aide à ce repérage. Si je pousse plus loin ^{ou plutôt} maintenant ça peut se faire, si l'inconscient est bien ce que je dis structuré comme un langage, à savoir qu'à partir de là ce langage s'éclaire sans doute ~~de~~ se poser comme appareil de la jouissance; mais inversement la jouissance aussi, peut-être qu'en elle-même aussi elle montre qu'elle est en défaut et pour que ça soit comme ça il faut quelque chose de son côté qui boîte. Qu'est-ce que je vous ai dit ? La réalité est abordée avec ça, avec les appareils de la jouissance. Eh oui, ça ne veut pas dire que la jouissance est antérieure à la réalité. C'est là aussi un point où FREUD a prêté à malentendu. Quelque part vous trouverez dans ce qui est classé en français dans les [" Essais de psychanalyse "] - je vous dis ça pour que vous vous repériez parce que si je vous donne simplement l'indication ^{bibliographique} vous ne saurez même pas où c'est - c'est dans [Les Essais de Psychanalyse] il y a quelque chose qui ressemble, qui ressemble à l'idée d'un développement, qu'il y a un "Lust-Ich"

dans ce que Freud appelle...
 avant un "Real-Ich". C'est un glissement, c'est un retour à
 l'ornière, cette ornière que j'appelle le développement et qui
 n'est qu'une hypothèse de la maîtrise. Soit-disant que le bébé,
 rien à faire avec le Real-Ich, l'avra lardon, incapable d'avoir
 la moindre idée de ce que c'est que le réel, c'est réservé, on
 n'est-ce pas, aux gens que nous connaissons, à ces adultes
 dont par ailleurs il est expressément dit qu'ils ne peuvent
 jamais arriver à se réveiller, c'est-à-dire que quand il arrive
 dans leurs rêves quelque chose qui menacerait de passer au
 réel, ça les affole tellement qu'aussitôt ils se réveillent,
 c'est-à-dire qu'ils continuent à rêver. Il suffit de lire, il
 suffit d'y être un peu, il suffit de les voir vivre, il suffit
 de les avoir en psychanalyse, mais... de s'apercevoir ce que
 donc ce que veut dire que le développement... oui, quand on dit
primaire et secondaire pour les processus, il y a peut-être là
 une sorte de façon de dire qui fait illusion; en tout cas,
 disons que c'est pas parce qu'un processus est dit primaire
 - on peut bien les appeler comme on veut après tout - qu'il
 apparaît le premier. Quant à moi je n'ai jamais regardé un
bébé en ayant le sentiment qu'il n'y avait pas pour lui de
 monde extérieur. Il est tout à fait manifeste qu'il ne regarde
 que ça, et que ça l'excite manifestement et ce, mon Dieu, dans
 la proportion exacte où il ne parle pas encore. A partir du
moment où il parle, à partir de ce moment-là, très exactement,
pas avant, le moment qu'il ait du refoulement, le processus
 est peut-être primaire, du Lust-Ich, et pourquoi pas ? Il est
 évidemment primaire dès que nous commencerons à penser, mais
 il n'est certainement pas le premier. Cette idée de développe-
ment, n'est-ce pas, qui se confond avec quoi ? avec le dévelo-
pement de la maîtrise j'ai dit tout à l'heure. C'est là qu'il
 faut quand même avoir un petit peu d'oreille comme pour la
 musique : je suis maître, je progresse dans la maîtrise, le dé-
 veloppement c'est quand on devient de plus en plus maître, enfin
 bon je suis maître de moi comme de l'univers. C'est bien là ce

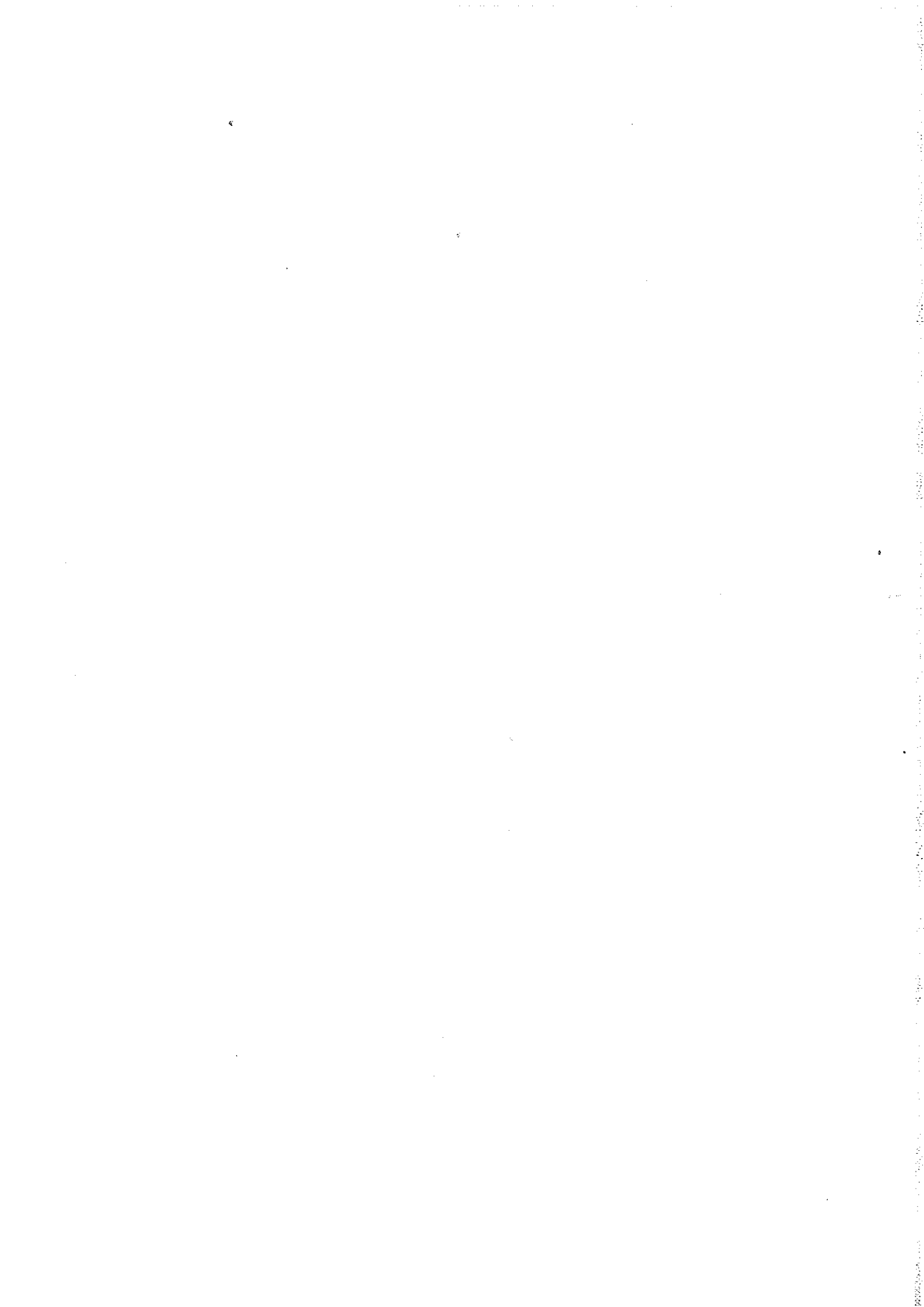
n 66

dont je parlais tout à l'heure. Ne convaincu l'univers à partir de certaines petites lumières que j'ai essayé de vous donner, n'est-ce pas l'univers, l'univers c'est une fleur de rhétorique. Alors ça pourrait peut-être aider à comprendre avec cet écho littéraire que le moi ça peut être aussi l'est fleur de rhétorique sans doute qui pousse du pot du principe du plaisir, de ce que FREUD appelle Lust-Prinzip et de ce que je définis de ce qui se satisfait du bla bla bla. Car c'est ça que je dis quand je dis que l'inconscient est structuré comme un langage. Il faut que je mette les points sur les i. L'univers - vous pouvez peut-être tout de même maintenant vous rendre compte à cause de la façon dont j'ai accentué l'usage de certains mots, leur application ^{différente} dans les deux sexes, à savoir ce que j'ai accentué du "tout" et du "pas tout" - l'univers c'est là où de dire tout réussit. - Qui est-ce que je vais me mettre à faire là du [William James] ? Réussit à quoi ? La réponse - grâce au point où avec le temps j'ai fini par vous en faire arriver, enfin ^{où} j'espère avoir fini par vous en faire arriver - réussit à faire rater le rapport sexuel de la façon mâle. ||

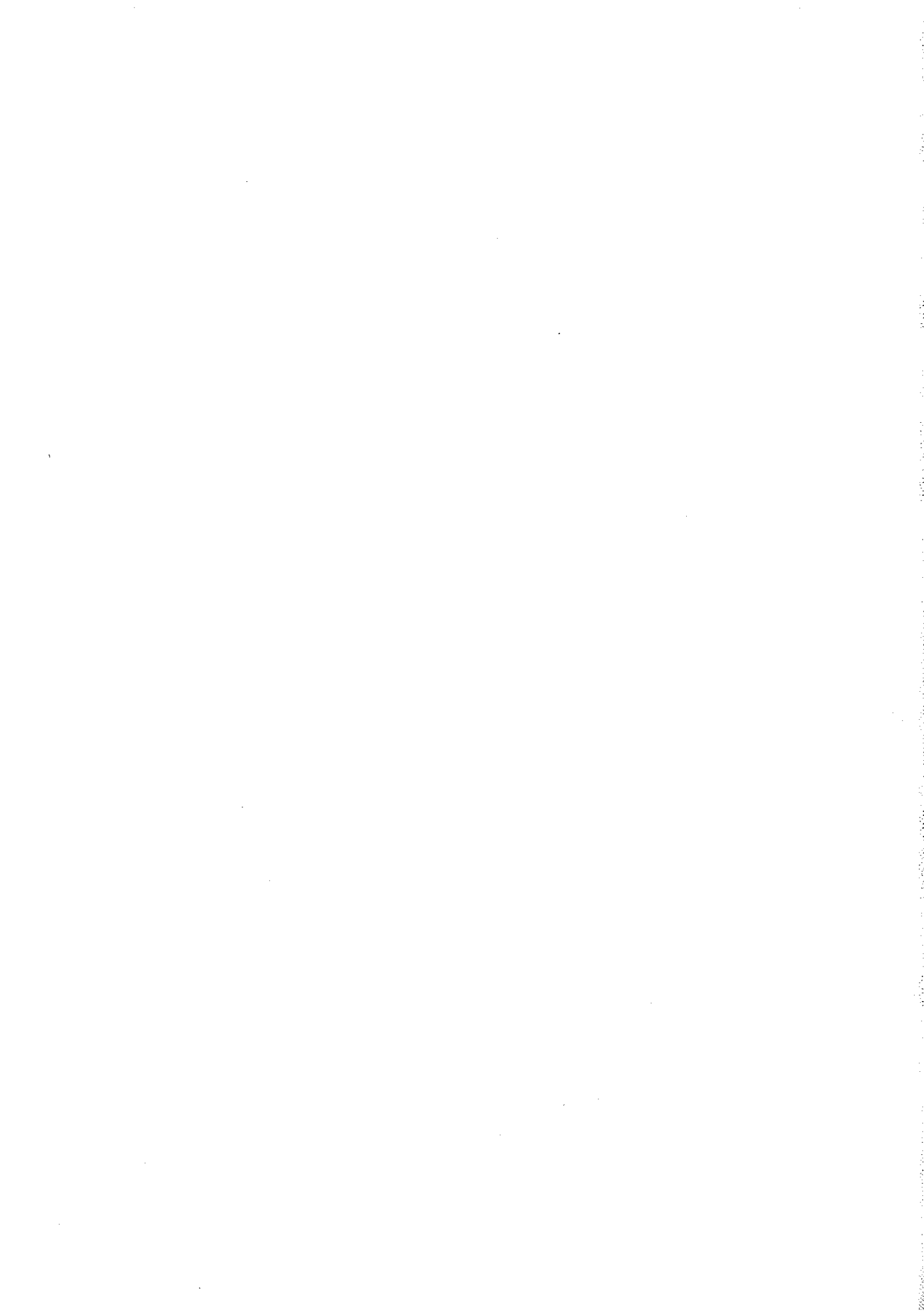
Normalement je devrais recueillir ici des ricanements. Hélas, rien de pareil ! Les ricanements devraient vouloir dire "ah vous voilà donc pris : deux manières de la rater, l'affaire, le rapport sexuel." C'est comme ça que se module la musique de l'épithalame; l'épithalame, le duo - parce qu'il faut quand même distinguer le duo d'un dialogue, - l'alternance, la lettre d'amour n'est pas le rapport sexuel, ^{Et tourne autour du fait qu'il n'y a pas de rapport sexuel} Q'il y ait donc la façon mâle et tourner autour, et puis l'autre que je ne désigne pas autrement, hein, parce que c'est ça que cette année je suis en train d'élaborer, à savoir comment de la façon femelle ça s'élabore la "pas tout". Seulement comme jusqu'ici, ça n'a pas beaucoup été exploré, le "pas tout", c'est ça qui évidemment me donne un peu de mal. Là-dessus je vais vous en raconter une bien bonne pour vous distraire, c'est que au milieu de mes sports d'hiver j'ai cru devoir tenir une parole, me



véhiculer jusqu'à Milan. Pour ça, à une heure à vol d'oiseau rapide de Milan que c'était, par le chemin de fer ça prenait une journée entière d'y aller. Bon enfin bref j'y ai été à Milan, et comme moi je ne peux jamais quitter parce que enfin je suis comme ça, j'ai dit que je referai [l'Éthique de la psychanalyse,] mais c'est parce que je la re-extrais comme ça, je ne peux pas ne pas rester au point où j'en suis et de sorte que j'avais donné ce titre absolument fou pour une conférence aux Milanais, qui n'ont jamais entendu parler de ça: ["La psychanalyse dans sa référence au rapport sexuel".] Eh bien ils sont très intelligents, ils ont tellement bien entendu, qu'aussitôt le soir même dans le journal, il était écrit: "pour le docteur LACAN, les dames, les "donne" n'existent pas". C'est vrai, que voulez-vous ? que le rapport sexuel n'existe pas, eh bien il y a pas de dames quoi ! Il y avait des personnes qui étaient furieuses, les dames du M.L.F. de là-bas. Même qu'il a fallu que je leur explique, et j'ai pris soin de leur expliquer. Enfin il y en avait en tout cas une qui était vraiment...oui... Enfin je lui ai dit "Venez demain matin, je vous expliquerai de quoi il s'agit, je vous expliquerai de quoi il s'agit, que c'est justement de ça que je parle". J'essaie d'élaborer ce qu'il en est de cette affaire du rapport sexuel à partir de ceci que, s'il y a un point d'où ça pourrait s'éclairer, puisque justement y a quelque chose là qui se réunit pas, c'est justement du côté des dames pour autant que c'est de l'élaboration du "pas tout" qu'il s'agit de frayer la voie ce qui est mon vrai sujet de cette année derrière, cet "encore", qui est un des sens, et que j'essaie encore-et après d'autres-ça veut dire, mais peut-être par une autre voie, que j'arriverai à faire sortir quelque chose qui soit pas tout à fait ce qui s'est sorti jusqu'à présent sur la sexualité féminine, Parce que quand même c'est bien intéressant, et qu'il est même frappant que, s'il y a une chose en tout cas qui de ce "pas tout" donne un témoignage éclatant, comme ça, avec une de ces nuances, une



quelque chose avait un peu aéré l'atmosphère après tout ce piétinement grec autour de l'~~Heidegger~~ hédonisme - ça veut dire le bonheur tout simplement, c'est comme ça que ça se traduit - si quelque chose nous avait tiré de là, c'était la découverte de l'utilitarisme; ça a fait, sur les auditeurs que j'avais alors, ni chaud ni froid, parce que l'utilitarisme ils n'en avaient jamais entendu parler, de sorte qu'ils ne pouvaient pas faire d'erreurs et qu'ils ne pouvaient pas croire que c'était le recours à l'utilitaire. Je leur ai expliqué ce qu'était l'utilitarisme au niveau de BENTHAM, c'est-à-dire pas du tout ce qu'on croit, et qu'il faut pour ça lire la théorie de ["Sery of fictions"], et que l'utilitarisme ça ne veut pas dire autre chose que ça: c'est que les vieux mots, hein - c'est de ça qu'il s'agit - ceux qui servent déjà, eh bien c'est à quoi ils servent qu'il faut penser, rien de plus. et ne pas s'étonner du résultat quand on s'en sert... On sert à quoi ils servent: à ce qu'il y ait la jouissance qu'il faut, si vous ne suivez jusqu'à présent, à ceci près, que grâce à quelque chose que... je ^{ne} peux tout de même pas toujours tout ré-évoquer, de ce que j'ai mis d'accent sur l'équivoque entre faillir et falloir, ceci nous mène à ce qu'il y ait de la jouissance qu'il faut, à la traduire à ce qu'il y ait la jouissance qu'il ne faut pas. Oui, j'enseigne là quelque chose de positif, comme on dit, à ceci près, que ça s'exprime par une négation. Et pourquoi est-ce que ça serait pas aussi positif qu'autre chose, hein? Le nécessaire, ce que je vous propose d'accentuer de ce mode, ce qui ne cesse de quoi? eh bien justement, de s'écrire, c'est une très bonne façon de répartir au moins quatre catégories modales; je vous expliquerai ça une autre fois, mais je vous en donne un petit bout de plus pour cette fois-ci: ce qui ne cesse de ne pas s'écrire, c'est une catégorie modale qui justement n'est pas celle que vous auriez attendu pour s'opposer au nécessaire qui aurait été plutôt le contingent, mais figurer-vous que le nécessaire est conjugué à l'impossible. Ce "ne cesse de ne pas s'écrire".



c'en est l'articulation, mais laissons; le nécessaire en tant qu'il ne cesse de s'écrire, c'est que ce qui se produit, c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas. C'est là le corrélat de ce qu'il n'y ait pas de rapport sexuel, et c'est le substantiel de la fonction phallique. Alors maintenant je reprends au niveau du texte, n'est-ce pas c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas que j'ai cru dire -conditionnel-, ce qui nous suggère pour son emploi la protase, l'apodose - s'il y avait pas ça, ça irait nous pour le conditionnel dans la seconde partie et l'implication matérielle, celle dont les stoiciens se sont aperçus que c'était peut-être ce qu'il y avait de plus solide dans la logique. La jouissance donc, comment est-ce que nous allons exprimer ce qu'il ne faudrait pas à son propos, sinon par ceci "s'il y en avait une autre" hein! - que la jouissance phallique là comme ça pour que vous ne perdiez pas la corde, c'est affreux mais si je vous parle comme j'ai pris mes notes ce matin, vous perdrez le fil - "s'il y en avait une autre, il ne faudrait pas que ce soit celle-là" .

C'est très joli, il faut user, mais user vraiment, savoir user, user jusqu'à la corde des choses, comme ça, bêtes comme chou, des vieux mots; c'est ça l'utilitarisme; ça a permis un grand pas pour décoller ces vieilles histoires d'universaux où on était engagé depuis PLATON et ARISTOTE et où ça avait trainé pendant tout le Moyen Age et où ça étouffe encore LEIBNIZ, au point qu'on se demande comment il a été aussi intelligent. Où s'il y en avait une autre, il ne faudrait pas que ce soit celle-là. Ecoutez ça, hein : qu'est-ce que ça désigne "celle-là" ? Ça désigne ce qui dans la phrase est l'autre ou celle dont nous sommes partis pour désigner cet autre comme Autre ? Parce qu'enfin si je dis ça qui se soutient au niveau de l'implication matérielle parce qu'en somme la première partie désigne quelque chose de faux : s'il y en avait une autre; il y en a pas d'autre que la jouissance] X

phallicue, sauf celle sur laquelle la forme ne souffle mot, peut-
être parce qu'elle ne la connaît pas, celle qui la fait "pas
toute" en tout cas. Il est donc faux qu'il y en ait une autre,
ce qui n'empêche pas la suite d'être vraie, à savoir qu'il
faudrait pas que ce soit celle-là. Vous savez que c'est tout à
fait correct, que quand le vrai se déduit du faux, eh bien
c'est valable, ça colle l'implication, la seule chose qu'on
peut pas admettre, c'est que du vrai suive le faux. C'est pas
mal foutu la logique ! Qu'ils se soient aperçus de ça tout
seuls ces stoïciens, un nommé CHRÉTIEN et puis il y en avait un
autre qui était pas du même avis, mais quand même il faut pas
croire que c'étaient des choses qui n'avaient pas de rapport
avec la jouissance. Il suffit de faire réhabiter ces termes.
Il est donc faux qu'il y en ait une autre, ce qui ne nous em-
pêchera pas de jouer une fois de plus de l'équivoque et, à
partir, non pas de faillir, mais de faux, et de dire qu'il ne fau-
drait pas que ce soit celle-là à supposer qu'il y en ait une
autre, mais justement il n'y en a pas, et du même coup, c'est pas
parce que il n'y en a pas et que c'est de ça que dépend,
"il ne faudrait pas", pour que le couperet n'en tombe pas moins
sur bien "celle-là qui n'est pas l'autre," celle d'où nous som-
mes partis, Il faut que celle-là soit "faute", -entendez-le
"culpabilité" - et faute de l'autre, de celle qui n'est pas.

Ce qui nous ouvre, comme ça, latéralement, je vous
le dis comme ça au passage, c'est ce petit aperçu qui a tout
son poids, n'est-ce pas, dans une métaphysique. Il
peut arriver des cas où ce soit pas nous seulement qui allons
chercher un truc pour nous rassurer dans cette mangeoire de la
métaphysique, nous pouvons aussi, nous, lui refiler quelque
chose : eh bien, que le non-être ne soit pas, et il faut quand
même pas oublier qu'à tout instant, si ceci que j'ai dit que
le non-être ne soit pas, si ceci est porté par la parole au
compte de l'être dont c'est la faute, hein, dont c'est la



72

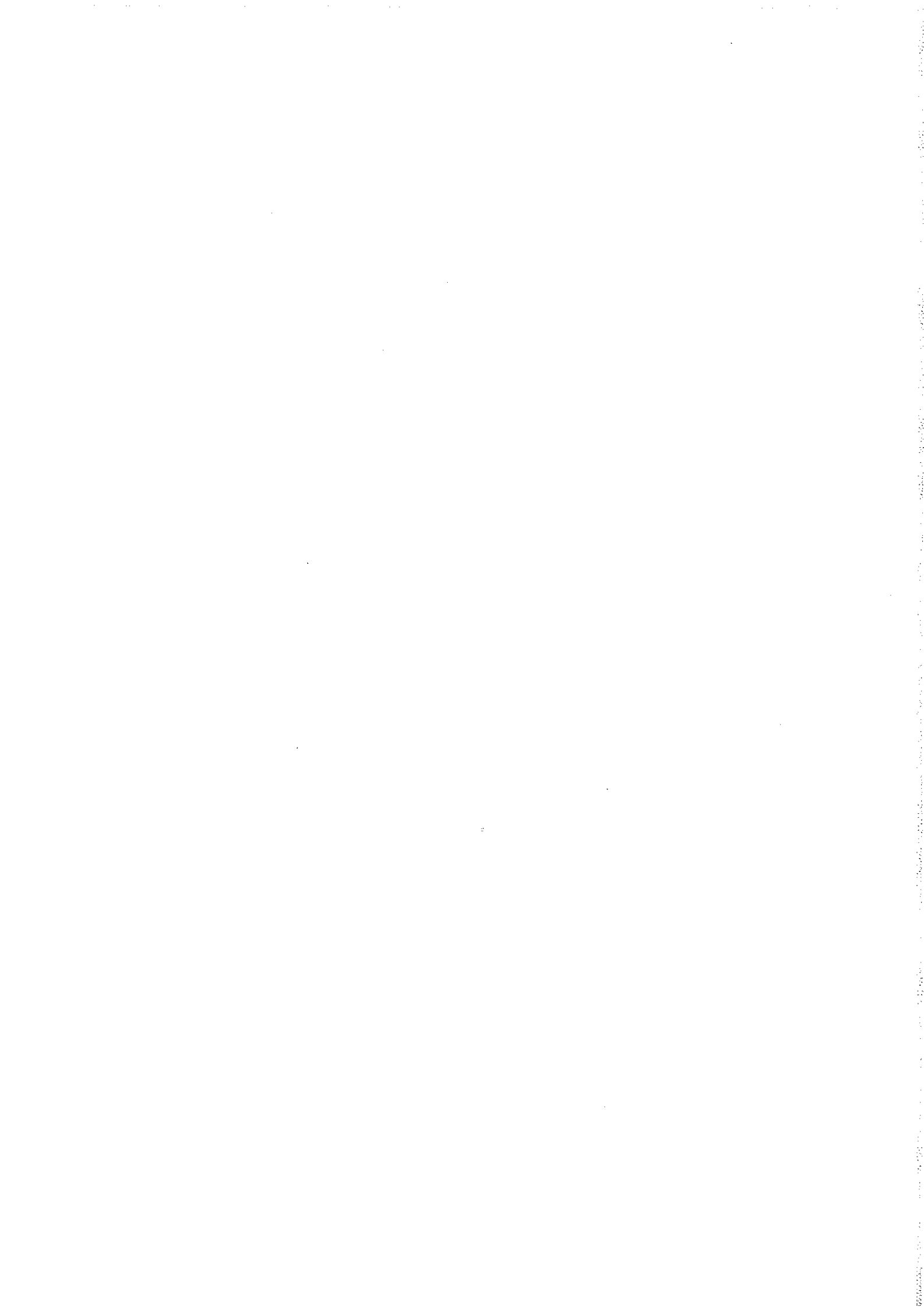
faute que le non-être ne soit pas - et c'est bien vrai ^{d'ailleurs} que c'est sa faute, parce que si l'être n'existait pas, hein, on ^{en} serait bien plus tranquille avec cette question du non-être, et c'est donc bien mérité qu'on le lui reproche, à savoir qu'il soit en faute. Oui... c'est bien pour ça aussi que... c'est bien vrai ce que je mérite, qui me met en rage à l'occasion, de ce dont je suis parti - je suppose que vous vous en souvenez pas - que quand je m'oublie au point de "poublier" c'est-à-dire de t'oublier (tout blier) - y a du tout là-dedans - eh bien je mérite d'écoper, d'écoper que ce soit de moi qu'on parle et pas du tout de mon livre, exactement comme ça se passait - c'est partout pareil - à Milan : c'est peut-être pas tout à fait de moi qu'on parlait quand on disait que pour moi les dames n'existent pas, mais ce n'était certainement pas de ce que je venais de dire. Bon, alors revenons-en à notre Aristote après cet éclaircissement que nous avons fait qu'en somme cette jouissance, cette jouissance c'est-à-dire ce qui vient à celui qui parle et pas pour rien, c'est parce que déjà, parce que c'est un petit prématuré, il a quelque chose à faire avec ce fameux rapport sexuel dont il n'aura que trop l'occasion de s'apercevoir qu'il n'existe pas, c'est donc bien plutôt en second, en second qu'en premier, et dans FREUD y en a la marque, y en a des traces, il a parlé [d'Urverdrängung] de refoulement primordial; c'est bien justement parce que justement le vrai, le bon, le refoulement de tous les jours, eh bien justement il 'est pas premier, il est second. On la refoule, la dite jouissance parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite, et ceci pour la raison justement que le dire n'en peut être que ceci : comme jouissance elle ne convient pas, ce que j'ai déjà avancé tout à l'heure par ce biais qu'elle n'est pas celle qu'il faut, qu'elle est celle qu'il ne faut pas.

Le refoulement ne se produit qu'à attester, dans tous les dires, ^{dans le moindre des dires,} ce qu'il y a d'impliqué de ce dire, que je viens



d'énoncer, que la jouissance ne convient pas : "non decet". Ne convient pas à quoi ? au rapport sexuel, en ce sens qu'à cause de ce qu'elle parle, la dite jouissance, lui, le rapport sexuel n'est pas. Mieux vaut ça que ... elle fait, elle fait mieux... de se taire, avec le résultat que ça rend le rapport sexuel dans son absence-même encore un peu plus lourd ou plus lourde si c'est de l'absence qu'il s'agit. C'est bien pour ça qu'en fin de compte elle ne se tait pas, et que le premier effet du refoulement c'est qu'elle parle d'autre chose, et c'est ce qui fait le ressort, comme je l'ai lourdement indiqué, c'est ce qui fait de la métaphore le ressort. Voilà.

Vous voyez le rapport de tout ça avec l'utilité : c'est utilitaire. Ca vous rend capable de servir à quelque chose, et ceci faute de savoir jouir autrement qu'à être joui ou joué, puisque c'est justement la jouissance qu'il ne faudrait pas. Eh bien c'est à partir de là, c'est à partir de ce pas à pas qui m'a fait aujourd'hui scander quelque chose d'essentiel qu'il nous faut aborder - et je vous en laisserai le temps à vous congédier maintenant - qu'il nous faut aborder cet éclairage que peuvent prendre l'un de l'autre Aristote et Freud d'interroger comment pourrait bien s'épingler de se traverser l'un l'autre, dont Aristote au Livre 7 de la dite Ethique à Nicomaque pose la question à propos du plaisir : comme le plaisir c'est de façon non douteuse ce qui lui paraît le plus sûr à se référer à la jouissance - ni plus ni moins - il pose sans aucun doute que c'est là quelque chose qui ne peut que se distinguer du besoin, ces besoins dont je suis parti dans ma première phrase; là il s'agit, dit-il, de ce qu'il encadre de la génération, c'est-à-dire de ce qui se rapporte au mouvement. Pour lui Aristote le mouvement en raison de ce qu'il a mis au centre de son monde, ce monde à jamais maintenant foutu le camp à veau-l'eau, ce qu'il a mis au centre, le moteur immobile, c'est dans la ligne de ce qui suit immédiatement, à



savoir le mouvement de ce moteur immobile, c'est causé, c'est un peu plus loin encore, pour ce qu'il en est de ce qui naît et de ce qui meurt, de ce qui s'engendre et se corrompt, que les besoins bien sûr se situent et les besoins ça se satisfait par le mouvement. Chose étrange, comment se fait-il que nous devions sous la plume de [FREUD] précisément retrouver cela dans l'articulation de ce qu'il en est du [principe^{de plaisir}], quelle équivoque fait que dans [FREUD] [le principe du plaisir] ne s'évoque que de ce qui vient d'excitation et de ce que cette excitation provoque de mouvement pour s'y dérober ? Quelle chose étrange que ce soit là ce qui vient sous la plume de [FREUD] à devoir être traduit par [principe de plaisir] quand dans [Aristote^{de plaisir}] il y a là quelque chose qui ne peut être considéré que comme une appellation de peine, mais sûrement pas un plaisir; si [Aristote] vient à épinglez quelque part ce qu'il est du plaisir, ça ne saurait être que dans ce qu'il appelle et qu'on ne peut traduire en Français que comme une activité, ce qu'il appelle ἐνέργεια et dans l'occasion encore n'y en a-t-il que de choisir qu'il peut promouvoir à cette fonction d'éclairer ce qu'il en est du plaisir. Chose très étrange, chose très étrange, les exemples qu'il en donne, et bien sûr non sans cohérence, ce sont le - "voir" - c'est là pour lui où réside le plaisir suprême, et en même temps celui qu'il distingue du niveau où il plaçait la γένησις, la génération de quelque chose, celle qu'il repousse du cœur, du centre du pur plaisir - nulle peine n'a besoin de précéder le fait que nous voyons pour que voir soit un plaisir; c'est amusant que mis sur ce pied, mis sur cette voie de poser comme ça la question, il lui faille - consultez toujours le Livre 7 - mettre en avant quoi ? ce que le français ne peut traduire autrement, faute de mot qui ne soit équivoque, que "dorer". Ici [Aristote] met sur le même plan l'olfaction - ce qui est étrange - l'olfaction que la vision, et il en a un vif sentiment de la diversité de la chose et aussi que le plaisir - si opposé que semble ce second sens au premier -



le plaisir peut s'en trouver supporté. Il y ajoute troisième-
ment "l'entendre".

(l'heure)

Bon, puisque nous arrivons tout près de 45, je peux bien amorcer, ne pas vous laisser en devinette la remarque qu'à s'avancer sur cette voie, mais ne reconnaissez-vous pas que sur cette voie dont après tout il faut que nous ayons déjà fait le pas que je vous ai dit tout à l'heure, de voir que la jouissance se réfère centralement à celle-là qu'il ne faut pas, qu'il ne faudrait pour qu'il y ait ^{le} rapport sexuel, mais qui y reste toute entière accrochée, ce qui surgit cela vous pointe l'épinglage d'où le désigne [Aristote], mais quoi ? c'est très exactement ce que l'expérience analytique nous permet de repérer comme étant d'au moins un côté de l'identification sexuelle, le côté mâle pour le nommer, ce qui se repère d'être l'objet justement, l'objet qui se met à la place de ce qui de l'autre ne saurait être aperçu. C'est pour autant que l'objet a joué quelque part, et d'un départ, d'un coul du mâle, le rôle de ce qui vient à la place du partenaire manquant, que se constitue... mais quoi? ...ce dont nous avons l'usage de le voir surgir aussi à la place du réel, à savoir le fantasme - et je suis presque au regret d'en avoir de cette face dit assez, ce qui veut dire toujours trop dire, puisque, si on ne voit pas la différence, la différence radicale de ce qui se produit de l'autre côté, à savoir à partir - je ne peux pas dire de "la femme" - puisque c'est justement ce que la prochaine fois j'essaierai d'énoncer d'une façon qui se tienne, qui se tienne et soit assez complète pour que vous puissiez vous en supporter le temps que durera ensuite la reprise, c'est-à-dire un demi-mois - que du côté de LA femme - marquez ce "la" de ce trait oblique dont je désigne chaque fois que j'en ai l'occasion ce qui doit se barrer - à partir de LA femme, c'est d'autre chose que de l'objet a. - Je vous énoncerai la prochaine fois - qu'il s'agit dans ce qui vient à suppléer ce rapport sexuel n'être pas.

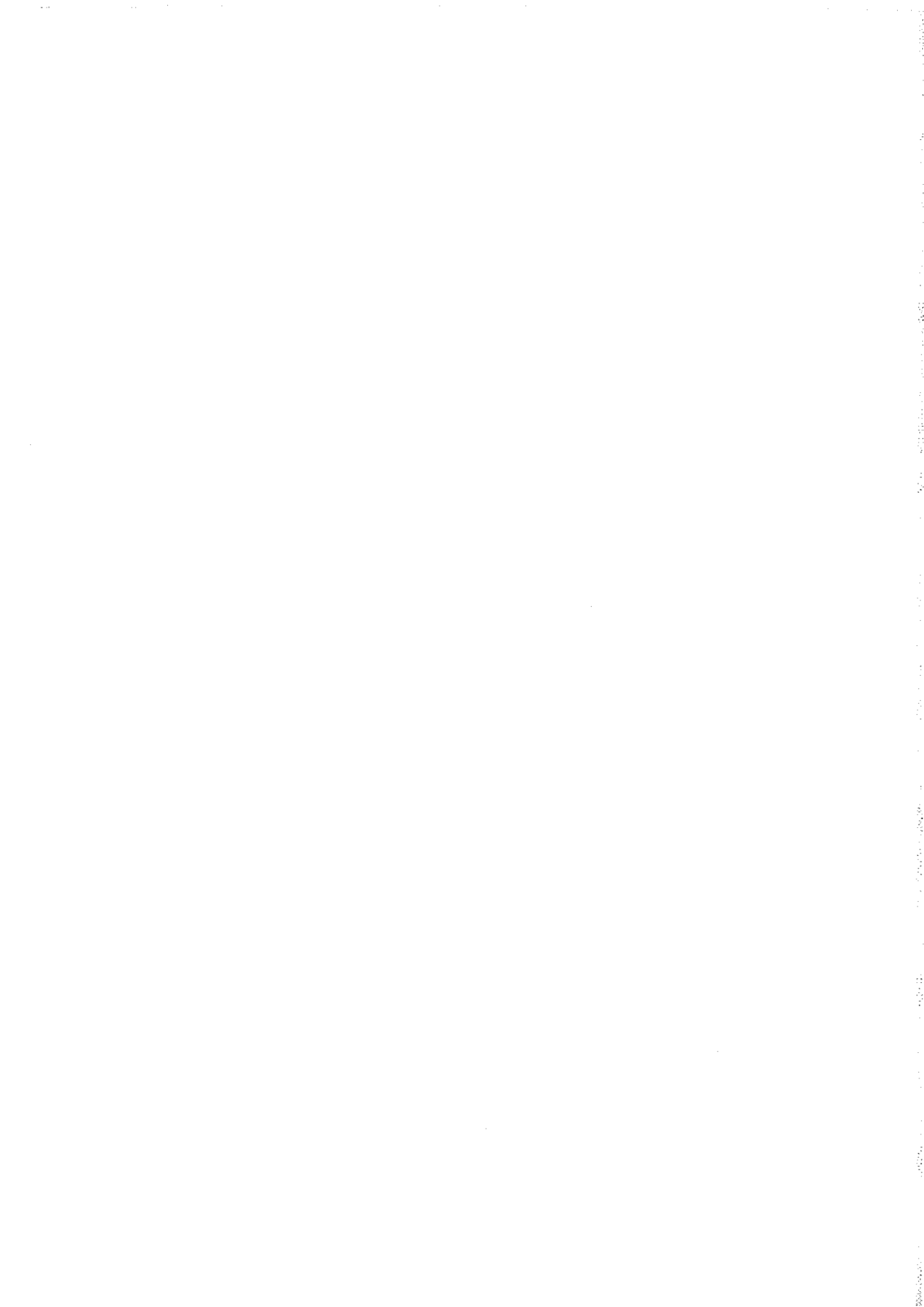


Tous les besoins de l'être parlant sont contaminés par le fait d'être impliqués dans une autre satisfaction - soulignez ces trois mots - à quoi ils peuvent faire défaut les dits besoins j'entends. Comment ça peut-il se faire que cette première phrase que mon Dieu en me réveillant ce matin j'ai mise sur le papier comme ça pour que vous l'écriviez, cette première phrase emporte l'opposition des besoins, si tant est que ce terme dont le recours est connu - vous le savez - puisse si aisément se saisir, puisqu'après tout il ne se saisit qu'à faire défaut à ce que je viens d'avancer comme cette autre satisfaction? L'autre satisfaction, tout de même vous devez l'entendre, c'est bien ce qui se satisfait au niveau de l'inconscient et pour autant que quelque chose s'y dit et ne s'y dit pas s'il est bien vrai qu'il est structuré comme un langage. Je reprends là, c'est-à-dire d'une certaine distance de ce à quoi depuis un moment je me réfère, c'est à savoir la jouissance dont dépend cette autre satisfaction, celle qui se supporte du langage. Si, comme ça, enfin, dans l'intervalle des temps de ce que j'énonce ici il vous arrive - ça pourrait vous arriver, ça pourrait vous être indiqué par des échos que vous auriez de ce qu'en traitant il y a longtemps, il y a très longtemps (58/59) l'Ethique de la psychanalyse, j'ai désigné, sur quoi j'ai insisté en partant de rien moins que l'Ethique à Nicomaque d'Aristote - ça peut se lire, il n'y a qu'un malheur pour un certain nombre ici, c'est que ça ne peut pas se lire en Français; c'est manifestement intraduisible. Il m'est arrivé de m'assurer - je ne le soupçonnais pas jusqu'à présent - en m'en faisant venir un exemplaire pendant que j'étais à la montagne, en m'en faisant venir un exemplaire qu'on a pu me trouver grâce à ce je ne sais quoi qui arrive dans l'édition - les éditeurs enragent, ce n'est pas une raison pour que je leur fasse de la réclame, en parlant justement de ce qu'ils m'enragent dans l'occasion c'est pas ça qui m'enrageait du tout - simple-



2

ment une traduction qui bien sûr m'avait servi à moi comme aux autres parce qu'il ne faut pas croire que je lis comme ça aisément le grec, et alors la traduction quand elle est en face donne un petit support; enfin, bref il y avait chez Garnier autrefois une chose qui a pu me faire croire qu'il y avait une traduction d'un nommé VOILEQUIN - c'est un universitaire évidemment - c'est pas de sa faute si le Grec se traduit pas en Français. Quoiqu'il en soit pour avoir eu sa traduction toute seule, depuis quelque temps les choses s'étant condensées de façon telle qu'on ne donne plus chez Garnier - qui s'est en plus réuni à Flammarion - on ne donne plus chez Garnier que le texte français - oui, alors quand vous lisez ça vous n'en sortez pas, c'est à proprement parler inintelligible: "Tout art et toute recherche" (je sais pas, je commence...) "de même que toute action et toute délibération réfléchie" (quel rapport entre ces 4 trucs là ?) "tendent semble-t-il vers quelque bien; aussi a-t-on eu parfois parfaitement raison de définir: le bien "ce à quoi on tend en toutes circonstances. Toutefois" (Von n'en a pas encore parlé) "il paraît bien qu'il y a une différence entre les fins" Je défie quiconque qui voudra de ce texte de s'en débrouiller sans d'abondants commentaires et qui ne peuvent pas ne pas faire référence au texte grec pour éclairer cette masse épaisse ^{et si vous essayez de le faire vous le trouvez toujours} dont pour tant il est tout de même impossible de penser que c'est simplement parce que c'est des notes mal prises. On a été, bien sûr - parce qu'il vient comme ça avec le temps quelques lucioles dans l'esprit des commentateurs, il leur vient à l'idée que s'ils sont forcés de se donner tant de peine il y a peut-être à ça une raison. Il n'est pas forcé du tout que Aristote, ce soit impensable. J'y reviendrai. Moi ce que j'avais écrit, sous la forme, comme ça, de ce qui se tape, ce qui se trouvait écrit de ce que j'avais dit de l'Ethique, a paru plus qu'utilisable aux gens-même qui justement à ce moment-là s'occupaient de me désigner à l'attention de l'Internationale de Psychanalyse avec le

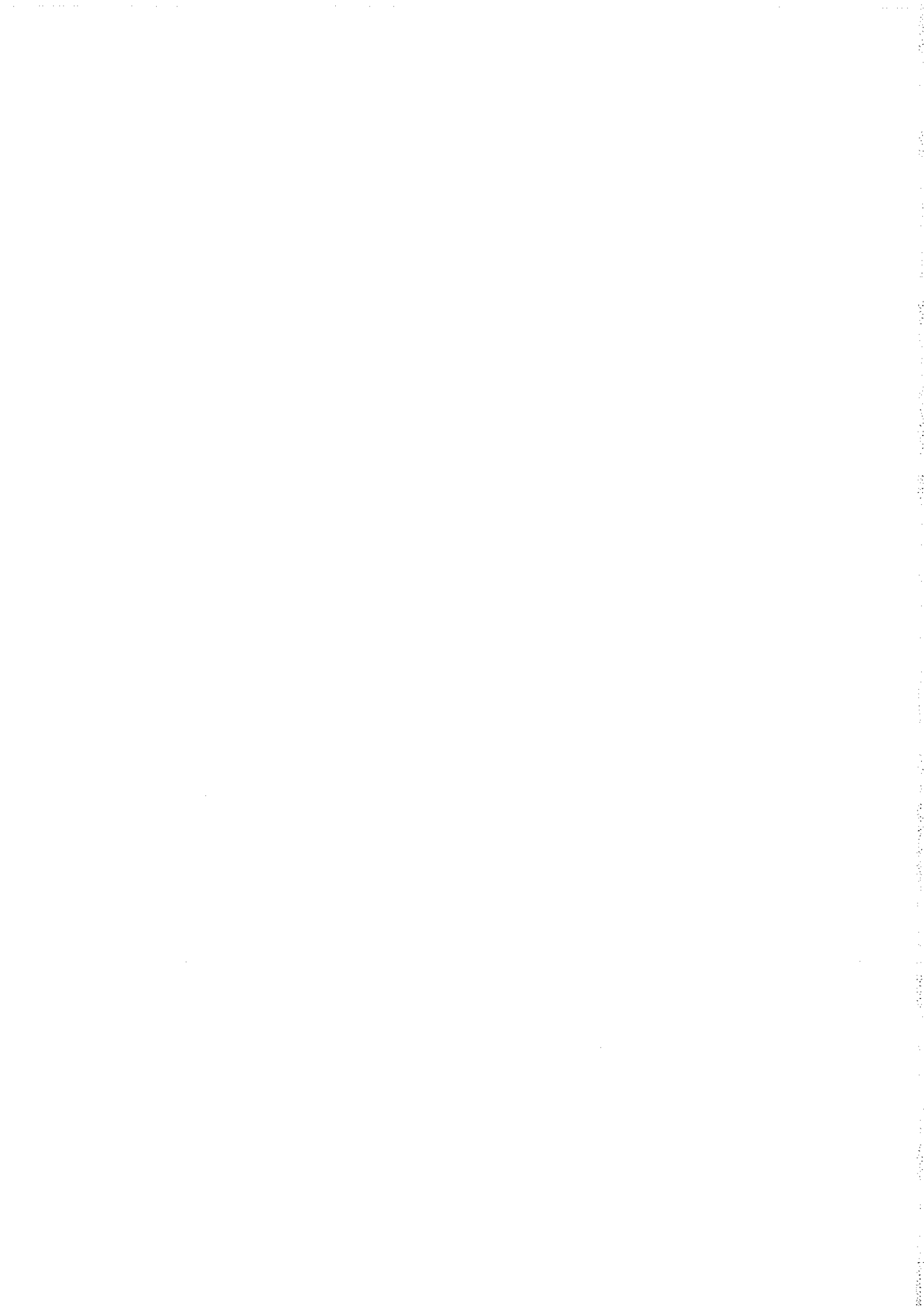


résultat que l'on sait. Et du même coup, enfin, ç'aurait été très bien si de tout ça il ~~x~~ avait quand même flotté ces quelques réflexions sur ce que la psychanalyse comporte d'éthique; ç'aurait été en quelque sorte tout profit; j'aurais fait, moi, plouf et puis l'éthique de la psychanalyse aurait surnagé. Voilà un exemple - car il ne faut pas prendre les choses toujours au plus près - un exemple de ceci que le calcul ne suffit pas parce que moi j'ai empêché cette éthique de la psychanalyse de paraître. Je m'y suis refusé simplement à partir de l'idée que, mon Dieu, les gens qui ne veulent pas de moi, moi ne cherche pas à les convaincre; il faut pas convaincre. Le propre de la psychanalyse, c'est de ne pas vaincre... con ou pas.

C'était quand même un séminaire pas mal du tout! A tout prendre et parce que la chose avait déjà été une fois écrite par les soins de quelqu'un qui ne participait pas du tout à ce calcul de tout à l'heure, qui lui avait fait ça, franc jeu bon argent, de tout coeur, qui lui en avait fait un écrit ^{qui avait été} ~~qu'il~~ ne songeait d'ailleurs pas du tout bien sûr à me ravir, il l'aurait produit tel que, si j'avais bien voulu. Bon alors j'aurais voulu, mais ça n'empêche pas que c'est peut-être de tous les séminaires le seul que je réécrirai moi-même et dont je ferai un écrit. Il faut bien que j'en fasse un; pourquoi ne pas choisir celui-là? Bon, Vous voyez que ce que j'essaie, ce qu'il faut faire c'est quand même, disons, y a pas de raison de ne pas se mettre à l'épreuve, de voir une chose comme ça par exemple : en quoi FREUD, en posant certains termes comme il a pu, en pensant ce qu'il découvrirait, comment ce terrain d'au-tres le voyaient avant lui. C'est-ça que je dis - une preuve de plus, une façon autre d'éprouver ce dont il s'agit, c'est que ce terrain n'est pensable que grâce aux instruments dont on opère et que les seuls instruments dont nous pouvions voir véhiculer le témoignage, eh bien c'est des écrits.

Il est tout à fait clair, il est rendu sensible par un
épreuve, même à le lire dans la traduction française l'éthi-
que à Nicomaque, n'est-ce pas, vous n'y comprendrez rien bien
sûr, pas plus qu'à ce que je dis, n'est-ce pas, donc ça suffit
quand même; vous verrez qu'Aristote ça n'est pas plus compréhensible
que ce que je vous raconte et que ça l'est même plutôt
moins, parce qu'il remue plus de choses et des choses qui nous
sont plus lointaines; mais il est clair que cette autre satisfac-
tion dont je parlais à l'instant, eh bien c'est exactement celle
répérable de surgir, de quoi ? eh bien mes bons amis, impossible
d'y échapper, si vous vous mettez là au pied du truc, des univer-
sités : du bien, du vrai, du beau. Qu'il y ait ses trois signi-
fications, spécifications, donnent un aspect pathétique à l'ap-
proche qu'en font certains textes, comme ça, ceux qui relèvent
d'une pensée autorisée - je dis "autorisée" avec le sens entre
guillemets que je donne à ce terme : léguée avec un nom d'au-
teur. Certains textes qui nous viennent, comme ça, de ce que je
regarde à deux fois ^{vous comprendrez} à appeler une culture très ancienne, parce
qu'il est clair que ce n'est pas de la culture, la culture en
tant que distincte de la société ça n'existe pas. La culture
c'est justement ça d'ancien, n'est-ce pas que nous n'avons
plus sur le dos que comme une vermine parce que nous ne savons
pas qu'en faire, sinon nous en épouiller, moi je vous conseil-
le de la garder parce que ça chatouille et que ça réveille. Ça
réveillera vos sentiments qui tendent plutôt à devenir un peu
abrutis sous l'influence des circonstances ambiantes, c'est-à-
dire de ce que les autres, qui viendront après, appelleront votre
culture à vous, la culture, la culture qui sera devenue pour
eux de "la culture", parce que depuis longtemps vous serez là-
dessous, tout ce que vous supportez de lien social, car en fin
de compte il n'y a que ça, ce lien social, que je désigne du
terme de discours parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de le
désigner dès qu'on s'est aperçu que le lien social ne s'instau-
re que de s'ancrer dans une certaine façon dont le langage

s'imprime, se situe, se situe sur ce qui grouille, c'est-à-dire l'être parlant. Il faut pas s'étonner que des discours antérieurs - et puis y en aura d'autres - des discours antérieurs ne soient plus pensables pour nous ou très difficilement. Je veux dire que en fin de compte de la même façon que moi, le discours que j'essaie d'amener au jour, il ne vous est pas, comme ça, tout de suite accessible de l'entendre, d'où nous sommes il n'est pas non plus très facile d'entendre le discours d'Aristote. Mais est-ce que c'est une raison pour qu'il ne soit pas pensable? Il est tout à fait clair qu'il l'est. C'est simplement quand nous imaginons enfin qu'Aristote veut dire quelque chose, enfin, que nous nous inquiétons de ce qui l'entoure parce qu'après tout ce qu'il entoure, ce qu'il prend dans son filet, dans son réseau, ce qu'il retire, ce qu'il manie, à quoi il a affaire, avec qui il se bat, qu'est-ce qui soutient, qu'est-ce qui supporte, qu'est-ce qui travaille, qu'est-ce qu'il poursuit? Mais évidemment après tout, ce que je venais de vous lire tout à l'heure, les quatre premières lignes, vous entendez bien les mots, vous supposez bien que ça veut dire quelque chose, quelque chose vous savez pas quoi: "tout art, toute recherche, toute action", tout ça qu'est-ce que ça veut dire, chacun de ces mots? C'est quand même parce qu'on en a mis beaucoup à la suite et puis que ça nous parvient imprimé, comme ça, après avoir été écrit pendant longtemps, qu'on suppose qu'il y a quelque chose qui fait prise au milieu de tout ça. Et c'est bien à partir du moment où nous nous posons la question, la seule: où est-ce que ça les satisfaisait des trucs comme ça? Peu importe quel en fût alors l'usage. On sait que ça se véhiculait, qu'il y avait des volumes d'Aristote; ça nous déroute quand même et très précisément en ceci: où est-ce que ça les satisfaisait n'est traduisible que de cette façon: où est-ce qu'il y aurait eu faute à une certaine jouissance? Autrement dit pourquoi dans un texte comme ceci, pourquoi est-ce qu'il se traduisait comme ça? Vous avez bien entendu "faute", "défaut".

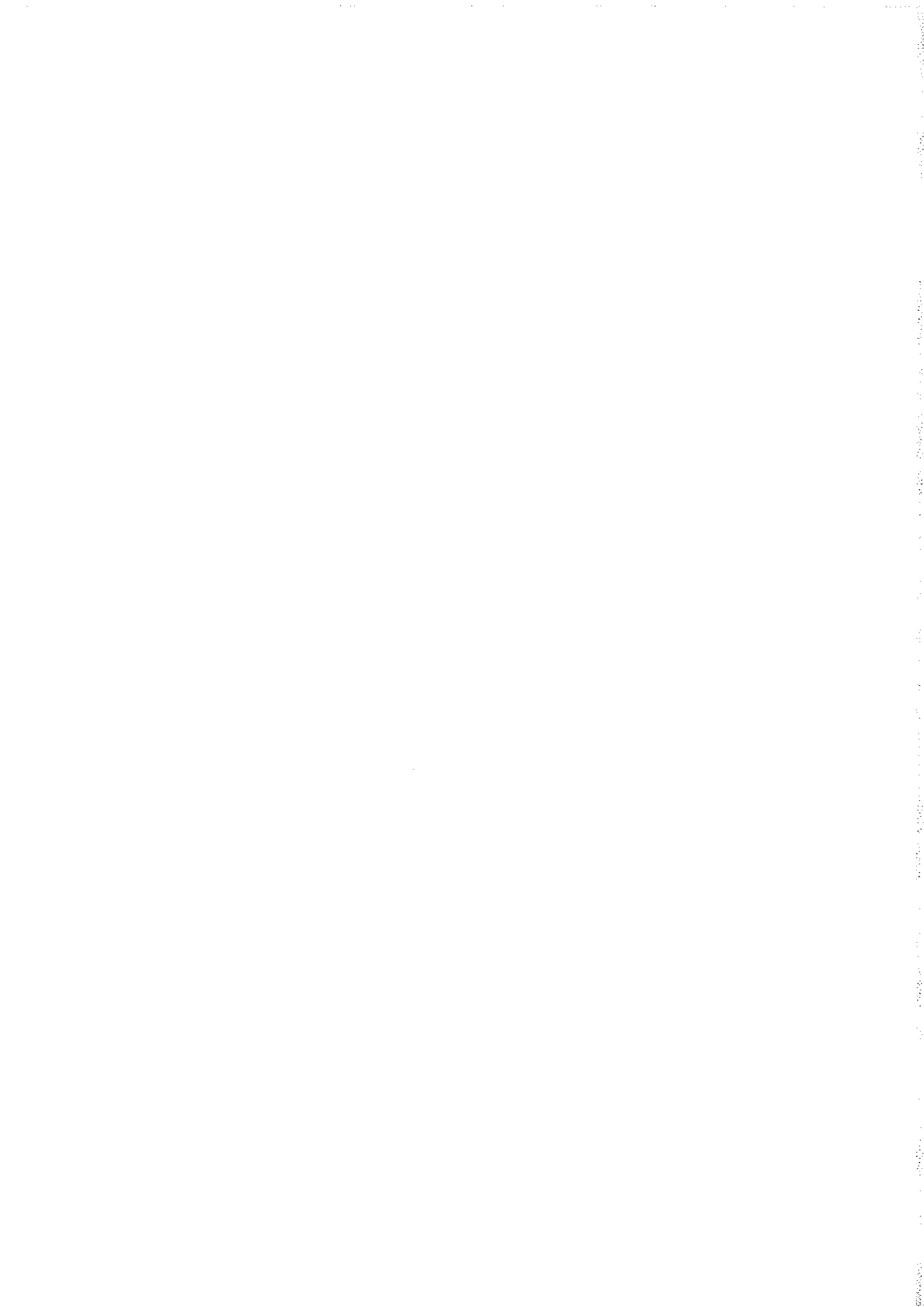


6

quelque chose qui ne va pas, quelque chose qui dérape mais ce qui manifestement est visé et puis ça commence comme ça tout de suite au début : le bien et le bonheur, du bi, du bien, du ben et .

La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance. Voilà encore une formule que je vous propose si tant est que nous ^{vous} centrons bien sur ceci, que d'appareils il n'y en a pas d'autre que le langage. C'est comme ça que chez l'être parlant, la jouissance est appareillée. Et c'est ça ce que dit FREUD, bien sûr si nous corrigeons cet énoncé qui est celui où je vais en venir tout à l'heure pour l'accrocher, à savoir celui du principe du plaisir et ^{ce que} cela veut dire pourquoi il l'a dit comme ça; il l'a dit comme ça parce qu'il y en avait d'autres qui avaient parlé avant lui et que c'était la façon qui lui paraissait la plus audible. C'est très facile à repérer en fin de compte et cette conjonction d'Aristote avec Freud, ça aide à ce repérage. Si je pousse plus loin ^{ou même} maintenant ça peut se faire, si l'inconscient est bien ce que je dis structuré comme un langage, à savoir qu'à partir de là ce langage s'éclaire sans doute de se poser comme appareil de la jouissance, mais inversement la jouissance aussi, peut-être qu'en elle-même aussi elle montre qu'elle est en défaut et pour que ça soit comme ça il fait quelque chose de son côté qui boite. Qu'est-ce que je vous ai dit ? La réalité est abordée avec ça, avec les appareils de la jouissance. Eh oui, ça ne veut pas dire que la jouissance est antérieure à la réalité. C'est là aussi un point où FREUD a prêté à malentendu. Quelque part vous trouverez dans ce qui est classé en français dans les " Essais de psychanalyse " - je vous dis ça pour que vous vous repériez parce que si je vous donne simplement l'indication ^{bibliographique} vous ne saurez même pas où c'est - c'est dans les Essais de Psychanalyse - il y a quelque chose qui ressemble, qui ressemble à l'idée d'un développement, qu'il y a un "Instanzlich

avant un "Real Ich". C'est un glissement. C'est un retour à l'origine, cette origine que j'appelle le développement et qui n'est qu'une hypothèse de la maîtrise. Soit-disant que le bébé, rien à faire avec le Real Ich! Pauvre lardon incapable d'avoir la moindre idée de ce que c'est que le réel, c'est réservé, n'est-ce pas, aux gens que nous connaissons, à ces adultes dont par ailleurs il est expressément dit qu'ils ne peuvent jamais arriver à se réveiller, c'est-à-dire que quand il arrive dans leurs rêves quelque chose qui menacerait de passer au réel, ça les affole tellement qu'aussitôt ils se réveillent, c'est-à-dire qu'ils continuent à rêver. Il suffit de lire, il suffit d'y être un peu, il suffit de les voir vivre, il suffit de les avoir en psychanalyse, mais... de s'apercevoir ce que donc ce que veut dire que le développement... oui, quand on dit primaire et secondaire pour les processus il y a peut-être là une sorte de façon de dire qui fait illusion; en tout cas, disons que c'est pas parce qu'un processus est dit primaire - on peut bien les appeler comme on veut après tout - qu'il apparaît le premier. Quant à moi je n'ai jamais regardé un bébé en ayant le sentiment qu'il n'y avait pas pour lui de monde extérieur. Il est tout à fait manifeste qu'il ne regarde que ça et que ça l'excite manifestement et ce, mon Dieu, dans la proportion exacte où il ne parle pas encore. A partir du moment où il parle, à partir de ce moment-là, très exactement, pas avant, je comprends qu'il ait du refoulement. Le processus est peut-être primaire, du Lust-Ich, et pourquoi pas ? Il est évidemment primaire dès que nous commencerons à penser, mais il n'est certainement pas le premier. Cette idée du développement, n'est-ce pas, qui se confond avec quoi ? avec le développement de la maîtrise, j'en ai dit tout à l'heure. C'est là qu'il faut quand même avoir un petit peu d'oreille comme pour la musique : je suis maître, je progresse dans la maîtrise, le développement c'est quand on devient de plus en plus maître, enfin bon je suis maître de moi comme de l'univers. C'est bien là ce



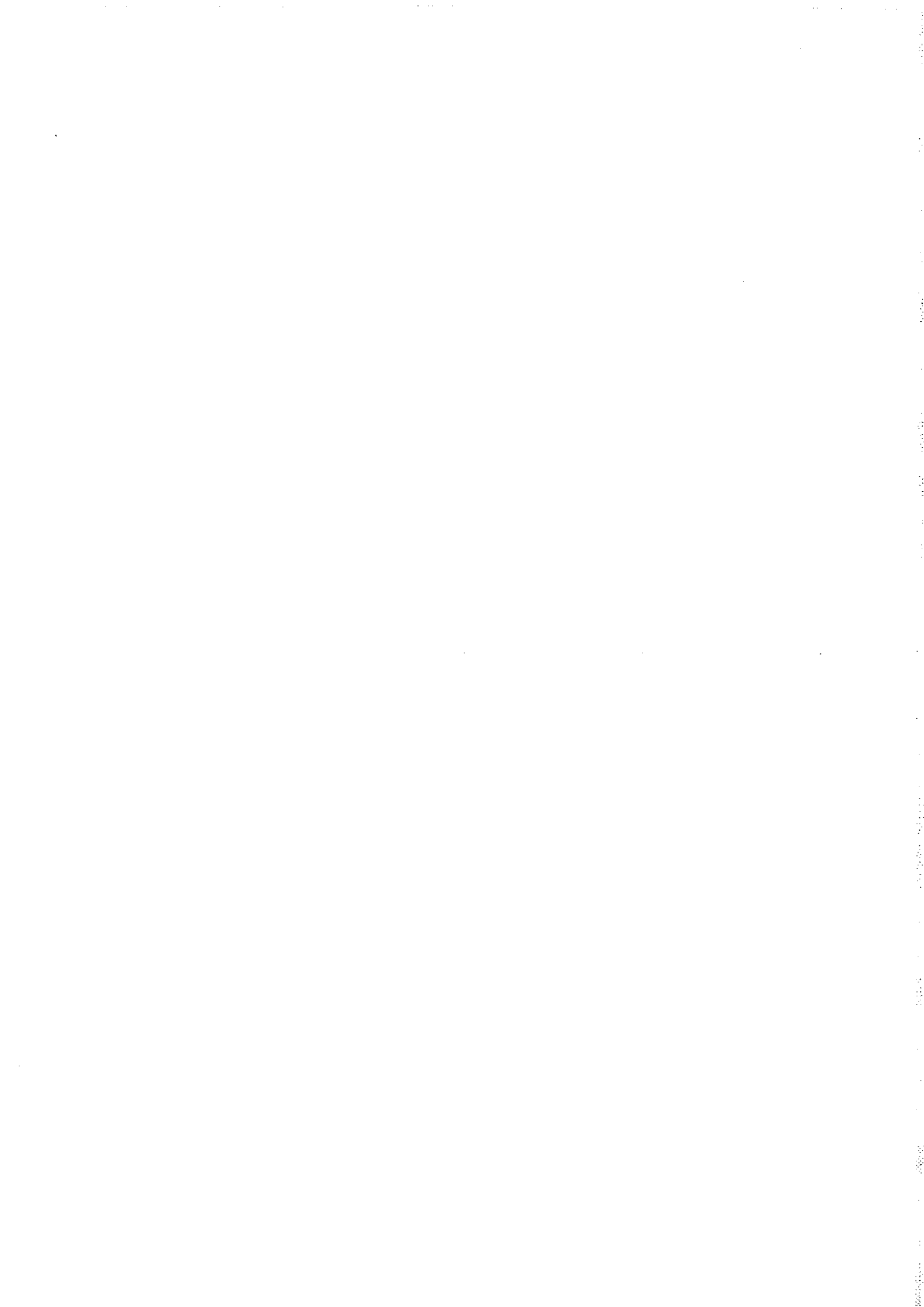
dont je parlais tout à l'heure. Je convaincs l'univers à partir de certaines petites lumières que j'ai essayé de vous donner, n'est-ce pas l'univers, l'univers c'est une fleur de rhétorique. Alors ça pourrait peut-être aider à comprendre avec cet écho littéraire que le moi ça peut être aussi l'est fleur de rhétorique sans doute qui pousse du pot du principe du plaisir, de ce que FREUD appelle Lust-Prinzip et de ce que je définis de ce qui se satisfait du bla bla bla. Car c'est ça que je dis quand je dis que l'inconscient est structuré comme un langage. Il faut que je mette les points sur les i. L'univers - vous pouvez peut-être tout de même maintenant vous rendre compte à cause de la façon dont j'ai accentué l'usage de certains mots, leur application ^{différente} dans les deux sexes, à savoir ce que j'ai accentué du "tout" et du "pas tout" - l'univers c'est là où de dire tout réussit. Oui est-ce que je vais me mettre à faire là du William James ? Réussit à quoi ? La réponse - grâce au point où avec le temps j'ai fini par vous en faire arriver, enfin ^{ou} j'espère avoir fini par vous en faire arriver. Réussit à faire rater le rapport sexuel de la façon mâle. Normalement je devrais recueillir ici des ricanements. Hélas rien de pareil ! Les ricanements devraient vouloir dire "ah vous voilà donc pris : deux manières de la rater, l'affaire, le rapport sexuel." C'est comme ça que se module la musique de l'épithalame; l'épithalame, le duo - parce qu'il faut quand même distinguer le duo d'un dialogue, l'alternance, la lettre d'amour n'est pas le rapport sexuel, ^{il tourne autour d'un fait qui n'est pas de rapport sexuel} Q'il y ait donc la façon mâle détourner autour, et puis l'autre que je ne désigne pas autrement, hein, parce que c'est ça que cette année je suis en train d'élaborer, à savoir comment de la façon femelle ça s'élabore du "pas tout". Seulement comme jusqu'ici, ça n'a pas beaucoup été exploré, le "pas tout", c'est ça qui évidemment me donne un peu de mal. Là-dessus je vais vous en raconter une bien bonne pour vous distraire, c'est que au milieu de mes sports d'hiver j'ai cru devoir tenir une parole, me

véhiculer jusqu'à Milan. Pour ça, à une heure à vol d'oiseau
 rapide de Milan que c'était, par le chemin de fer ça ; tenait
 une journée entière d'y aller. Bon enfin bref j'y ai été à
 Milan, et comme moi je ne peux jamais quitter parce que enfin
 je suis comme ça, j'ai dit que je referai l'éthique de la psy-
 chanalyse, mais c'est parce que je la re-extrais comme ça, je
 ne peux pas ne pas rester au point où j'en suis et de sorte
 que j'avais donné ce titre absolument fou pour une conférence
 aux Milanais qui n'ont jamais entendu parler de ça: "La psych-
 nalyse dans sa référence au rapport sexuel". Eh bien ils sont
 très intelligents, ils ont tellement bien entendu qu'aussitôt
 le soir même dans le journal, il était écrit: "pour le docteur
 LACAN, les dames, les "donne" n'existent pas". C'est vrai, que
 voulez-vous ? que le rapport sexuel n'existe pas, eh bien il
 y a pas de dames quoi ! Il y avait des personnes qui étaient
 furieuses, les dames du M.L.F. de là-bas. Même qu'il a fallu
 que je leur explique, et j'ai pris soin de leur expliquer.
 Enfin il y en avait en tout cas une qui était vraiment... oui.
 Enfin je lui ai dit "Venez demain matin, je vous expliquerai
 de quoi il s'agit, je vous expliquerai de quoi il s'agit, que
 c'est justement de ça que je parle". J'essaie d'élaborer ce que
 il en est de cette affaire du rapport sexuel à partir de ceci
 que s'il y a un point d'où ça pourrait s'éclairer, puisque pos-
 tement y a quelque chose là qui se réunit pas, c'est juste-
 ment du côté des dames pour autant que c'est de l'élaboration
 du "pas tout" qu'il s'agit de frayer la voie ce qui est son
 vrai sujet de cette année derrière cet "encore" qui est un de-
 sens, et que j'essaie encore et après d'autres-ça veut dire
 mais peut-être par une autre voie, que j'arriverai à faire ser-
 tir quelque chose qui soit pas tout à fait ce qui s'est servi
 jusqu'à présent sur la sexualité féminine. Parce que quand
 même c'est bien intéressant et qu'il est même frappant que
 s'il y a une chose en tout cas qui de ce "pas tout" donne un
 témoignage éclatant, comme ça, avec une de ces nuances, une



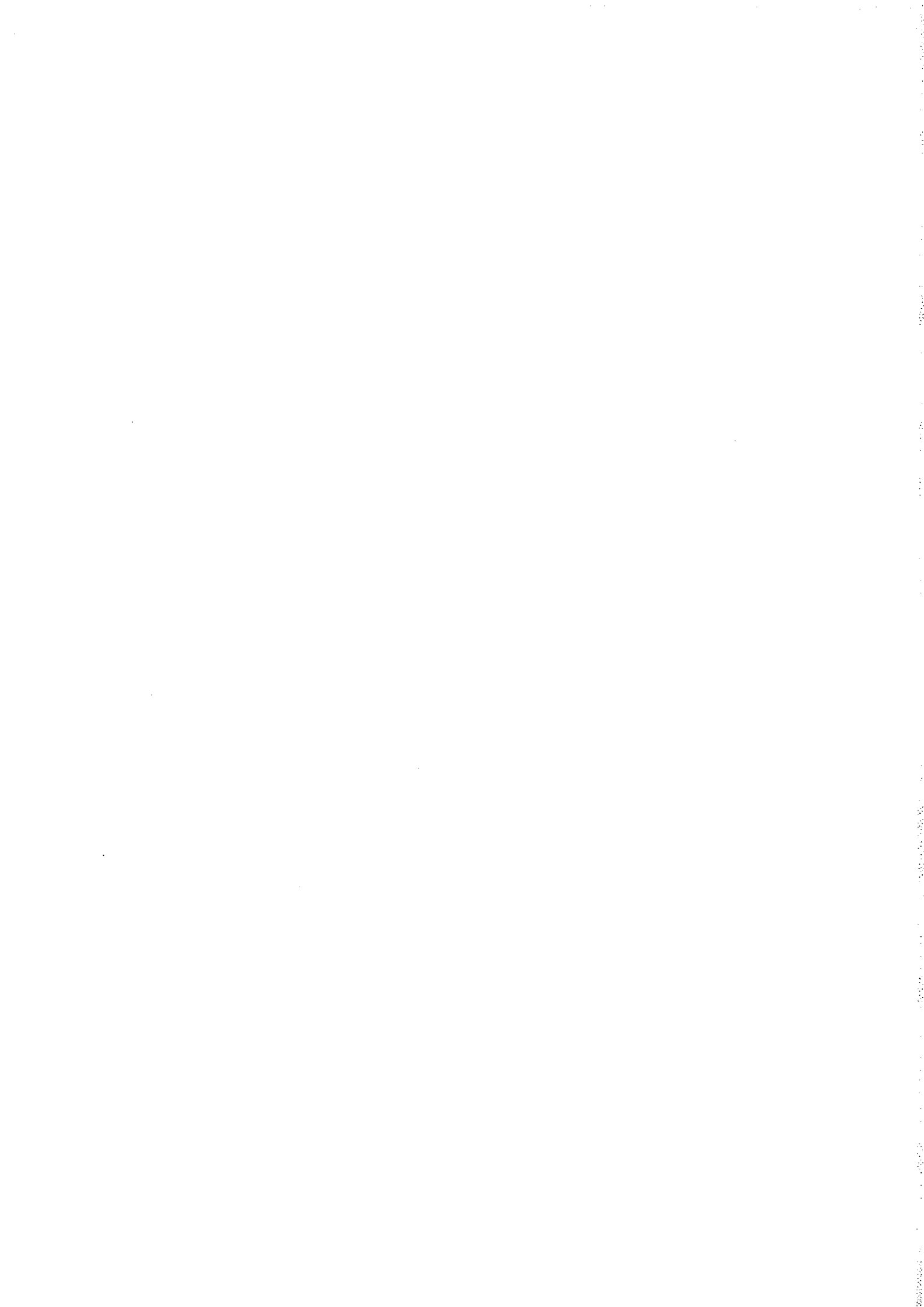
de ces oscillations de signification, comme ça, qui se produisent parce que la langue ça doit tout de même nous habituer à ça, vous voyez ce que ça change de sens le "pas tout" quand je vous dis que nos collègues analystes sur la sexualité féminine elles ne nous disent "pas tout"! C'est même tout à fait frappant, parce qu'on peut pas dire que ce soit elles qui aient fait avancer d'un bout la question; je parle de la sexualité féminine. Pourtant elles ont pas plus de raisons que les autres de ne pas en savoir un bout! Il doit y avoir à ça une raison plus interne liée justement à cette structure de l'appareil de la jouissance. Bon alors pour en revenir à ce que tout à l'heure je me soulevais à moi-même, bien tout seul, comme objection, à savoir qu'il y avait une façon de rater mâle et puis une autre, je parle de rater le rapport sexuel qui en est la seule forme de réalisation si comme je le pose "il n'y a pas de rapport sexuel". Alors donc quand je dis que dire tout réussit, ça n'empêche pas de dire "pas tout", de réussir aussi à condition que ce soit de la même manière n'est-ce pas c'est-à-dire que ça rate. Il ne s'agit pas d'analyser comment ça réussit, il s'agit de répéter jusqu'à plus soif pourquoi ça rate. Pourquoi ça rate, c'est objectif, j'y ai déjà insisté; c'est même tellement frappant que c'est objectif que c'est ^{là-dessus} qu'il faut ^{nous} centrer dans le discours analytique ce qu'il en est de l'objet; c'est l'objet, c'est pas la peine de chercher, comme je l'ai déjà dit depuis longtemps, le bon et le mauvais objet et en quoi ils diffèrent. L'objet n'est ni bon ⁿⁱ vil y a le bon, y a le mauvais oh là là! Justement aujourd'hui j'essaie d'en partir, de ce qu'il y a à faire avec le bon et le bien et ce qu'énonce FREUD. ^{Mais} l'objet c'est un raté; c'est l'essence de l'objet, le ratage. Vous remarquerez, hein, que j'ai parlé de l'essence... tout comme Aristote. Et après? Ca veut dire que ces vieux mots sont tout à fait utilisables. Enfin, dans un temps où je piétinais moins qu'aujourd'hui-c'est même là que j'en suis passé tout de suite après Aristote - j'ai dit ^{ça} ^{vrai}

quelque chose avait un peu aéré l'atmosphère après tout ce piétinement grec autour de l'endémionisme - ça veut dire le bonheur tout simplement, c'est comme ça que ça se traduit - si quelque chose nous avait tiré de là, c'était la découverte de l'utilitarisme; ça a fait, sur les auditeurs que j'avais alors, ni chaud ni froid parce que l'utilitarisme ils n'en avaient jamais entendu parler, de sorte qu'ils ne pouvaient pas faire d'erreurs et qu'ils ne pouvaient pas croire que c'était le recours à l'utilitaire. Je leur ai expliqué ce qu'était l'utilitarisme au niveau de BENTHAM, c'est-à-dire pas du tout ce qu'on croit et qu'il faut pour ça lire la théorie de "Sery of fictions" et que l'utilitarisme ça ne veut pas dire autre chose que ça: c'est que les vieux mots, hein - c'est de ça qu'il s'agit - ceux qui servent déjà, eh bien c'est à quoi ils servent qu'il faut penser, rien de plus, et ne pas s'étonner du résultat quand on s'en sert... On sert à quoi ils servent: à ce qu'il y ait la jouissance qu'il faut, si vous me suivez jusqu'à présent, à ceci près que grâce à quelque chose que ... Je peux tout de même pas toujours tout ré-évoquer de ce que j'ai mis d'accent sur l'équivoque entre faillir et falloir, ceci nous mène à ce qu'il y ait de la jouissance qu'il faut à la traduire à ce qu'il y ait la jouissance qu'il ne faut pas. Oui, j'enseigne là quelque chose de positif, comme on dit, à ceci près que ça s'exprime par une négation. Et pourquoi est-ce que ça serait pas aussi positif qu'autre chose, hein? Le nécessaire, ce que je vous propose d'accentuer de ce mode, ce qui ne cesse de quoi? eh bien justement de s'écrire, c'est une très bonne façon de répartir au moins quatre catégories modales; je vous expliquerai ça une autre fois, mais je vous en donne un petit bout de plus pour cette fois-ci: ce qui ne cesse de ne pas s'écrire, c'est une catégorie modale qui justement n'est pas celle que vous auriez attendu pour s'opposer au nécessaire qui aurait été plutôt le contingent, mais figurez-vous que le nécessaire est conjugué à l'impossible. Ce "ne cesse de ne pas s'écrire".



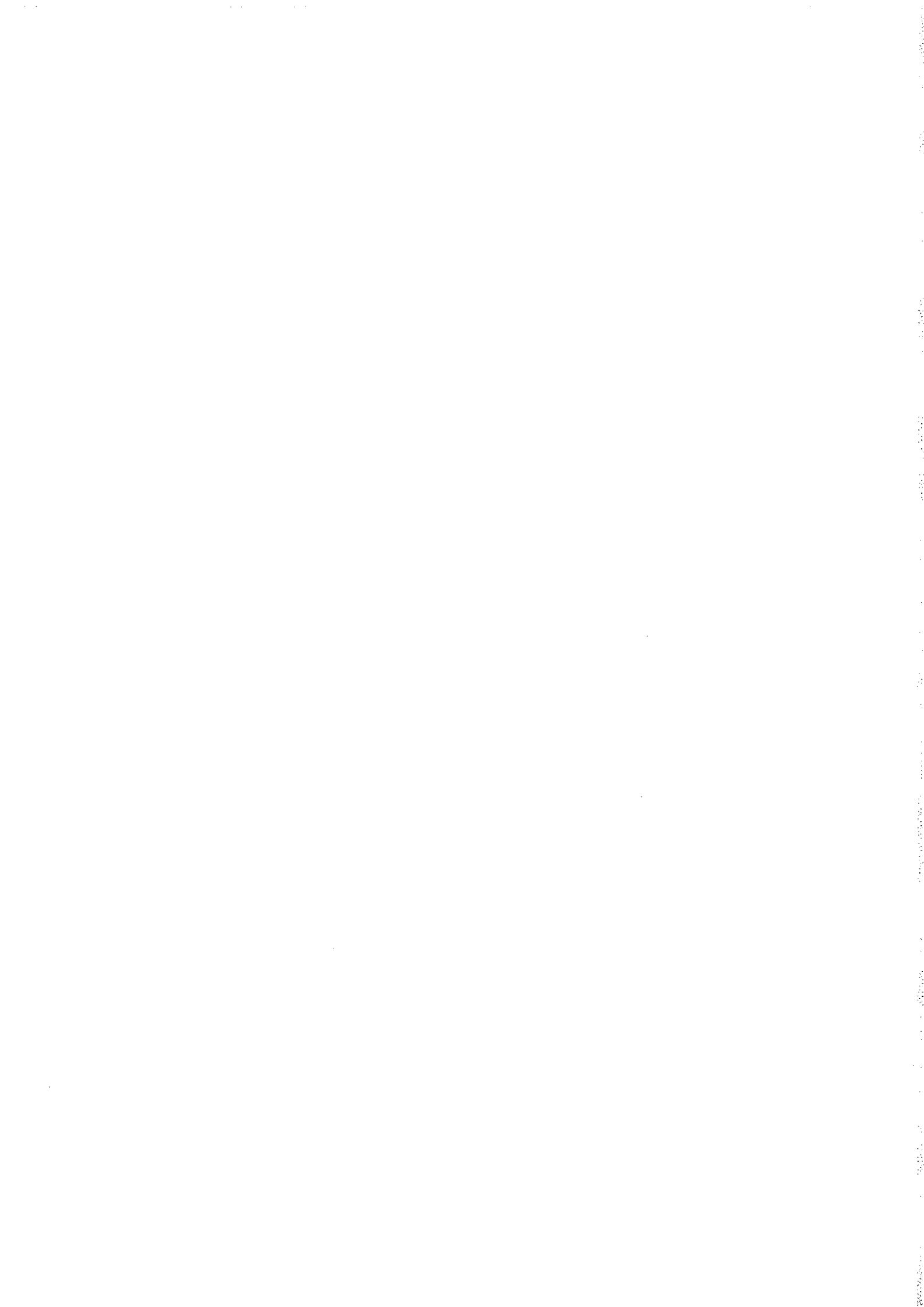
c'en est l'articulation, mais laissons le nécessaire en tant qu'il ne cesse de s'écrire, c'est que ce qui se produit c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas. C'est là le corrélat de ce qu'il n'y ait pas de rapport sexuel et c'est le substantiel de la fonction phallique. Alors maintenant je reprends au niveau du texte, n'est-ce pas c'est la jouissance qu'il ne faudrait pas que j'ai cru dire - conditionnel -, ce qui nous suggère pour son emploi la protase, l'apodose - s'il y avait pas ça, ça irait ~~à l'apodose~~ ~~de~~ ~~la~~ ~~conditionnelle~~ dans la seconde partie et l'implication matérielle, celle dont les stoïciens se sont aperçus que c'était peut-être ce qu'il y avait de plus solide dans la logique. La jouissance donc, comment est-ce que nous allons exprimer ce qu'il ne faudrait pas à son propos, sinon par ceci "s'il y en avait une autre" hein! - que la jouissance phallique là comme ça pour que vous ne perdiez pas la corde, c'est affreux mais si je vous parle comme j'ai pris mes notes ce matin, vous perdrez le fil - "s'il y en avait une autre, il ne faudrait pas que ce soit celle-là".

C'est très joli, il faut user, mais user vraiment, savoir user, user jusqu'à la corde des choses, comme ça, bêtes; comme chou, des vieux mots; c'est ça l'utilitarisme; ça a permis un grand pas pour décoller ces vieilles histoires d'universaux où on était engagé depuis PLATON et ARISTOTE et où ça avait trainé pendant tout le Moyen Age et où ça étouffe encore LEIBNIZ, au point qu'on se demande comment il a été aussi intelligent. Oui s'il y en avait une autre, il ne faudrait pas que ce soit celle-là. Ecoutez ça, hein : qu'est-ce que ça désigne "celle-là" ? Ça désigne ce qui dans la phrase est l'autre ou celle dont nous sommes partis pour désigner cet autre comme Autre ? Parce qu'enfin si je dis ça qui se soutient au niveau de l'implication matérielle parce qu'en somme la première partie désigne quelque chose de faux : s'il y en avait une autre; il y en a pas d'autre que la jouissance



phallique sauf celle sur laquelle la femme ne souffle mot, peut être parce qu'elle ne la connaît pas, celle qui la fait "pas toute" en tout cas. Il est donc faux qu'il y en ait une autre, ce qui n'empêche pas la suite d'être vraie, à savoir qu'il faudrait pas que ce soit celle-là. Vous savez que c'est tout à fait correct, que quand le vrai se déduit du faux, eh bien c'est valable, ça colle l'implication; la seule chose qu'on peut pas admettre, c'est que du vrai suive le faux. C'est pas mal foutu la logique ! Qu'ils se soient aperçus, de ça tout seuls ces stoïciens, un nommé ~~Chrysippe~~ et puis il y en avait un autre qui était pas du même avis; mais quand même il faut pas croire que c'étaient des choses qui n'avaient pas de rapport avec la jouissance. Il suffit de faire réhabiter ces termes. Il est donc faux qu'il y en ait une autre, ce qui ne nous empêchera pas de jouer une fois de plus de l'équivoque et, à partir, non pas de faillir, mais de faux, et de dire qu'il ne faudrait pas que ce soit celle-là ~~supposer~~ qu'il y en ait une autre, mais justement il n'y en a pas, et du même coup c'est pas parce que il n'y en a pas et que c'est de ça que dépend "il ne faudrait pas" pour que le couperet n'en tombe pas moins sur bien celle-là qui n'est pas l'autre, celle d'où nous sommes partis, il faut que celle-là soit "faute" entendez-le "culpabilité" et faute de l'autre, de celle qui n'est pas.

Ce qui nous ouvre, comme ça, latéralement, je vous le dis comme ça au passage, c'est ce petit aperçu qui a tout son poids, n'est-ce pas, dans une métaphysique. Il peut arriver des cas où ce soit pas nous seulement qui allons chercher un truc pour nous rassurer dans cette mangeoire de la métaphysique, nous pouvons aussi, nous, lui refiler quelque chose : eh bien que le non-être ne soit pas. Il faut quand même pas oublier qu'à tout instant si ceci que j'ai dit que le non-être ne soit pas, si ceci est porté par la parole au compte de l'être dont c'est la faute, hein, dont c'est la



faute que le non-être ne soit pas - et c'est bien vrai ^{d'ailleurs} que c'est sa faute, parce que si l'être n'existait pas, hein, on ^{en} serait bien plus tranquille avec cette question du non-être, et c'est donc bien mérité qu'on le lui reproche, à savoir qu'il soit en faute. Oui... c'est bien pour ça aussi que... c'est bien vrai ce que je mérite, qui me met en rage à l'occasion, ce dont je suis parti - je suppose que vous vous en souvenez pas - que quand je m'oublie au point de "poublier" c'est-à-dire de t'oublier (tout blier) - y a du tout là-dedans - eh bien je mérite d'écoper, d'écoper que ce soit de moi qu'on parle et pas du tout de mon livre, exactement comme ça se passait - c'est partout pareil - à Milan : c'est peut-être pas tout à fait de moi qu'on parlait quand on disait que pour moi les dames n'existent pas, mais ce n'était certainement pas de ce que je venais de dire. Bon, alors revenons-en à notre Aristote après cet éclaircissement que nous avons fait qu'en somme cette jouissance, cette jouissance c'est-à-dire ce qui vient à celui qui parle et pas pour rien, c'est parce que déjà, parce que c'est un petit prématuré il a quelque chose à faire avec ce fameux rapport sexuel dont il n'aura que trop l'occasion de s'apercevoir qu'il n'existe pas, c'est donc bien plutôt en second, en second qu'en premier, et dans FREUD y en a la marque, y en a des traces, il a parlé d'Urverdrängung, de refoulement primordial; c'est bien justement parce que justement le vrai, le bon, le refoulement de tous les jours, eh bien justement il est pas premier, il est second. On la refoule, la dite jouissance parce qu'il ne convient pas qu'elle soit dite, et ceci pour la raison justement que le dire n'en peut être que ceci : comme jouissance elle ne convient pas, ce que j'ai déjà avancé tout à l'heure par ce biais qu'elle n'est pas celle qu'il faut, qu'elle est celle qu'il ne faut pas.

Le refoulement ne se produit qu'à attester, dans tous les ^{dans le moindre des dire,} dire, ce qu'il y a d'impliqué de ce dire, que je viens

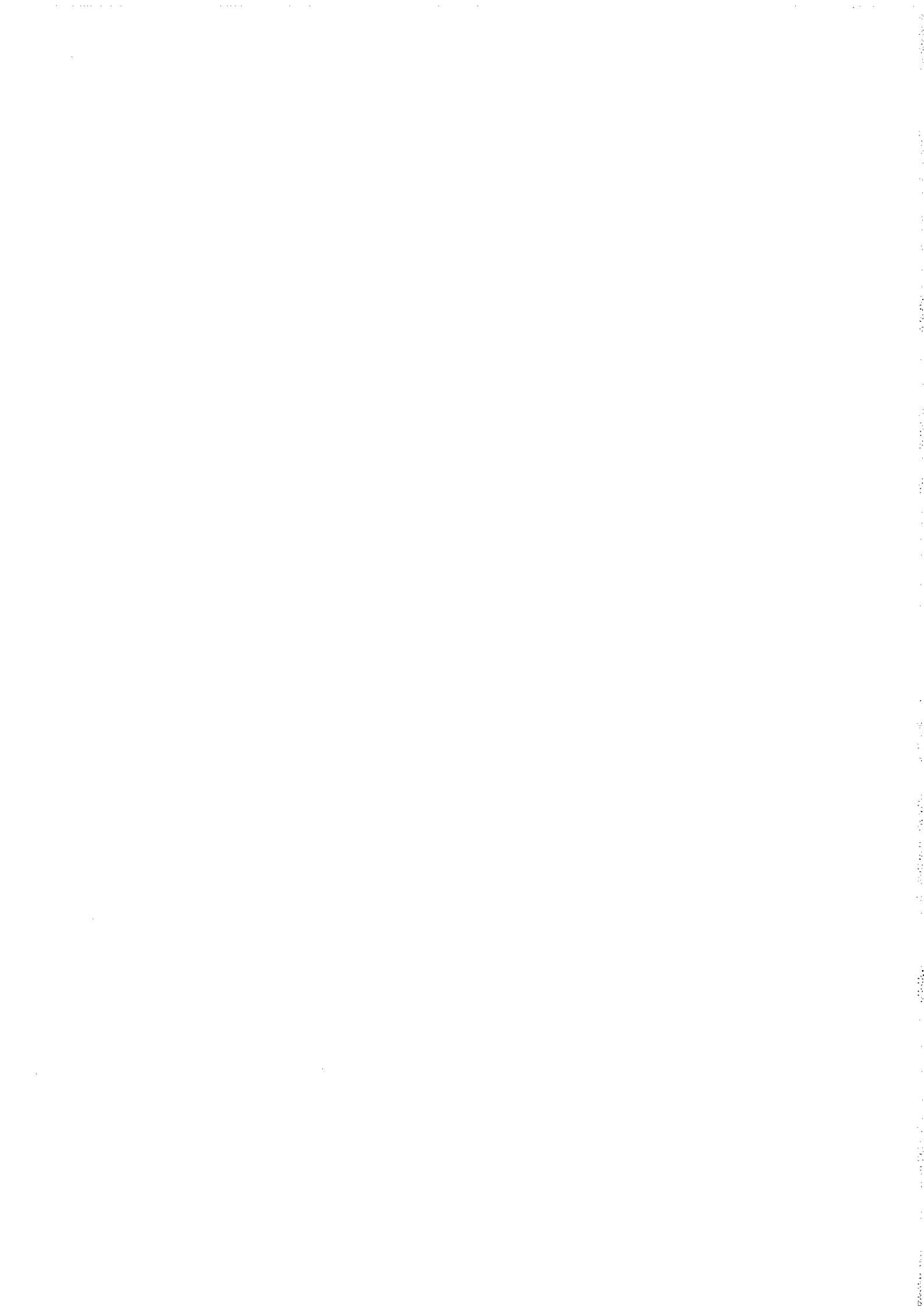
d'énoncer, que la jouissance ne convient pas : non decet . Ne convient pas à quoi ? au rapport sexuel en ce sens qu'à cause de ce qu'elle parle. la dite jouissance, lui, le rapport sexuel n'est pas. Mieux vaut ça que ... elle fait, elle fait mieux... de se taire, avec le résultat que ça rend le rapport sexuel dans son absence-même encore un peu plus lourd ou plus lourde si c'est de l'absence qu'il s'agit. C'est bien pour ça qu'en fin de compte elle ne se tait pas et que le premier effet du refoulement c'est qu'elle parle d'autre chose et c'est ce qui fait le ressort, comme je l'ai lourdement indiqué, c'est ce qui fait de la métaphore le ressort. Voilà.

Vous voyez le rapport de tout ça avec l'utilité : c'est utilitaire. Ça vous rend capable de servir à quelque chose, et ceci faute de savoir jouir autrement qu'à être joué ou joué puisque c'est justement la jouissance qu'il ne faudrait pas. Eh bien c'est à partir de là, c'est à partir de ce pas à pas qui m'a fait aujourd'hui scander quelque chose d'essentiel qu'il nous faut aborder - et je vous en laisserai le temps à vous congédier maintenant - qu'il nous faut aborder cet éclairage que peuvent prendre l'un de l'autre Aristote et Freud d'interroger comment pourrait bien s'épingler de se traverser l'un l'autre, dont Aristote au Livre 7^e de la dite Ethique à Nicomaque pose la question à propos du plaisir : comme le plaisir c'est de façon non douteuse ce qui lui paraît le plus sûr à se référer à la jouissance - ni plus ni moins - il pose sans aucun doute que c'est là quelque chose qui ne peut que se distinguer du besoin, ces besoins dont je suis parti dans ma première phrase; là il s'agit, dit-il, de ce qu'il encadre de la génération, c'est-à-dire de ce qui se rapporte au mouvement. Pour lui Aristote le mouvement en raison de ce qu'il a mis au centre de son monde, ce monde à jamais maintenant foutu le camp à veau-l'eau, ce qu'il a mis au centre, le moteur immobile, c'est dans la ligne de ce qui suit immédiatement, à

savoir le mouvement de ce moteur immobile, c'est caisé; c'est un peu plus loin encore pour ce qu'il en est de ce qui naît et de ce qui meurt, de ce qui s'engendre et se corrompt, que les besoins bien sûr se situent et les besoins ça se satisfait par le mouvement. Chose étrange, comment se fait-il que nous devions sous la plume de FREUD précisément retrouver cela dans l'articulation de ce qu'il en est du principe ^{du plaisir} quelle équivoque fait que dans FREUD le principe du plaisir ne s'évoque que de ce qui vient d'excitation et de ce que cette excitation provoque de mouvement pour s'y dérober ? Quelle chose étrange que ce soit là ce qui vient sous la plume de FREUD à devoir être traduit par principe de plaisir quand dans Aristote ^{assurément} il y a là quelque chose qui ne peut être considéré que comme une appellation de peine, mais sûrement pas ^{comme} un plaisir; si Aristote vient à épingler quelque part ce qu'il est du plaisir, ça ne saurait être que dans ce qu'il appelle et qu'on ne peut traduire en Français que comme une activité, ce qu'il appelle *ἐρέργειν* et dans l'occasion encore *ἐν* en a-t-il que de choisir qu'il peut prononcer à cette fonction d'éclairer ce qu'il en est du plaisir. Chose très étrange, chose très étrange, les exemples qu'il en donne, et bien sûr non sans cohérence, ce sont le *"voie"* - c'est là pour lui où réside le plaisir suprême et au même temps celui qu'il distingue du niveau où il plaçait la *γάρβασ*, la génération de quelque chose, celle qu'il appuie du cœur, du centre du pur plaisir - nulle peine n'a besoin de précéder le fait que nous voyons pour que voir soit un plaisir; c'est amusant que mis sur ce pied, mis sur cette voie de poser comme ça la question, il lui faille *consultez toujours le Livre 7* - mettre en avant quoi ? ce que le Français ne peut traduire autrement, faute de mot qui ne soit équivoque, que *"adorer"*. Ici Aristote met sur le même plan l'*κρίσις* - ce qui est étrange - l'affection que la vision, et il en a un vif sentiment de la diversité de la chose et aussi que le plaisir - si opposé que semble ce second sens au premier -

le plaisir peut s'en trouver supporté. Il y ajoute troisième-
ment "l'entendre".

Bon, puisque nous arrivons tout près de 45, je peux
bien amorcer, ne pas vous laisser en devinette la remarque
qu'à s'avancer sur cette voie, mais ne reconnaissez-vous pas
que sur cette voie dont après tout il faut que nous ayons déjà
fait le pas que je vous ai dit tout à l'heure, de voir que la
jouissance se réfère centralement à celle-là qu'il ne faut pas,
qu'il ne faudrait pour qu'il y ait rapport sexuel, mais qui y
reste toute entière accrochée, ce qui surgit cela vous pointe
l'épingleage d'où le désigne Aristote, mais quel ? c'est très
exactement ce que l'expérience analytique nous permet de repé-
rer comme étant d'au moins un côté de l'identification sexuelle
le côté mâle pour le nommer, ce qui se repère d'être l'objet
justement, l'objet qui se met à la place de ce qui de l'autre
ne saurait être aperçu. C'est pour autant que l'objet a joué
quelque part, et d'un départ, d'un seul du mâle, le rôle de ce
qui vient à la place du partenaire manquant, que se constitue
mais quoi? ce dont nous avons l'usage de le voir surgir
aussi à la place du réel, à savoir la fantasme - et je suis
presque au regret d'en avoir de cette face dit assez, ce qui
veut dire toujours trop dire, puisque si on ne voit pas la dif-
férence, la différence radicale de ce qui se produit de l'autre
côté, à savoir à partir - je ne peux pas dire de "la femme"
puisque c'est justement ce que la prochaine fois j'essaierai
d'énoncer d'une façon qui se tienne, qui se tienne et soit as-
sez complète pour que vous puissiez vous en supporter le temps
que durera ensuite la reprise, c'est-à-dire un demi-mois - que
du côté de la femme - marquez ce "la" de ce trait oblique dont
je désigne chaque fois que j'en ai l'occasion ce qui doit se
barrer - à partir de ~~la~~ femme c'est d'autre chose que de l'ob-
jet a. - je vous énoncerai la prochaine fois - qu'il s'agit
dans ce qui vient à suppléer ce rapport sexuel n'être pas.



Ceci est une
Version M.C.
G.T.

Je peux bien vous avouer que j'espérais que les vacances des scolaires auraient éclairci notre assistance, il y a trop longtemps que je désirerais vous parler comme ça, en me promenant/entre vous, ça faciliterait certaines choses, me semble-t-il, mais enfin puisque cette satisfaction m'est refusée, j'en reviens à ce dont je suis parti la dernière fois, de ce que j'ai appelé notre satisfaction ; cette satisfaction de la parole, une autre satisfaction celle, je me répète, ce début de ce que j'ai dit la dernière fois, celle qui répond à la jouissance qu'il fallait juste, juste pour que ça se passe entre ce que j'abrègerai, de les appeler l'homme et la femme et qui est la jouissance phallique. Notez, ici, la modification qu'introduit ce mot juste, ce juste, ce justement est un tout juste, tout juste réussi qui je pense, vous est sensible de donner justement l'envers du raté, ça réussit tout juste et déjà nous voici là portés puisque la dernière fois, du moins je l'espère, le plus grand nombre était là qui sait que j'étais parti d'ARISTOTE, de voir là, en somme, justifié ce qu'ARISTOTE apporte, de la notion de la justice comme le juste milieu. Peut-être certains d'entre vous ont-ils vu quand j'ai introduit ce tout qui est dans le tout juste que j'ai fait là une sorte de contournement, de contournement qui était pour éviter le mot de prosdiorisme qui désigne justement ce tout; ce "kelt" à l'occasion qui ne manque dans une aucune langue. Que ce soit le prosdiorisme, le tout qui dans l'occasion vient à nous faire glisser de la justice d'ARISTOTE à la justesse, à la réussite de justesse, c'est bien là ce qui me légitime à avoir d'abord produit cette entrée d'ARISTOTE du fait que ça ne se comprend pas tout de suite comme ça et que, somme toute, ARISTOTE s'il ne se comprend



pas si aisément en raison de la distance qui nous sépare de lui, c'est bien là ce qui me justifiait quant à moi à vous dire que lire n'est pas du tout quelque chose qui nous oblige à comprendre, il faut le lire d'abord et c'est bien ce qui fait qu'aujourd'hui, peut-être d'une façon qui apparaîtra à certains de paradoxe, je vais vous conseiller de lire un livre dont le moins qu'on puisse dire c'est qu'il me concerne, ce livre s'appelle "Le Titre de la Lettre", il est paru aux éditions Galilée, collection "A la lettre", je ne vous en dirai pas les auteurs qui ne semblent, en l'occasion, jouer plutôt le rôle de sous-fifres mais ce n'est pas pour autant diminuer leur travail car je dirai que c'est quant à moi avec la plus grande satisfaction que je l'ai lu et c'est, en somme, l'épreuve à laquelle je ^{désirerais} soumettre votre auditoire plutôt que de recommander de faire clairon à l'apparition de tel ou tel livre. Ce livre écrit, en somme, dans les plus mauvaises intentions comme vous pourrez le constater à la trentaine de dernières pages est quand même un livre dont je ne saurais trop encourager la diffusion. Je peux dire d'une certaine façon que s'il s'agit de lire je n'ai jamais ^{été} si bien lu au point de pouvoir dire, d'un certain côté je pourrais dire avec tellement d'amour. Bien sûr, comme il s'avère dans la chute du livre, c'est un amour dont le moins qu'on puisse dire est que sa doublure habituelle dans la théorie analytique n'est pas sans pouvoir être évoquée. Il me semble que cela serait trop dire et puis peut-être même est-ce trop en dire que de mettre là-dedans d'une façon quelconque les sujets, ça serait peut-être là trop les reconnaître en tant que sujets que d'évoquer leurs sentiments. C'est un modèle de bonne lecture au point que je peux dire que je regrette de n'avoir obtenu de ceux qui me sont proches jamais rien qui à mes yeux soit équivalent. Les auteurs puisqu'il faut bien tout de même que je les désigne ont cru devoir se limiter et, mon Dieu, pourquoi ne pas les



en complimenter, puisque la condition d'une lecture c'est évidemment qu'elle soit en place, qu'elle s'impose à elle-même des limites, ils se sont attachés à mon article, à cet article recueilli dans mes "Ecrits" qui s'appelle "D'instance de la lettre", je peux dire que pour ponctuer, par exemple, ce qui me distingue de ce qui peut être compris de SAUSSURE, je ne dis pas plus, ce qui m'en distingue et ce qui fait que je l'ai, comme ils disent, détourné, on ne peut vraiment pas mieux faire à quoi cela mène de fil en aiguille à cette impasse qui est bien celle que je désigne concernant ce qu'il en est dans le discours, dans le discours analytique de l'abord de la vérité et de ses paradoxes, c'est là, sans doute, quelque chose où à la fin je ne sais quoi et je n'ai pas autrement à le sonder, je ne sais quoi échappe à ceux qui se sont imposé cet extraordinaire travail ; tout se passant donc comme si ce soit justement à l'impasse où tout mon discours est fait pour les mener qu'ils se tiennent quitte, qu'ils se déclarent ou me déclarent ce qui revient au même au point où ils en parviennent être mais justement c'est là où je trouve tout à fait indiqué que vous vous affrontiez vous-mêmes, je me souligne, jusqu'aux conclusions dont vous verrez que, somme toute, on peut qualifier de sans gêne jusqu'à ses conclusions le travail se poursuit d'une façon où moi je ne puis reconnaître qu'une valeur d'éclaircissement, que lumière, tout à fait saisissant. Si cela pouvait, par hasard, éclaircir un petit peu vos rangs étant donné ce par quoi j'ai commencé, je n'y verrais pour moi qu'avantage mais, après tout, je ne suis pas sûr parce que, pourquoi puisque vous êtes toujours ici aussi nombreux, ne pas vous faire confiance, que rien/^{enfin}ne vous rebute assurément ; jusqu'à ces trente ou vingt dernières pages, je ne les ai pas comptées parce que à la vérité ce sont celles-là

celles-là seulement que j'ai lues en diagonale, les autres vous seront d'un confort que, somme toute, je peux vous souhaiter.

Là-dessus, ce que j'ai, aujourd'hui, à vous dire c'est bien ce que je vous ai annoncé la dernière fois c'est à savoir de pousser plus loin ce qu'il en est quant à ce sur quoi j'ai terminé, c'est à savoir la conséquence de ce que j'ai cru non certes sans avoir longtemps cheminé pour autant, de ce que j'ai cru devoir énoncer de ce qu'il y a entre les sexes, entre les sexes chez l'être parlant qui de rapport ne fasse pas et comment, en somme, c'est à partir de là seulement que se puisse énoncer ce qui à ce rapport supplée. Il y a longtemps que, là-dessus, j'ai scandé d'un certain "y a de l'un" ce qui fait le premier pas dans cette démarche. Ce "y a de l'un", c'est le cas de le dire, ça n'est pas simple, bien sûr dans la psychanalyse ou plus exactement, puisqu'il faut bien le dire, dans le discours de FREUD, ceci s'annonce de l'éros, de l'éros défini comme fusion de ce qui de deux fait un. Et à partir de là, mon Dieu, de proche en proche et sans s'étendre à ne faire qu'un d'une multitude immense. Mayennant quoi, comme il est clair, que n'être tous, tant que vous êtes ici, multitude assurément, non seulement ne faites pas qu'un mais n'avez aucune chance ne fusse à communier comme on dit dans la parole, d'y parvenir comme il se démontre que trop et tous les jours, il faut bien que FREUD fasse surgir cet autre facteur qui doit bien faire obstacle à cet éros universel sous la forme du thanatos de la réduction à la poussière. C'est évidemment chose permise métaphoriquement à FREUD grâce à cette bienheureuse découverte des deux unités du germe : cet ovule et ce spermatozoïde dont grossièrement, l'on pourrait dire, que c'est de leur fusion que s'engendre quoi ? Un nouvel être et

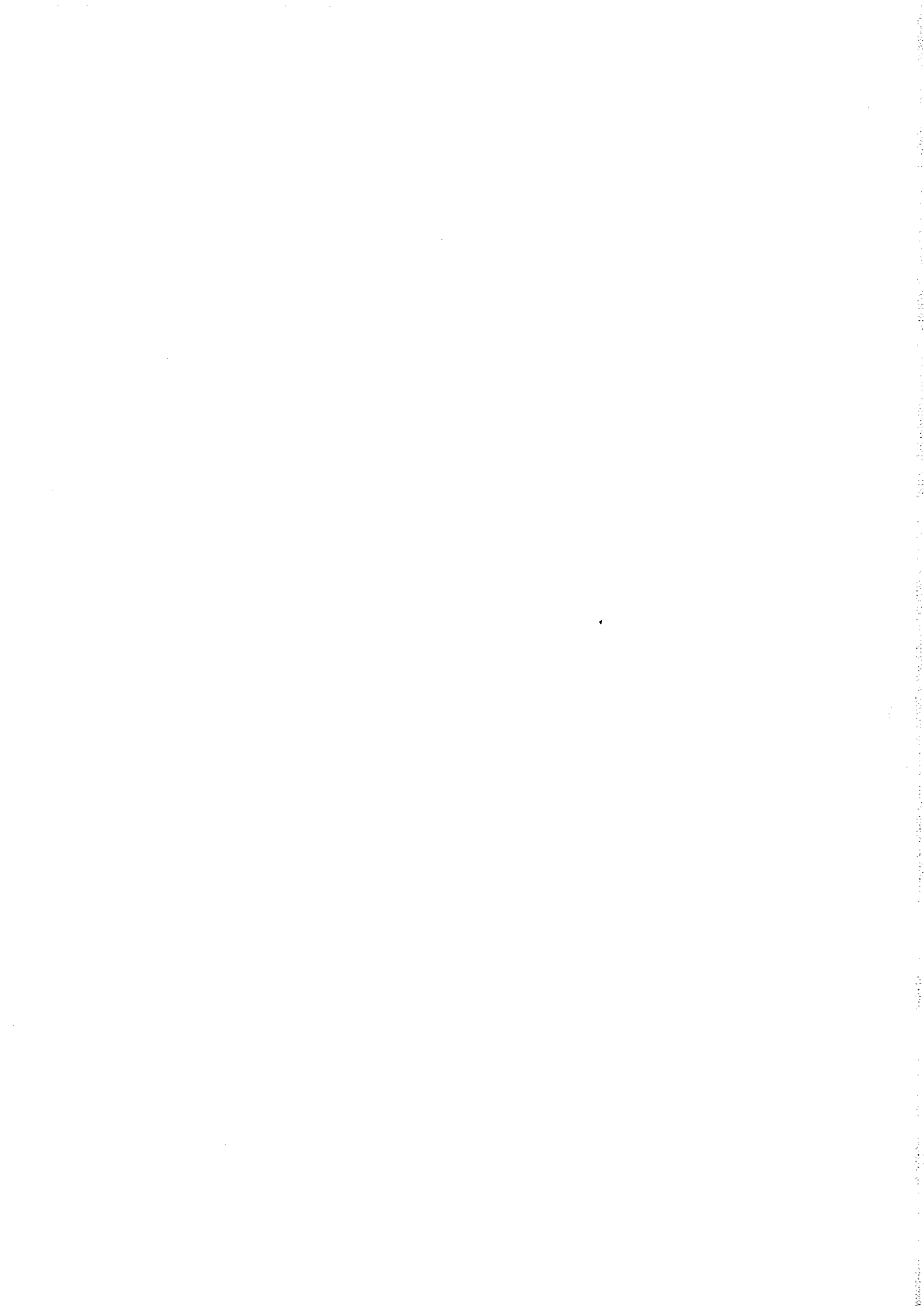
aussi bien, à se limiter, à deux éléments qui se conjoignent à ceci près qu'il est bien clair qu'à regarder les choses de plus près la chose ne va pas sans une méiose, sans une soustraction tout à fait manifeste au moins pour l'un des deux, je veux dire, juste d'avant le moment même où la conjonction se produit, la soustraction de certains éléments qui, bien sûr, ne sont pas pour rien dans l'opération finale. Mais la métaphore biologique est assurément ici encore beaucoup moins qu'ailleurs ce qui peut suffire à nous conforter. Si l'inconscient est bien ce que je dis d'être structuré comme un langage c'est au niveau de la langue qu'il nous faut interroger cet un. Cet un dont, bien entendu, la suite des siècles a fait retentissement, résonance infinie, ai-je besoin ici d'évoquer les néoplatoniciens et toute la suite, peut-être aurai-je encore tout à l'heure à mentionner très rapidement cette aventure puisque ce qu'il me faut, aujourd'hui, c'est très proprement désigner d'où la chose non seulement peut mais doit être prise de notre discours, de ce discours nouveau, de ce renouvellement qu'apporte dans le domaine de l'éros ce que notre expérience apporte.

Il faut bien partir de ceci que ce "y a de l'un" est à prendre de l'accent qu'il y a de l'un mais justement puisqu'il n'y a pas de rapport, qu'il y a de l'un et de l'un tout seul. Que c'est de là que se saisit le nerf de ce qu'il en est concernant^{ce} qu'après tout il nous faut bien appeler du nom dont la chose retentit tout au cours des siècles à savoir celui de l'amour. Dans l'analyse, nous n'avons à faire qu'à ça, et ce n'est pas par une autre voie qu'elle opère. Voie singulière à ce qu'elle seule ait permis de dégager ce dont moi qui vous parle j'ai cru devoir le supporter, je veux dire ce transfert et nommément en tant qu'il ne se distingue



pas de l'amour, de la formule le sujet supposé savoir. Et là je pense que tout au long de ce que je vais aujourd'hui avoir à énoncer, je ne puis pas manquer de marquer la résonance nouvelle que peut prendre pour vous tout ce qui va suivre, ce terme de savoir. Peut-être, même, dans ce que tout à l'heure vous m'avez vu flotter, reculer, hésiter, à faire verser d'un sens ou de l'autre l'amour ou de ce qu'on appelle encore la haine, pensez qu'en somme si, comme vous le constaterez, ce à quoi je vous invite expressément à prendre part, à savoir à une lecture dont la pointe est faite pour ^{disons} me déconsidérer, ce qui n'est certes pas devant quoi peut reculer quelqu'un qui ne parle, en somme, que de la désidération et qui ne vise rien d'autre et qu'en somme, là où cette pointe porte ou plus exactement paraît aux auteurs soutenable c'est justement d'une ^{des} supposition de mon savoir et pourquoi pas s'il s'avère que ce doit être là la condition de ce que j'ai appelé la lecture ? Que sais-je, après tout, que puis-je présumer de ce que savait ARISTOTE ? Peut-être mieux je le lirai à mesure que ce savoir je le lui suppose moins. Telle est la condition d'une stricte mise à l'épreuve de la lecture et c'est là celle dont en somme je ne n'esquive pas. Il est certes difficile et il serait peu conforme à ce qu'en fait il nous est offert de lire par ce qui du langage existe à savoir ce qui vient à se tramer des faits de son ravinement. Vous savez que c'est ainsi que j'en définis l'écrit. Il serait, ne semble-t-il, dédaigneux de au moins ne pas ^{de} traverser, / faire échouer, ce qui au cours des âges et d'une pensée qui s'est appelée, je dois dire improprement, philosophique, de ce qui au cours des âges s'est élaboré sur l'amour. Je ne vais pas faire ici une revue générale, mais je pense que, vu le genre de tête que je vois ici faire

flocon, vous devez quand même avoir entendu parler que du côté de la philosophie l'amour de Dieu dans cette affaire a tenu une certaine place et qu'il y a là un fait massif dont au moins latéralement le discours analytique ne peut pas ne pas tenir compte. Comme ça, des personnes bien intentionnées, c'est bien pire que celles qui le sont mal, des personnes bien intentionnées quand, comme on dit quelque part, dans ce livret, j'ai été à ce qui est là écrit exclu de Sainte Anne, je n'ai pas été exclu, je me suis retiré, c'est très différent, mais enfin qu'importe, nous n'en sommes pas là, d'autant plus que ces termes : d'exclu, d'exclure ont dans notre topologie toute leur importance. Des personnes bien intentionnées se sont trouvées, en somme, surprises d'avoir écho, ce n'était qu'un écho, mais comme ces personnes étaient, mon Dieu, il faut bien le dire de la pure tradition philosophique et de celle qui se réclame, c'est bien en ça que je la dis pure, y a rien de plus philosophique que le matérialisme et le matérialisme sera obligé, Dieu sait pourquoi, c'est le cas de le dire d'être en garde contre ce Dieu dont j'ai dit qu'il a dominé dans la philosophie tout le débat de l'amour. Le moins qu'on puisse dire est qu'une certaine gêne vu le pont, le tremplin, le maintien pour moi d'une audience qui m'était offert à partir de cette intervention chaleureuse, c'est que je mettais entre l'homme et la femme un certain Autre dont y avait au dire de ceux qui/faisaient/véhicules ^{se les} bénévoles de cet écho un certain hôte qui n'avait bien l'air que d'être le bon vieux Dieu de toujours. Pour moi, il me paraît sensible que pour ce qui est du bon vieux Dieu cet Autre, cet Autre avancé alors, alors au temps de l'instance de la lettre, cet Autre avancé alors comme lieu de la parole ne peut s'inscrire qu'en vérité, cet Autre était quand même bien une façon, je peux même



pas dire de laïciser, d'exorciser ce bon vieux Dieu ; mais qu'importe, après tout qui sait, il y a bien des gens qui me font compliment dans je ne sais lequel des dernier ou avant-dernier séminaires d'avoir su poser que Dieu n'existe pas. Evidemment ils entendent, mais hélas ils comprennent et ce qu'ils comprennent m'est un peu précipité. Je m'en vais peut-être plutôt, aujourd'hui, vous montrer en quoi, justement, il existe ce bon vieux Dieu, le mode sur lequel il existe ne plaira peut-être pas tout à fait à tout le monde et notamment pas aux théologiens qui sont, je l'ai dit depuis longtemps, bien plus forts que moi à se passer de son existence. Malheureusement je ne suis pas tout à fait dans la même position, parce que, justement, j'ai affaire à l'Autre et que cet Autre, cet Autre qui s'il n'y en a qu'un, tout seul, doit bien avoir quelque rapport avec ce qui alors apparaît de l'autre sexe, cet Autre je suis bien forcé d'en tenir compte et chacun sait qu'après tout je ne me suis pas refusé dans cette même année que j'évoquais la dernière fois de l'éthique de la psychanalyse, de me référer à l'amour courtois. L'amour courtois qu'est-ce que c'est ? C'était cette espèce, cette façon tout à fait raffinée de suppléer à l'absence de rapport sexuel en feignant que c'est nous qui y mettions obstacle. Ça c'est vraiment la chose la plus formidable qu'on ait jamais tentée. Mais comment en dénoncer la feinte ? Bien sûr, je passe sur ceci que pour ce qui est des matérialistes, ça serait une magnifique façon, au lieu d'être là à flotter sur le paradoxe que ce soit apparu à l'époque féodale de devoir au contraire, comment, sans ça, ça s'enra^{cine} comment c'est du discours de la féalité, de la fidélité à la personne et pour tout dire au dernier terme de ce qu'est toujours la personne à savoir le discours du maître, ce serait la plus splendide façon de voir combien



était nécessaire à l'homme dont la dame était entièrement au sens le plus servile, asservie la sujette, comment c'était la seule façon de s'en tirer avec élégance concernant ce dont il s'agit et qui est le fondement, à savoir l'absence du rapport sexuel, mais enfin j'aurai à faire plus tard, je le reprendrai, il faut qu'aujourd'hui je fende un certain champ, j'aurai à faire à cette notion de l'obstacle qui est dans ARISTOTE, parce que malgré tout je préfère quand même ARISTOTE à Jaufré RUDEL, ce qui dans ARISTOTE s'appelle justement l'obstacle, l'enstasis. Mes lecteurs, mes lecteurs dont je vous le répète il faut tous que vous achetiez tout à l'heure le livre, mes lecteurs ont même trouvé ça à savoir que l'instance qu'ils interrogent avec un soin et une précaution, je vous dis j'ai jamais vu un seul de mes élèves faire un travail pareil, hélas ! Personne ne prendra jamais au sérieux ce que j'écris, sauf bien entendu ceux dont j'ai dit tout à l'heure, incidemment, qu'ils me haïssent sous prétexte qu'ils me dé-supposent le savoir, qu'importe ! Ils ont été jusqu'à découvrir l'enstasis, l'obstacle logique aristotélicien que j'avais gardé pour la bonne bouche avec sur cette instance de la lettre il est vrai qu'ils ne voient pas le rapport, ils ne le mettent qu'en note, mais ils sont tellement bien habitués à travailler, surtout quand quelque chose les anime, le désir, par exemple, de décrocher une maîtrise, c'est le cas de le dire, plus que jamais, ils ont aussi sorti ça à la note de je ne sais plus quelle page à laquelle je vous prie de reporter, comme ça ça vous permettra de consulter ARISTOTE et vous saurez tout quand j'aborderai enfin cette histoire de l'enstasis . Bon, où il est l'enstasis c'est tuant ! Naturellement je ne retrouverai pas la page quand d'est au moment où il faudrait que je la sorte, voilà page 27, 28 et 29, vous



pouvez lire le morceau de la rhétorique, les deux morceaux des topiques qui vous permettront de comprendre tout de suite ce que je veux dire quand je relirai Aristote, plus exactement quand j'essaierai de réintégrer dans Aristote mes quatre formules : le \bar{V} (x), le $\bar{\Phi}$ (x) barré, et la suite. Pourquoi les matérialistes s'indigneraient-ils que, comme^{de} toujours, et même pourquoi pas, je mets Dieu en tiers dans l'affaire de l'amour humain. Je suppose qu'aux matérialistes il leur arrive quand même d'en connaître un bout sur le ménage à trois.

Essayons d'avancer sur ce qui résulte de ce pas à faire dont rien ne témoigne que je ne sache pas ce que j'ai à dire encore à ce niveau, ici, où je vous parle. Le moins que je puisse dire c'est de pouvoir au moins s'y poser, vous avoir fait admettre que j'admets, que pour ce qui est de l'Etre, et en décalage de ce livre, décalage ouvert jusqu'à la fin, c'est de me supposer, et avec ça on peut tout faire, une ontologie ou ce qui revient au même : un système. L'honnêteté fait que quand même dans le diagramme circulaire où scindisant se noue ce que j'avance de l'instance de la lettre, c'est en lignes pointillées, à juste titre, car il ne pèse guère, sont mis les enveloppants, tous mes énoncés, les noms des principaux philosophes dans l'ontologie générale desquels j'insérerais mon prétendu système. Disons, pour moi, qu'il ne peut pas être ambigu que, au moins pour ce que j'ai articulé dans les dernières années, cet Etre tel qu'il se soutient dans la tradition philosophique, c'est-à-dire qui s'assoit dans le penser lui-même, censé en être le corrélat.



A ceci, j'oppose que dans cette affaire même nous sommes joués par la jouissance, que la pensée est jouissance, que ce qu'apporte le discours analytique, c'est à ceci qui était déjà amorcé dans la "philosophie" de l'Etre, à savoir, qu'il y a jouissance de l'Etre, je dirais même plus si je voulais parler de l'Ethique à Nicomaque, c'est parce que, justement, la trace y est, que ce que cherche Aristote, et qui a ouvert la voie à tout ce qui a traîné ensuite après lui, c'est : qu'est-ce que c'est cette jouissance de l'Etre, dont un Saint Thomas n'aura ensuite aucune peine à changer cette théorie comme on l'appelle, comme l'appelle l'Abbé Rousselot dont je vous parlais la dernière fois, la théorie physique de l'amour, c'est à savoir qu'après/le premier être dont nous ayons le sentiment c'est le nôtre être et tout ce qui est pour le bien de notre être sera de ce fait jouissance de l'Etre Suprême, c'est-à-dire de Dieu. Qu'en aimant Dieu, pour tout dire, c'est nous-même et qu'à nous aimer d'abord nous-même, charité bien ordonnée.. comme on dit, nous faisons à Dieu l'hommage qui convient. A ceci, ce que j'oppose comme être, c'est si l'on veut à tout prix, si l'on veut que je me serve de ce terme ce que ce dont témoigne dès les premières pages de lecture, de ce petit volume : l'Etre de la signifiante. L'Etre de la signifiante, je ne vois pas en quoi je dérois aux idéaux, parce que c'est tout à fait au dehors des limites de son épure au matérialisme, en dehors de son épure de reconnaître que la raison de cet être de la signifiante, c'est la jouissance en tant qu'elle est jouissance du corps. Seulement un corps depuis Démocrite ça ne paraît pas assez matérialiste, il faut trouver les atomes, la vision, l'odoration et



tout ce qui s'ensuit , tout ça est absolument solidaire, ce n'est pas pour rien si Aristote, même s'il fait le le dégoûté , cite Démocrite et s'appuie sur lui. L'atome c'est simplement un élément de signifiante volant, on a toutes les peines du monde à s'en tirer quand on retient seulement ce qui fait l'élément élément , à savoir : qu'il est unique, alors qu'il faudrait un peu introduire l'autre, à savoir les différences.

La jouissance du corps , s'il n'y a pas de rapport sexuel , il faudrait voir en quoi ça peut y servir. Il me semble avoir déjà scandé : pour prendre choses
les : du côté où c'est logiquement que quanteur A c'est à -dire tout X est fonction mathématique de $\bar{\Phi}(X)$, c'est-à-dire du côté où se range, en somme parfois

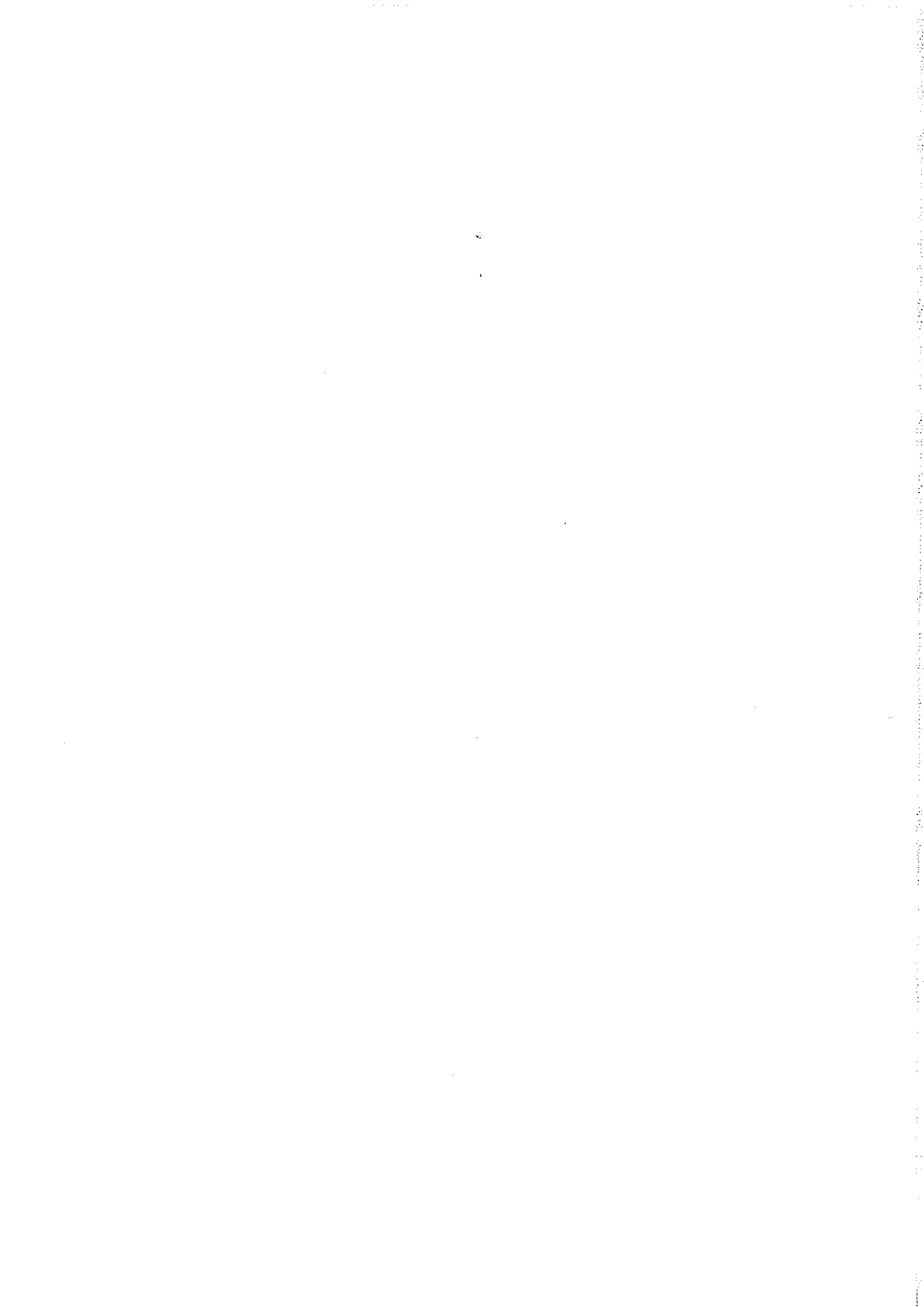
si ça leur fait plaisir, chacun ses armes, il y a des femmes phalliques. Il est clair que la fonction phallique n'empêche pas les hommes d'être homosexuels mais que c'est aussi bien elle qui leur sert à se situer comme hommes et à porter la
dont j'ai
femme. Comme ce à parler est autre chose que la femme précisément, je vais vite parce que je suppose que je vous l'ai déjà assez seriné pour que vous l'ayez encore dans la tête, je dis qu'à moins de castration c'est-à-dire de quelque chose qui dit non à cette fonction phallique et Dieu sait que c'est pas tout simple, y a aucune chance : l'homme est jouissance du corps de la femme, autrement dit fasse l'amour, c'est le résultat de l'expérience analytique, ça n'empêche pas qu'il peut la désirer de toutes les façons, même quand cette condition n'est pas réalisée, non seulement il la désire mais il lui fait toute sorte de chose qui ressemble étonnamment



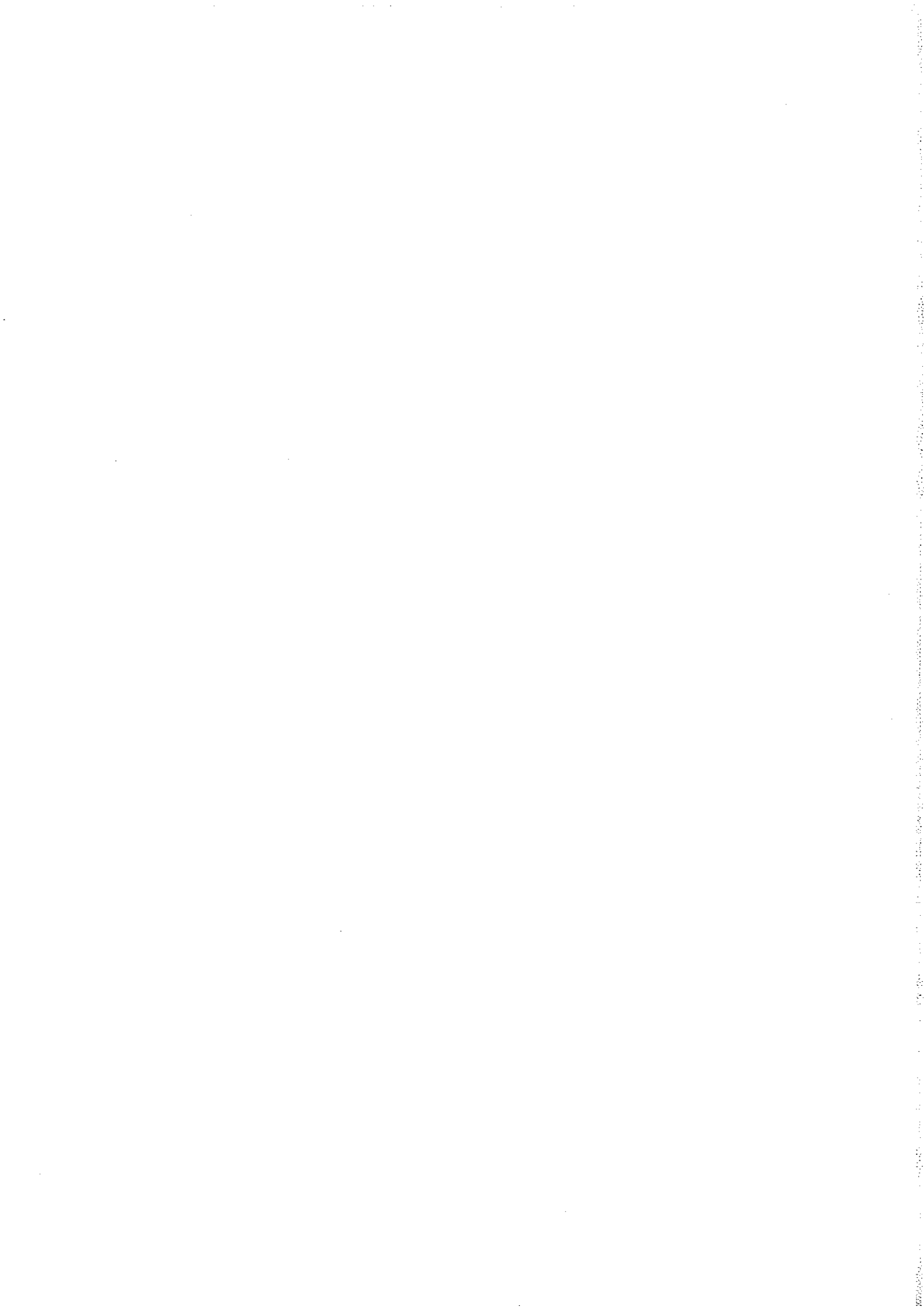
à l'amour, contrairement à ce qu'avance FREUD, c'est l'homme je veux dire celui qui se trouve mâle sans savoir qu'en faire, tout en étant être parlant, aborde la femme, comme on dit, qu'il peut même croire qu'il l'aborde parce qu'à cet égard les convictions dont je parlais la dernière fois, les convictions ne manquent pas ; seulement ce qu'il aborde parce que c'est là la cause de son désir c'est ce que j'ai désigné de l'objet a. C'est là l'acte d'amour, justement, faire l'amour comme le nom l'indique c'est de la poésie ; il y a un monde entre la poésie et l'acte. L'acte d'amour c'est la perversion polymorphe du mâle, ceci chez l'être parlant. Il n'y a rien de plus assuré, de plus cohérent, de plus strict quant au discours freudien. Ce que j'ai encore une demi-heure pour essayer de vous introduire, si j'ose m'exprimer ainsi, c'est ce qu'il en est du côté de la femme. Alors, de deux choses l'une ou ce que j'écris n'a aucun sens, c'est la conclusion de ce petit livre et c'est pour ça que je vous prie de vous y ^{reporter} ou quand j'écris ceci : qui se lie^e, qui se lie d'une fonction, je dois dire inhabituelle, non écrite, même dans la logique des quanteurs, à savoir la barre, la négation portant sur le pas tout et pas sur la fonction. Quand je dis/que se range, si je puis m'exprimer ainsi, se range sous la bannière des femmes un être parlant quelconque c'est à partir de ceci qu'il se fonde de d'être pas tout et comme tel à se ranger dans la fonction phallique. C'est ça qui définit, attendez là, la, la, la, la, la quoi ? La femme justement, à ceci près que la femme, mettons lui un grand f, pendant que nous y sommes, ça sera gentil, à ceci près que la Femme ça ne peut s'écrire qu'à barrer l'a. Y a pas la femme article défini pour désigner l'universel, y a pas la femme puisque, j'ai dé jà risqué le terme et pourquoi y regarderai-je à deux fois, puisque

de son essence elle n'est pas toute ; de sorte que pour accentuer quelque chose dont je vois mes élèves beaucoup moins attachés à ma lecture, que le moindre ^{le} sous-fifre quand il est animé dans/désir d'avoir une maîtrise, y a pas un seul de mes élèves qui ne fait je ne sais quel cafouillage sur le je ne sais pas quoi le manque de signifiant, le signifiant et le manque de signifiant, et autre bafouillage à propos du phallus alors que je vous désigne dans ce ^{c i} ~~la~~, le signifiant malgré tout courant et même indispensable, la preuve c'est que déjà tout à l'heure j'ai parlé de l'homme et de la femme, oui, il est indispensable c'est un signifiant ce la, c'est par ce la que se symbolise le signifiant, le signifiant dont il est tout à fait indispensable de marquer la place, qui ne peut pas être laissée vide de ceci que ce la est le signifiant dont le propre est de, il est le seul qui ne peut rien signifier et ceci seulement de fonder le statut de la femme dans ceci qu'elle n'est pas toute, ce qui ne permet pas de parler de la femme. Mais, par contre, s'il n'y a de femme, si je puis dire, qu'exclue dans la nature des choses qui est la nature des mots, il faut bien dire ^{rai} que ce que j'avance là quand même ça peut se dire parce que je ^{di} quelque chose pour l'instant, dont elles-mêmes se plaignent assez, /c'est bien de ça, simplement elles ne savent pas ce qu'elles disent, c'est toute la différence entre elles et moi.

S'il n'y a donc de femmes qu'exclues par la nature des choses, comme la femme il n'en reste pas moins que si elle est exclue par la nature des choses, c'est ^{de} justement/ceci que d'être pas toute, elle s'assure comme la femme de ceci, que par rapport à ce que désigne de jouissance la fonction phallique, elles ont, si je puis dire, une jouissance supplémentaire. Vous remarquerez que j'ai dit



supplémentaire parce que si j'avais dit complémentaire cù nous en serions, on retournerait dans le tout. Elles s'en tiennent, aucune s'en tient d'être pas toute à la jouissance de ce dont il s'agit quand même et, mon Dieu, d'une façon générale quoi. On aurait bien tort quand même de ne pas voir que, contrairement à ce qui se dit, c'est quand même les femmes qui possèdent les hommes, non ! au niveau du populaire et c'est pour ça que je ne parle jamais vraiment, sauf de temps en temps probablement, je dois bien un peu baver comme tout le monde, mais enfin en général je dis des choses importantes et quand je remarque le populaire appelle la femme la bourgeoise, c'est bien ça que ça veut dire. C'est que pour être à la porte c'est lui qui l'est mais pas elle. Donc le phallus, son homme comme elle dit, depuis RABELAIS on sait que ça ne lui est pas indifférent, seulement toute la question est là. Elle a divers mode de l'aborder ce phallus et de se le garder et même que ça joue parce que c'est pas parce qu'elle est pas toute dans la fonction phallique qu'elle y est pas du tout, elle y est pas pas du tout, elle y est à plein, mais il y a quelque chose en plus, c'est en plus, faites attention, gardez vous d'en prendre trop vite les échos ! Je ne peux pas le désigner mieux ni autrement que ce qui faut que je tranche et que j'aie vite : y a une jouissance puisque nous nous en tenons à la jouissance/^{jouissance} du corps, il y a une jouissance qui est, si je puis m'exprimer ainsi, parce qu'après tout pourquoi pas faire un titre de livre, c'est pour le prochain de la collection Galilée "Au-delà du phallus", ça serait mignon et puis ça donnerait une autre consistance au M.L.F., jouissance au-delà du phallus, si vous vous êtes pas encore aperçu que je parle naturellement ici au quelque semblant d'homme que je vois par ci, par là, heureusement que pour la plupart je ne les



connais pas comme ça je ne préjuge de rien, pour les autres... Il y a quelque chose que peut-être les quelques semblant d'hommes en question ont pu remarquer, comme ça, de temps en temps, entre deux portes, il y a quelque chose qui les secoue ou qui les secoure et quand vous regardez en plus l'étymologie de ces deux mots dans ce fameux "Eloch von Wartbourg" dont je fais mes délices et dont je suis sûr que vous ne l'avez même pas chacun dans votre bibliothèque, vous verrez que le rapport qu'il y a entre secouer et secourir, c'est pas des choses qui arrivent pas hasard quand même, ya une jouissance disons le mot à elle à "stelle" qui n'existe pas, qui ne signifie rien, il y a une jouissance, il y a une jouissance à elle dont peut-être elle-même ne sait rien sinon qu'elle l'éprouve, ça elle le sait, elle le sait, bien sûr, quand ça arrive, ça ne leur arrive pas à toutes mais enfin sur le sujet de la prétendue frigidité, après tout, il faut faire la part de la mode aussi, puis des rapports entre les hommes et les femmes. C'est très important parce que bien entendu tout ça comme dans l'amour courtois tout ça est dans le discours hélas de FREUD, recouvert, comme ça, par de menues considérations qui ont exercé leur ravage tout comme l'amour courtois, toute sorte de menues considérations sur la jouissance clitoridienne, sur la jouissance qu'on appelle comme on peut, l'autre justement, celle que je suis en train d'essayer de vous faire aborder par la voie logique, parce que jusqu'à nouvel ordre il n'y en a pas d'autre. Il y a une chose certaine et qui laisse quand même, depuis le temps, quelque chance à ce que j'avance, que de ces jouissances, la femme, elle ne sait rien, c'est que depuis le temps quand même qu'on les supplie, qu'on les supplie à genoux, et je parlais la dernière fois des psychanalistes femmes, d'essayer quand même de nous le



dire, d'approcher ça, hé bân ! motus. On a jamais rien pu en tirer, alors on appelle ça comme on peut, vaginale, le postérieur du museau de l'utérus, et-
 'autres conneries, c'est le cas de le dire !... Mais : après tout si simplement elle l'éprouvait, je n'en savais rien. Vous ne permettez aussi de jeter beaucoup de doutes, là, du côté de la fameuse frigidité dont je parlais tout à l'heure, qui est aussi un thème, un thème littéraire, ça vaudrait quand même qu'on s'y arrête parce que, figurez-vous, depuis ces quelques jours^r que je passe, enfin ces quelques jours, je fais que ça depuis que j'ai vingt ans passons, à explorer les philosophes sur ce sujet de l'amour, naturellement j'ai pas tout de suite centré ça sur cette affaire de l'amour, mais enfin ça m'est venu dans un temps avec justement l'abbé ROUSSELOT dont je vous parlais tout à l'heure, et puis toute la querelle de l'amour physique et de l'amour extatique, comme ils disent, je comprends que GILSON ne l'ai pas trouvée très bonne, cette opposition, il a trouvé que peut-être ROUSSELOT avait fait là une découverte qui n'en était pas une, que ça faisait partie du problème, que l'amour est aussi que
 extatique dans ARISTOTELE dans Saint Bernard, à condition qu'on sache lire les chapitres sur^{la} l'antité, sur l'antité. Vous ne pouvez pas savoir, il y en a certains ici qui doivent savoir, quelle débauche de littérature s'est produite autour de ça : Denis de Rougemont, vous voyez ça : l'amour et l'Occident, ça harde.. et puis un autre qui s'appelle Nigrenne, c'est un protestant, Eros et Agapere, c'est vrai, naturellement qu'on a fini dans le christianisme par inventer un Dieu, c'est lui qui jouit ... Il y a quand même un petit pont, quand vous lisez certaines personnes sérieuses, comme par hasard, ce sont des fermes, je vais vous donner quelques indications : une très gentille personne qui m'a apporté une indication, je ne suis rué là-dessus, il faut que je l'écrive : Hadewitch d'Anvers, c'est une béguine, c'est-à-dire ce



qu'on appelle tout gentiment une mystique, je n'emploie pas ce mot comme l'employait Péguy, la mystique ce n'est pas tout ce qui n'est pas la politique. La mystique c'est quelque chose de sérieux, il y a quelques personnes, et justement le plus souvent des femmes, ou bien des gens doués comme Saint Jean de la Croix. On est pas forcé lorsqu'on est mâle d'être du côté de \sqrt{x} ϕ x on peut se mettre aussi du côté du "pas tout". il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes, ça arrive.. et qui du même coup s'en trouvent aussi bien. J'entrevois, malgré.. je n'ai pas dit le phallus, malgré ce qui les encombre à ce titre, l'idée que quelque part il devrait y avoir une jouissance qui soit au-delà, c'est ce qu'on appelle des mystiques, et si vous lisez cette devise dont je ne sais comment prononcer le mot, peut-être quelqu'un connaissant le néerlandais me l'expliquera, j'ai parlé d'autres langues qui n'étaient pas si mal non plus du côté mystique, mais qui se situaient plutôt du côté de la fonction phallique, Angelus Silesius tout de même, à force de confondre son oeil contemplatif avec l'oeil dont Dieu le regarde, c'est quand même un peu drôle, ça doit faire partie de la jouissance perverse. Mais pour l'advisé en question, vous n'avez qu'à voir à Rome la statue du Bernhan, qu'elle jouit, ça ne fait pas de doute, et de quoi jouit-elle? Il est clair que le témoignage essentiel de la mystique c'est justement de dire ça, qu'ils l'éprouvent, mais qu'ils n'en savent rien. Pour terminer, je vous propose, grâce à ce petit frayage, quelque chose qui soit fructueux, réussisse tout juste, de ce qui se tentait à la fin du siècle dernier au temps de Freud: c'était ramener cette chose que je n'appellerai pas du bavardage, toutes ces jaculations mystiques qui sont en somme ce qu'on peut lire de mieux, tout à fait en bas de page, note: "y ajouter les Ecrits" de Jacques Lacan.



Vous allez tous être convaincus naturellement que je crois en Dieu. Je crois à la jouissance de la femme en tant qu'elle est en plus, à condition que cet en plus, vous y mettiez un écran avant que je l'ai bien expliqué. Alors, tout ce qu'ils cherchaient ces braves gens de l'entourage de n'importe qui, de Charcot ou des autres, leur expliquer que leurs mystiques c'était des affaires de "foutre", mais si vous y regardez de près c'est pas ça du tout, du tout.. C'est peut-être ça qui doit nous faire entrevoir ce qu'il en est de l'autre, cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien, est-ce que ce n'est pas ça qui nous met sur la voie de l'ek-sistence. Et pourquoi ne pas interpréter une face de l'autre n une face de Dieu puisque c'est peut-être ça, par là que j'ai abordé l'affaire tout à l'heure. Une face de Dieu comme supportée par la jouissance féminine. Comme tout ça se produit à l'être de la signifiance et que cet être n'a d'autre lieu que ce lieu de l'Autre, que je désigne du A, on voit la biglerie de ce qui se produit, c'est comme cela que s'inscrit aussi la fonction du père, en tant que c'est à elle que se rapporte la castration. On voit que ça ne fait pas deux Dieux et que ça n'en fait pas non plus un seul. En d'autres termes, ce n'est pas par hasard que Kirkegaard ait découvert l'existencedans une petite aventure de séducteur. C'est à se castrer, à renoncer à l'amour, c'est là qu'il pense y accéder, mais peut-être qu'après tout, pourquoi pas, Régine elle aussi peut-être existait. Ce désir d'un bien au second degré qui n'est pas causé par un "a," celui-là, c'est peut-être par l'intermédiaire de Régine qu'il en avait la dimension.

20 FEVRIER 1973

ENCORE

*J'ajoute cette version
Version ? G.T.*

Je peux bien vous avouer que j'espérais que les vacances dites scolaires auraient éclairci votre assistance, il y a trop longtemps que je désirerais vous parler comme ça en me promenant un petit peu entre vous; ça faciliterait certaines choses, ^{me}semble-t-il; mais enfin puisque cette satisfaction m'est refusée, j'en reviens à ce dont je suis parti la dernière fois ^{de} ce que j'ai appelé une "autre" satisfaction ^{que cette} satisfaction de la parole, une autre satisfaction, celle - je le répète, c'est le début de ce que j'ai dit la dernière fois - celle qui répond à la jouissance qu'il fallait juste, juste pour que ça se passe ^{entre} ce que j'abrègerai, de les appeler l'homme et la femme et qui est la jouissance phallique. Notez ici la modification qu'introduit ce mot "juste". Ce "juste", ce justement est un "tout juste", tout juste réussice qui je pense vous est sensible de donner justement l'envers du raté; ça réussit tout juste et déjà nous voici là portés, puisque la dernière fois, du moins je ^{le plus grand nombre était là qui sait que} l'espère, j'étais parti d'Aristote, de voir là en somme justifié ce qu'Aristote ^{apporte} de la notion de la justice comme le juste milieu. Peut-être certains d'entre vous ont-ils vu, quand j'ai introduit ce "tout" qui est dans le "tout juste", que j'ai fait là une sorte de contournement ^{de contournement} qui était pour éviter le mot de proediorisme, qui désigne ^{justement} ce "tout", ce "quelque" à l'occasion qui ne manque dans aucune langue. Que ce soit le proediorisme, le "tout" qui ^{dans} l'occasion vient à nous faire glisser de la justice d'Aristote à la justesse, à la réussite de justesse, c'est bien là ce qui ne légitime à avoir d'abord produit cette entrée d'Aristote du fait que ça ne se comprend pas tout de suite comme ça et que somme toute, Aristote, s'il ne se comprend pas si aisément en raison de la distance qui nous sépare de lui, c'est bien là ce qui me justifiait quant à moi à vous dire que lire n'est pas du tout

Handwritten text, possibly a signature or a list of names, located in the upper left quadrant of the page. The text is faint and difficult to decipher.

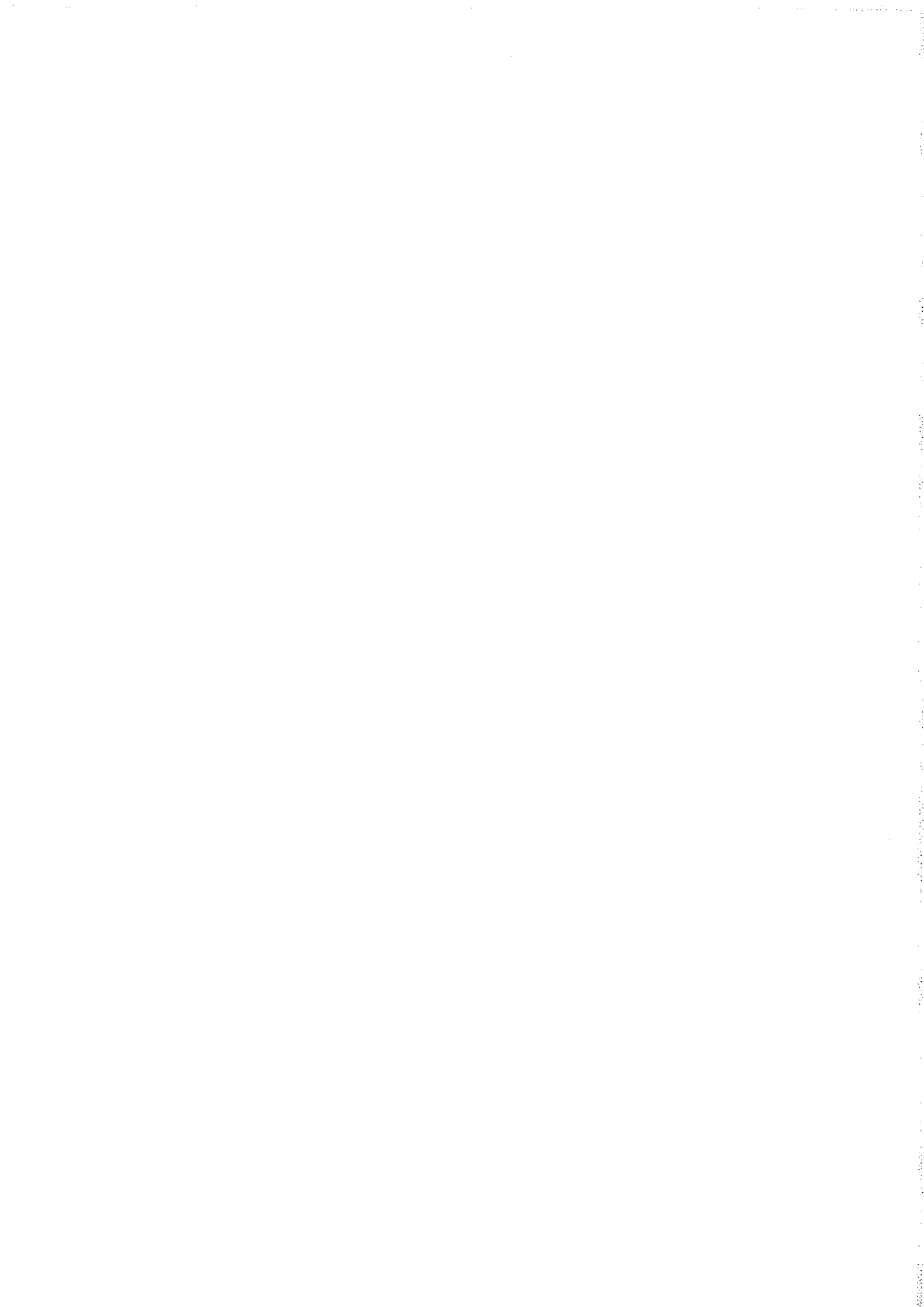
20 FEVRIER 1973

ENCORE

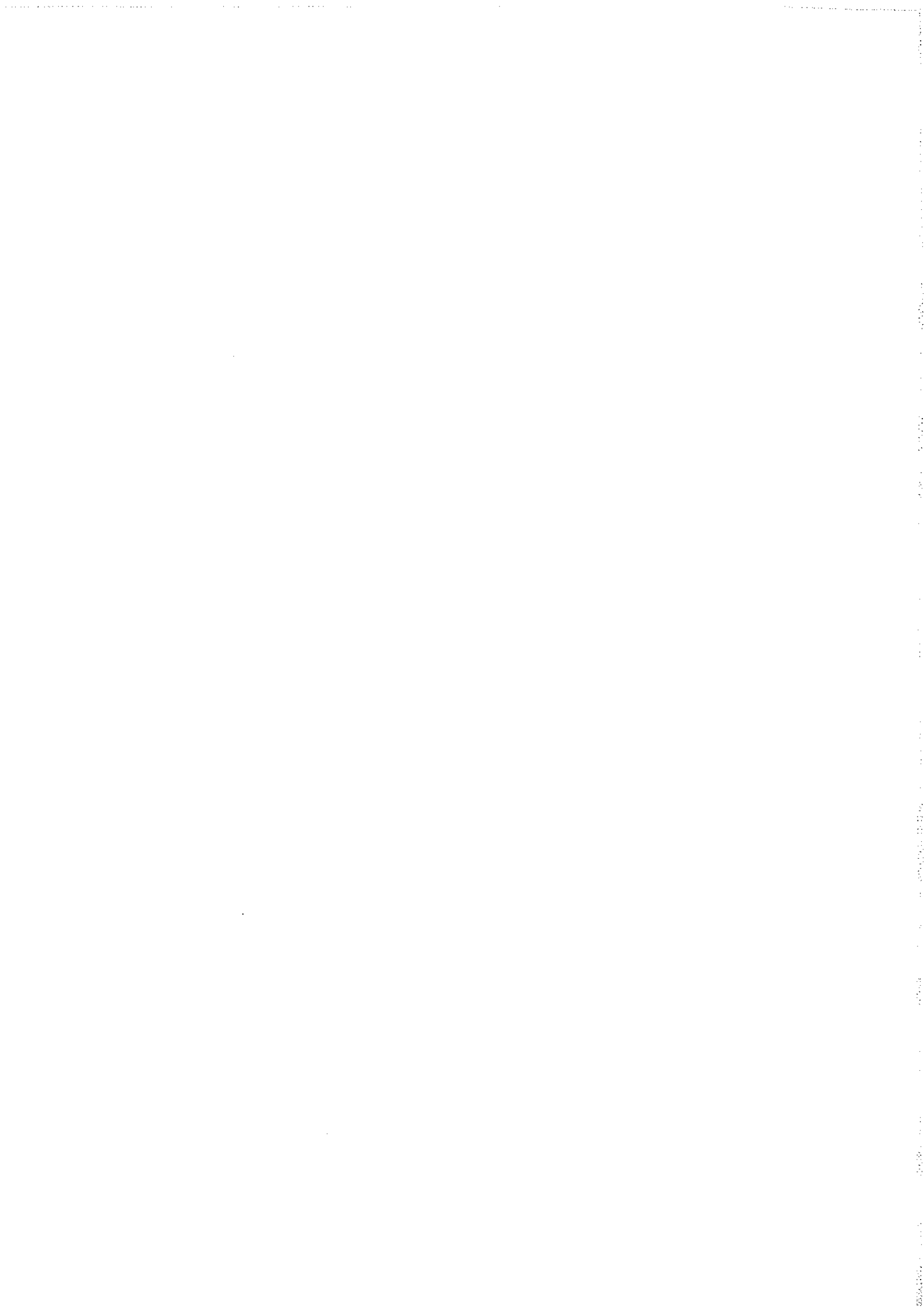
Je peux bien vous avouer que j'espérais que les vacances dites scolaires auraient éclairci votre assistance, il y a trop longtemps que je désirerais vous parler comme ça en ne prenant un petit feu entre vous; ça faciliterait certains choses, semblait-il mais enfin puisque cette satisfaction n'est refusée, j'en reviens à ce dont je suis parti la dernière fois de ce que j'ai appelé une "autre" satisfaction ^{que d'une} satisfaction de la parole, une autre satisfaction, celle - je le répète, c'est le début de ce que j'ai dit la dernière fois - celle qui répond à la jouissance qu'il faut juste, juste pour que ça se passe ^{entre} ce que j'absorbais, de les appeler l'homme et la femme et qui est la jouissance phallique. Notez ici la modification qu'introduit ce mot "juste". Le "juste", ce justement est un "tout juste", tout juste réussies qui je pense vous est sensible de donner justement l'envers de cet "ça réussit tout juste et déjà nous voici là ^{portés}, puisque la dernière fois, du moins je l'espérais, ^{le plus grand nombre était là, qui soit que} j'étais parti d'Aristote, de voir là en somme justifié ce qu'Aristote apporte de la notion de la justice comme le juste milieu. Peut-être ce tains d'entre vous ont-ils vu, quand j'ai introduit ce "tout" qui est dans le "tout juste", que j'ai fait là une sorte de contournement de contournement qui était pour éviter le mot de prosodisme, qui désigne ^{justement} ce "tout" de "quelque" à l'occasion qui ne manque dans aucune langue. Que ce soit le prosodisme, le "tout" qui ^{dans} l'occasion vient à nous faire glisser de la justice d'Aristote à la justice, à la réussite de justice, c'est bien là ce qui ne légitime à avoir d'abord produit cette entrée d'Aristote du fait que ça ne se comprend pas tout de suite comme ça et que même toute, Aristote, s'il ne se comprend pas et risquent en raison de la distance qui nous sépare de lui, c'est bien là ce qui ne justifiait quant à moi à vous dire que l'homme n'est pas du tout



quelque chose qui nous oblige à comprendre. Il faut le lire d'a-
bord. Et c'est bien ce qui fait qu'aujourd'hui, enfin peut-être
d'une façon qui apparaîtra à certains de paradoxe, je vais vous con-
seiller de lire un livre dont le moins qu'on puisse dire, c'est
qu'il me concerne : ce livre s'appelle "Le Titre de la Lettre". Il
est paru aux éditions Gallilée, collection : A la lettre. Je ne
vous en dirai pas les auteurs qui me semblent l'occasion jouer
plutôt le rôle de sous-fifres; mais ce n'est pas pour avânt dimi-
nuer leur travail; je dirais que c'est, quant à moi, avec la plus
grande satisfaction que je l'ai lu et c'est en somme l'épreuve à
laquelle je désireais soumettre votre auditoire. Plutôt que de
recommander de faire clairon à la parution de tel ou tel livre, ce
livre écrit en somme dans les plus mauvaises intentions contre vous
pouvez le constater à la trentaine des dernières pages, est quand
même un livre dont je ne saurais trop encourager la diffusion. Je
peux dire, d'une certaine façon, que s'il s'agit de lire, je n'ai
jamais été si bien lu, au point de pouvoir dire que... d'un certain
côté je pourrais dire avec tellement d'amour. Bien sûr, comme il
s'agit dans la chute du livre, c'est un amour dont le moins qu'on
puisse dire est que sa doublure habituelle dans la théorie ana-
lytique n'est pas sans pouvoir être évoquée. Il me semble que ça
serait trop dire, et puis peut-être même est-ce trop en dire que
de mettre là-dedans d'une façon quelconque les sujets; ça serait
peut-être là trop les reconnaître en tant que sujet que d'évoquer
tous leurs sentiments; c'est un modèle de bonne lecture au point
que je peux dire que je regrette de n'avoir obtenu, de ceux qui me
sont proches, jamais rien qui à mes yeux soit équivalent. Les au-
teurs, puisqu'il faut bien tout de même que je les désigne, ont
cru devoir se limiter et, mon Dieu, pourquoi ne pas les en complimen-
ter puisque la condition d'une lecture, c'est évidemment qu'elle soit
en place, qu'elle s'impose à elle-même des limites. Ils se sont
attachés à mon article, à cet article recueilli dans mes écrits
qui s'appelle "L'instance de la lettre". Je veux dire que pour
ponctuer par exemple ce qui me distingue de ce qui peut être compris



de Saussure, je ne dis pas plus, ce qui m'en distingue, ce qui fait que je l'ai, comme ils disent, "détourné" - on ne peut vraiment pas mieux faire, à quoi cela mène de fil en aiguille : à cette impasse qui est bien celle que je désigne concernant ce qu'il en est dans le discours, dans le discours analytique, de l'abord de la vérité et de ses paradoxes; c'est là sans doute quelque chose où, à la fin, je ne sais quoi - et je n'ai pas autrement à le sonder - je ne sais quoi échappe à ceux qui se sont imposés cet extraordinaire travail, tout se passant donc comme si ce soit justement à l'impasse où tout mon discours est fait pour les mener qu'ils se tiennent quitte et qu'ils se déclarent ou ne déclarent, - ce qui revient au même au point où ils en parviennent - être knock out. Mais justement c'est là où se trouve tout à fait indiqué que vous vous affrontiez vous-même - je le souligne, - jusqu'aux conclusions dont vous verrez que, somme toute, on peut les qualifier de "sans gêne"; jusqu'à ces conclusions le travail se poursuit d'une façon où moi je ne puis reconnaître qu'une valeur d'éclaircissement, de lumière, tout à fait saisissante. Si cela pouvait par hasard éclaircir un peu vos rangs, étant donné ce que j'ai par quoi j'ai commencé, je n'y verrai pour moi qu'avantage, mais après tout je ne suis pas sûr - pourquoi puisque vous êtes toujours ici - si nombreux ne pas vous faire confiance! - que rien enfin ne vous rebute assurément, jusqu'à ces 20 ou 30 dernières pages - je ne les ai pas comptées parce qu'à la vérité ce sont celles là, celles là seulement que j'ai lues en diagonale, - les autres vous seront d'un confort, que, somme toute, je peux vous souhaiter. Là-dessus ce que j'ai aujourd'hui à vous dire, c'est bien ce que je vous ai annoncé la dernière fois, c'est à savoir ^{de} pousser plus loin ce qu'il en est quand ce sur quoi j'ai terminé, c'est à savoir la conséquence de ce que j'ai cru, non certes sans avoir longtemps cheminé pour autant, de ce que j'ai cru devoir énoncer de ce qu'il y a entre les sexes, chez l'être parlant, qui de rapport ne fasse pas, et comment en somme c'est à partir de là seulement que se puisse énoncer ce qui à ce rapport supplée. Il y a

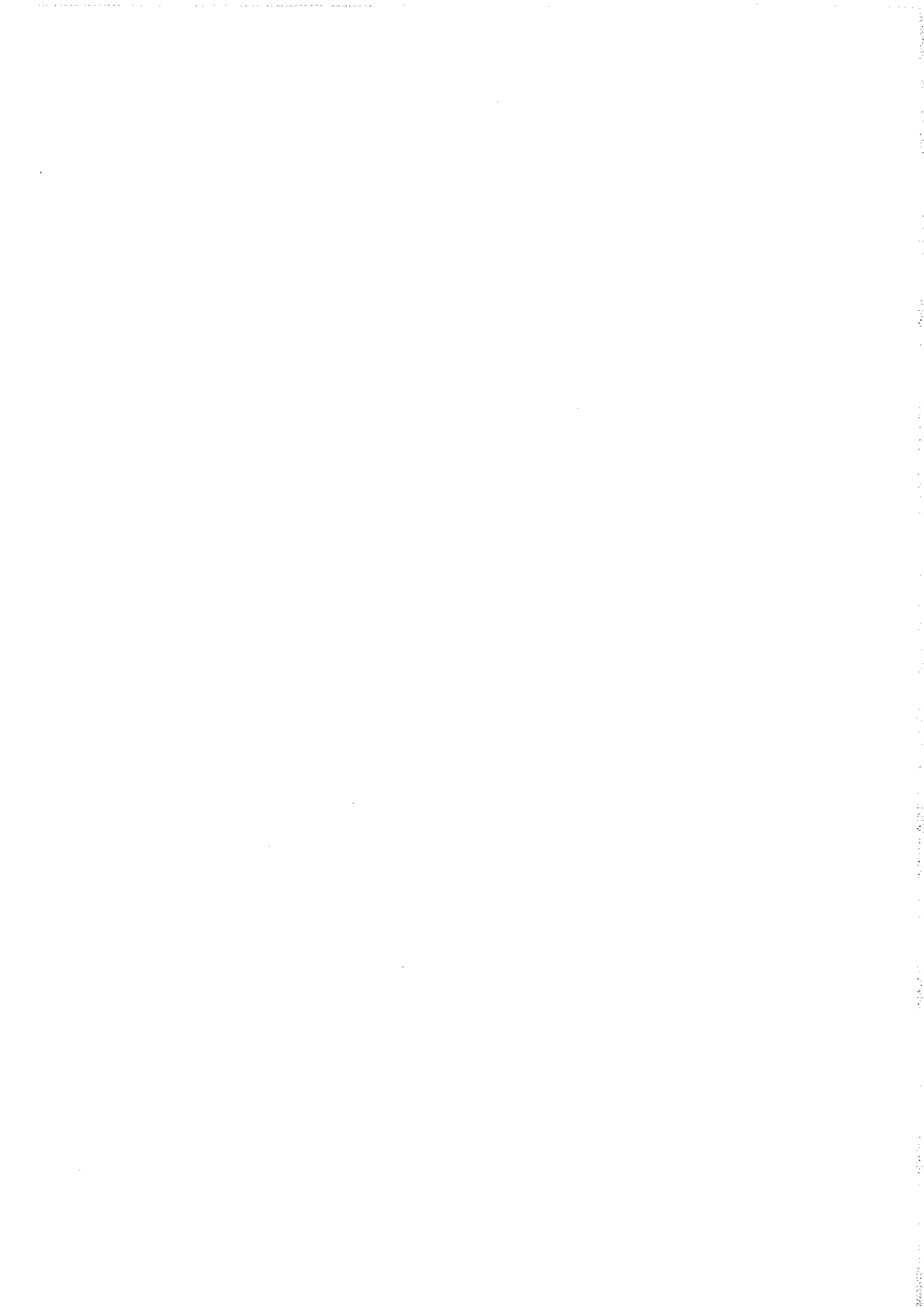


longtemps que là dessus j'ai scandé d'un certain "y a d'l'un" ce qui fait le premier pas dans cette démarche. Ce "y a d'l'un", c'est le cas de le dire, ça n'est pas simple. Bien sûr, dans la psychanalyse ou plus exactement puisqu'il faut bien le dire, dans le discours de FREUD, ceci s'annonce de l'Eros, de l'Eros défini comme fusion de ce qui de 2 fait Un, et à partir de là, mon Dieu, de proche en proche, est censé tendre à ne faire qu'Un d'une multitude immense. Moyennant quoi comme il est clair que même vous tous tant que vous êtes ici, une multitude assurément, non seulement ne faites pas qu'un, mais n'avez aucune chance, fût-ce à communier, comme on dit, dans ma parole pour y parvenir comme il ne se démontre que trop et tous les jours, il faut bien que FREUD fasse surgir cet autre facteur qui doit bien faire obstacle à cet Eros universel sous la forme du Thanatos, de la réduction à la poussière. C'est évidemment chose permise métaphoriquement à FREUD grâce à cette bienheureuse découverte des 2 unités du germe : cet ovule et ce spermatozoïde dont grossièrement l'on pourrait dire que c'est de leur fusion que s'engendre quoi ? un nouvel être, et aussi bien à se limiter à deux éléments qui se conjoignent, à ceci près qu'il est bien clair qu'à regarder les choses de plus près, la chose ne va pas sans une méiose, sans une soustraction tout à fait manifeste au moins pour l'un des deux, je veux dire, juste d'avant le moment-même où la conjonction se produit, la soustraction de certains éléments qui bien sûr ne sont pas pour rien dans l'opération finale. Mais la métaphore biologique est assurément ici encore beaucoup moins qu'ailleurs ce qui peut suffire à nous conforter ; si l'inconscient est bien ce que je dis d'être structuré comme un langage, c'est au niveau de la langue qu'il nous faut interroger cet Un, cet Un dont, bien entendu, la suite des siècles a fait retentissement, résonnance infinie. Ai-je besoin ici d'évoquer les néo-platoniciens et toute la suite. Peut-être aurai-je encore tout à l'heure à mentionner très rapidement cette aventure puisque ce qu'il me faut aujourd'hui, c'est très proprement désigner d'où la chose non seulement peut, mais doit être prise de notre discours, de ce

discours nouveau, de ce renouvellement qu'apporte dans le domaine de l'Eros ce que notre expérience apporte.

Il faut bien partir de ceci que ce "Y a d'l'un" est à prendre de l'accent qu'y a c'l'un, et justement puisqu'il n'y a pas de rapport, qu'y a d'l'un et d'l'un tout seul, que c'est de là que se saisit le nerf de ce qu'il en est

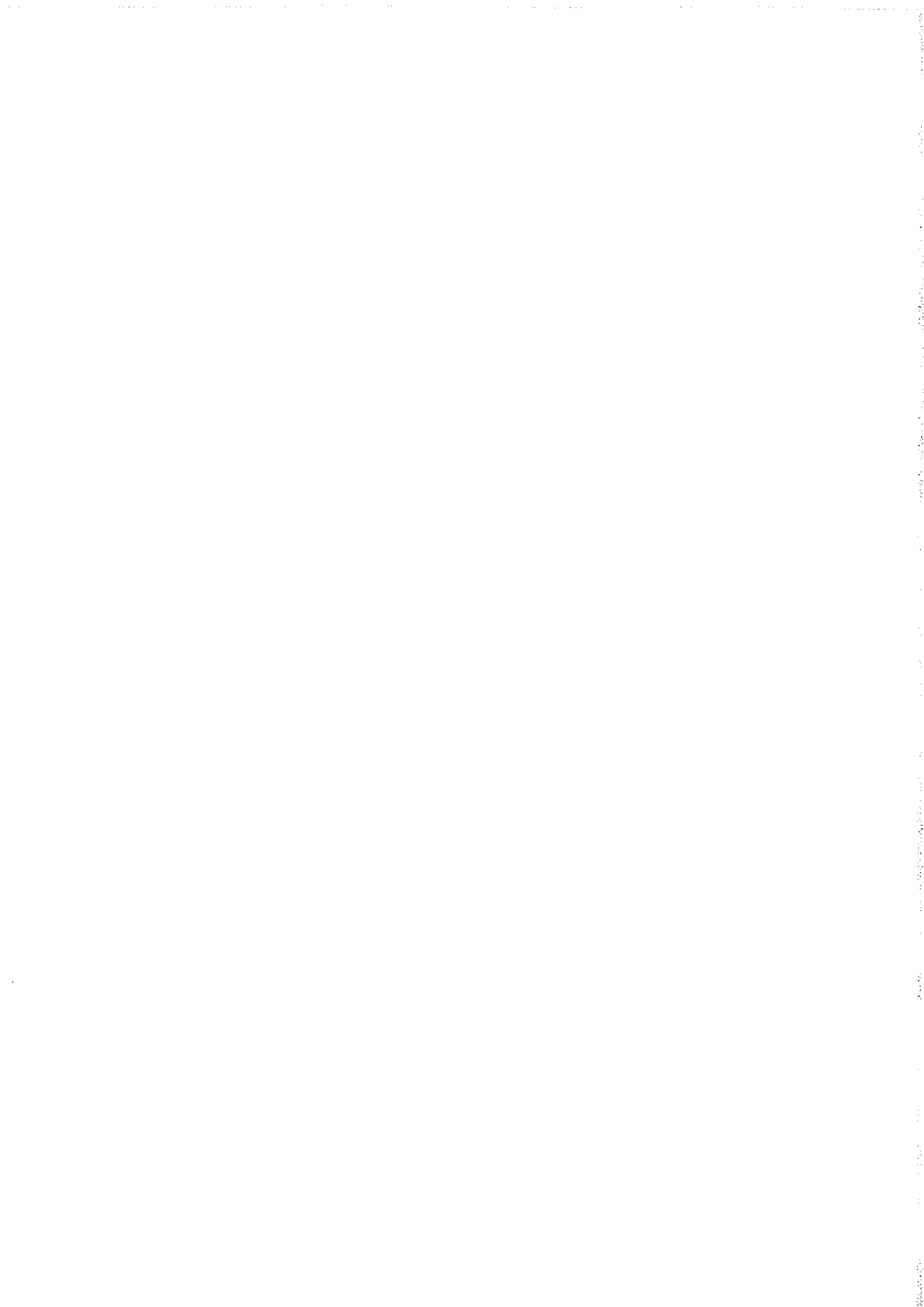
concernant ce qu'après tout il nous faut bien appeler du nom dont la chose retentit tout au cours des siècles, à savoir celui de l'Amour. Dans l'analyse nous n'avons à faire qu'à ça. Et ce n'est pas, ce n'est pas par une autre voie qu'elle opère, voie singulière à ce qu'elle seule ait permis de dégager ce dont moi qui vous parle j'ai cru devoir le supporter, je veux dire ce transfert, et nommément en tant qu'il ne se distingue pas de l'amour, de la formule "le sujet supposé savoir". Et là je pense que tout au long de ce que je vais aujourd'hui avoir à énoncer, je ne puis pas manquer de marquer la résonnance nouvelle que peut prendre pour vous, à tout ce qui va suivre, ce terme de savoir. Peut-être même dans ce que tout à l'heure vous m'avez vu flotter, reculer, hésiter à faire verser d'un sens ou de l'autre de l'amour ou de ce qu'on appelle encore la haine, pensez qu'en somme si, comme vous le constaterez ce à quoi je vous invite ^{prendre par à savoir une lecture dont la pointe est faite pour exprimer,} ~~présumément~~ disons, le déconsidérer, ce qui n'est certes pas en quoi peut reculer quelqu'un qui ne parle en somme que de la désidération, qui ne vise rien d'autre, qu'en somme là où cette pointe porte, ou plus exactement paraît aux auteurs soutenable, c'est justement d'une dé-supposition de mon savoir. Et pourquoi pas ? Pourquoi pas s'il s'avère que ce doit être là la condition de ce que j'ai appelé la lecture ? Que sais-je après tout, que puis-je présumer de ce que savait Aristote ? Peut-être mieux je le lirai à mesure que, ce savoir, je le lui suppose moins. Telle est la condition d'une stricte mise à l'épreuve de la lecture. Et c'est là celle dont en somme je ne m'esquive pas. Il est certes difficile, il serait peu conforme à ce qu'en fait il nous est offert de lire par ce qui du langage existe, à savoir ce qui



vient à se tramer d'effet de son ravinement. Vous savez que c'est ainsi que j'en définis l'Écrit. Il serait, me semble-t-il, dédaigneux de au moins ne pas traverser ou faire, écho de ce qui, au cours des âges, et d'une pensée qui s'est appelée - je dois dire improprement - philosophique, de ce qui, au cours des âges, s'est élaboré sur l'Amour. Je ne vais pas faire ici une revue générale, mais je pense que, vu le genre de têtes que je vois ici faire flocon, vous devez quand même avoir entendu parler ^{que} du côté de la philosophie, de l'amour de Dieu, dans cette affaire, a tenu une certaine place et qu'il y a là un fait massif dont au moins latéralement le discours analytique ne peut ne pas tenir compte. Comme ça des ^{- c'est bien pire que celles qui le sont mal - des personnes bien intentionnées,} personnes bien intentionnées, quand, comme on dit quelque part dans ce livret, j'ai été, ^{à ce qu'il est écrit,} exclu de Ste Anne - j'ai pas été exclu, je me suis retiré, ce qui est différent, enfin qu'importe nous n'en sommes pas là, d'autant plus que ces termes d'exclu, d'exclure dans notre topologie ont toute leur importance - ces personnes bien intentionnées se sont trouvées ^{en somme} surprises d'avoir écho - ce n'était qu'un écho - mais comme ces personnes étaient, mon Dieu, il faut bien le dire, de la pure tradition philosophique et de celle qui se réclame, c'est bien ^{en} cela que je la dis "pure", il y a rien de plus philosophique que le matérialisme et le matérialisme se croit obligé, Dieu sait pourquoi, c'est le cas de le dire, d'être en garde contre ce Dieu dont j'ai dit qu'il a dominé dans la philosophie tout le débat de l'amour. Le moins qu'on puisse dire est qu'une certaine gêne vu le pont, le tremplin, le maintien pour moi d'une audience qui m'était offert à partir de cette intervention chaleureuse, c'est que je mettais entre l'homme et la femme un certain Autre - avec un grand A - dont il y avait aux dires de ceux qui se faisaient les véhicules bénévoles de cet écho, un certain Autre qui avait bien l'air que d'être le bon vieux Dieu ^{de} toujours. Pour moi il me paraît sensible que pour ce qui est du bon vieux Dieu, cet Autre avancé alors - alors au temps de "L'instance de la Lettre" cet Autre avancé alors comme le lieu où la parole ne peut s'inscrire qu'en vérité,



7
cet Autre était quand même bien une façon, je peux même pas dire
de laïciser, d'exorciser ce bon vieux Dieu. Mais qu'importe. Après
tout - qui sait ? - il y a bien des gens qui me font compliment, dans
je ne sais lequel des derniers ou avant derniers séminaires, d'a-
voir su poser que Dieu n'existe pas. Evidemment ils entendent, ils
entendent, mais, hélas, ils comprennent et ce qu'ils comprennent
est un peu précipité. Je m'en vais peut-être plutôt aujourd'hui
vous montrer en quoi justement il existe, ce bon vieux Dieu. Le
mode sur lequel il existe, ne plaira peut-être pas tout à fait
à tout le monde et notamment pas aux théologiens qui sont - je
l'ai dit depuis longtemps - bien plus forts que moi à se passer de
son existence. Malheureusement je ne suis pas tout à fait dans la
même position, parce que justement j'ai affaire à l'Autre, et que
cet Autre, cet Autre qui, s'il n'y en a qu'un, tout seul, doit bien
avoir quelque rapport avec ce qui alors apparaît de l'autre sexe,
cet Autre, je suis bien forcé d'en tenir compte; et chacun sait
qu'après tout je ne me suis pas refusé, dans cette même année que
j'évoquais la dernière fois, de l'Éthique de la psychanalyse, de
me référer à l'amour courtois. L'amour courtois enfin, qu'est-ce
que c'est ? c'est cette espèce, cette façon tout à fait raffinée de
suppléer à l'absence de rapport sexuel en feignant que c'est nous
qui y mettons obstacle. Ça, c'est vraiment la chose la plus for-
midable qu'on ait jamais tenté ! Mais comment en dénoncer la feinte ?
Bien sûr, je passe sur ceci, enfin que pour ce qui est des maté-
rialistes, ça serait une magnifique façon, au lieu d'être là à
flotter sur le paradoxe que ce soit apparu à l'époque féodale, de
voir au contraire comment ça s'enracine, comment c'est du discours
de la féalité, de la fidélité à la personne et pour tout dire au
dernier terme de ce qu'est toujours la personne, à savoir le dis-
cours du maître, ce serait la plus splendide façon de voir combien
était nécessaire à l'homme dont la dame était entièrement, au sens
le plus servile, asservie, la sujette, comment c'était la seule
façon de s'en tirer avec élégance concernant ce dont il s'agit et
qui est le fondement, à savoir l'absence du rapport sexuel. Mais
enfin j'aurai affaire plus tard - je le reprendrai, il faut qu'au-
jourd'hui je fonde un certain champ - j'aurai affaire à cette no-



d'anticipation

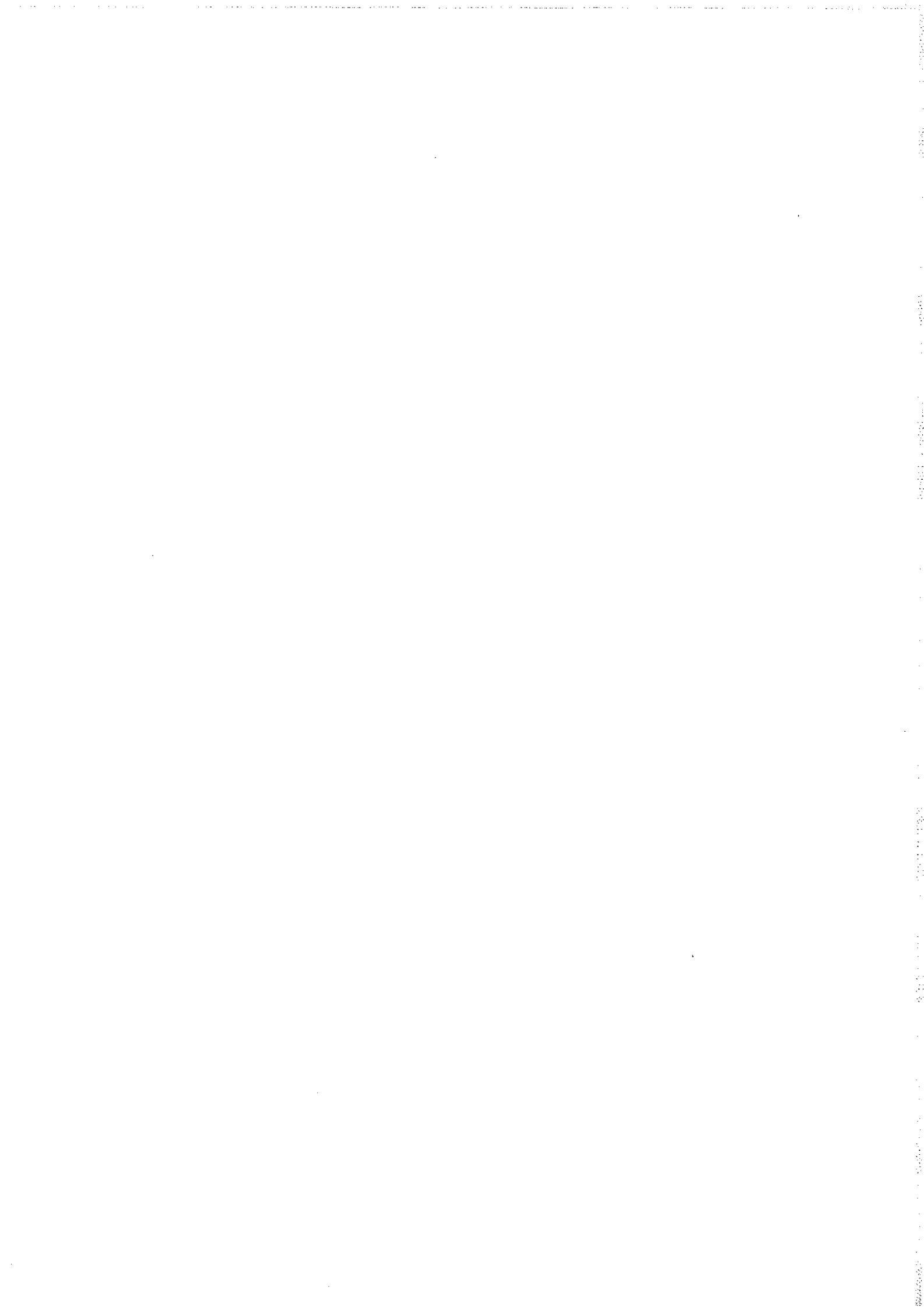
- direction guerre.
- faire obstacle
- objection à un argument.
enstasis

- 8 -

tion de l'obstacle qui dans Aristote, parce que malgré tout je préfère quand même Aristote à Geoffrey Rudel, n'est-ce pas, à ce qui dans Aristote s'appelle justement l'obstacle, *l'εναστας*. Les lecteurs, les lecteurs, dont, je vous le répète, il faut tous que vous achetiez tout à l'heure le livre, les lecteurs ont même trouvé ça, à savoir que l'instance qu'ils interrogent avec un soin, une précaution - je vous dis : j'ai jamais vu un seul de mes élèves faire un travail pareil, hélas ! personne prendra jamais au sérieux ce que j'ai écrit sauf, bien entendu, ceux dont j'ai dit tout à l'heure, incidemment, qu'ils me haïssent sous prétexte qu'ils me dé-supposent. Le savoir, qu'importe - oui ils ont été jusqu'à découvrir l'*εναστας* l'obstacle logique aristotélicien que j'avais gardé pour la bonne bouche et vous en remettre sur cette Instance de la Lettre. Il est vrai qu'ils ne voient pas le rapport et ils le mettent en note; mais ils sont tellement bien habitués à travailler surtout quand quelque chose les anime, le désir, par exemple, de décrocher une maîtrise - c'est le cas de le dire; plus que jamais - eh bien ils ont aussi sorti ça, la note de je ne sais plus quelle page à laquelle je vous prie de vous reporter, comme ça, ça vous permettra de consulter Aristote et vous saurez tout quand j'aborderai enfin cette histoire de l'*εναστας*. Où il est ? où il est l'*εναστας*? c'est tuant ! naturellement je ne retrouverai pas la page quand c'est au moment où il faudrait que je vous la sorte. Attendez. Voilà page 29, 28 et 29, vous pouvez lire à la suite de ça le morceau de la Rhétorique et les deux morceaux des Topiques qui vous permettront de comprendre tout de suite, de savoir en clair ce que je veux dire, ce que je veux dire quand je relirai Aristote plus exactement, et plus exactement, quand j'essaierai de réintégrer dans Aristote mes 4 formules, vous savez là le $\exists x. \overline{\Phi}x$ et la suite. Oui, enfin pourquoi les matérialistes, comme on dit, s'indigneraient-ils que comme de toujours je mette même - pourquoi pas ? - Dieu en tiers dans l'affaire de l'amour humain ? Je suppose que, même les matérialistes, il leur arrive quand même d'en connaître un bout sur le ménage à 3, non ?



Alors essayons d'avancer, essayons d'avancer sur ce qui résulte de ce pas à faire dont en tout ^{rien} cas, ne témoigne que je ne sache pas ce que j'ai à dire encore à ce niveau, là ici où je vous parle. Le moins que je puisse dire, c'est d'être au moins, enfin, de pouvoir au moins supposer vous avoir fait admettre, au moins admettre que j'admets que pour ce qui est de l'être, car le décalage de ce livre, ~~le~~ décalage ouvert dès le départ et qui se poursuivra jusqu'à la fin, c'est de me supposer - ^{avec} et ça on peut tout faire - de me supposer une ontologie et, ce qui revient au même, un système; l'honnêteté quand même fait que, dans le diagramme circulaire où soi-disant se noue ce que j'avance de l'Instance de la Lettre, c'est en ter..... en lignes pointillées - à juste titre, car ils ne pèsent guère - que sont mis les enveloppant, les enveloppant tous mes énoncés, les noms des principaux philosophes dans l'ontologie générale desquels j'insérerai mon prétendu système. Eh bien, pour moi disons qu'il ne peut pas être ambigu ^{quoique} au moins pour ce que j'ai articulé dans les dernières années, cet être tel qu'il se soutient dans la tradition philosophique, c'est-à-dire qui s'associe dans le penser lui-même censé en être le corrélat, ~~bon~~, qu'à ceci très précisément j'oppose que, dans cette affaire - même, nous sommes joués, par la jouissance, que la pensée est jouissance, que ce qu'apporte le discours analytique, c'est à ceci qui était déjà amorcé dans la "philosophie" entre guillemets de l'Être, à savoir qu'il y a jouissance de l'Être - je dirai même plus : si je vous ai parlé de l'Éthique à Nicomaque, c'est justement parce que la trace y est - que ce que cherche Aristote et ce qui a ensuite ouvert la voie à tout ce qu'il a ensuite trainé après lui, c'est "qu'est-ce que c'est ^{qu'est} cette jouissance de l'être" dont un St Thomas n'aura ensuite aucune peine à forger cette théorie, comme on l'appelle, comme l'appelle l'abbé Rousselot, dont je vous parlais la dernière fois, comme l'appelle ^{l'abbé} Rousselot, la théorie physique de l'amour, c'est à savoir que après tout le premier être dont nous ayons bien le sentiment, c'est notre être et tout ce qui est pour le bien de notre être sera de ce fait jouissance de l'être



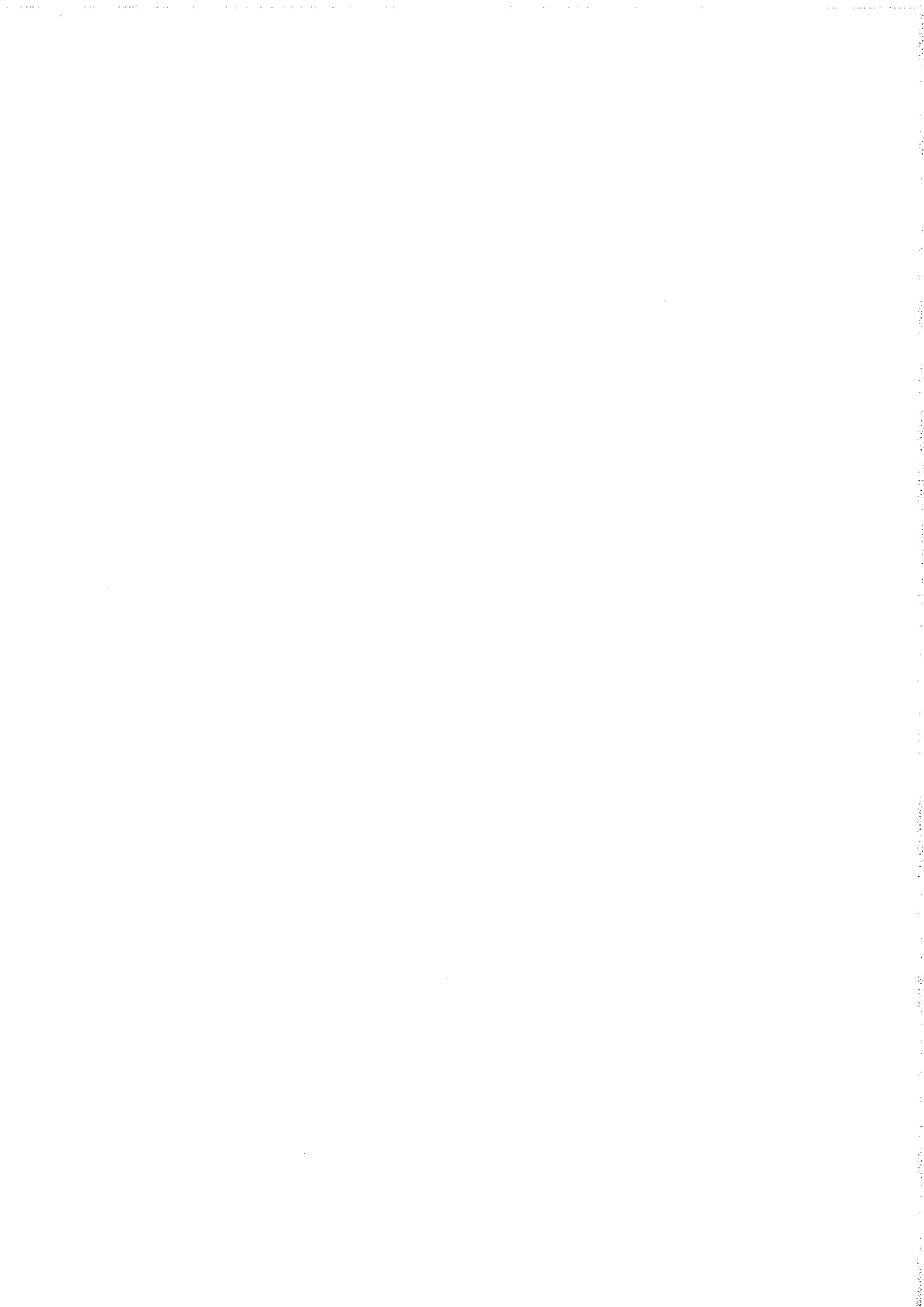
suprême, c'est-à-dire de Dieu, qu'en aimant Dieu pour tout dire c'est nous-mêmes que nous aimons et qu'à nous aimer d'abord nous-mêmes-charité bien ordonnée, comme on dit... nous faisons à Dieu l'hommage qui convient. A ceci ce que j'oppose comme être, c'est, si l'on veut à tout prix que je me serve de ce terme, ce que, ce dont témoigne, ce dont est forcé de témoigner, dès ces premières pages de lecture, simplement lecture-ce petit volume, c'est à savoir l'être de la signifiante; et l'être de la signifiante je ne vois pas en quoi je dérochais aux idéaux, aux idéaux je dis, parce que c'est tout à fait hors des limites de son épure au matérialisme, tout à fait en dehors des limites de son épure de reconnaître que la raison de cet être de la signifiante c'est la jouis-
sance en tant qu'elle est jouissance du corps. Seulement un corps vous comprenez depuis Démocrite, ça ne paraît pas assez matérialiste; il faut trouver les atomes et tout le machin, et la vision, l'odoration et tout ce qui s'ensuit, tout cela est absolument solidaire, ce n'est pas pour rien qu'à l'occasion Aristote, même s'il fait le dégouté, cite Démocrite, il s'appuie sur lui.

L'atome c'est simplement un élément de signifiante volant, c'est un ^{Tout simplement} à ceci près qu'on a toutes les peines du monde à s'en tirer quand on ne retient que ce qui fait l'élément élément, à savoir qu'il est unique, alors qu'il faudrait introduire un petit peu, l'Autre, à savoir la différence.

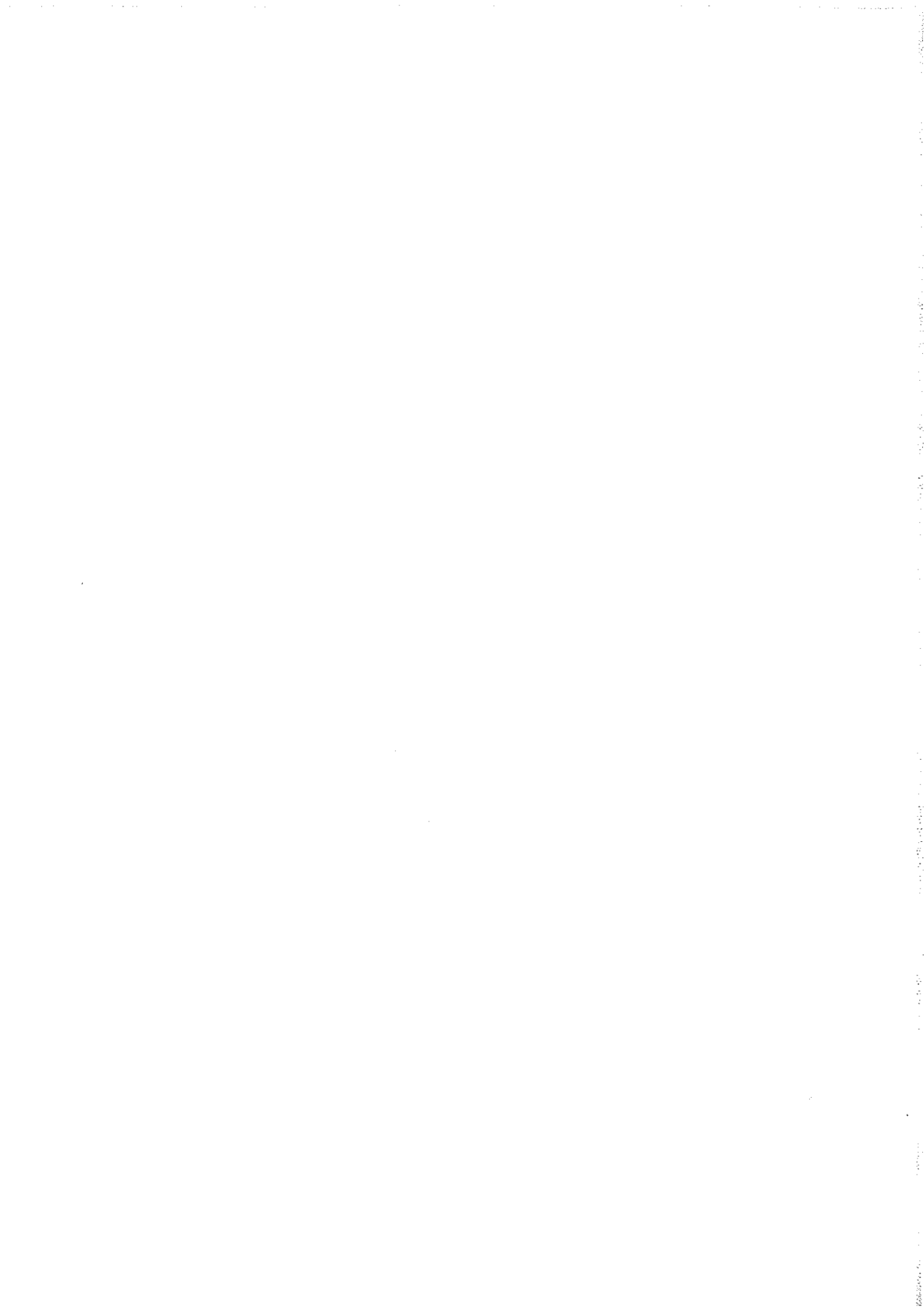
La jouissance du corps, s'il n'y a pas de rapport sexuel il faudrait voir en quoi ça peut lui servir. Il me semble avoir déjà scandé - je suis pressé par le temps - il me semble avoir déjà scandé pour prendre les choses du côté où c'est logique - ment, que quanteur A, c'est à dire tout x, est fonction, fonction mathématique de \mathbb{E} de x, c'est à dire du côté où se range, en somme par choix, libre aux femmes de s'y ranger aussi si ça leur fait plaisir, chacun sait ça qu'il y a des femmes phalliques! Il est clair que la fonction phallique n'empêche pas les hommes d'être homosexuels, mais que c'est aussi bien elle qui leur sert à se situer comme homme et à aborder la femme. Comme ce dont j'ai à parler est autre chose que "la femme" précisément - je vais vite parce que je suppose que je vous l'ai déjà assez seriné pour que vous l'ayez encore dans la tête - je dis qu'à moins de castration, c'est-à-dire de

beaucoup moins attachés à ma lecture, n'est-ce pas, que le moindre sous-fifre quand il est animé du désir d'avoir une maîtrise, il n'y a pas un seul de mes élèves qui n'ait fait je ne sais quel cafouillage sur je ne sais quoi, le manque de signifiant, le signifiant du manque de signifiant et autre bafouillage à propos du phallus, alors que je vous désigne dans cela : le signifiant malgré tout courant, même indispensable - la preuve c'est que déjà, tout à l'heure, je parlais de l'homme et de la femme - qui il est indispensable, c'est un signifiant ce "la", c'est par ce "la" que je symbolise le signifiant, le signifiant dont il est ^{le} fait indispensable de marquer la place qui ne peut pas être laissée vide de ceci que ce "la" est le signifiant dont le propre est que il est le seul qui ne peut rien signifier et ceci seulement de fonder le statut de "la Femme" dans ceci qu'elle n'est "pas-toute", ce qui ne permet pas de parler de la femme. Mais par contre s'il n'y a de femme, si je puis dire, qu'exclue dans la nature des choses qui est la nature des mots - il faut bien dire que ce que j'avance là, quand même ça peut se dire parce que s'il y a quelque chose dont elles-même se plaignent assez pour l'instant c'est bien de ça, simplement, elles savent pas ce qu'elles disent, c'est toute la différence entre elles et moi - s'il n'y a donc de femme qu'exclue pas la nature des choses comme "la Femme", il n'en reste pas moins que si elle est exclue par la nature des choses, c'est justement de ceci que d'être "pas-toute" elle s'assure comme "la Femme" de ceci : que par rapport à ce que désigne de jouissance la fonction phallique, elles ont, si je puis dire, une jouissance supplémentaire; vous remarquerez que j'ai dit supplémentaire parce que si j'avais dit complémentaire, où nous en serions ! on retomberait dans le tout.

Elles s'en tiennent, aucune s'en tient d'être "pas-toute" à la jouissance dont il s'agit quand même, et mon Dieu d'une façon générale quoi, on aurait bien tort quand même de ne pas voir que contrairement à ce qui se dit c'est quand même les femmes qui possèdent les hommes. Au niveau du populaire - et c'est pour ça que je parle jamais vraiment sauf de temps en temps, probablement - je dois bien un peu parler comme tout le monde mais enfin en général je dis des choses importantes - et quand je remarque que le populaire appelle... - le populaire ^{parce que} j'en connais, ils sont pas forcément ici, mais j'en connais pas mal ! -



le populaire appelle la femme la bourgeoise, c'est bien ce que
 ça veut dire, c'est que pour être à la botte c'est lui qui
 l'est, pas elle. Donc le phallus, son homme comme elle dit -
 et depuis Rabelais on sait que ça lui est pas indifférent -
 seulement toute la question est là : elle a divers modes de l'a-
 border, ce phallus, et de se le garder; et même que ça joue par-
 ce que c'est pas parce qu'elle est "pastoute" dans la fonction
 phallique qu'elle n'y est pas du tout, hein, elle y est pas pas
 du tout, elle y est à plein, mais il y a quelque chose en plus;
 cet en plus hein - faites attention, gardez-vous d'en prendre
 trop vite les échos - je ne peux pas le désigner mieux ni au-
 trement parce qu'il faut que je tranche et que j'aïlle vite :
 il y a une jouissance, puisque nous nous en tenons à la jouis-
 sance jouissance du corps, il y a qu'une jouissance qui est -
 si je puis m'exprimer ainsi parce qu'après tout pourquoi pas en
 faire un titre de livre, c'est pour le prochain de la collection
 Galilée "Au delà du phallus" ça serait mignon ça et puis ça
 donnerait une autre consistance au M.L.F...- la jouissance au
 delà du phallus; si vous ne vous êtes pas encore aperçu, je
 parle naturellement ici aux quelques semblants d'hommes que je
 vois par ci par là, heureusement que pour la plupart je ne
 les connais pas comme ça je préjuge de rien parce que pour les
 autres... y a quelque chose que peut-être les quelques semblants
 d'hommes ^{en question} ont pu remarquer, comme ça, de temps en temps, entre
 deux portes, y a quelque chose qui les secoue ou qui les se-
 coure et ^{mais} quand vous regardez en plus l'étymologie de ces deux
 mots dans ce fameux Bloch et Von Warbuch dont je fais mes délices
 et dont je suis sûr que vous ne l'avez même pas chacun dans vo-
 tre bibliothèque, vous verrez le rapport qu'il y a entre secouer
 et secourir. C'est pas des choses qui arrivent par hasard quand
 même, y a une jouissance, disons le mot, à elle; à cette Elle
 qui n'existe pas, qui ne signifie rien, y a une jouissance, y a
 une jouissance à elle dont peut-être elle-même ne sait rien,
 sinon qu'elle l'éprouve; ça elle le sait, elle le sait bien sûr
 quand ça arrive, ça leur arrive pas à toutes. Mais enfin sur



le sujet de la prétendue frigidité, hein, après tout il faut faire la part de la mode aussi et ^{puis} des rapports entre les hommes et les femmes. C'est très important parce que bien entendu tout ça, comme dans l'amour courtois, est dans le discours, hélas de FREUD, recouvert, comme ça, recouvert par de menues considérations qui ont exercé leurs ravages, tout comme dans l'amour courtois, toutes sortes de menues considérations sur la jouissance clitoridienne, sur la jouissance qu'on appelle comme on peut enfin, l'autre justement, celle que je suis en train d'essayer de vous faire aborder par la voie logique, parce que jusqu'à nouvel ordre, il n'y en a pas d'autre. Il y a une chose certaine et qui laisse quand même, depuis le temps, quelque chance à ce que j'avance que de cette jouissance la femme elle ne sait rien, c'est que depuis le temps ^{quand même} qu'on les supplie, qu'on les supplie à genoux - et je parlais la dernière fois des psychanalystes femmes - d'essayer quand même de nous le dire, d'approcher ça, eh bien pst ! motus hein ! On n'a jamais pu rien en tirer ! Alors on appelle ça comme on peut, vaginal, le pôle postérieur du museau de l'utérus et autres conneries - c'est le cas de le dire ! - mais, après tout, si simplement elles l'éprouvaient et si elles n'en savaient rien ! Ça permettrait aussi de jeter beaucoup de doutes ^{là} du côté de la fameuse frigidité dont je parlais tout à l'heure qui est aussi un thème, un thème littéraire, enfin n'est-ce pas. Mais enfin ça vaudrait quand même la peine qu'on s'y arrête, parce que, figurez-vous, depuis ces quelques jours que je passe - enfin "ces quelques jours" je fais que ça depuis que j'ai 20 ans, passons... à explorer les philosophes sur ce sujet de l'amour, - naturellement j'ai pas tout de suite centré ça sur cette affaire de l'amour, mais enfin ça m'est venu dans un temps avec justement l'abbé Rousselot dont je vous parlais tout à l'heure, et puis toute la querelle de l'amour physique et de l'amour extatique, comme ils disent. Je comprends que Gilson ne l'ait pas trouvé très bonne cette opposition ; il a trouvé que peut-être Rousselot avait fait là une découverte qui n'en était pas une, que ça faisait partie du



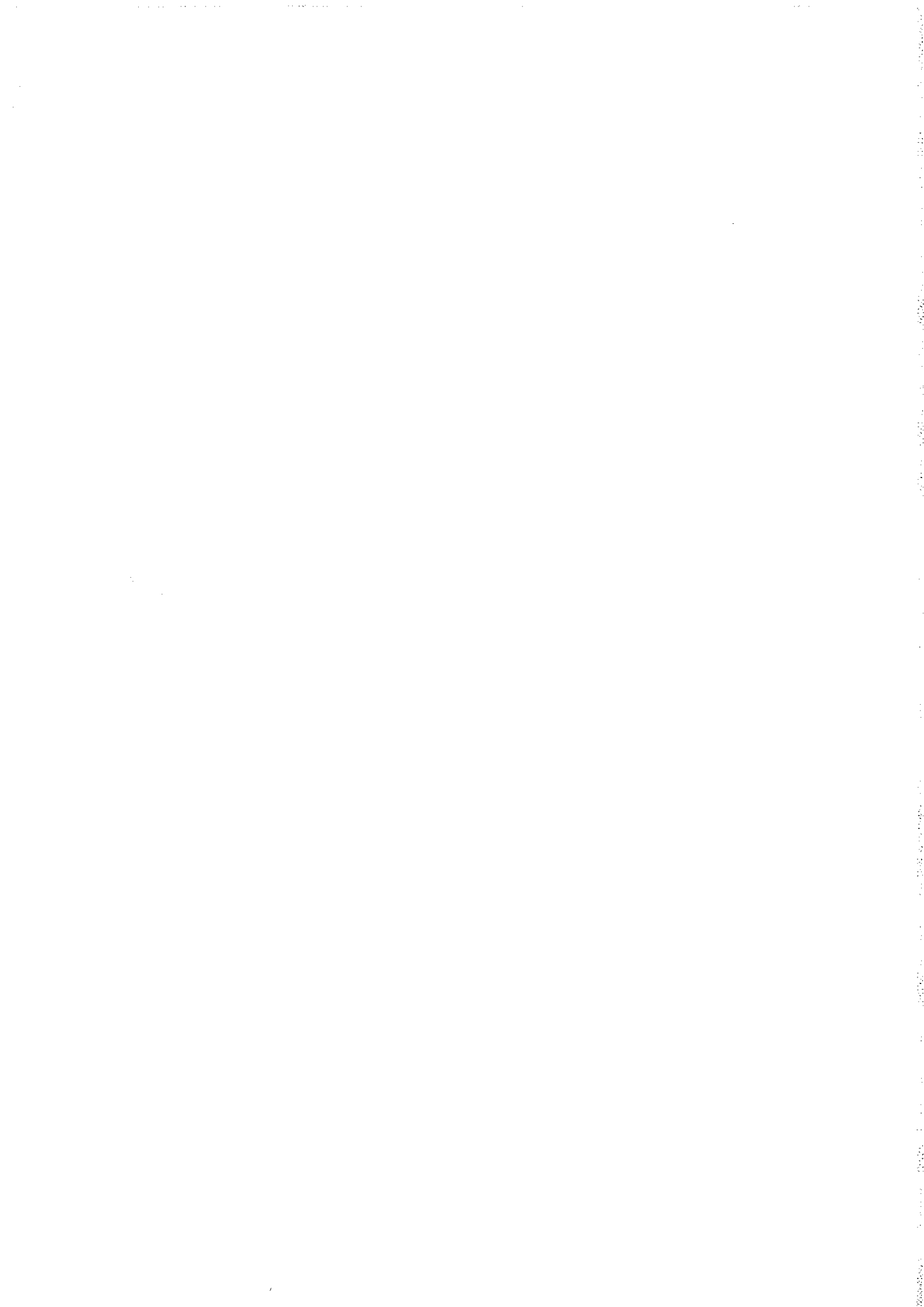
problème, que l'amour est aussi extatique dans Aristote que dans Saint Bernard, à condition qu'on sache lire les chapitres sur la ~~Φιλία~~ sur l'amitié. Vous ne pouvez pas savoir, enfin si, vous ne pouvez pas savoir - ça dépend, y en a certains ici qui doivent savoir quand même - quelle débauche de littérature s'est produite autour de ça : Denis de Rougemont, vous voyez ça "L'amour et l'Occident" - ça barde ! - et puis il y a un autre qui n'est pas plus bête qu'un autre qui s'appelle Nigren - c'est un protestant - "Eros et Agapé".

C'est vrai, c'est vrai, c'est vrai naturellement qu'on a fini dans le christianisme par inventer un Dieu, que c'est lui qui jouit. Il y a quand même un petit pont quand vous lisez certaines personnes sérieuses - comme par hasard c'est des femmes - et je vais vous en donner quand même une indication que je dois comme ça à une très gentille personne qui l'avait lu et qui me l'a apporté. Je me suis rué là-dessus ! Il faut que je le l'écrive parce que sans ça ne vous servira à rien, vous ne l'acheterez jamais d'ailleurs, vous l'acheterez moins facilement que le livre qui vient d'être paru sur moi, vous l'acheterez moins facilement parce que je crois qu'il est épuisé. Mais enfin, vous écriverez peut-être à le trouver. On s'est donné beaucoup de mal pour me l'apporter à moi :

C'est HADEWIJCH d'Anvers. C'est une béguine, c'est - à-dire ce qu'on appelle comme ça ^{l'art} gentiment une mystique. Moi j'emploie pas le mot mystique comme l'employait Peguy. La mystique, c'est pas tout ce qui n'est pas la politique. La mystique c'est quelque chose de sérieux. Il y a quelques personnes, et justement ^{le} plus souvent des femmes ou bien des gens doués comme Saint Jean de la Croix. Ouais - parce que on n'est pas forcé quand on est mâle de se mettre du côté du ~~Vx~~. ~~Ex~~ on peut aussi se mettre du côté du "pas-tout". Il y a des hommes qui sont aussi bien que les femmes - ça arrive - et qui du même coup s'en trouvent aussi bien. Ils en revoient, disons, malgré, malgré - je n'ai pas dit malgré leur phallus - malgré ce qui les encombre à ce titre, ils éprouvent l'idée que quelque part il pour-



rait y avoir une jouissance ^{qui soit} au-delà. C'est ce qu'on appelle des mystiques et si vous lisez cette HADEWIJCH dont je ne sais pas comment prononcer son nom - mais enfin quelqu'un qui est ici et qui saura le néerlandais me l'expliquera, j'espère, tout à l'heure - si vous lisez cette HADEWIJCH - enfin, j'ai déjà parlé d'autres gens qui n'étaient pas si mal non plus du côté mystique, mais qui se situaient plutôt du côté là, de ce que je disais tout à l'heure, à savoir du côté de la fonction phallique. Angélus SILESIUS, tout de même, malgré tout enfin, à force de confondre son œil contemplatif avec l'œil dont Dieu le regarde, c'est quand même un peu drôle, ça doit quand même faire partir de la jouissance perverse - mais pour la HADEWIJCH en question, pour Sainte Thérèse - enfin, disons quand même le mot - et puis en plus vous n'avez qu'à aller regarder dans une certaine église à ROME, la statue du Bernin pour comprendre tout de suite.... qu'elle jouit, ça ne fait pas de doute. Et de quoi, jouit-elle, il est clair que le témoignage essentiel de la mystique, c'est justement de dire ça : qu'ils l'éprouvent, mais qu'il n'en savent rien. Alors ici, comme ça, pour terminer, enfin ce que je vous propose, ce que je vous propose c'est que grâce à ce petit frayaage ^{enfin celui} que j'essaie de faire aujourd'hui, quelque chose soit fructueux, réussisse tout juste de ce qui se tentait à la fin du siècle dernier, au temps de FREUD justement : ce qui se tentait c'était de ramener cette chose que j'appellerai pas du tout du bavardage ni du verbiage, toutes ces jaculations mystiques qui sont en somme ce qu'on peut lire de mieux - tout à faire en bas de page, note : y ajouter les Ecrits de Jacques LACAN! parce que c'est du même ordre, moyennant quoi naturellement vous allez être tous convaincus que je crois en Dieu. Je crois à la jouissance de la femme en tant qu'elle est en plus, à condition que cet "en plus" vous y mettiez un écran, avant que je l'aie bien expliqué. Alors tout ce qu'ils cherchaient là, les toutes sortes de braves gens dans l'entourage de n'importe qui, de Charcot et des autres, pour expliquer que la mystique c'étaient des affaires de foutre, mais c'est que si vous y regardez de près c'est pas ça, pas ça,



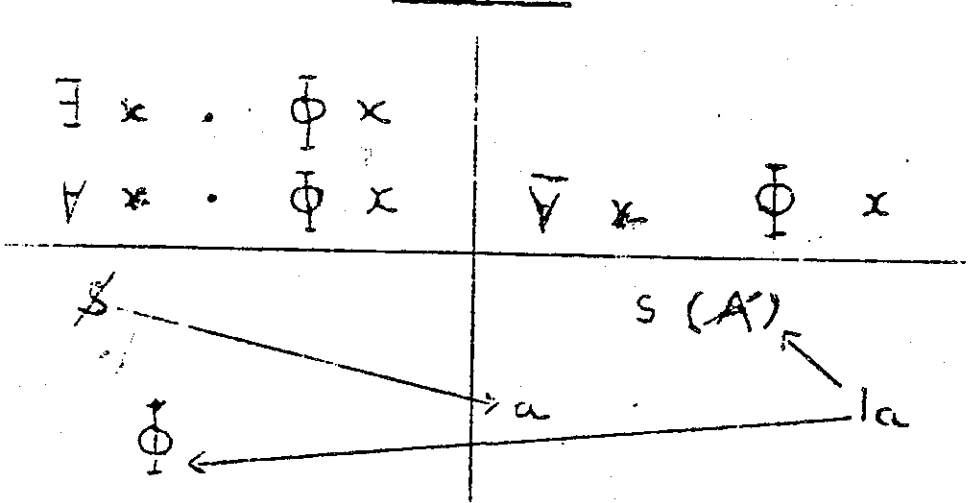
pas ça du tout. C'est peut-être ça qui doit nous faire entrevoir ce qu'il en est de l'Autre, cette jouissance qu'on éprouve et dont on ne sait rien. Mais est-ce que ce n'est pas ça qui nous met sur la voie de l'ex-sistence et pourquoi ne pas interpréter une face de l'Autre, face de Dieu, puisque c'était par là que j'ai abordé l'affaire tout à l'heure, une face de Dieu comme supportée par la jouissance féminine. Comme tout ça se produit grâce à l'être de la signifi-
fiance et que cet être n'a d'autre lieu que ce lieu de l'Autre que je désigne du grand A, on voit la biglerie, hein, de ce qui se produit. Et comme c'est là aussi que s'inscrit la fonction du père, en tant que c'est à elle que se rapporte la castration, alors on voit que ça fait pas 2 dieux, hein, mais ça n'en fait pas non plus un seul. Qu'en d'autres termes, c'est pas par hasard que Kierkegaard a découvert l'existence dans une petite aventure de séducteur: c'est à se castrer, c'est à renoncer à l'amour qu'il pense y accéder, mais peut-être qu'après tout - pourquoi pas ? - Régine, elle aussi, peut-être existait. Ce désir d'un bien au second degré qui n'est pas causé par un petit a, celui là, c'est peut-être par l'intermédiaire de Régine qu'il en avait la dimension. Voilà, j'en ai assez raconté pour aujourd'hui.

---:---:---:---:---:---



Ce n'est une
Version MC !!!
G.T.

SEMINAIRE DU Dr LACAN - Mardi 13 mars 1973 - PANTHEON X



Après ce que je viens de vous mettre au tableau, vous pourriez croire que vous savez tout. Il faut vous en garder. Justement, parce que nous allons, aujourd'hui, essayer de parler du savoir, de ce savoir que dans l'inscription des discours, ceux dont j'ai cru pouvoir vous exemplifier que se supporte le lien social, dans cette inscription des discours j'ai mis, j'ai écrit B 2 pour symboliser ce savoir. Peut-être arriverai-je à vous faire sentir pourquoi ça va plus loin que une secondarité par rapport au signifiant pur, à celui qui s'inscrit du S 1, que c'est plus qu'une secondarité, que c'est une des articulations fondamentales. Quoi qu'il en soit puisque j'ai pris le parti de vous donner ce support de cette inscription au tableau, je vais la commenter, j'espère brièvement, d'ailleurs je ne l'ai, il faut que je vous l'avoue nulle part écrite, nulle part préparée, elle ne me paraît pas exemplaire sinon comme d'habitude pour produire des malentendus. Néanmoins puisqu'en somme la situation qui résulte d'un discours comme l'analytique qui vise au sens, il est tout à fait clair que je ne puis vous livrer à chacun que ce que de sens vous êtes en route d'absorber et ça a une limite.

Ça a une limite qui est donnée par le sens où vous vivez et qui, on peut bien le dire, ce n'est pas trop dire que de dire qu'il ne va pas loin. Ce que le discours analytique fait surgir c'est justement l'idée que ce sens est de semblant, s'il indique le discours analytique, s'il indique que ce sens est sexuel, ce ne peut être justement qu'à, je dirai, rendre raison de sa limite. Il n'y a nulle part de dernier mot, si ce n'est au sens : mot c'est motus, j'y ai déjà insisté, pas de réponse mot dit quelque part LA FONTAINE: SI je m'en souviens encore, le sens indique très précisément la direction vers laquelle il est échu. Ceci étant posé qui doit vous garder jusqu'au point où je pourrai en pousser mon élucidation, cette année, de comprendre trop vite ce qui supporte de cette inscription à partir de là, c'est à-dire prises toutes ces précautions qui sont de prudence, de phronesis comme on s'exprime dans la langue grecque où bien des choses ont été dites mais qui sont restées loin, en somme, de ce que le discours analytique nous permet d'articuler, prises donc ces précautions de prudence, voici à peu près ce qui est inscrit au tableau, le rappel des termes propositionnels, au sens mathématique, par où qui que ce soit de l'être parlant s'inscrit à gauche ou bien à droite, cette inscription étant dominée par le fait qu'à gauche, à gauche ce qui répond au tout homme c'est en fonction dite $\bar{\phi}$ de X qu'il prend comme tout son inscription, à ceci près, que cette fonction trouve sa limite dans l'existence d'un X par quoi la fonction $\bar{\phi}$ de X est niée. C'est ce qu'on appelle la fonction du père d'où procède, en somme, par cette négation de la proposition $\bar{\phi}$ de X, ce qui fonde l'exercice de ce qui supplée au rapport sexuel en tant que celui-ci n'est d'aucune façon inscriptible ce qui supplée par la castration. Le tout repose donc ici sur l'exception posée



comme terme sur ce qui ce $\overline{\Phi}$ de X intégralement le nie. Par contre, en face, vous avez l'inscription de ceci que, pour une part des êtres parlant, ~~est~~ aussi bien à tout être parlant comme il se formule expressément dans la théorie freudienne, à tout être parlant il est permis quelque'il soit, pourvu ou non des attributs de la masculinité, attributs qui restent à déterminer, pourvu ou non de ces attributs il peut s'inscrire dans l'autre part et ce comme quoi il s'inscrit c'est justement de ne permettre aucune universalité, d'être ce "pas tout" en tant qu'il a en somme le choix de se poser dans le $\overline{\Phi}$ de X ou bien de n'en pas être. Telles sont les seules définitions possible de la part dite homme ou bien femme dans ce qui se trouve être dans cette position d'habiter le langage. Au-dessous, sous la barre, la barre transversale où se croise la division verticale de ce qu'on appelle improprement l'humanité en tant qu'elle se répartirait en identification sexuelle vous avez l'indication, l'indication scandée, de ce dont il s'agit, c'est, à savoir, à savoir qu'à la place du partenaire sexuel du côté de l'homme, de cet homme que j'ai, non certes pour le privilégier d'aucune façon, inscrit, ici du Φ et de ce $\overline{\Phi}$ qui le supporte comme signifiant, ce $\overline{\Phi}$ qui aussi bien s'incarne dans le S l d'être entre tous les signifiants celui qui paradoxalement a joué le rôle que de la fonction dans le $\overline{\Phi}$ de X et justement ce signifiant dont il n'y a pas de signifié qui, quant au sens, en symbolise l'échec, le mé-sens qui est l'un des sens par excellence, ou, si vous voulez encore, le réti-sens. Ce S ainsi doublé, ce signifiant dont en somme il ne dépend même pas, ce S n'a jamais affaire en tant que partenaire qu'à cet objet a, inscrit, comme tel, de l'autre côté de la barre, il ne lui est donné d'atteindre ce partenaire, ce partenaire qui est l'Autre que par



l'intermédiaire de ceci, il est la cause de son désir mais qu' à ce titre comme l'indique ailleurs dans mes graphes, la conjonction pointée de ce ~~et~~ et de ce a qui n'est rien d'autre que fantasme, ce fantasme fait aussi bien pour ce sujet en tant qu'il y est pris comme tel, le support de ce qu'on appelle expressément dans la théorie freudienne, le principe de réalité. Ce que j'aborde, cette année, est très précisément ceci que la théorie, l'articulation théorique de FREUD, très précisément ceci qui dans FREUD est laissé de côté expressément d'une façon avouée le ~~pas~~ ^{que} will das Weib ? le que veut la femme, / la théorie de FREUD comme telle, expressément à vous , ignorée. FREUD avance qu'il n'y a de libido que masculine, qu'est-ce à dire ? Sinon qu'un champ, qui n'est tout de même pas rien, celui de tous les êtres qui, comme on dit, d'assumer, si l'on peut dire, et si tant est que cet être assume, assume quoi que ce soit de son sort, ce qui s'appelle improprement puisqu'ici, je vous le rappelle, ce que j'ai souligné la dernière fois, c'est que ce la de la femme à partir du moment où il/s' énonce que d'un "pas tout ne peut s'écrire" qu'il n'y a ici de la que barré. Ce la barré expressément à ce qui a rapport et ce que je vous illustrerai aujourd'hui, du moins je l'espère, ce signifiant A en tant que barré, en tant que ce lieu de l'Autre lui-même, là où vient s'inscrire tout ce qui peut s'articuler du ci de là où vient s'inscrire tout ce qui peut s'articuler du signifiant ^{est} dans son fondement, de par sa nature si radicalement l'Autre que c'est cet autre qu'il importe d'interroger. S'il n'est pas simplement ce lieu où la vérité balbutie, mais s'il mérite de quelque façon de représenter ce à quoi, comme la dernière fois, et de façon en quelque sorte métaphorique, je vous ai adressé ceci que, du départ dont

s'articule l'inconscient, la femme comme/nous n'en avons que des témoignages sporadiques et c'est pour ça que je les ai pris la dernière fois dans leur fonction de métaphore, la femme a foncièrement ce rapport à l'autre que d'être dans le rapport sexuel, par rapport à ce qui s'énonce, à ce qui peut se dire de l'inconscient, radicalement l'autre, elle est ce qui à rapport à cet autre et c'est là ce qu'aujourd'hui je voudrais tenter d'articuler de plus près. C'est au signifiant de cet autre, en tant que comme autre, je dirai, il ne peut rester toujours autre. Assurément, ici, nous ne pouvons que procéder que d'un frayage aussi difficile qu'il est possible d'en appréhender ~~aucun~~, et c'est pourquoi en n'y aventurant, comme je fais à chaque fois, devant vous, je ne puis, ici, que supposer que vous évoquerez pour ^{cela} /., il faut que je vous le rappelle qu'il n'y a pas d'autre de l'autre et c'est pour cela que ce signifiant, avec cette parenthèse ouverte, marque cet autre comme barré. Comment pouvons-nous donc approcher, concevoir que ce rapport à l'autre puisse être quelque part, ce qui détermine une moitié pour ce qu'aussi bien c'est grossièrement la proportion biologique qu'une moitié de l'être parlant se réfère. C'est pourtant ce qui est là écrit au tableau par cette flèche partant du la, de ce la qui ne peut se dire, rien ne peut se dire de la femme, la femme, un rapport, rapport à ce S de / d'une part et c'est en cela déjà qu'elle se dédouble, qu'elle n'est pas toute puisque d'autre part elle peut avoir ce rapport avec ce Φ que dans la théorie analytique nous désignons de ce phallus, tel que je le précise, d'être le signifiant, le signifiant qui n'a pas de signifié, celui-là, même, qui se supporte chez l'homme de cette jouissance, de cette jouissance donc, comme ça, pour la pointer, je vous dirai, j'avancerai, aujourd'hui, que ce qui, le mieux, le symbolise qu'est-ce après



tout, sinon ceci que l'importance de la masturbation, suffisamment dans notre pra-
 tique, souligne, qu'est-ce qu'elle est ? Sinon, ceci, qui n'est rien d'autre, dans
 les cas, si j'^{en}puis dire, favorables, que la jouissance de l'idiot, léger mouvement
 hein ! Après ça, enfin pour vous remettre, il ne reste plus qu'à vous parler
 d'amour. Quel sens cela peut-il avoir, quel sens y a-t-il à ce que j'en vienne à
 vous parler d'amour ? Je dois dire que c'est peu compatible avec la position d'où
 ici je vous énonce, ceci est peu, disais-je, compatible avec ce qu'il faut bien
 dire que depuis le temps, je ne cesse de poursuivre, c'est-à-dire cette direction
 d'où le discours analytique peut faire semblant de quelque chose qui serait science
 car enfin, ce serait science, vous en êtes très peu conscients, bien sûr vous avez
 quelques repères, vous savez, j'y ai mis parce que je croyais que c'était une bonne
 étape à vous le faire repérer dans l'histoire, vous savez qu'il y a eu un moment
 où on a non sans fondement pu se décerner cette assurance que le discours scienti-
 fique ça s'était fondé, le point tournant galiléen, j'y ai, il ne semble, suffisam-
 ment insisté pour supposer qu'à tout le moins certains de vous ont été aux sources
 là où ça se repère l'oeuvre de KOYRE Alexandre, depuis le temps, je pense ,
 et au moins la pratique d'une partie de cette assemblée, mais ce qu'il faut voir,
 c'est à quel point c'est un pas, un pas vraiment subversif, au regard de ce qui
 jusque là s'est intitulé connaissance. Il est très difficile de soutenir, de main-
 tenir également présents ces deux termes à savoir que le discours scientifique a
 engendré toute sorte d'instruments qu'il nous faut bien, du point de vue dont il
 s'agit ici, qualifier de ce qu'ils sont : tous ces gadgets dont vous êtes désormais
 les sujets, infiniment plus loin que vous ne le pensez, tous ces instruments qui



du microscope jusqu'à la radio-télé, n'est-ce pas, deviennent des éléments de votre existence. Ceci dont vous ne pouvez, actuellement, même pas mesurer la portée, mais qui n'en fait pas moins partie de ce que j'appelle le discours scientifique pour autant que un discours c'est ce qui détermine, comme tel, une forme complètement renouvelée de lien social, le joint qui ne se fait pas c'est ceci : c'est que ce que j'ai appelé tout à l'heure subversion de la connaissance s'indique de ceci que, jusqu'alors, rien de la connaissance, il faut le dire, ne s'est conçu sans que rien de ce qui s'est écrit sur cette connaissance ne participe et l'on ne peut pas même dire que les sujets de la théorie antique de la connaissance ne l'ait pas su ; sans que rien de cette théorie, dis-je, ne participe du fantasme d'une inscription du lien sexuel. Les termes d'actif et de passif, par exemple, qui, on peut le dire, dominent tout ce qui a été cogité des rapports de la forme et de la matière, ce rapport si fondamental auquel se réfère chaque pas : platoniciens puis aristotéliens, concernant, disons, ce qu'il en est de la nature des choses. Il est visible, il est touchable à chaque pas de ces énoncés que ce qui les supporte c'est un fantasme par où il est tenté de suppléer à ce qui d'aucune façon ne peut se dire c'est là ce que je vous propose comme dire, à savoir le rapport sexuel. L'étrange est que tout de même à l'intérieur de cette grossière polarité, celle qui de la matière fait le passif, de la forme l'agent qui l'anime. Quelque chose mais quelque chose d'ambigu a passé, c'est à savoir que cette animation ce n'est rien d'autre que ce à dont l'agent anime quoi ? Il n'anime rien, il prend l'autre pour son âme, mais que d'un autre côté si nous suivons ce qui progresse au cours des âges de l'idée d'un être par excellence, d'un Dieu qui est bien loin d'être

conçu comme le Dieu de la foi chrétienne, puisque aussi bien, vous le savez, c'est le moteur immobile, la sphère suprême que dans l'idée que le bien c'est ce quelque chose qui fait que tous les autres êtres, moins être que celui-là, ils ne peuvent avoir d'autre visée que d'être le plus être qu'ils peuvent être et c'est là tout le fondement de l'idée du bien dans cette éthique d'ARISTOTE dont ce n'est pas pour rien que je vous ai rappelé que non seulement je l'avais traité mais que je vous incitait à vous reporter pour en saisir les impasses qui se trouve tout de même que ce quelque chose, si nous suivons le support, nos inscriptions à ce tableau il se révèle que c'est tout de même dans cette opacité de ce ou j'ai la dernière fois expressément désigné ce qu'était la jouissance de cet autre, de cet autre en tant que pourrait l'être si elle existait la femme que c'est à la place de la jouissance de cet autre qu'est désigné cet être mythique, mythique manifestement chez ARISTOTE, de l'être suprême, de la sphère immobile d'où procèdent tous les mouvements quels qu'ils soient, changement, génération, mouvement, translation, augmentation, etc...

Comment faire pour approcher dans cette ambiguïté, approcher en somme quoi, en l'interprétant selon ce qu'il est notre fonction dans le discours analytique c'est-à-dire enregistré, scandé ce qui peut se dire comme allant à l'échec, vers la formulation du rapport sexuel, que si nous arrivons à dissocier ceci que c'est en tant que sa jouissance est radicalement autre que, en somme, la femme a plus rapport à Dieu que tout ce qui peut se dire en suivant la voie de quoi ? De ce qui manifestement dans toute la spéculation antique ne s'articule que comme le bien de l'homme, si en d'autres termes nous pouvons, ce qui est notre fin, la fin de notre

enseignement pour autant qu'il poursuit ce qui peut se dire et s'énoncer du discours analytique, c'est dissocier ce a et A en réduisant le premier à ce qui est de l'imaginaire et l'autre à ce qui est du symbolique ; que le symbolique soit le support de ce qui a été fait Dieu, c'est hors de doute, que ce qu'il en est de l'imaginaire c'est ce qui supporte de ces reflets du semblable au semblable, c'est ce qui est certain, comment, en somme ce "a" de s'inscrire jusqu'au-dessous de ce "S", de A dans notre inscription au tableau ait pu jusqu'à un certain terme prêter, en somme, à confusion et ceci, très exactement, par l'internénaire de la fonction de l'être, c'est assurément, ce en quoi quelque chose, si je puis dire, reste à décoller, reste à scinder et, précisément, en ce point où la psychanalyse est autre chose qu'une psychologie. In psychologie c'est cette scission non encore faite et là, pour ne reposer, je vais ne permettre, non Dieu, de vous le faire part, je ne dis pas à proprement/le vous lire parce que je ne suis jamais sûr de lire, jamais, quoi que ce soit, de vous lire tout de même ce que je vous ai; il y a quelque temps, écrit, écrit sur quoi ? Ecrit là seulement d'où il se peut qu'on parle d'amour, car parler d'amour, on ne fait que ça dans le discours analytique et après la découverte du discours scientifique comment ne pas sentir, toucher du doigt que c'est une perte de temps. Très exactement, perte de temps au regard de tout ce qui peut s'articuler de scientifique, mais que ce que le discours analytique apporte et c'est peut-être ça, après tout, la raison de son émergence en un certain point du discours scientifique, c'est que parler d'amour est en soi une jouissance ce qui confirme, assurément, de cet effet tangible



que dire n'importe quoi en signe même du discours de l'analysant est ce qui mène au lusts prinzip et ce qui y mène de la façon la plus directe et sans avoir aucun besoin de cette accession aux sphères supérieures qui est le fondement de l'éthique aristotélicienne pour autant que je vous l'évoquai tout à l'heure brièvement, en tant qu'en somme elle ne se fonde que de la coalescence que de la confusion de ce "a" avec le "S (A)", il n'est bairré bien sûr que par nous, ça ne veut pas dire qu'il suffise de barrer pour que rien n'en existe, il est certain que si ce "S (A)" je n'en désigne rien d'autre que la jouissance de la femme c'est bien assurément parce que c'est là que je pointe que Dieu n'a pas encore fait son exit.

Alors voici, à peu près, ce que j'écrivais à votre usage, je vous écrivais quoi en somme, la seule chose qu'on puisse faire d'un peu sérieux : la lettre d'amour. Les supposés psychologiques grâce à quoi tout ceci a duré si longtemps, je suis de ceux qui ne leur font pas une bonne réputation. On ne voit pas, pourtant, pourquoi le fait d'avoir une âme serait un scandale pour la pensée si c'était vrai. Si c'était vrai, l'âme ne pourrait se dire que de ce qui permet à un être, à l'être parlant pour l'appeler par son nom, de supporter l'intolérable de son monde. Ce qui la suppose d'y être étrangère, c'est-à-dire fantasmatique, ce qui cette âme ne l'y considère, l'y dans ce monde, que de sa patience et de son courage à y faire tête. Ceci s'affirme de ce que jusqu'à nos jours elle n'a, l'âme, jannis eu d'autre sens. C'est là que le français doit n'apporter une aide, non pas comme il arrive dans la langue quelquefois d'homonymie, d'eux avec le deux, de ce peut d'avec le peu, il

peut peu, et tout de même là bien pour nous servir à quelque chose et c'est là que la langue sert. L'âme, en français, au point où j'en suis, je ne peux n'en servir qu'à dire que c'est ce qu'on âme, j'âme, tu âmes, il âme, vous voyez là que nous ne pouvons nous servir que de l'écriture, même à y inclure jamais, jamais.... Son existence, donc, à l'âme peut être, certes, mise en cause, c'est le terme propre, à se demander si ce n'est pas un effet de l'amour. Tant, en effet, que l'âme, âme, l'âme, il n'y a pas de sexe dans l'affaire, le sexe n'y compte pas. L'élaboration dont elle résulte est homosexuelle, comme cela est parfaitement lisible dans l'histoire. Et ce que j'ai dit tout à l'heure de ce courage, de cette patience à supporter le monde, c'est le vrai répondant de ce qui fait un ARISTOTELE déboucher dans sa recherche du bien comme ne pouvant se faire que de l'admission de ceci : que dans tous les êtres qui sont au monde, il y a ^{déjà} assez d'être interne, si je puis m'exprimer ainsi, que ils ne peuvent à cet être l'orienter vers le plus grand être que confondre son bien, son bien propre, avec celui même dont rayonnerait l'être suprême. Qu'à l'intérieur de ce qu'il a, il nous évoque la "filia" comme représentant une possibilité, un lien d'amour entre deux de ces êtres c'est bien là ce qui a manifesté la tension vers l'être suprême, peut aussi bien se renverser du mode dont je l'ai exprimé, à savoir que c'est le courage à supporter cette relation intolérable à l'être suprême que les amis, les philoi, se reconnaissent et se choisissent ^{lui} L'hors-sexe de cette éthique est manifeste, au point que je/voudrais lui donner l'accent que MAUPASSANT lui donne à quelque part énoncé cet étrange terme du hors-la. L'hors-sexe voit l'homme sur quoi l'âme spécula. Voilà, mais il se trouve



que les femmes aussi sont amoureux c'est-à-dire qu'elles aiment l'âme. Qu'est-ce que ça peut bien être que cette âme qu'elles aiment dans le partenaire ? Pourtant homme jusqu'à la garde et dont elles ne se sortiront pas ? Ça ne peut, en effet les conduire qu'à ce terme ultime et c'est pas pour rien que je l'appelle comme ça hystéron, ^{que} ça se dit en grec de l'hystérie soit de faire l'homme comme je l'ai dit, à être de ce fait homosexuelle si je puis m'exprimer ainsi, ou hors-sexe elles aussi. Leur ~~état~~ étant difficile de ne pas sentir, dès lors, l'impasse qui consiste à ce qu'elles se m'aiment dans l'autre, car enfin il n'y a pas besoin de se savoir autre pour en être. Puisque l'âme du l'âme trouve à être, on l'en différencie elle, la femme, et ça d'origine, n'est-ce pas, en la diffame. Ce qu'il ya de plus fameux dans l'histoire à rester des femmes, c'est à proprement parler tout ce qu'on peut en dire d'infamant. Il est vrai qu'il lui reste l'honneur de Cornélie, mère des Gracques. Mais c'est justement ce qui pour nous autres analystes, je n'ai pas besoin de parler de Cornélie à laquelle les analystes ne songent guère, mais parler à un analyste d'une Cornélie quelconque il vous dira que ça ne réussira pas très bien à ses enfants, les Gracques. Ils feront des Gracques jusqu'à la fin de leur existence. C'était ça le début de ma lettre, c'était un amusement. Alors, bien sûr ^{là} // j'aurais pu, j'ai fait d'ailleurs, mais j'ai pas le temps, je refais une allusion à cet amour courtois où quand même au point où s'en était parvenu cet amusement homosexuel était tombé dans la suprême ^{te} décadence, dans cet espèce de mauvais rêve impossible dit de la féodalité, à ce niveau que dégénérescence politique il est évident qu'il devait paraître quelque chose et ce quelque chose c'est justement la perception que la femme



de côté là il y avait quelque chose qui ne pouvait plus du tout marcher. Alors l'invention de l'amour courtois c'est pas du tout le fruit de ce qu'on a l'habitude dans l'histoire de symboliser de la thèse, antithèse et de la synthèse, y a pas la moindre synthèse, bien entendu, il 'ny en a jamais. Tout ce qu'on a vu après l'amour courtois, c'est quelque chose qui a brillé dans l'histoire comme un météore resté complètement énigmatique et puis après ça on a vu revenir tout le bric à brac d'une renaissance prétendue des vieilleries antiques. Il y a là une petite parenthèse c'est que quand un fait deux, il y a jamais de retour. Ça ne revient pas à faire de nouveau un, même un nouveau.

c'est encore un de ces jolis rêves de la philosophie. C'est très évidemment si on a eu ce météore de l'amour courtois, c'est évidemment d'un troisième chi d'une toute autre partition qu'est venu ce quelque chose qui a rejeté tout à sa futilité première. C'est pour ça qu'il a fallu tout à fait autre chose, il a fallu rien de moins que le discours scientifique, soit quelque chose qui ne doit rien au supposé de l'âme antique, pour qu'en surgisse ce qu'est la psychanalyse à savoir l'objectivation de ce que l'être, d'être parlant, passe encore de temps à parler en pure perte, je vous l'ai dit, passe encore de temps à parler pour cet office des plus court de ce fait qu'il ne va pas plus loin que d'être en cours, encore, c'est-à-dire le temps qu'il faut pour que ça se résolve enfin, car, après tout, c'est là ce qui nous pend au nez, pour que ça se résolve enfin démographiquement. Il est bien clair que c'est pas ça du tout qui arrangera les rapports de l'homme aux femmes. C'est ça le génie de FREUD, c'est que ce qu'il a été porté par ce tournant ce tournant, il a mit le temps à venir, il y a eu un FREUD, en fait, c'est un nom



qui mérite bien, c'est un nom rigolard Kraft durch Freude... comme
 disaient les autres. C'est le sot le plus rigolard de la sainte farce de l'histoire. On pourrait peut-être pendant que ça dure en voir un petit éclair, un petit éclair de quelque chose qui concernerait l'Autre. L'Autre en tant que c'est à ça que l'homme, la femme, la femme a fait. Il y a quelque chose d'essentiel dans ce que j'apporte comme complément à ce qui a été très bien vu, vu par des voies, ça éclairerait de voir que c'est ça qui s'est vu. Ce qui s'est vu c'est rien que du côté de l'homme à savoir que ce à quoi l'homme avait à faire c'était à l'objet a. Que toute sa réalisation de ce rapport sexuel aboutissait au fantasme et on l'a vu bien sûr à propos des névrosés, comment les névrosés font-ils l'amour ? C'est de là qu'on est parti, là-dessus, bien sûr, on a pas pu manquer de s'apercevoir que il y avait un corrélat avec les perversions ce qui vient à l'appui de mon a, puisque le a c'est lui qui quellesqu'elles soient les dites perversions en est là comme la cause. On a d'abord vu ça, c'était déjà pas mal, l'amusant c'est que FREUD les a primitivement attribuées à la femme, c'est très, très très amusant de voir ça dans les trois essais, c'est vraiment une confirmation qu'on voit dans le partenaire quand on est homme, exactement ce dont on se supporte soi-même, si je puis m'exprimer ainsi, quand on se supporte narcissiquement. Heureusement, il y a eu dans la suite l'occasion de s'apercevoir que les perversions telles qu'on les appréhende dans la névrose, telles qu'on croit les repérer, c'est pas du tout ça, la névrose c'est le rêve plutôt de la perversion. Que les névrosés n'ont aucun des caractères du pervers, c'est certain, simplement ils en rêvent, ce qui est bien naturel, car sans ça comment atteindre au partenaire



Pervers, on a commencé à en rencontrer, ceux-là que ne voulait à aucun prix voir ARISTOTELE, on a vu là qu'il y a une subversion de la conduite, appuyée, si je puis dire, sur un savoir faire qui est lié tout à fait à un savoir et au savoir, mon Dieu, de la nature des choses. Un embrayage direct, si je puis dire, de la conduite sexuelle sur, il faut bien le dire, ce qui est sa vérité à la conduite sexuelle à savoir son amoralité, mettez de l'âme/à-dedans si vous/voulez : amoralité.
 au départ le

Il y a une moralité par là la conséquence, une moralité de la conduite sexuelle qui est le sous-entendu de tout ce qui s'est dit du bien, seulement à force de dire du bien, ça aboutit à KANT où la moralité avoue ce qu'elle est et c'est ce que j'ai cru devoir avancer dans un petit article quand avec SADE elle avoue qu'elle est SADE, la moralité. Vous écrirez sade comme vous voudrez soit avec un S pour faire un hommage à ce pauvre idiot qui nous a donné là-dessus d'interminables écrits, soit avec un s pour dire que c'est en fin de compte sa façon à elle d'être agréable puisque c'est un vieux mot français qui veut dire ça, soit mieux "sade" à savoir que la moralité, il faut tout de même bien dire que ça se termine au niveau du ça et que ceci est assez court. Autrement dit que ce dont il s'agit c'est que l'amour soit impossible. Et que le rapport sexuel s'abîme dans le non-sens, ce qui ne diminue en rien l'intérêt que nous pouvons avoir pour l'autre.

C'est parce que, il faut le dire, la question est ceci dans ce qui constitue la jouissance féminine ou pour autant qu'elle n'est pas toute occupée de l'homme et même dirai-je que comme telle, elle ne l'est pas du tout, la question est de savoir, justement, ce qu'il en est de son savoir. Si l'inconscient nous a appris tant de choses, c'est d'abord ceci : quelque part dans l'autre ça fait



ça fait, parce que ça se supporte, justement de ces signifiants dont se constitue le sujet. C'est là que ça prête à confusion parce que il est difficile à qui âme de ne pas penser que tout par le monde fait ce qu'il a à faire. La sphère immobile dont se supportait le dieu aristotélicien, s'il est demandé par ARISTOTE pour suivre son bien à son image, si je puis dire, c'est parce qu'elle est sensée savoir son bien, seulement c'est justement là quelque chose dont après tout la faille du discours scientifique, je ne dirai pas nous permet, nous oblige à nous passer. Il n'y a aucun besoin de savoir pourquoi ce dont ARISTOTE part à l'origine nous n'avons plus aucun besoin de savoir que imputé à la pierre qu'elle fait le lieu qu'elle doit rejoindre pour nous expliquer les effets de la gravitation. L'imputation à l'animal c'est très sensible à lire dans ARISTOTE, le traité de l'âme, c'est cette pointe qui fait du savoir l'acte par excellence de quoi ? De quelque chose, il ne faut pas croire que ARISTOTE était si à côté de la plaque, de quelque chose qu'il voit comme n'étant rien que le corps à ceci près que le corps est fait pour une activité, une énergie et quelque part l'entéléchie de ce corps peut se supporter de cette substance qu'il appelle l'âme. L'analyse, à cet égard, prête à cette confusion de nous restituer la cause finale, de nous faire dire que tout ce qui concerne l'être parlant, la réalité est comme ça, c'est-à-dire fantasmatique pour qu'elle soit comme ça. Il s'agirait tout de même de savoir si c'est là quelque chose qui d'une façon quelconque puisse satisfaire au discours scientifique ? Ce n'est pas parce qu'il y a des animaux qui se trouvent parlant pour qui d'habiter le signifiant, il résulte qu'ils en sont sujets et que tout pour eux se joue au niveau du fantasme et d'un fantasme parfaitement désarticulable

d'une façon qu'il rende compte de ceci qu'il en sait beaucoup plus qu'il ne croit quand il agit lui, il ne suffit pas qu'il en soit ainsi pour que nous ayons là l'anorace d'une cosmologie, si l'éternelle ambiguïté du terme inconscient, l'inconscient est supposé, sous prétexte que l'être parlant, il y a quelque part quelque chose qui en sait plus que lui, bien sûr, ce qui sait à des limites, bien sûr, l'Etre de l'inconscient, mais enfin ça n'est pas là un modèle recevable du monde, en d'autres termes c'est pas parce qu'il suffit qu'il rêve pour qu'il voie ressortir cet immense bric à brac, ce garde-meuble avec lequel il a, lui, particulièrement à se débrouiller, en fait assurément une âme et une âme, à l'occasion, aimable quand quelque chose veut bien l'aimer, La femme ne peut aimer en l'homme ai-je dit que la façon dont il fait face au savoir dont il a mais pour le savoir dont il est, la question se pose à partir de ceci qu'il y a quelque chose, si ce que j'avance est fondé, il y a quelque chose dont il n'est pas possible de dire si ce quelque chose qui est jouissance, elle peut quelque chose en dire. En d'autres termes ce qu'elle en sait. Et c'est là, où je vous propose, au terme de cette conférence, d'aujourd'hui, c'est-à-dire comme toujours ça arrive au bord de ce qui polarisait tout mon sujet, c'est à savoir si la question peut se poser de ce qu'elle en sait ? Ce n'est pas une toute autre question à savoir si ce terme dont elle jouit au-delà de tout ce joué qui fait son rapport à l'homme, si ce terme que j'appelle l'Autre en le signifiant du λ , si ce terme, lui, sait quelque chose car c'est en cela qu'elle est elle-même sujette à l'autre, tout autant que l'homme. Est-ce que l'autre sait ? Il y avait un nommé Empédocle dont, comme par hasard, FREUD, comme ça, se sert de temps en temps comme de tire-bouchon, il y avait un

nommé Empédocle dont nous ne savons, là-dessus, que trois vers, mais dont ARISTOTELE tire très bien les conséquences quand il énonce qu'en somme pour Empédocle le dieu était le plus ignorant de tous les êtres et ceci très précisément de ne point connaître la haine. C'est ce que les chrétiens plus tard ont transformé dans des déluges d'amour, malheureusement, ça ne colle pas, parce que ne point connaître la haine c'est ne point connaître l'amour non plus. Si Dieu ne connaît pas la haine il est clair pour Empédocle qu'il en sait moins que les mortels de sorte qu'on pourrait dire que plus l'homme peut prêter à la femme la confusion avec Dieu c'est-à-dire ce dont elle jouit moins il hait ou est et dans cette affaire aussi puisqu'après tout il n'y a pas d'amour sans haine moins il aime. Sans pouvoir en dire grand chose, justement, mais on fait quelque chose et on peut pas en dire long, sur le type, semblant de ce qui s'appelle un homme ou une femme, il y a quelques deux ans, je suis arrivé dans la voie que j'essaie de tracer, à articuler ce qu'il en est de quatre discours, pas des discours historiques, pas de la mythologie, la nostalgie de ROUSSEAU, voire du néolithique, c'est des choses qui n'irritent pas tant qu'on le croit, le discours universitaire, il n'est jamais si bien ce discours, qu'au niveau du savoir qui ne veut plus rien dire pour personne, de ce que le discours universitaire se constitue de faire du savoir un semblant. Il s'agit de discours qu'il constitue, voire d'une façon tangible, quelque chose de réel, ce rapport de frontière entre le symbolique et le réel nous y vivons, c'est le cas de le dire, le discours du maître ça tient toujours et encore. Vous pouvez le toucher, je pense, suffisamment, du doigt pour que j'ai pas besoin de vous indiquer ce que j'aurais pu faire si ça n'avait amusé, c'est-à-dire si je cherchais la popularité



pour montrer le tout petit tournant, quelque part, qui en fait le discours du capitalisme. C'est exactement le même truc, simplement, c'est mieux foutu, ça fonctionne mieux; vous n'êtes plus couilloné, de toute façon vous n'y songez même pas de même que pour le discours universitaire, vous y êtes à plein tube en croyant faire les noix de mai. Ne parlons pas du discours hystérique c'est le discours scientifique lui-même ! C'est très important à connaître pour avoir des petits pronostics. Ça ne diminue en rien le mérite du discours scientifique. Il y a une chose qui est certaine c'est que je n'ai pu, ces trois discours, les articuler en une sorte de matière. C'est parce que le discours analytique est surgit. Et quand je parle du discours analytique je ne suis pas en train de vous parler de quelque chose de l'ordre de la connaissance, il y a longtemps qu'on aurait dû s'apercevoir que le discours de la connaissance est une méta- sexualle et lui donner sa conséquence à savoir que puisqu'il n'y a pas de rapport sexuel, il y a pas non plus de connaissance. On a vécu pendant des siècles avec une mythologie sexuelle, et bien entendu une grande part des analystes ne demandent pas mieux que de se délecter à ces chers souvenirs d'une époque inconsistante. Mais il ne s'agit pas de ça. Ce qui est dit, écris-je, à la première ligne de quelque chose que je suis en train d'excogiter pour vous le laisser comme ça dans quelque temps, ce qui est dit est de fait, du fait de le dire. Seulement il y a l'achoppement, tout est là, tout ensemble, ce que j'appelle l'hachose, j'ai mis un H devant pour que vous voyiez qu'il y a un apostrophe, mais justement je ne devrais pas en mettre, ça devrait s'appeler la a-chose, la a-cause, bref l'objet a. L'objet a est un objet certes, seulement en ce sens qu'il se substitue définitivement à toute notion de l'objet comme supporté par un sujet.

Ca n'est pas le rapport dit de la connaissance; c'est curieux quand on l'étudie en détail, que ce rapport de la connaissance on avait fini par faire que l'un des termes, le sujet en question, n'était plus que l'ombre d'une ombre, un reflet parfaitement évanoui. J'ai fait venir l'objet "a" à la place du semblant, bien entendu il ne pourrait absolument pas occuper cette place si les autres et réductible dans une chaîne signifiante n'occupait pas les autres. Si le sujet et ce que j'appelle le signifiant-maitre et ce que je désigne du corps du savoir n'était pas réparti aux quatre points d'un tétraèdre, qui est ce que pour votre repos je vous ai dessiné au tableau sous la forme de petites choses qui se croisent à l'intérieur d'un carré dont il manque un côté, il est évident qu'il n'y aurait absolument pas de discours, et ce qui définit un discours, ce qui l'oppose à la parole, je dis, parce que c'est cela qui est le mathème, je dis que c'est ce que détermine pour l'approche parlante le réel, et le réel dont je parle est absolument inapprochable sauf par une voie mathématique. C'est à savoir, en repérant, pour cela il n'y a pas d'autre voie que ce discours dernier venu des quatre, celui que je définis comme le discours analytique qui, permet d'une façon dont il serait excessif de dire que les constantes plutôt contraires d'une béance et proprement celle qu'il s'exprime, la thématique de la castration qu'on peut voir d'où s'assure le réel dont tient tout ce discours. Le réel dont je parle est ceci conformément à tout ce qui est reçu, mais comme si c'était par des sourds, reçu dans l'analyse de savoir que rien n'est assuré de ce qui semble la fin, la finalité de la jouissance sexuelle, à savoir la copulation sans ses passes, très confusément aperçue mais jamais dégagée



dans une structure comparable à celle d'une logique et qui s'appelle la castration. C'est très précisément en cela que l'effort logicien doit nous être un modèle voire un guide, et ne me faites pas parler d'isomorphisme, on dirait que quelque part, comme ça, un brave petit coquin de l'université qui trouve que mes énoncés ont la vérité et le semblant, la jouissance et le plus de jouir serait formaliste voire herméneutique, pourquoi pas, il s'agit de ce qu'on appelle en mathématique plutôt chose curieuse, c'est une rencontre : l'opération de générateur. Nous essaierons cette année, et ailleurs qu'ici d'approcher prudemment, de loin et pas à pas parce que il ne faut pas trop attendre en cette occasion de ce qui pourrait se produire d'étincelles, mais ça viendra. L'objet dont je vous ai parlé tout à l'heure, c'est pas un objet, c'est ce qui permet de tétraédrier ces quatre discours. Chacun de ces discours, à sa façon, c'est bien entendu ce que ne peuvent pas voir, ce que ne peuvent pas voir qui ? Chose curieuse, les analystes. C'est que l'objet dont ce n'est pas un point qui se localise quelque part parmi les trois, les quatre autres, ou les quatre qu'ils forment ensemble, c'est la construction, c'est le mathème tétraédrique de ces discours. La question est donc celle-ci : tous les êtres hachosiques, les incarnés que nous sommes tous à des titres divers, sont-ils le plus en proie à l'incompréhension de mon discours? ça c'est vrai, la question peut être posée. Qu'elle soit un symptôme ou qu'elle ne le soit pas, la chose est secondaire. Mais ce qui est très certain, c'est que théoriquement c'est au niveau du psychanalyste que doit dominer l'incompréhension de mon discours et justement parce que c'est le discours analytique, peut-être n'est-ce pas le privilège du discours analytique, après tout même ceux qui ont fait

celui qui a fait, qui a poussé le plus loin, qui a évidemment loupé parce qu'il ne connaissait pas l'objet "a", mais qui a poussé plus loin le discours du maître; avant que j'amène l'objet "a" au monde, c'est Hegel pour le nommer, il a toujours dit que s'il y avait quelqu'un qui ne comprenait rien au discours du maître, c'était le Maître, en quoi bien sûr, il reste par la psychologie, parce qu'il n'y a pas de maître, il y a le signifiant maître, que le maître suit comme il peut. Ça ne favorise pas du tout la compréhension du discours du maître chez le maître, c'est en ce sens que la psychologie de Hegel est exacte. Ce serait également très difficile de soutenir que l'hystérique au point où elle est placée, c'est-à-dire au niveau du semblant c'est là qu'elle soit le mieux pour comprendre son discours.

Il n'y aurait pas besoin du virage de l'analyse sans cela. Ne parlons pas bien sûr des universitaires, personne n'a jamais cru qu'ils auraient le front de soutenir un alibi aussi prodigieusement manifeste que l'est tout discours universitaire. Alors, pourquoi les analystes auraient-ils le privilège d'être accessibles à ce qui de leur discours, est mathème, il y a toutes les raisons pour qu'ils s'installent dans une sorte de statut dont l'intérêt (mais ce ne sont pas des choses qui peuvent se faire en un jour,) pourrait être de montrer ce qu'il en résulte dans ces inconcevables élucubrations théoriques qui sont celles qui remplissent les revues du monde psychanalytique. L'important n'est pas là, l'important est de s'intéresser, j'essaierai sans doute de vous dire en quoi peut consister cet intérêt, il faut absolument l'épuiser sur toutes ses faces; Je viens de donner l'indication de ce qu'il peut en être du statut de l'analyste au



niveau du semblant et il est bien sûr pas moins important de l'articuler dans son rapport à la vérité et le plus intéressant, c'est le cas de le dire, car c'est le seul sens qu'on puisse donner au mot d'intérêt, c'est le rapport qu'à ce discours à la jouissance. La jouissance en fin de compte, qui le soutient, le conditionne, qui le justifie très précisément de ceci : que la jouissance sexuelle - je ne voudrais pas terminer en vous donnant l'idée que je sais ce que c'est que l'homme, il y a certainement des gens qui ont besoin que je leur jette ce petit poisson - je peux leur jeter après tout, puisque ça ne connote aucune espèce de promesse de progrès, ou pire que de leur dire que c'est très probablement ça en effet qui spécifie cette espèce animale, c'est un rapport tout à fait anormalique et bizarre avec sa jouissance. Ça peut avoir quelques petits prolongements du côté de la biologie, pourquoi pas ? Ce que je constate simplement c'est que les analystes n'ont pas fait faire le moindre progrès à la référence biologisante de l'analyse, je le souligne souvent. Ils n'ont pas fait faire le moindre progrès pour la simple raison que c'est très précisément le point anormalique où une jouissance dont, chose incroyable, il s'est trouvé des biologistes pour au nom de ceci, que cette jouissance boiteuse et combien amputée, la castration elle-même qui a l'air chez l'homme d'avoir un certain rapport à la copulation, à la conjonction donc de ce qui biologiquement, mais sans bien sûr que ça ne conditionne absolument rien dans le semblant, à ce qui chez l'homme aboutit donc à la conjonction des sexes. Il y a eu donc, des biologistes pour étendre ce rapport parfaitement problématique aux espèces animales et nous étaler, on a fait tout un gros bouquin là-dessus qui a reçu tout de suite l'heureux patronage de mon cher Camarade Henri Ey dont je vous



ai parlé avec la sympathie que vous avez pu toucher la dernière fois, de la perversion chez les espèces animales, au nom de quoi ? Que les espèces animales copulent. Mais qu'est-ce qui nous prouve que ce soit au nom d'une jouissance quelconque, perverse ou pas, il faut vraiment être un homme pour croire que copuler ça fait jouir ! Alors il y a des volumes entiers là-dessus pour expliquer, il y en a qui font ça avec des crochets, d'autres avec des patates, et puis il y en a qui s'envoient les machins, les trucs, les spermatozoïdes à l'intérieur de la cavité centrale, comme chez la punaise. Qu'est-ce qu'ils doivent jouir avec des trucs pareils, si nous on se faisait ça avec une seringue dans le péritoine, ce serait voluptueux.

C'est avec ça qu'on croit qu'on construit les choses correctes, alors que la première chose à toucher du doigt c'est très précisément la dissociation et qu'il est évident que la seule question très intéressante, c'est de savoir comment quelque chose que nous pouvons momentanément dire corrélatif de cette disjonction de la jouissance sexuelle, quelque chose que j'appelle la langue. Evidemment ça a un rapport avec quelque chose du réel, mais de là que ça puisse conduire à des mathèmes qui nous permettent de vérifier la science alors ça c'est véritablement la question.

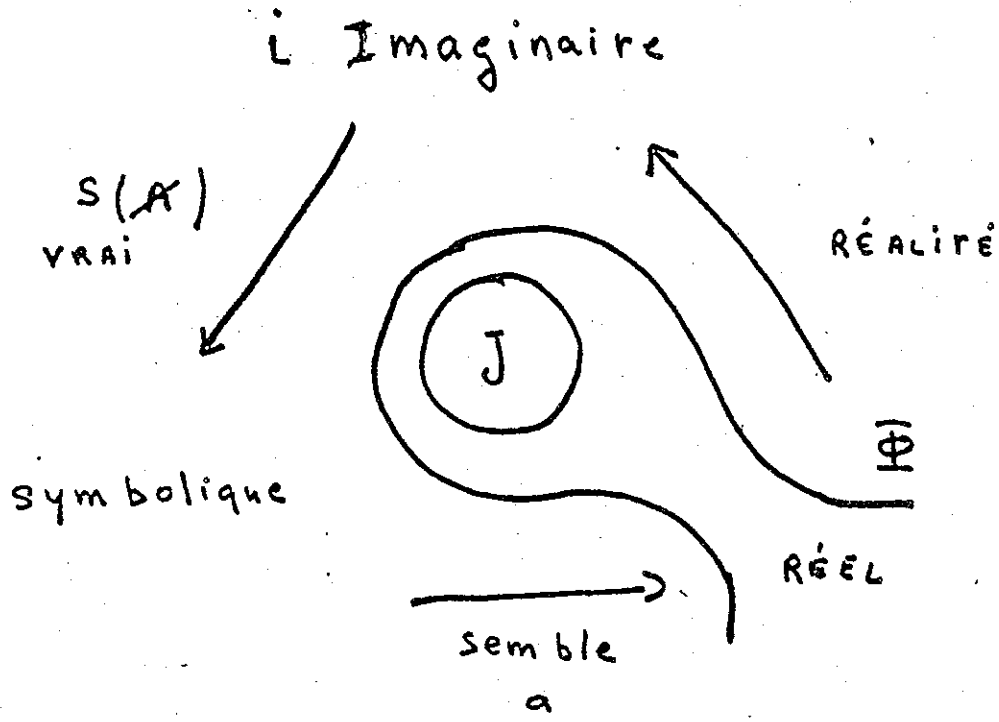
Si nous regardions d'un peu plus près comment c'est foutu la science, j'ai essayé de faire ça une petite fois, une petite approche : la science c'est une vérité. Il y avait un pauvre type dont j'étais l'hôte à ce moment-là, qui en a été malade de m'avoir entendu là-dessus. Et après tout c'est bien là qu'on voit que mon discours a été compris, c'est le seul qui en a été malade. Il s'est démontré de mille façons pour être quelqu'un de pas très fort. Moi



je n'ai aucune espèce de passion pour les débiles mentaux, je me distingue en cela de ma chère amie Maud Mannoni , mais comme les débiles mentaux on les rencontre aussi à l'Institut, je ne vois pas pourquoi je m'émouvrais. Enfin "la science c'est la vérité" ça essayait d'approcher un petit quelque chose. Après tout , c'est peut-être fait avec presque rien du tout, cette fameuse science, car on s'expliquerait mieux comment une chose d'apparence aussi conditionnée par un déficit tel que la langue peut y mener tout droit. Voilà, ce sont des questions que peut-être j'aborderai cette année, enfin je ferai de mon mieux ou pire...

schéma au tableau.

07/10/73



$$\frac{a}{s_2} \rightarrow \frac{\cancel{a}}{s_1}$$

10

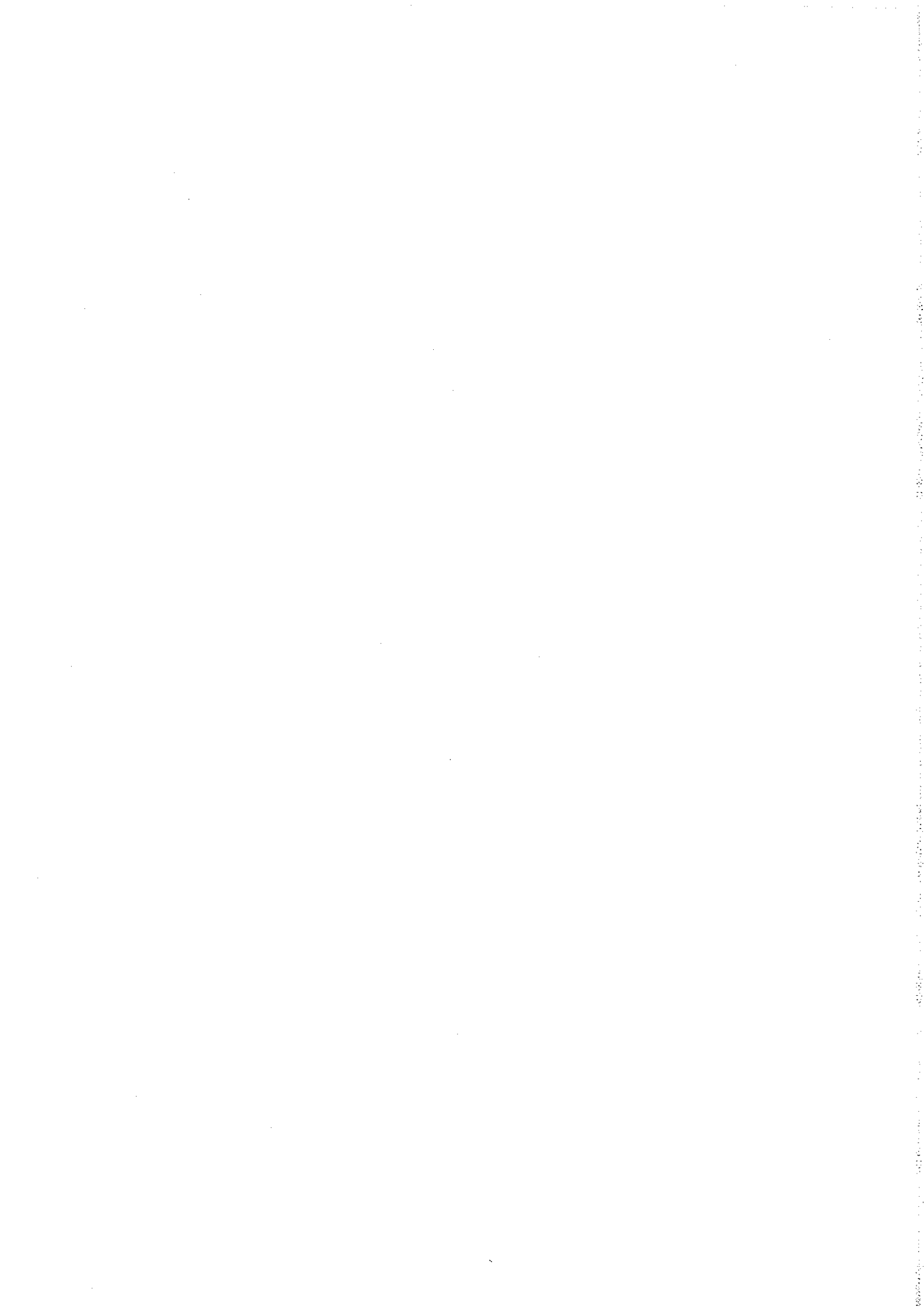
Ah j'aimerais bien que de temps en temps j'ai une réponse, voire une protestation. J'ai pas beaucoup d'espoir puisque une des personnes qui m'a donné autrefois cette satisfaction - il est vrai que je ne l'ai supplié de tenir ce rôle qu'il y a une demi-heure - ne prie d'y renoncer. Mais s'il y avait quelqu'un qui dans ce que j'ai dit la dernière fois - la dernière fois dont je suis sorti moi-même, disons, seulement assez inquiet pour ne pas dire plus - et ce qui se trouve à ma relecture s'avérer pour moi-même tout à fait supportable - c'est ma façon à moi de dire que c'était très bien - je ne serais pas mécontent si, quand même, quelqu'un pouvait me donner le témoignage d'en avoir entendu quelque chose. Il suffirait qu'une main se lève pour qu'à cette main, si je puis dire, je donne la parole. Je vois qu'il n'en est rien, de sorte qu'il faut donc que je continue. Ca sera peut-être moins bien cette fois-ci. Je voudrais partir d'une remarque, de quelques remarques dont les deux premières vont consister à rappeler ce qu'il en est du savoir, et puis à essayer de faire le joint à ce que pour vous aujourd'hui j'écrirai volontiers de "l'hainamoration". C'est le relief, vous le savez, qu'a su introduire la psychanalyse pour y situer la zone de son expérience. C'est de sa part un témoignage, si je puis dire, de bonne volonté. Si "l'hainamoration" justement elle avait su l'appeler d'un autre terme que de celui, bâtard, de l'ambivalence, peut-être aurait-elle mieux réussi à réveiller le contexte de l'époque où elle s'insère. Peut-être aussi est-ce modestie de sa part. Et en effet si j'ai terminé sur quelque chose, ce quelque chose grâce à quoi je peux faire qu'aborder ce qui m'avait polarisé pendant toute non énonciation de la dernière fois, j'avais énoncé de ce dernier paragraphe, qu'il y avait un nommé Empédocle et j'avais fait remarquer que ce n'est pas pour rien que Freud s'en arme - que pour Empédocle Dieu devait être le plus ignorant de tous les êtres, ce qui nous conjoint à la question du savoir, et ceci très précisément, disais-je, de ne point connaître la haine. J'y ajoutais que les chrétiens plus tard ont transformé cette non-haine de Dieu en une marque d'amour. C'est là que l'analyse, du corrélat qu'elle établit entre haine et amour, nous incite, nous incite à ce quelque chose d'un rappel où je reviendrai tout à l'heure et qui est exactement celui-ci: qu'on ne connaît point d'amour sans haine, c'est-à-dire que s'il y a connaissance de quelque chose, si cette connaissance nous déçoit qui a été fomentée au cours des siècles et qui fait qu'il nous faut rénover la fonction du savoir, c'est bien peut-être que la haine n'y a point été mise à sa place. Il est vrai que là-dessus ce n'est point non plus ce qu'il semble le plus désirable d'évoquer. C'est pour ça que j'ai terminé de cette phrase qu'on pourrait dire que plus l'homme prête à la femme de le confondre avec Dieu, c'est-à-dire ce dont elle jouit - rappelez-vous non schéma de la dernière fois, je vais pas le refaire - moins il hait, et du même coup, disais-je, d'avoir équivoqué sur le "hait" et le "est" en Français, c'est-à-dire que dans cette affaire aussi bien moins il aime. Ce n'était pas très heureux d'avoir terminé là-dessus, ce qui est pourtant une vérité.

C'est bien ce qui ne fera aujourd'hui m'interroger une fois de plus sur ce qui se confond apparemment du vrai et du réel, telle que j'en ai apporté la notion, telle qu'elle s'esquisse dans l'expérience analytique, et ce qu'il y a bien en effet à ne pas confondre. Bien sûr que le vrai s'affirme comme visant le réel; mais ce n'est là énoncé que comme fruit d'une longue élaboration, et je dirai plus: d'une réduction des prétentions à la vérité. Partout où nous la voyons se présenter, s'affirmer elle-même comme d'un idéal, que quelque chose dont



la parole peut être le support, nous voyons ^{que} la vérité n'est pas quelque chose qui s'atteigne si aisément. Dirais-je que si l'analyse se pose d'une présomption, c'est qu'il puisse s'en constituer un savoir sur la vérité. Dans le schéma $\frac{a}{S_2} \frac{p}{S_1}$ que je vous ai donné du discours analytique, le petit a s'écrit en haut à gauche et se soutient de cet S2, savoir en tant qu'il est à la place de la vérité; c'est de là qu'il l'interpelle le S prié de dire n'importe quoi qui doit aboutir à la production du S1, du signifiant dont on puisse réscoudre...quoi ? justement son rapport à la vérité. La vérité, disons pour trancher dans le vif, est à l'origine $\alpha \lambda \eta \theta \epsilon \alpha$ sur laquelle tend à spéculer Heidegger, "Hemeth" // le terme hébreu, qui, comme tout usage de ce terme vérité a origine juridique. De nos jours, encore le témoin est prié de dire la vérité, rien que la vérité, et qui plus est, toute s'il peut - comment hélas, pourrait-il ? - toute la vérité sur ce qu'il sait. Mais ce qui est cherché, et justement plus qu'en tout autre, dans le témoignage juridique, c'est quoi ? c'est de pouvoir juger ce qu'il en est de la jouissance et je dirai plus plus loin : c'est que la jouissance s'avoue et justement en ceci qu'elle peut être inavouable, que la vérité cherchée c'est justement celle-là plus que toute autre en regard de la loi qui cette. XX (jouissance la règle. C'est aussi bien en quoi au terme de Kant le problème s'évoque, s'évoque de ce que doit faire l'homme libre au regard du tyran, du tyran qui lui propose toutes les jouissances en échange de ceci qu'il dénonce l'ennemi dont le tyran redoute qu'il soit en ce qui est de la jouissance celui qui la lui dispute.

Comment ne se voit-il pas que la question d'ailleurs qui s'évoque de cet impératif qu'au nom de rien de ce qui est de l'ordre du pathique ne doit diriger le témoignage, de ce qui s'en évoque après tout ? Et si, ce dont l'homme libre est prié de dénoncer l'ennemi, le rival, si c'était vrai, doit-il le faire ? Est-ce qu'il ne se voit pas, rien qu'à ce problème évoqué, que s'il est quelque chose qui assurément nous inspire toute la réserve qui est bien celle que nous avons toutes, que nous avons tous, c'est que toute la vérité c'est ce qui ne peut pas se dire, c'est ce qui ne peut se dire qu'à la condition de ne pas la pousser jusqu'au bout, de ne faire que la mi-dire. Il y a autre chose qui nous ligote quant à ce qu'il en est de la vérité. C'est que la jouissance c'est une limite, c'est quelque chose qui tient à la structure même qu'évoquaient, au temps où je les ai construits pour vous, mes quadripodes, c'est que la jouissance ne s'interpelle, ne s'évoque, ne se traque, ne s'élabore qu'à partir d'un semblant. L'amour lui-même, ai-je souligné la dernière fois, s'adresse du semblant; il s'adresse du semblant et aussi bien s'il est bien vrai que l'Autre ne s'atteint qu'à s'accoler, comme je l'ai dit la dernière fois, au petit a, cause du désir, c'est aussi bien au semblant d'être qu'il s'adresse. Cet être là n'est pas rien, il est supposé à ce quelque chose, à cet objet qu'est le petit a. MAIS ici, ne devons-nous pas retrouver cette trace qu'en tant que tel il réponde à quelque imaginaire. Assurément cet imaginaire je l'ai désigné expressément de l'i, du petit i mis ici isolé du terme imaginaire - imaginaire - et que c'est à ce que en quoi ce n'est que de l'habillage de l'image de soi qui vient envelopper l'objet cause du désir. que se scutient le plus souvent - c'est l'articulation même de l'analyse - que se soutient le plus souvent le rapport objectal. Cette affinité du petit a à cette enveloppe, c'est là le joint, il faut le dire, un de ces joints majeurs à avoir été avancé par la psychanalyse et qui pour nous est le point, le point de suspicion qu'elle introduit essentiellement. C'est là que ce qui peut nous venir à dire du réel, se distingue; car le Réel, si vous le prenez tel que j'ai cru, au cours des temps, temps qui sont ceux de mon expérience, le Réel ne saurait



s'inscrire que d'une impasse de la formalisation, et c'est en quoi j'ai cru pouvoir en dessiner le modèle de la formalisation mathématique en tant qu'elle est l'élaboration la plus poussée de la signifiante, d'une signifiante dont en somme-je parle de la formalisation mathématique - on peut dire qu'elle se fait au contraire du sens, j'allais presque dire à contre-sens.

Le "ça ne veut rien dire" concernant les mathématiques, c'est ce que disent de notre temps les philosophes des mathématiques, fussent-ils mathématiciens eux-mêmes - j'ai assez souligné les "Principia" de Russell. Et pourtant ne peut-on pas dire que ce réseau si loin poussé de la logique mathématique, précisément, pour autant qu'au regard de ce qui a trouvé sa pointe d'une philosophie bien forcée de sortir de ses propres retranchements - le sommet c'est Hegel - ne peut-on pas dire qu'au regard de cette phénix de contrastes dialectisés dans l'idée d'une progression historique dont il faut dire que rien ne nous atteste la substance, ne peut-on pas dire qu'au regard de cela ce qui s'énonce de cette formalisation si bien faite à ne se supporter que de l'écrit soit quelque chose qui ne nous sert, ne nous servirait, s'il le fallait, dans le procès analytique que de ce qui désigne, que de ce que s'y désigne ça qui retient les corps invisiblement et si vous ne permettez les termes, qui en donneront une image, je la prendrai aisément de ce qui, dans la nature, paraît le plus se rapprocher de ce qui fait que l'écrit exige en quelque sorte cette réduction aux dimensions, dimensions de la surface et qui d'une certaine façon se trouvent supportées, dirais-je, dans la nature de ce quelque chose dont déjà s'émerveillait Spinoza, c'est à savoir le travail de texte qui sort du ventre de l'araignée, la toile d'araignée, fonction vraiment miraculeuse à voir en quelque sorte s'en supporter déjà en ce point opaque cet étrange être, les "par-êtres" de la surface elle-même, celle qui pour nous permet le dessin de la trace de ces écrits qui sont enfin le seul point où nous trouvons saisissables ces limites, ces points d'impasse, de sans issue, qui, le réel, le font entendre comme s'accédant du symbolique à son point le plus extrême.

C'est en cela que je ne crois pas vain qu'après un travail d'élaboration dont je n'ai point à rappeler la date ici, ni maintenant, j'en sois venu à l'écriture de ce petit a, de ce grand S ~~signifiant~~ signifiant du grand A barré et du grand Phi. Leur écriture même constitue le support qui va au-delà de la parole qui pourtant ne sort pas des effets même du langage et où se désigne ce quelque chose, où à centrer le symbolique, quelque chose qui importe à condition bien sûr de savoir s'en servir. Mais s'en servir pourquoi ? Pour retenir une vérité congrue, non pas cette vérité qui se prétende être toute, celle justement, celle à laquelle nous avons à faire d'un mi-dire, celle qui s'avère de se mettre en garde d'aller jusqu'à l'aveu, l'aveu qui serait le pire, celle qui se met en garde dès la cause du désir. Elle le présume, ce désir, inscrit d'une contingence corporelle. Je vous rappelle la façon dont je supporte ce terme de contingence: on peut dire que le phallus tel que dans l'expérience analytique il s'aborde comme le point clé, le point extrême de ce qui s'énonce comme cause du désir, on peut dire que l'expérience analytique ne cesse pas de l'écrire. Or si je l'appelle contingence, c'est pour autant que c'est là que l'expérience analytique rencontre son terme, que tout ce qu'elle peut produire c'est ce S 1, ce signifiant, ce signifiant dont la dernière fois je pense que vous avez encore le souvenir de la rumeur que j'ai réussi à produire dans cet auditoire en qualifiant comme signifiant de la jouissance même la plus idiote - et on me l'a fait remarquer dans les deux sens du terme - celle de l'idiot d'une part qui a bien ici sa fonction de référence et celle aussi qui est la plus singulière. C'est dans ce "ne cesse pas de s'écrire" que réside la pointe de ce que j'ai appelé "contingence". La contingence, si, comme

[Marginal notes in French, partially illegible]



je le dis elle s'oppose à l'impossible, c'est pour autant que le nécessaire c'est le "ne cesse pas de ne pas s'écrire", je vous demande pardon, c'est le nécessaire qui ici nous introduit ce "ne cesse pas", mais le "ne cesse pas" du nécessaire c'est le "ne cesse pas de s'écrire". Or c'est bien là l'apparente nécessité à quoi nous mène l'analyse de la référence au phallus. Le "ne cesse pas de ne pas s'écrire" que j'ai dit par lapsus à l'instant, c'est l'impossible, l'impossible tel que je le définis de ce qu'il ne puisse en aucun cas s'écrire; c'est en quoi je désigne ce qu'il en est du rapport sexuel. Il ne cesse pas de ne pas s'écrire; mais la correction que de ce fait il nous permet d'apporter à l'apparente nécessité de la fonction phallique, c'est ceci: c'est que c'est réellement en tant que mode du contingent, c'est-à-dire que le "ne cesse pas de s'écrire" doit s'écrire: cesse justement de ne pas s'écrire. C'est comme contingence, contingence en quoi se résume tout ce qu'il en est de ce qui pour nous soumet le rapport sexuel à n'être pour l'être parlant que le régime de la rencontre, c'est en ce sens qu'on peut dire que par la psychanalyse le phallus, le phallus réservé dans les temps antiques aux mystères, a cessé de ne pas s'écrire; rien de plus, il n'est pas entré dans le "ne cesse pas", dans le champ d'où dépende la nécessité d'une part, et plus haut l'impossibilité. Le vrai donc ici témoigne qu'à mettre en garde comme il le fait contre l'imaginaire il a beaucoup à faire avec l'anatomie.

a. $\Phi S(A) \cdot \Phi$

C'est en fin de compte ces trois termes, ceux que (j'inscris du petit a, du S de A et du grand Phi, c'est sous un angle dépréciatif que je les apporte. Ce que nous démontre la conjonction de ces trois termes, c'est justement ce qui s'inscrit de ce triangle, de ce triangle constitué de l'Imaginaire, du Symbolique et du Réel et où se désigne de leur jonction quoi? à droite le peu de réalité dont se supporte ce principe qu'a promu Freud comme étant celui qui s'élabore d'un progrès, lequel serait dans son fond celui du [principe du plaisir], le peu de réalité c'est-à-dire ceci que tout ce qu'il nous est permis d'aborder de réalité reste enraciné dans le fantasme. D'autre part, (Z) qu'est-ce d'autre que l'impossibilité de dire tout le vrai dont je parlais tout à l'heure. Et enfin troisième terme, ceci, ceci par quoi le Symbolique à se diriger vers le réel nous démontre la vraie nature de cet objet a que tout à l'heure j'ai qualifié de "semblant d'être" -non au hasard-, c'est bien ce qu'il semble nous donner le support de l'être, c'est bien aussi de ce qu'il se confirme de tout ce qui s'est élaboré comme tel et quoi que ce soit de l'être, de l'être et même de l'essence, que nous pouvons à lire à partir de l'expérience analytique, à lire (Aristote) par exemple, voir que ce dont il s'agit c'est de l'objet a, que la contemplation par exemple aristotélicienne est le fait de ce regard tel que je l'ai défini dans [les 4 concepts fondamentaux de la psychanalyse] comme représentant un des 4 supports qui font la cause du désir.

C'est donc d'une telle graphisation, pour ne pas parler de graphe, puisqu'aussi bien un graphe c'est un terme qui a un sens très précis dans la logique mathématique, dans cette graphisation que se montrent, que se montrent ces correspondances qui font du réel un ouvert entre le semblant qui résulte du symbolique et la réalité telle qu'elle se supporte dans le concret de la vie humaine, dans ce qui mène les hommes, dans ce qui les fait foncer toujours par les mêmes voies, dans ce qui les fait encore produire d'autres hommes, dans ce qui fait que à jamais l'encore à naître ne donnera rien que l'encore-né.

D'un autre côté ce petit a, ce petit a qui lui d'être dans la bonne voie somme toute, nous ferait prendre pour être



au nom de ceci qu'il est apparemment bien quelque chose qui ne se résoud en fin de compte que de son échec, que justement de ne pouvoir s'inscrire d'aucune façon complètement à l'abord du réel, Le vrai alors, le vrai alors bien sûr, c'est cela à ceci près que ça ne s'atteint jamais que par des voies tordues, et que tout ce à quoi enfin le vrai auquel couramment nous sommes amenés à faire appel c'est simplement à rappeler ceci qu'il ne faut pas se tromper, il ne faut pas croire qu'on est déjà même dans le semblant; qu'avant le semblant dont en effet tout se supporte pour rebondir dans le fantasme, qu'avant cela il y a à faire une distinction sévère de l'Imaginaire et du Réel, qu'il ne faut pas croire que ce semblant ce ne soit d'aucune façon nous-mêmes qui le supportions même; nous ne sommes même pas de semblant, nous sommes à l'occasion ce qui peut en occuper la place et faire régner quoi? ce qui assurément, pour nous en tenir à cet immédiat d'aujourd'hui, nous permet de dire qu'après tout l'analyste, dans tous les ordres de discours qui sont ceux, en tous cas, qui se soutiennent actuellement - et ce mot actuellement n'est pas rien si nous donnons à l'acte son plein sens aristotélicien - de tous les discours qui se soutiennent actuellement, c'est bien l'analyste qui à mettre l'objet a à la place du semblant, est dans la position la plus convenable à faire ce qu'il est juste de faire, à savoir interroger, interroger comme du savoir ce qu'il en est de la vérité. Qu'est-ce que c'est que le savoir? Il est étrange que, mis à part Descartes dont ce n'est pas pour rien qu'il est à l'orée de la science moderne - pas le seul mais qu'il l'est tout de même -, qu'avant Descartes la question du savoir n'ait jamais été posée, qu'il ait fallu en quelque sorte ce quelque chose qu'est l'analyse et qui est venu nous annoncer qu'il y a du savoir qui ne se sait pas, et que c'est à proprement parler un savoir qui se supporte du signifiant comme tel, qu'un rêve ça n'introduit à aucune expérience insondable, à aucune mystique, que ça se lit dans ce qui s'en dit et qu'on pourra même aller plus loin à en prendre les équivoques au sens le plus anagrammatique du mot, que c'est à ce point du langage où un De Saussure se posait la question de savoir si dans les vers saturniens où il trouvait les plus étranges ponctuations d'écrit c'était ou non intentionnel. C'est là où Saussure en quelque sorte attend Freud, c'est là que se renouvelle la question du Savoir. Si vous voulez bien ici ne pardonner quelque chose que j'emprunterai à un tout autre registre, celui des vertus inaugurées par la religion chrétienne, mais vous verrez que ce n'est pas déplacé puisqu'il faudra bien que nous venions à en parler de la dite religion, il y a là une sorte d'effet tardif de rejet, de surgeon de charité. Qu'est-ce qui a bien pu, si ce n'est je ne sais quelle parenté, affinité avec ce qui, dans le genre de cet animal qui est parlant, participe du don, comme on dit? je ne le vois pas ailleurs que dans ce don de Freud de nous avoir dit que l'inconscient ça avait au moins ce petit degré d'amorçage grâce à quoi la misère pouvait se dire qu'il y avait quelque chose qui la vraiment, et non pas comme on l'avait dit jusque là, transcendait. Rien d'autre que ce langage qu'elle habite, cette espèce, rien d'autre que ce langage et que de ce langage elle se trouvait en somme avoir, dans ce qu'il en est de sa vie quotidienne, support de plus de raison qu'il n'en pouvait apparaître, à savoir que cette poursuite vaine d'une sagesse inatteignable et toujours vouée à l'échec il y en avait déjà là. Mais alors, est-ce qu'il me faut tout ce détour pour poser la question, la question du savoir sous la forme "Qu'est-ce qui sait?"? Se rend-on compte que c'est l'Autre, l'Autre avec un grand A tel qu'au départ je l'ai posé comme rien d'autre, rien d'autre que le lieu où le signifiant se pose et sans lequel rien ne nous indique qu'il n'y ait nulle part une dit-mansion de vérité, dit-mansion en 2 mots, la résidence du dit, le dit dont le Savoir pose l'Autre comme lieu

lieu. Le statut du savoir implique comme tel qu'il y en a déjà, du savoir, et dans l'Autre, qu'il est à prendre, en deux mots, c'est pourquoi il est fait d'apprendre, en un seul. Le sujet résulte de ce qu'il doit être appris, ce savoir, et même mis à prix, p.r.i.x, c'est-à-dire ^{que} c'est son coût qui l'évalue, non pas comme d'échange, mais comme d'usage; le savoir vaut juste autant qu'il coûte beau-côût, en deux mots et c.o.û.t avec accent grave, beau-côût de ce qu'il faille y mettre de sa peau, de ce qu'il soit difficile, difficile de quoi ? eh bien, moins de l'acquérir que d'en jouir. Là dans le jouir, sa conquête à ce savoir, sa conquête se renouvelle dans le chaque fois que ce savoir est exercé, le pouvoir qu'il donne restant toujours tourné vers sa jouissance. Il est étrange que ceci n'ait jamais été mis en relief, que le sens de savoir soit tout entier là, que la difficulté de son exercice lui-même c'est cela qui rehausse celle de son acquisition. C'est de ce que à chaque exercice cette acquisition se répète, qu'il ne fait pas question de laquelle de ces répétitions, de laquelle est à poser comme première dans son appris. Bien sûr qu'il y a des choses qui courent et qui ont tout à fait l'air de marcher comme des petites machines - on appelle ça des ordinateurs - mais qu'est-ce qui va dire qu'un ordinateur pense ? Moi je le veux bien, mais qu'il sache qu'est-ce qui va le dire ? La fondation d'un savoir, c'est ce que je viens de dire : c'est que la jouissance de son exercice, c'est la même que celle de son acquisition. C'est ainsi puisque comme vous le voyez, là se rencontre de façon sûre, plus sûre que dans Marx lui-même, ce qu'il en est d'une valeur d'usage - puisqu'aussi bien dans Marx elle n'est là que pour faire point idéal par rapport à la valeur d'échange où tout se résume et justement, parlons-en de cet (a-prix) qui ne repose pas sur l'échange.

Commerce

de l'évoquer, eh bien du savoir d'un Marx lui-même - dans la politique il n'est pas rien, hein ! - eh bien on ne fait pas "commarx", si vous me permettez, pas plus qu'on ne peut de celui de Freud faire fraude. Il y a qu'à regarder pour voir que partout où on ne les retrouve pas ces savoirs se les être fait entrer dans la peau par de dures expériences, hein, eh ben ça retombe sec, hein ! Ca ne s'importe, ni ne s'exporte. Y a pas d'information qui tienne sinon de la mesure d'un FORNIER à l'usage. Ainsi se déduit du fait que le savoir est dans l'Autre qu'il ne doit rien à l'être, si ce n'est que celui-ci n'en ait véhiculé la lettre, d'où il résulte que l'être puisse tuer là où la lettre reproduise, mais ne reproduise jamais le même, jamais le même être de savoir. Je pense que vous sentez là, quant au savoir, la fonction que je donne à la lettre. C'est celle, à propos de quoi je vous prie de ne pas trop vite glisser du côté des prétendus messages, c'est celle qui la fait analogue d'un germe, de ce germe que nous devons, si sévèrement - si nous sommes dans la ligne de la physiologie moléculaire - séparer des corps auprès desquels il véhicule vie et mort tout ensemble, Marx et Lénine, Freud et Lacan ne sont pas couplés dans l'être; c'est par la lettre qu'ils ont trouvé, trouvé dans l'Autre que comme êtres de savoir ils procèdent deux par deux dans un Autre supposé. Le nouveau de leur savoir, c'est que n'en est pas supposé quoi ? que l'Autre en sache rien, non pas bien sûr l'être qui y a fait lettre, car c'est bien de l'Autre qu'il a fait l'être à ses dépens au prix de son être, au prix de son être, mon Dieu, pour chacun pas de rien du tout hein, mais non plus pas de très beaucoup. Pour dire la vérité, ces êtres, ces êtres d'où je fais à la lettre, je vais vous faire sur eux une petite confidence : je pense pas, malgré tout ce qu'on a pu raconter par exemple de Lénine, que la haine ni l'amour, que la haine-amour ça

en ait vraiment étouffé aucun. Qu'on ne ~~me~~ raconte pas d'histoires à propos de Sigmund Freud ! Là-dessus j'ai le témoignage de Jung, il disait la vérité, c'était même son tort, il ne disait que ça ! Ceux qui arrivent à faire ces sortes de rejet d'être encore, c'est plutôt ceux qui participent du mépris que je vous ferai écrire cette fois, puisqu'aujourd'hui je m'amuse avec l'à prix et le reste : n.e.p.r.i.x. Ça fait uni-prix. Nous sommes quand même aux temps des supermarkets hein ! Alors il faut savoir ce qu'on est capable de produire, même en fait d'être.

Oui. L'embêtant est ceci : c'est que l'Autre, le lieu lui, comme je vous l'ai dit, ne sache rien. On peut plus haïr Dieu si lui-même ne sait rien, rien de ce qui se passe notamment. Quand on pouvait le haïr, on pouvait croire qu'il nous aimait puisqu'il ne nous le rendait pas. C'était pas apparent, enfin malgré que dans certains cas on y a mis toute la gomme.

Enfin comme j'en arrive au bout de ces discours que j'ai le courage de poursuivre devant vous, je voudrais puisque c'est là une idée qui ne vient et qu'après tout c'est une idée aussi à laquelle j'ai un tout petit peu réfléchi, n'est-ce pas, c'est que le Christ, en somme, dont on nous explique le malheur par une idée de sauver les hommes, je trouve plutôt que c'est de sauver Dieu qu'il s'agissait en redonnant un peu de présence, d'actualité à cette haine de Dieu, enfin, sur laquelle bien sûr nous sommes - pour cause - plutôt nous. C'est de là que je dis que l'imputation de l'inconscient, n'est-ce pas, est un fait de charité incroyable. Ils savent, ils savent, les sujets ! Mais enfin tout de même, ils ne savent pas tout ! Au niveau de ce "pas-tout", il n'y a plus que l'Autre à ne pas savoir. C'est l'Autre qui fait le "pas-tout", justement en ce qu'il est la part du "pas savant de tout" dans ce "pas-tout." Alors momentanément bien sûr ça peut être commode de le rendre responsable, de le rendre responsable de ceci à quoi aboutit l'analyse, de la façon la plus avouée - à part ceci que personne ne s'en aperçoit - c'est qu'en somme si le désir, la libido n'est que masculine, eh bien, la chère femme c'est justement que de là où elle est toute, c'est-à-dire là d'où la voit l'homme, et rien que de là qu'elle peut avoir un inconscient. Et à quoi ça lui sert ? Ben, ça lui sert, comme chacun sait, à faire parler l'être parlant, ici réduit à l'homme, c'est-à-dire - je ne sais pas si vous l'avez bien remarqué dans la théorie analytique - à n'exister que comme mère. Elle a des effets d'inconscient, mais son inconscient à la limite enfin où elle n'est pas responsable de l'inconscient de tout le monde, c'est-à-dire au point où l'Autre à qui elle a à faire, le grand Autre, fait qu'elle ne sait rien, parce que lui l'Autre - c'est trop clair - sait d'autant moins que c'est très difficile de soutenir son existence, eh ben, on ne peut pas dire que tout ceci lui fasse la part belle.

Oui, j'ai joué en somme, la dernière fois, comme je me le permets, sur l'équivoque un peu tirée par les cheveux de "il hait" et "il est". Je n'en jouis pas sinon à poser la question que elle soit digne de la paire de ciseaux, C'est justement de quoi il s'agit dans la castration. Que l'être provoque la haine comme telle, n'est, disons, pas exclu parce que si toute l'affaire, si toute l'affaire d'Aristote ça a été de concevoir l'être comme étant ce par quoi les êtres moins êtres participent au plus haut des êtres, C'est formidable, c'est formidable que St Thomas ait réussi à ré-introduire ça dans une tradition chrétienne qui bien entendu pour s'être répandue chez les Gentils, était bien forcée de s'y être toute entière formée, de sorte qu'ils n'avaient qu'à

tirer sur les ficelles pour que ça remarche. Mais enfin se rend-on compte que, dans la tradition juive, la coupure ne passe du plus parfait au moins parfait, que le moins parfait est tout simplement ce qu'il est, à savoir radicalement imparfait, et qu'il n'y a strictement qu'à obéir au doigt et à l'oeil, si j'ose m'exprimer ainsi, à celui qui porte un nom, Yahveh, avec d'ailleurs quelques autres noms dans l'entourage, qui ne sont pas exclus comme tels, mais celui-ci a fait choix de son peuple et il n'y a pas à aller contre. Est-ce que là ne se dénote pas que c'est bien le mieux que de l'"être-haïr", de le trahir à l'occasion, et c'est donc bien évidemment - les juifs ne se sont pas privés: ils ne pouvaient pas en sortir autrement. Nous en sommes, sur ce sujet de la haine, si étouffés, que personne ne s'aperçoit qu'une haine, une haine solide, ça s'adresse à l'être, à l'être même - c'était quelqu'un qui n'est pas forcément Dieu. On en reste - et c'est bien en quoi j'ai dit que le a est un semblant d'être - on en reste à la notion - c'est là que l'analyse comme toujours ^{est} un petit peu boiteuse - on en reste à la haine jalouse, celle qui jaillit de la "jalouissance", de celle qui s'"ima-jaillise" du regard chez St Augustin qui l'observe, le petit bonhomme: il est là en tiers, il observe le petit bonhomme, il voit que "pallidus", il en palit d'observer, suspendu à la tétine, son "contactaneum suum". Oui, heureusement que c'est la jouissance substitutive première, n'est-ce pas, dans l'énonciation freudienne, le désir évoqué d'une métonymie qui s'inscrit d'une demande supposée adressée à l'Autre, de ce noyau de ce que j'ai appelé digne, dans mon séminaire sur [l'Éthique de la Psychanalyse], la chose freudienne en d'autres termes, le prochain même que Freud se refuse à aimer au-delà de certaines limites, et l'enfant regardé lui l'a le petit a. Est-ce qu'avoir l'a c'est l'être? Voilà la question sur laquelle je vous laisse aujourd'hui et si vous voulez lire d'ici la prochaine fois que je vous verrai, c'est-à-dire si mon souvenir est bon le 10 Avril, ce que j'ai écrit sur [la Bedeutung des Phallus] sur [la signification du Phallus] en français, si vous voulez le lire, vous verrez à quoi conduit la dernière question sur laquelle je vous laisse, aujourd'hui.

10/4/73 - (lire l'Étonnant)

Jean-Claude Milner

Il meq. la leçon du 10/4.



E N C O R E

12 AVRIL 1973. LACAN

Je ne vous parle guère de ce qui paraît quand il s'agit de quelque chose de moi, d'autant plus que il me faut en général assez l'attendre pour que pour moi : l'intérêt s'en distancie. Néanmoins il serait pas mauvais que pour la prochaine fois qui sera le 8 mai - pas avant puisque le 17 de ce mois sera en pleines vacances de Pâques, je vous préviens donc que le prochain rendez-vous est le 8 mai - il ne serait pas mauvais que vous ayez lu quelque chose que j'ai intitulé "l'Etourdit" en l'écrivant "d-i-t" et qui part de la distance qu'il y a du dire au dit. Qu'il n'y ait d'être que dans le dit c'est une question que nous laisserons en suspens. Il est certain qu'il n'y a du dit que de l'être. Mais cela n'impose pas la réciproque. Par contre ce qui est mon dire, c'est qu'il n'y a de l'Inconscient que du dit. Ça c'est un dire. Comment dire ? C'est là la question. On ne peut pas dire n'importe comment, et c'est le problème de qui habite le langage, à savoir de nous tous. C'est bien pourquoi aujourd'hui et à propos de cette béance que j'ai voulu exprimer un jour en distinguant de la linguistique ce que je fais ici, c'est-à-dire de la linguistique, à savoir ce qui se fonde dans ce que je viens d'énoncer tout d'abord et qui est assuré que nous ne pouvons traiter de l'inconscient qu'à partir du dit, et du dit de l'analysant. C'est bien dans cette référence que j'ai demandé à quelqu'un qui, à ma grande reconnaissance, a bien voulu y accéder, c'est-à-dire un linguiste, de venir aujourd'hui devant vous - et je suis sûr que vous en tirerez profit - ce qu'il en est actuellement de la position du linguiste. Je ne veux même pas indiquer ce qui ne peut pas manquer dans un tel énoncé de vous intéresser. Que quelqu'un m'ait écrit à propos d'un article qui était paru quelque part, que quelqu'un m'ait écrit qu'il y a dans la position du linguiste quelque chose qui se déplace, c'est ce que j'ai souhaité qu'aujourd'hui quelqu'un vous informe et personne n'en est plus qualifié que celui que je vous présente, à savoir Jean Claude MILNER, un linguiste.

MILNER : De la grammaire, il y en a toujours eu, il y en a eu avant les modernes, et il y en aura sans doute après nous. Pour la linguistique, c'est autre chose, si on entend par linguistique ce qu'il faut entendre, quelque chose d'assez précis, c'est-à-dire un champ, un discours qui considère le langage comme objet de science. Que le langage, peu importe le nom, que le langage soit objet de science c'est une proposition qui n'a rien de trivial et qui est même d'un certain point de vue hautement invraisemblable. Néanmoins une discipline s'est constituée autour de cette hypothèse et on sait généralement à quel prix, par quelle voie cette discipline s'est constituée. Historiquement et d'un point de vue systématique le départ, c'est le cours de linguistique de SAUSSURE qui articule donc la linguistique comme science autour d'un certain nombre de propositions enchaînées. De ces propositions, j'en retiendrai 3 pour disons résumer le premier abord de la linguistique prise comme science. La première de ces propositions, c'est que le langage en tant qu'il est objet de la linguistique

n'a comme propriétés que celles qui se déduisent analytiquement de sa nature de signe. Cette proposition peut s'analyser en deux sous-propositions : la première, c'est que le langage n'a pas de propriétés spécifiques par rapport à d'autres systèmes de signes; la deuxième, c'est que la notion de signe est essentielle à la linguistique, autrement dit on peut définir la linguistique comme le type général de toute théorie des systèmes signifiants.

La deuxième grande proposition qui s'enchaîne à la première, c'est que les propriétés de tout système de signe peuvent être décrites par des opérations assez simples, ces opérations étant elles-mêmes justifiées par la nature même du signe, essentiellement sa nature d'être biface et d'être arbitraire. Par exemple parmi des opérations, une qui est bien connue : la commutation. Ces opérations n'ont rien de spécifique au langage, elles pourraient être appliquées et ont été appliquées à d'autres systèmes. La troisième proposition, c'est que l'ensemble des propriétés de la langue donc l'objet de la linguistique, ce que l'on peut appeler la structure, est en quelque sorte de même tissu que les données observables. Cette structure n'a rien qui soit caché, rien qui soit secret : elle s'offre à l'observation et les opérations du linguiste ne font qu'élucider, expliciter ce qui est co-présent aux données elles-mêmes. Ces 3 propositions ont donné naissance à un type de linguistique bien connu : la linguistique structurale. C'est un fait important que ces trois propositions ont été toutes les trois réfutées. Autrement dit dans le mouvement même de la linguistique considérée comme science, une autre hypothèse, une autre théorie du champ s'est proposée qui s'articule par trois propositions également qui prennent le contre-pied de celles que je viens d'énoncer. Je commencerai par la dernière. Pour analyser - donc première proposition de cette nouvelle théorie qui correspond au contre-pied de la troisième que j'ai énoncée précédemment - pour analyser une langue, on a besoin de faire intervenir des relations abstraites qui ne sont pas forcément représentées dans les données elles-mêmes. Autrement dit il n'y a pas une seule structure qui serait co-présente aux données, mais il y a au moins deux structures : une qui est observable qu'on appelle la structure de surface et l'autre ou plusieurs autres qui ne sont pas observables, donc la structure dite profonde. Deuxième proposition articulée qui prend donc le contre-pied de la deuxième proposition structuraliste : ces deux structures, structure de surface et structure profonde sont reliées entre elles par des opérations complexes, en tout cas trop complexes pour être tirées de la nature même du signe, par exemple ce qu'on appelle généralement les transformations. Et la première proposition structuraliste trouve son contre-pied dans la troisième proposition transformationnelle, transformationnaliste : ces transformations sont spécifiques au langage, autrement dit aucun autre système connu ne présente des opérations du type des transformations, autrement dit encore : il y a des propriétés spécifiques au langage. Un corollaire que je n'explique pas, ^{enfin} dont je n'explique pas les raisons, c'est que la notion de signe comme telle n'est aucunement nécessaire à la linguistique. On peut parfai-

tement développer la linguistique comme science sans faire usage de la notion de signe Saussurien, de la notion de signifiant par opposition au signifié, ce qui d'ailleurs par parenthèse rend quelque peu comique certaines assertions récentes suivant lesquelles c'est du côté de la linguistique qu'il faudrait se tourner pour comprendre la notion de signifiant. Ce changement à l'intérieur de la linguistique a toutes les apparences extérieures de ce que l'on a appelé une refonte, c'est-à-dire le passage d'une certaine configuration du champ d'une science à une autre configuration de ce champ, cette seconde configuration intégrant la première et la présentant comme un cas particulier de sa propre analyse. Et ainsi la linguistique structuraliste est réfutée par la linguistique transformationnelle, mais en même temps elle y est intégrée puisque la linguistique structurale apparaît comme un cas particulier plus restrictif de la linguistique transformationnelle. Loin donc que ce passage d'une linguistique à une autre puisse se qualifier comme une difficulté ou comme une crise, le fait que ce type de refonte soit possible paraît plutôt une preuve que la linguistique est bien intégrée aux champs des sciences. Voilà en gros la présentation la plus courante que l'on peut faire du système de la linguistique.

Ce que je vais essayer de montrer ici, c'est que en réalité la situation est toute différente. Il n'y a pas dans les difficultés... il y a premièrement des difficultés aujourd'hui dans le champ de la linguistique et ces difficultés ne se présentent pas comme les signes avant-coureurs d'une refonte, c'est-à-dire comme les signes avant-coureurs d'une nouvelle figure de la linguistique qui intégrerait la précédente, mais comme les signes d'une difficulté de fond, de ce qu'on appelle couramment une crise, et j'essaierai de montrer en dernier lieu le noyau, le principe de cette crise. Je vais donc considérer successivement quelques problèmes de brouillages, d'antinomies qui sont recouvertes par la linguistique dite transformationnelle. La première sera l'antinomie, la... comment dire, la possibilité d'interpréter de deux manières différentes l'opposition de la structure de surface à la structure de profondeur. Pour présenter de façon simple le problème, on peut considérer que le donné à expliquer, pour une grammaire transformationnelle, c'est mettons un ensemble de phrases que l'on considérera comme appartenant à un ensemble bien formé. Par exemple, je prends un exemple tout à fait abstrait: une phrase positive, assertive, active, sera reliée, sera placée dans le même ensemble que la version négative de cette même phrase, dans le même ensemble que la version interrogative de cette même phrase, et dans le même ensemble que la version passive de cette même phrase. On a donc un ensemble - on peut se poser des questions sur la façon dont l'ensemble sera construit, mais enfin voilà le donné - eh bien cet ensemble on peut admettre que s'il est bien formé il se justifie par une propriété commune à tous les éléments de l'ensemble. Opération très simple. Question: cette propriété commune est-elle une réalité ou un flatus vocis? Autrement dit l'interprétation de cette proposition: il y a les propriétés communes aux phrases de l'ensemble, peut avoir une version réaliste ou une version nominaliste.

Si on adopte l'interprétation réaliste, ça revient à dire que on a une réalité, que cette propriété commune est une réalité, que cette réalité est de type langagier, linguistique, autrement dit que la propriété commune à toutes les phrases de l'ensemble se représentera sous la forme d'une structure linguistique, cette structure étant évidemment qualifiée pour être la structure profonde des phrases appartenant à l'ensemble. A partir de cette structure il suffira de construire un certain nombre de règles, des transformations qui permettront d'obtenir donc à partir de la structure commune par une série d'opérations différentes tel et tel élément différencié de l'ensemble initial. Autre interprétation, interprétation nominaliste : dans ce cas il n'y a aucune réalité qui représente la propriété commune comme telle, il n'y a comme réalité que la classe qu'on a pu construire, la classe de phrase qu'on a pu construire, et de ce point et de vue le système transformationnel n'a plus de structure de départ sur laquelle il aura à opérer des modifications. Deuxième divergence possible concernant les transformations elles-mêmes ou disons l'ensemble de la grammaire dite transformationnelle ; étant donné une transformation ou étant donné toute assertion grammaticale, de la théorie grammaticale, on pourra l'envisager soit en extension soit en intension. Par exemple en extension : une transformation consiste en une paire de phrases que l'on affirme être liées, par exemple : la phrase active et la phrase passive. Et la transformation ne sera rien d'autre que le couple que l'on aura pu construire : phrase active - phrase passive. Si l'on adopte le point de vue intensionnel, eh bien, la transformation ne se réduit pas à la paire de phrases mais devient une propriété de cette paire qui ne se confond pas avec la paire elle-même. Cette opposition, cette divergence, peut entraîner un certain nombre de différences assez sensibles dans la théorie. Prenons par exemple une structure, comme il en existe beaucoup dans les langues, où la présence d'un élément peut être prévue à partir de la présence d'un autre. Par exemple en français il n'y a pas d'article qui ne soit suivi de près ou de loin, immédiatement ou non, d'un substantif. Autrement dit lorsque l'on dit d'une structure qu'elle comporte un article, on dit la même chose que lorsque l'on dit que cette structure comporte un article suivi d'un substantif, évidemment. Autrement dit encore la classe des séquences comportant un article est identique à la classe des séquences comportant un article plus un substantif. Dans une approche extensionnelle, toute expression ayant la même extension qu'une autre expression peut être librement substituée à cette autre expression. Dans le cas particulier, cela voudra dire qu'une expression du type "structure comportant un article" sera librement substituable à "structure comportant un article plus un substantif". Mais dans l'approche intensionnelle, il n'est pas nécessairement vrai que deux expressions ayant la même extension soient substituables. Par exemple pour prendre un exemple pour prendre un exemple de Quine entre la propriété "être un animal marin vivant en 1940" et la propriété "être un cétacé vivant en 1940", l'extension pourra bien être la même, admettons, mais il n'est pas évident pour autant que les deux propriétés soient les

les mêmes, et soient substituables l'une à l'autre en préservant la synonymie des énoncés. Par conséquent dans le cas qui nous occupe, il peut très bien y avoir une différence entre la propriété "être analysable en un article" et la propriété "être analysable en article plus nom", et on peut parfaitement imaginer des règles qui seront correctement présentées suivant l'une de ces propositions et ne le seraient pas suivant l'autre de ces propositions.

LACAN : animal mammifère marin

MILNER : Oui, c'est ça mammifère marin, exactement. Pour être complet il faudrait ajouter les pinnipèdes aux cétacés parce qu'il y a deux sous groupes parmi les animaux mammifères marins. Autrement dit là encore on a une bifidité, un clivage entre deux interprétations possibles de la notion de transformation. En général les théories linguistiques combinent le point de vue intentionnel sur les transformations et le point de vue réaliste concernant la structure profonde, et celles qui adoptent le point de vue extensionnel concernant les transformations adoptent le point de vue nominaliste sur la structure profonde. Je ne m'attarderai pas sur ce fait qui n'est sûrement pas dû au hasard. Je prendrai simplement la situation telle qu'elle est. On a donc deux possibilités pour la théorie linguistique, transformationnelle: d'une part être intentionnelle réaliste, et d'autre part être extensionnelle nominaliste. Si l'on adopte le point de vue extensionnel, réaliste, le point de vue extensionnel, nominaliste pardon, la structure profonde devient, étant simplement une classe, les règles de la grammaire étant purement extensionnelles sont elles aussi purement des classes, autrement dit les démonstrations de cette théorie consisteront tout simplement à trouver des procédures de construction des classes bien formées; et on aura démontré une thèse dans cette grammaire si l'on a trouvé la procédure constructive, effective permettant de montrer que la classe visée est bien formée est exhaustive etc... Inversement dans l'autre hypothèse la version donc intentionnelle, nominaliste, la structure profonde est une structure réelle et c'est de plus une structure cachée. Pour la reconstituer on est obligé de s'appuyer sur des indices données par l'observation. D'autre part les transformations sont formulées en termes de propriétés essentiellement à partir de l'énoncé suivant, le principe suivant: deux phrases sont en relation de transformation si elles ont les mêmes propriétés. Il faudra donc toute une série de raisonnements montrant que telle propriété est bien représentée sur deux phrases, que cette propriété est la même dans les deux cas, que d'autre part le fait que cette propriété soit la même est un argument suffisant pour combiner les deux phrases par une transformation etc... Autrement dit la forme de la démonstration sera non pas de l'ordre de la construction des classes, mais de l'ordre de l'argumentation à partir d'indices ou à partir de raisons. Le type de la certitude dans un cas sera donc de l'ordre des dénombrements exhaustifs, dans l'autre cas il sera de l'ordre des raisons combinées, de la force relative des indices etc... Conclusion: il n'y a pas .. de même qu'il n'y a pas une interprétation univoque des notions fondamentales de la linguistique, de même il n'y a pas de type unique de démonstration et de

6

certitude. Est-ce que néanmoins on peut maintenir que sur la notion de propriété du langage dont nous avons vu qu'elle était singulière dans la théorie transformationnelle, est-ce que l'on peut dire qu'il y a accord ? Le problème est d'importance dans la mesure où si l'on admet que le langage a des propriétés spécifiques, l'objet de la linguistique sera évidemment de découvrir ces propriétés spécifiques, et il ne peut pas y en avoir d'autres. Si donc il apparaît que sur la notion de propriété du langage il y a ambivalence, ambiguïté, on en sera amené à conclure qu'il n'y a pas de notion univoque de l'objet de la linguistique. Eh bien en fait, on peut effectivement montrer qu'il y a ambivalence de la notion même de propriété. Prenons l'exemple des transformations c'est une spécificité, admettons-le, des systèmes linguistiques que d'être articulables en termes de transformation. Eh bien, il existe une interprétation suivant laquelle on dira : ce qui ne garantit que c'est une propriété c'est justement que l'on puisse imaginer a priori toute une série de systèmes formels non pourvus de transformations, autrement dit a priori rien ne m'empêche de représenter un système par des transformations, mais que en fait, eh bien, c'est comme ça, il y a des transformations dans les langues. La notion de propriété est alors liée au "c'est comme ça", à l'indéductible a priori et à l'observable a posteriori. C'est en particulier la position de CHOMSKY et pour ceux qui pratiquent les raisonnements, les argumentations, les discussions de la grammaire du type Chomskien, ils reconnaîtront très fréquemment des arguments du genre : il n'y a aucune raison a priori pour que telle structure soit présente dans les langues, or elle y est présente, donc j'ai une propriété; et ayant une propriété reconnaissable à ce critère qu'elle est indéductible a priori j'ai atteint la thèse ultime de ma théorie et j'ai atteint mon objet. Mais on peut imaginer une interprétation tout à fait différente qui dira: il n'y a aucune raison de ne pas appliquer le principe de raison au phénomène qu'on a découvert, par exemple l'existence des transformations et l'on cherchera à dire : eh bien, s'il y a des transformations dans les langues, eh bien cela tient à leur essence quelle que soit cette essence, par exemple celle d'être des instruments de communication ou par exemple celle de représenter des situations objectives, ou à toute essence qu'on pourrait imaginer de ce côté-là. Peu importe le détail. Ce qui est important c'est que dans une interprétation de ce genre le critère d'une propriété, ce n'est pas qu'elle soit indéductible a priori, mais c'est au contraire qu'elle soit déductible à partir d'un principe fondamental qui articulerait, qui formulerait l'essence même de la langue prise comme telle. Vous voyez que dans ce cas-là on a deux théories linguistiques tout à fait différentes et que l'objet de la linguistique ne se formulera pas du tout de la même façon puisque dans un cas l'objet de la linguistique sera d'enregistrer, de chercher à découvrir tout l'ensemble des propriétés en quelque sorte inexplicables a priori des langues que l'on peut simplement enregistrer comme des données; dans l'autre cas l'objet de la linguistique sera d'essayer de ramener l'ensemble des propriétés qu'on aura pu découvrir objectivement à une essence du langage

quelle qu'en soit la définition. Eh bien, me semble-t-il, lorsque dans une théorie on a divergence sur l'objet, qu'on a divergence sur la nature des démonstrations, sur la nature de la certitude, il y a manifestement quelque chose qui est en cause. Eh bien si on observe ce qui se passe, on s'aperçoit que pour choisir entre les diverses interprétations à chaque moment de l'ambivalence, des ambivalences successives, le linguiste, les linguistes n'ont d'autres principes en tout cas qu'on puisse reconnaître que leur propre vision du monde. Ils choisissent par exemple sur le dernier point l'hypothèse de l'inexplicable a priori ou au contraire de l'explicable a priori uniquement en fonction de leur conception du principe de raison et ainsi de suite; concernant le choix entre le nominalisme ou le réalisme, bien des discussions de cet ordre reviennent simplement à une sélection en termes de vision du monde: qu'est-ce que je préfère le nominalisme ou le réalisme ou qu'est-ce que je préfère l'extension ou l'intention ? Ceci peut être masqué par un certain nombre d'assertions sur la nature de la science qui doit être ou mesurable ou pas mesurable. Peu importe, le fond, c'est une question de vision du monde. Il me semble que l'on peut avancer sans invraisemblance de la thèse que lorsque dans un champ appartenant à la science la sélection entre des théories concurrentes se fait en termes de vision du monde, on peut appeler ça une crise. Eh bien cette crise, on pourrait simplement la constater. Il me semble que le noyau, le principe fondamental peut néanmoins être articulé plus précisément. Quelque chose est en cause en ce moment dans le système de la théorie linguistique qui met en question sa nature même de science.

Dans le passage du passage du Saussurisme au transformationalisme dont nous avons vu qu'il repose sur des inversions de propositions, il y avait quelque chose que je n'ai pas décrit qui est resté intangible c'est ce que je pourrais appeler le modèle du sujet syntaxique. Qu'est-ce que c'est que ce modèle? Eh bien Saussure le décrit de façon très simple: c'est une relation à deux termes entre le locuteur et l'interlocuteur. Tout le monde connaît le schéma Saussurien : on a un point de départ qui est A, un point d'arrivée qui est B. Le propre de ce modèle, c'est que un interlocuteur ne fonctionne comme tel dans le système que s'il prouve qu'il a la capacité d'être à son tour un locuteur à un autre moment du système; autrement dit on a deux termes qui sont symétriques et différents à peu près comme la main droite et la main gauche, mais qui sont comme la main droite et la main gauche d'un certain point de vue homogène; et on peut parler de l'interlocuteur ou du locuteur linguistique au singulier ayant comme propriété distincte de se redupliquer dans la réalité, dans la réalité des corps, de même que on peut parler de la main au singulier dont chacun sait qu'elle a la propriété de se redupliquer dans le corps humain. Eh bien, ce passage, cette structure, ce modèle est absolument inchangé dans le Chomskysme: la référence que CHOMSKY d'ailleurs fait à SAUSSURE sur ce point est explicite, et on peut montrer de façon assez simple que en dehors d'un tel modèle l'intégration du langage à la science, au champ de la science, est absolument

impossible. La question qui se pose, ça n'est pas tellement de savoir qu'est-ce qu'on fait tomber lorsqu'on propose un tel modèle, parce qu'après tout pratiquement on peut montrer sur tous les discours scientifiques qu'ils payent un certain prix qui est le prix de leur scientificité. Ça n'est pas là le problème. Le problème, c'est de savoir si dans le mouvement même de son exploration positive du champ des phénomènes langagiers, donc en s'appuyant sur ce qui rend possible cette exploration positive, donc ce modèle, la linguistique n'est pas amenée à être confrontée devant des données qui sont proprement inexplicables, impossibles à élucider si elles continuent de s'appuyer sur ce modèle. Autrement dit le point c'est de savoir si dans le mouvement même de son exploration scientifique, la linguistique ne rencontre pas de quoi dissoudre ce qui avait rendu cette exploration scientifique possible. Eh bien sans entrer dans les détails, il semble que c'est bien là la situation. Autrement dit on peut montrer, on pourrait montrer que la linguistique - et c'est en ce moment que cela se passe - est mise en face par simplement le mouvement de son exploration syntaxique - donc la plus positive possible - est mise en face de phénomènes incontournables et dont la pure syntaxe, la syntaxe fondée sur la formalisation si j'ose dire, sur le disons le formalisable, dont la pure syntaxe ne peut pas rendre compte si elle continue à poser deux sujets absolument symétriques, absolument homogènes l'un à l'autre dont l'un sera le locuteur et l'autre l'interlocuteur. Je renvoie pour une illustration de ce genre de problème au récent livre de Ducrocq "Dire ou ne pas dire" qui montre à l'évidence qu'il y a toute une série de phénomènes parfaitement repérables en termes positifs qui se repèrent en termes de structure grammaticales, de mots, de choses tout à fait enregistrables par les données, que tous ces phénomènes ne peuvent pas être compris si on ne pose pas au moins hétérogènes l'un à l'autre dont l'un exerce sur l'autre ce que Ducrocq appelle une relation de pouvoir, un exercice de pouvoir. Autrement dit le point de la crise, c'est que pour continuer l'exploration qu'elle est nécessitée à faire de par sa définition même, c'est-à-dire comme intégration du langage au champ des sciences, la linguistique doit maintenant, est en passe de payer un prix qu'il lui ^{est} impossible de payer, parce que si elle le paye c'est en fait sa déconstruction en tant que science qui commence. Que dire pour conclure? Eh bien quelque chose comme ceci: c'est que le jour approche où la linguistique - et c'est déjà présent chez Ducrocq - commence, commencera à se percevoir comme contemporaine de la psychanalyse, mais que il n'est pas évident que, ce jour venu, la linguistique soit toujours là pour le voir.

LACAN : Je serais très heureux de concentrer aujourd'hui les interventions que je puis souhaiter. Je pense que François RECANATI va bien vouloir puisque en somme l'orateur qui le précède est resté dans les limites de temps très étroites à son intention, je serais heureux de savoir ce qu'il peut apporter aujourd'hui comme contribution.

RECANATI: Je ne reviendrai pas sur ce qui vient d'être dit. Je pense qu'un certain temps de méditation est un peu nécessaire, mais il^m paraît évident que ce qui a été présenté ici comme conception du monde réglant d'une certaine manière le destin actuel, c'est-à-dire non pas l'évolution de ce qui se présente comme science comme la linguistique, ces choix qui doivent se faire entre nominalisme et réalisme d'une part, et d'autre part deux principes de raison ou plutôt un principe qui est l'indéductibilité a priori et l'autre le vieux principe de raison, ceci précisément relève d'une certaine manière de ce qu'on peut appeler linguisterie, mais à un niveau en quelque sorte où ces choix qui se constituent dans la mesure où ils s'articulent, ces choix se constituent comme objet. Et d'une certaine manière ce que je vais dire là qui n'était pas prévu pour s'articuler à ce qui vient de se dire, néanmoins ça aura un certain rapport avec la possibilité de ces choix, avec le fonctionnement de quelque chose comme justement l'indéductibilité a priori fonctionnant comme principe de raison. Ceci peut-être apparaîtra-t-il tout seul, je ne chercherai pas particulièrement à le montrer. En général je signale que ça va avoir trait à tout ce qu'a développé ces derniers temps LACAN à propos du "pas-toute" et de la jouissance féminine et que plus particulièrement il s'agit d'une question que je voudrais poser. Et afin de la poser, je veux tâcher de l'illustrer, ce qui ne va pas sans risque, dans la mesure où précisément il s'agit du mode de figuration possible d'un rapport et que cette illustration que je tâcherai peut-être un peu métaphoriquement de donner, d'une certaine manière peut-être empiète-t-elle un peu sur le fait même de cette figuration que j'attends. Je vais d'abord tracer un schéma:

SCHEMA: VOIR PAGE VOLANTE

Oui j'en ai un autre, mais il va venir un peu plus tard.

Alors la question que j'ai posée au Docteur LACAN et que ici je vais illustrer, c'est précisément celle-ci: comment articuler le rapport entre la fonction paire d'une part, la fonction comme supportant l'universalité de la fonction phallique chez l'homme et d'autre part la jouissance féminine supplémentaire qui s'épingle de ce $\frac{1}{2} \text{ — } S(\frac{1}{2})$ constituant ce qu'on pourrait appeler l'inuniversalité ou plutôt l'inexhaustivité - et ce qui n'est pas exactement le même sens - de la femme au regard de $\frac{1}{2}$ ainsi que sa position dans le désir de l'homme sous les espèces de l'objet petit a ? Comment figurer ces deux termes dont la biglerie, a dit LACAN, est qu'ils se rejoignent tous deux au lieu de l'Autre? Comment peut-on les figurer et d'autre part peut-on dire - c'est à peu près la même chose que la première question - qu'effectivement ils soient deux, si tant est que si Régine avait un Dieu peut-être n'était-il pas le même - certainement pas - que celui de Kierkegaard; mais d'autre part, a dit LACAN, il n'est pas sûr non plus qu'on puisse dire qu'ils étaient deux. Je vais donner là quelques jalons qui ne seront pas

exactement des jalons pour l'abord de cette question que je pose, mais plus précisément pour l'abord que je voudrais éviter, dans la mesure où dès qu'il est question du "pas-toute" je crois qu'il y a deux manières de l'envisager et que précisément une de ces manières est complètement silencieuse dans la mesure où dès qu'on y accède en quelque sorte il y a un silence, il n'en est plus question, et une autre de ces manières évacue en quelque sorte le problème. Et c'est la manière qui évacue que je vais d'abord par certains jalons rappeler pour montrer qu'elle laisse tout à fait intacte la question de la jouissance féminine. Vous vous souvenez que ce "il existe x" qui dise non tel que non \bar{E} de x , c'est ce qui permet à l'universelle "pour tout x, \bar{E} de x " de tenir, c'est la limite, c'est la fonction bordante, c'est l'enveloppement par le un qui permet à un ensemble de se poser par rapport à la castration. Selon une symétrie inversée et qui n'est d'ailleurs pas une symétrie c'est parce que rien chez la femme ne vient dire non, ne vient dénier la fonction \bar{E} que rien précisément de décisif ne peut chez elle s'instaurer; dans la mesure où il n'existe pas d' x tel que non \bar{E} de x la femme étant à plein dans la fonction \bar{E} elle ne se signale que par ce qui de supplémentaire dépasse cette fonction; rien n'objecte à la fonction \bar{E} c'est-à-dire il n'existe pas d' x qui dise non à \bar{E} de x implique que la femme se situe par rapport à autre chose que la limite de l'universel masculin qui est la fonction paire: "il existe x tel que non \bar{E} de x ". Cette autre chose s'épingle de son rapport à l'Autre comme barré. Au regard de la fonction \bar{E} , la femme ne peut s'inscrire que comme "pas toute". Mais ce "il existe x tel que non \bar{E} de x " est dans la position d'une altérité radicale par rapport à \bar{E} dans une position décrochée. Certes c'est une existence nécessaire, mais elle se pose aussi bien nécessairement en dehors du champ couvert par \bar{E} . Dans la fonction paire, la fonction \bar{E} dans la mesure où c'est sur elle que porte la négation, est vidée de ne pouvoir plus s'indicer d'aucune vérité logique. A l'opposé dans "il n'existe pas d' x tel que non \bar{E} de x " la fonction est plus que remplie: elle déborde et le jeu du vrai et du faux de la même façon est rendu impossible. Dans les deux cas que je voudrais signaler comme étant les deux cas d'existence, l'existence est dans une position excentrique par rapport à ce qui dans \bar{E} a valeur régulatrice, c'est-à-dire la fonction de vérité qui peut s'y investir. Ce qui se joue, ai-je dit, entre "il existe x tel que non \bar{E} de x " et d'autre part "il n'existe pas d' x tel que non \bar{E} de x " c'est l'existence, et l'existence se pose dans ce double décrochement par rapport à \bar{E} . L'existence sort certainement de la contradiction entre les deux, entre la fonction paire et entre ce qu'on pourrait dire peut-être la fonction vierge, c'est-à-dire "il n'existe pas d'y tel que non \bar{E} de x ". Les deux se signalent par leur inessentialité au regard de \bar{E} , l'un ne peut pas s'inscrire dans \bar{E} , l'autre ne peut pas ne pas s'y inscrire. D'un côté le nécessaire: "il existe z tel que non \bar{E} de x ", de l'autre - je dis là l'impossible pour aller vite, en fait il y aurait une variante à y ajouter - "il n'existe pas d' x tel que non \bar{E} de x ". L'impossible est bien plutôt ce qui passe entre les deux.

Et "il n'existe pas d' x tel que non $\bar{0}$ de x " pourrait s'appeler l'impuissance, si ce terme n'avait pas déjà servi à d'autres fins.

La disjonction entre les deux est radicale. Ils ne sont pas décrochés l'un d'avec l'autre, mais tous deux sont décrochés par rapport à $\bar{0}$ et les deux décrochements eux-mêmes sont en discordance; en aucune façon ils ne sont commensurables. On peut même dire plus: tant que LA femme - la femme, toujours ce LA barré - reste définie par ce "il n'existe pas d' x tel que non $\bar{0}$ de x " elle se situe entre 0 et un, entre centre et absence et n'est pas dénombrable. Elle ne peut en aucune façon s'accrocher au un du "il existe x tel que non $\bar{0}$ de x " même pas de la façon déjà tordue dont le "pour tout x , $\bar{0}$ de x " s'y accroche - "pour tout x $\bar{0}$ de x ", si j'ai appelé "il existe x tel que non $\bar{0}$ de x " le un, pourquoi ne pas l'appeler le 0 - donc même pas de la façon déjà tordue dont le 0 s'y accroche, c'est-à-dire par ce que j'ai appelé là le déni.

C'est ici qu'il faut situer, à regarder le schéma du dessous ou d'à côté, la vérité qu'il n'y a pas de rapport sexuel, mais ce pourquoi j'ai avancé ceci était afin de marquer que l'existence ne se pose par rapport à $\bar{0}$ que dans cette altérité. Mais le fait que l'un et l'autre, existence et altérité, soient à ce point indissociables, implique les errements qui vont suivre notamment le destin du désir de l'homme. Si l'on examine maintenant les rapports verticaux entre les formules et en reprenant ces marques que j'ai dites 0 et I, le I du "il existe x tel que non $\bar{0}$ de x " permet par sa nécessité à "pour tout x , $\bar{0}$ de x " de se constituer comme possible disons au titre de 0. Il n'en est absolument pas de même de l'autre côté malgré la symétrie apparente. Car de l'autre côté, c'est du "il n'existe pas d' x tel que non $\bar{0}$ de x " que s'origine "pour pas tout x , $\bar{0}$ de x ". Or ici c'est bien plutôt le "il n'existe pas d' x tel que non $\bar{0}$ de x " qui joue le rôle de l'indéterminé, c'est-à-dire du 0 avant sa constitution par le I, c'est-à-dire d'une sorte de non 0, de pas tout à fait 0. Et de ce point de vue là c'est le "pour pas tout x , $\bar{0}$ de x " qui jouerait - au conditionnel - le rôle du I, c'est-à-dire la possibilité, l'ouverture de quelque chose comme une supplémentarité d'un I en plus possible. Mais bien sûr ce pseudo I en plus s'abîme immédiatement dans l'indétermination du "il n'existe pas d' x tel que non $\bar{0}$ de x " qu'aucune existence, qu'aucun support ne vient soutenir, qu'aucun dire que non ne vient soutenir.

Tant qu'aucun x ne viendra nier $\bar{0}$ de x pour LA femme le I en plus dont le "pas-tout" se sent porteur reste fantomatique. Aucune production n'est possible à partir du "il n'existe pas d' x tel que non $\bar{0}$ de x " mais seulement une circulation de l'indéterminé initial. Entre les deux termes "il n'existe pas d' x tel que non $\bar{0}$ de x " et "pour pas tout x , $\bar{0}$ de x " il y a l'indécidable. L'indécidable en question se cristallise de la façon suivante: LA femme n'accroche pas l'Un, elle n'est pas l'Un, ce qui n'implique pas qu'elle soit l'Autre. En un mot elle est dans un rapport indécidable à l'Autre barré: elle n'est ni l'Un ni l'Autre avec deux majuscules. Le "pas-toute" est supportée par le "pas-Un", puisque "il n'existe pas d' x tel que non $\bar{0}$ de x " ça ne veut pas dire autre chose que "pas-Un". Et le "tout homme" le "tout x , $\bar{0}$ de x " qui lui se supporte justement du Un, de l'existence de ce Un du "il existe x tel que non $\bar{0}$ de x ", le "tout homme" se sert de LA femme en tant que "pas toute" pour avoir

précisément rapport à l'Un ou plutôt rapport à l'Autre selon un procédé tout à fait particulier. Puisque le Un est banni de son tous dans le temps qu'il le constitue, il considère les deux comme antinomiques en répétant une négation, alors que cette négation porte sur ce que j'appellerai un complexe, c'est-à-dire le complexe de l'existence et de l'altérité, et toujours elle se voit déplacée de par rapport à la visée du tout x. Il croit à travers le "pas-toute" de la femme retrouver l'Autre alors qu'en aucune manière on ne peut identifier les deux négations de l'Un. Car d'un côté c'est l'existence nécessaire du Un qui fonde, qui borne l'espace du tout x, tandis que de l'autre c'est l'inexistence, c'est la négation de l'existence du Un qui supporte l'indécidable de la relation de la femme à l'Autre barré. C'est ici que se situe la relation imaginaire de l'homme à la femme. L'homme comme tout x est en proie constituante à l'altérité de l'existence du Un. Nous avons vu que les deux sont indissociables. En répétant le détachement constitutif du "il existe x tel que non \bar{x} de x", mais à l'envers, se crée en quelque sorte le modèle imaginaire d'un Autre de l'Autre; et dans ce temps en quelque sorte intermédiaire, la femme est pour l'homme le signifiant de l'Autre en tant qu'elle n'est pas toute dans la fonction \bar{x} , c'est-à-dire qu'un rapport est sur le point de s'établir entre ce "tous" et ce "pas-toute". Mais entre "tous" et "pas-toute", entre le "tout-homme" et le "pas-toute" de la femme; il y a une absence, il y a une faille qui est normalement l'absence de toute existence qui supporte ce rapport. L'homme n'appréhende la femme que dans le défilé des objets a , au terme de quoi seulement est censé se trouver l'Autre, c'est-à-dire que c'est après l'épuisement du rapport à la femme, c'est-à-dire après la résorption impossible des objets a que l'homme est censé accéder à l'Autre, et par suite la femme devient le signifiant de l'Autre barré comme barré, de l'Autre barré en tant que barré, c'est-à-dire de ce cursus infini.

LACAN : C'est tout à fait exact.

RECANATI: Le fantasme de Don Juan - je ne le cite que pour ce qui va venir - illustre très bien cette quête infinie et son terme hypothétique aussi bien, soit précisément le retour d'une statue de ce qui ne devrait n'être que statue à la vie, est le châ-timent immédiat pour l'auteur du réveil. J'avais posé une question en quelque sorte subsidiaire au Docteur LACAN à propos du rapport entre la jouissance de Don Juan présentée comme ceci et d'autre part la fonction constituante de ce qu'il a appelé la jouissance de l'idiot, c'est-à-dire la masturbation. Dans ce développement que je viens de résumer, certes il est question du "pas-toute", mais c'est plus précisément de la fonction de ce "pas-toute" dans l'imaginaire masculin, si on peut s'exprimer ainsi, qu'il est ce qu'il s'est agi.

Alors que ma question initiale que je maintiens portait sur le rapport entre la jouissance féminine supplémentaire et la fonction paire du point de vue de la femme. Ce qui d'une certaine manière pose avant tout l'autre question : y-a-t-il un point de vue de la femme? Ce qui en pose encore une autre : peut-on parler de perspective en psychanalyse? Y a-t-il des points de vue? Notamment qu'en est-il de l'imaginaire chez la femme puisque son rapport au grand Autre n'apparaît privilégié que du point de vue de l'homme qui la considère comme le représentant s'il ne les confond pas tous les deux? Peut-être bien sûr cette question est celle qui n'a pas de réponse ce qui se serait

décidable serait certainement fructueux en ce sens qu'on pourrait au moins détecter les réponses qui sont fausses. La femme comme "pas-toute", nous l'avons vu, c'est le signifiant du complexe existence-Un, Autre (Autre barré bien sûr) pour l'homme. La triade du désir de l'homme peut ainsi s'écrire avec le triangle sémiotique et c'est mon troisième schéma

SCHEMA VOIR PAGE VOLANTE

Si j'ai pris ce schéma-là, c'est parce que vous vous souvenez, j'espère, de ce qu'il supporte. Donc je n'aurai pas à y revenir et je pourrai me contenter d'un certain nombre d'allusions. Non pas que je transporte les termes du problème dans la configuration sémiotique pour y voir en quelque sorte ce qui est presque posé comme problématique à l'endroit de la jouissance féminine. Mais je vais quand même prendre quelqu'un qu'on peut appeler un sémioticien. Disons que c'est un des plus importants théoriciens modernes de l'arbitraire du signe, je veux parler de BERKELEY. Que dit-il? Qu'il y a du langage, c'est-à-dire des signifiants qui ont des effets de signifié. Or à partir du moment où ils ont des effets de signifié, ce qui ne va pas de soi du tout pour Berkeley, ces signifiants - quand Berkeley dit signifiant, enfin quand il ne le dit pas, mais quand je le dis à sa place, ça veut dire n'importe quoi : chose... etc - ces signifiants sont tenus de déployer dès lors qu'ils ont des effets de signifié, leur existence ailleurs que sur la scène du signifié. L'évacuation matérielle des signifiants permet aux signifiés de continuer leur ronde. La chaîne des signifiés est l'effet, toujours selon BERKELEY, de la rencontre fortuite entre la chaîne des signifiants d'une part et d'autre part quoi? ... certainement pas la chaîne des signifiés puisqu'on voit qu'elle en est originaire, mais bien plutôt ce qu'on pourrait appeler les sujets, c'est-à-dire ce qui devient à partir de cette rencontre des sujets et qui n'était jusque là que des signifiants comme les autres. Dès que des signifiants rencontrent des sujets, c'est-à-dire que dès qu'il y a production de sujet par un choc de signifiant, ceux-ci sont décalés, les sujets sont décalés par rapport à l'existence qui est l'existence matérielle des signifiants. Ils cessent de participer de la vie matérielle des signifiants pour rentrer dans le domaine des signifiés, c'est-à-dire pour être assujettis aux signifiants qui comme on l'a vu leur sont devenus excentriques et inaccessibles. La perte des signifiants pour le sujet borne l'espace de ce que BERKELEY appelle la signification, signification qui s'universalise. Du point de vue universel de la signification, l'évacuation du signifiant dans ses effets est quelque chose d'absolument nécessaire. C'est un a priori du champ de la signification. Mais du point de vue du nécessaire lui-même, c'est-à-dire du signifiant, rien n'est plus contingent, rien n'est plus supplétif que la signification elle-même. Du point de vue de la nécessité intrinsèque du signifiant, la signification est même impossible - c'est le mot qu'emploie BERKELEY - c'est-à-dire qu'elle est sans aucun rapport avec la raison interne du signifiant. Mais cette impossibilité se réalise quand même. De même dit BERKELEY, à la première page du "Traité sur la vision", la distance est imperceptible et pourtant elle est perçue. La distance est imperceptible, c'est-à-dire que rien dans le signifiant distance ne "noumène" - à écrire en un seul mot comme vous faites - ne "noumène" à la signification de cette distance, c'est-à-dire à l'exclusion interne du sujet à ce signifiant, le

signifiant distance, rien ne nous y mène, la distance est imperceptible et néanmoins elle est perçue. Comment comprendre cela sinon à la façon de BERKELEY suivant un schéma triadique. Du point de vue de la signification comme donnée, le détachement directif du signifiant est quelque chose de nécessaire. Du point de vue du signifiant lui-même, son expansion en signification est absolument impossible. Il y a là une disjonction à quoi LACAN nous a habitués, celle du "pas-sans", c'est-à-dire pas l'Un sans l'Autre, mais l'Autre sans l'Un. Vous vous souvenez que l'exemple qui était donné de cette troisième figure de la disjonction était "la bourse ou la vie", c'est-à-dire il n'y a pas l'Un sans l'Autre mais l'Autre sans l'Un. Cette figure que BERKELEY a remarquablement isolée, il l'appelle l'arbitraire. C'est l'arbitraire des signes qui n'est autre, dit-il, que l'arbitraire divin. Bien plus l'arbitraire des signes est une preuve pour BERKELEY de l'existence de Dieu, c'est même la preuve fondamentale de son système. Quelque chose est impossible et pourtant c'est effectif, cela signifie que la conjonction de l'impossibilité et de la réalité effective qui est l'espace humain est une manifestation de la providence. C'est tout à fait providentiel que ces deux trucs divergents se réunissent quand même et que l'interprétation de ce rapport, interprétation de rapport suivant le schéma triadique - c'est-à-dire deux termes posés ici et cette interprétation infinie - à son terme inaccessible conduit à Dieu. Mais aussi - et pour des raisons évidentes - l'homme ne peut en aucune manière mener à son terme cette interprétation infinie qui serait une transgression de son espace, puisque lui-même est originaire en quelque sorte du mouvement de la convergence de ces deux termes posés au départ comme séparés. Tout ce qu'il peut faire est d'idéaliser un point de convergence et d'en former ce que BERKELEY appelle une idée de Dieu. Nous nous trouvons maintenant en présence d'un système quaternaire qui est le classique système quaternaire du signe dont j'avais déjà parlé; les quatre termes sont là : le signifiant matériel, d'une part, le signifié d'autre part, l'idée de Dieu, et Dieu. Le signifiant - je résume un peu les positions de BERKELEY - c'est le matériel, l'être ponctuel de la chose brute. Le signifié, c'est l'appropriation distanciée du matériel idéalisé corrélatif du détachement limite de la perte du signifiant : c'est le langage, le langage compris dans ses effets bien sûr, la temporalité opposée à la ponctualité. Dieu, c'est la ponctualité temporelle, la temporalité condensée, c'est l'éternité, l'évanouissement supérieur des contradictions. Quant à l'idée de Dieu, c'est le signifiant de l'éternité, c'est-à-dire la renonciation au langage par le langage, la prise en vue temporelle de l'éternité, c'est l'instant mystique de la grâce, la répétition de la renonciation au signifiant en renonciation à cette renonciation même, c'est un déni de la temporalité qui est présentée comme si elle n'existait pas, c'est-à-dire que la prise en vue langagière de l'éternité se veut absente de l'éternité représentée, tout en étant bien sûr assez présente pour que celle-ci - c'est-à-dire l'éternité représentée - vaille comme pseudo-transgression, comme le prouve assez que de cet instant mystique, de cet instant supérieur de la grâce on en jouisse. Donc l'instant de la grâce, c'est très exactement la représentation du point de vue temporel du langage de la ponctualité perdue du signifiant. L'universel du langage et de la signification ne tient même que par cette traduction ratée du ponctuel sans cesse recommencée. C'est ici que se résout le paradoxe de l'impossible réalisé, et il se résout d'une façon qui a marqué la philosophie moderne qui est le fait en partie de BERKELEY, en partie également de LOCKE. Le ponctuel ou le signifiant ne peut pas avoir de rapport à ce qui serait le tempo-

rel ou le signifié. Ce rapport dans la mesure où ils n'ont rien de commun est impossible. Mais ils peuvent avoir un rapport à ce rapport lui-même. Or qu'est-il ce rapport sinon l'impossibilité? C'est-à-dire que les figures imaginaires de la mystique ne sont ainsi que la série limite des représentations perverses de cet impossible qu'enrobe le langage, c'est-à-dire de ce trou qui passe entre l'universel de la signification et la corporéité fermée du signifiant. L'Autre barré apparaît donc comme le point de convergence de la série des figures ^{de l'absence} de l'Un existant, la série de la dérive en quelque sorte de la fonction paire, la dérivation infinie de ses effets à partir d'une rupture initiale. Le trajet du mystique vers Dieu, c'est donc l'épuisement impossible de ce qui déjà entre l'universel et l'existence exclue qui le fonde, entre le 0 et le 1 de ce qui déjà y passe. C'est bien sûr là - puisque je parle de l'0 et de 1 pour vous faire sentir une analogie - c'est bien sûr là que le mystique rencontre la femme, comme signifiant justement de ce "pas-toute" qui supporte sa quête. Mais on voit que ça n'a probablement rien changé à son nouveau développement et que la question se repose telle qu'elle était initialement, c'est-à-dire qu'est-ce donc que cette jouissance féminine supplémentaire à part le signifiant de ce fatum masculin? On peut prendre les choses d'un autre biais pour voir que toujours la question....que la question d'un autre biais en considérant peut-être quelque chose qui s'est déjà approché de la mystique : je veux parler de Kierkegaard et de son histoire avec Régine. Peut-être aussi Régine avait-elle un Dieu, nous a dit LACAN, qui aurait été autre que celui de Kierkegaard. Ce qui va de soi c'est que ce n'est pas Kierkegaard qui nous le dira; mais à prendre en quelque sorte sa position à lui telle qu'il l'a longuement développée on pourra voir la place qu'il réserve à Régine et que cette place n'est pas si erronée qu'elle y paraît. Il faut, dit-il, se situer - c'est Kierkegaard qui dit ça - se situer ou bien dans la perspective temporelle ou bien dans la perspective éternelle. Cette distinction prend ses effets dans la temporalité même, c'est-à-dire dans la vie sociale, c'est-à-dire par rapport à ce qu'il appelle la masse. Soit l'on est un simple individu et on se reconnaît comme participant de la masse, de l'ordre établi et grâce à cette reconnaissance on s'évite d'être confondu avec elle. Soit l'on est ce que Kierkegaard appelle de différents noms: soit génie, soit individu particulier, soit individu extraordinaire. Soit l'on est un individu extraordinaire et alors on a le devoir au regard de l'éternité de dire non à la masse, à l'ordre établi; car c'est seulement par l'intermédiaire de ces génies qui font son histoire que la masse reste en relation avec l'éternité. La génialité se présente comme la répétition de l'acte du Christ par où il s'est séparé de la masse ou encore la répétition de l'acte du propre père de Kierkegaard qui aurait, nous laisse-t-on entendre, en transgressant la loi du *noli tangere matrem* provoqué Dieu à garder sans cesse le regard sur lui et ainsi à le particulariser. L'individu extraordinaire est dans un rapport personnel avec Dieu. Or Kierkegaard pensait avoir reçu de son père ce rapport qu'il devait assumer par le génie. Or c'est précisément là pour lui l'explication de la rupture des fiançailles avec Régine. C'est que s'il s'était marié, dit-il, marié avec Régine, après le mariage il aurait été forcé ou bien de faire entrer Régine dans le secret de ce rapport personnel à Dieu - et c'eût été trahir ce rapport - ou bien de n'en rien faire - et c'eût été trahir le rapport du couple à Dieu. Devant ce paradoxe, Kierkegaard a décidé de rompre quand même, le génie de Régine a été de lui en faire reproche justement

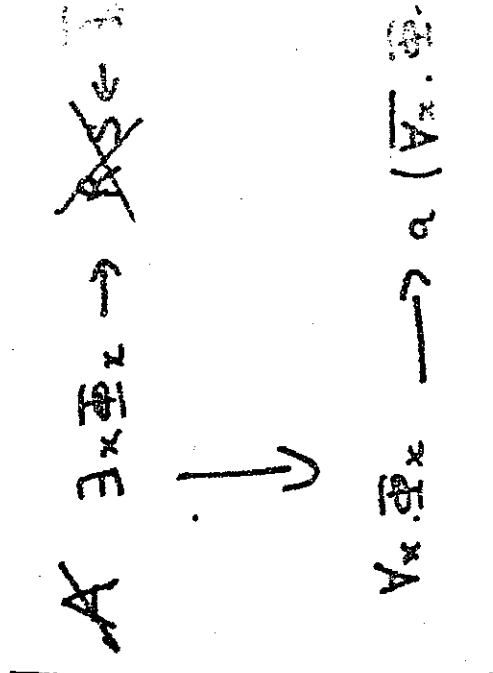
au nom de ce qui lui était permis : au nom du Christ et du père de Kierkegaard, c'est-à-dire qu'il y avait là une double impasse dont il était impossible pour Kierkegaard de sortir.

Ce que montre toute cette histoire, c'est que sans doute il n'y a pas deux Dieux, celui de Régine et celui de Kierkegaard. Mais du moins y a-t-il pour Kierkegaard seulement deux voies à suivre, et l'opposition est celle du 2 à 1, c'est-à-dire pour Kierkegaard il y a deux voies à suivre, pas pour Régine. C'est-à-dire les deux voies sont soit se mettre pour Kierkegaard dans la position de l'exclu ; dire non au tout x et vivre comme s'il était déjà mort, déjà sujet à l'éternité, soit chercher Dieu dans la relation médiante par l'intermédiaire de son semblable. J'espère que ça vous rappelle quelque chose. L'important dans ce dilemme, mais c'est surtout que Kierkegaard reproche à Régine de n'en être pas la proie, c'est-à-dire de ne pas choisir dans l'alternative qu'il propose comme étant celle de l'éthique et de l'esthétique. Or ce choix - on le voit en lisant par exemple la biographie de Kierkegaard - c'est tout simplement d'être ou de ne pas être dans \bar{A} . On comprend bien sûr qu'il ne soit pas posé à Régine qui comme femme y est sans y être. Autrement dit là encore le silence quand Kierkegaard parle du Dieu de Régine, il croit qu'elle a déjà fait le choix de l'Esthétique contre l'Éthique ; il dit : pour elle Dieu est un espèce de grand-père débonnaire assez bienveillant. Alors qu'en fait ce choix ne se pose pas : elle est en deça ou au-delà de ce choix qui se pose à Kierkegaard seulement. La question que pose Kierkegaard - et qu'après lui je répéterai au docteur LACAN - c'est : y a-t-il une alternative pour LA femme - La barré-et quelle est-elle ? Le choix passe-t-il entre le savoir et le semblant, entre être ou ne pas être hystérique ? La disjonction qui passe entre l'homme et la femme, entre le tout et le pas-tout, risque de rester tant que n'aura pas été déterminée la relation imaginaire de la femme à l'Autre. Et la place de l'homme dans cette relation risque de rester en singulière analogie avec ce que j'ai nommé la troisième figure de la disjonction, la disjonction de la bourse ou la vie, c'est-à-dire pas de relation de l'homme à l'Autre sans le "pas-tout" de la femme, mais par contre une jouissance féminine supplémentaire, rapport privilégié à l'Autre, une jouissance personnelle de Dieu.

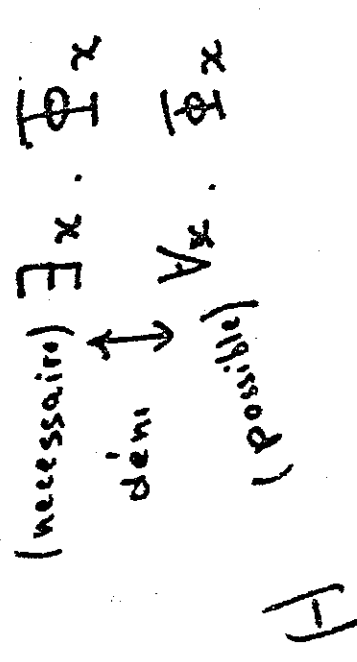
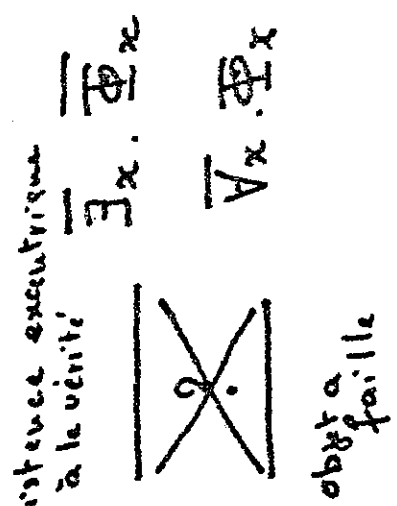
LACAN: Il ne reste un quart d'heure. Je ne sais pas ce que je peux faire dans ce quart d'heure. Je pense que c'est une notion éthique n'est-ce pas, et l'éthique ^{comme} vous pouvez peut-être l'entrevoir ou tout au moins ceux qui m'ont entendu parler autrefois de l'éthique, l'éthique bien sûr a le plus grand rapport avec notre habitation du langage. Et ^{comme ça} comme je le disais tout à l'heure à ce cher Jean Claude Milner / sur le ton de la confiance et puis frayé aussi par un certain auteur que je révoquerai une autre fois, l'éthique c'est de l'ordre du geste. Quand on habite le langage, il y a des gestes qu'on fait, gestes de salutation, de prosternation à l'occasion, d'admiration quand il s'agit d'un autre point de fuite, le beau, ce que je disais là implique que ça ne va pas au-delà : on fait un geste et puis on se conduit comme tout le monde, c'est-à-dire comme le reste des canailles. Néanmoins il y a geste et geste et un premier geste qui m'est littéralement dicté par cette référence éthique, ça doit être ^{est} / de remercier, premièrement Jean Claude Milner pour ce qu'il nous a donné enfin du point présent, de la faille qui s'ouvre dans la linguistique elle-même, et peut-être qu'après tout qu'on justifie enfin dans un certain nombre de conduites, que nous ne devons peut-être - je parle de moi - que nous ne devons peut-être qu'à

une certaine distance où nous étions de cette science en ascension quand elle croyait pouvoir y devenir. Il est certain que la référence que nous y avons prise était pour nous de toute urgence parce qu'il est quand même très difficile de ne pas s'apercevoir que pour ce qui est de la technique analytique, si il ne dit rien, le sujet qui est en face de nous, c'est une difficulté le moins qu'on puisse dire tout à fait spéciale. Ce que nous a indiqué en particulier Jean Claude Milner concernant la différence radicale, c'est celle que j'ai essayé de faire surgir l'année dernière en écrivant "lalangue" en un mot. C'est que ce que j'avancais sous ce chef d'un accollement entre ces deux mots, c'était bien là ce par quoi, ce par quoi je me distingue - et ça ça me paraît être une des nombreuses lumières qu'a projetées Jean Claude Milner - comme quoi je me distingue du structuralisme, et notamment pour autant qu'il intégrerait le langage à la sémiologie. Que comme l'indique le petit livre que je vous ai fait lire sous le titre du "Titre de la lettre", c'est bien d'une subordination de ce signe au regard du signifiant qu'il s'agit dans tout ce que j'ai avancé. Je ne peux pas m'étendre là-dessus, soyez sûrs que j'y reviendrai. Il faut aussi que je prenne le temps de faire hommage à RECANATI qui assurément a prouvé que j'étais bien entendu. On ne peut voir dans tout ce qu'il a avancé comme questions en pointe qui sont celles qui ... dans lesquelles il me reste cette fin d'année à faire le frayage, autrement dit à vous fournir ce que j'ai dès maintenant comme réponse. Qu'il ait terminé sur la question de Kierkegaard et de Régine est absolument exemplaire et comme je n'y ai fait qu'une brève allusion, c'est bien là de son cru. On ne peut pas mieux, je pense, illustrer au point où j'en suis de ce frayage que je fais devant vous, on ne peut pas mieux illustrer cet effet de résonance qui est simplement que quelqu'un pige, pige de quoi il s'agit. Et par les questions qu'il m'a proposées assurément, je serai aidé dans ce que je ^{à vous} ai dit dans la suite. Je lui demanderai - je le ^{lui} dis dès à présent - son texte pour que je puisse très précisément m'y référer quand il se trouvera que je puisse y répondre. Qu'il se soit référé à BERKELEY par contre, il n'en avait aucune indication dans ce que j'ai énoncé devant vous. Et c'est bien en quoi je lui suis encore plus reconnaissant s'il est possible parce que pour tout vous dire j'ai même pris soin tout récemment de me procurer une édition originale, figurez-vous, parce que je suis aussi bibliophile. Mais j'ai cette sorte de bibliophilie qui me tient qu'il n'y a que les titres que j'ai envie de lire que j'essaie de me procurer dans leur original. J'ai revu à cette occasion dimanche dernier ce..., je sais pas très bien comment ça se prononce en Anglais ce: ce menu philosophe, ce Minute philosopher, Alciphron encore qu'on l'appelle, à quoi assurément il est certain que si BERKELEY n'avait pas été de ma nourriture la plus ancienne, probablement que bien des choses, y compris ma désinvolture à me servir des références linguistiques, n'auraient pas été possibles. Il me reste encore deux minutes. Je voudrais quand même vous dire quelque chose concernant le schéma que malheureusement Recanati a dû effacer tout à l'heure. C'est vraiment la question: être hystérique ou pas ? Y en-t-il un ou pas ? En d'autres termes ce "pas-toute", ce "pas-toute" dans une logique qui est la logique classique semble impliquer l'existence du "Un" qui fait exception. De sorte que ce serait là que nous verrions le surgissement, le surgissement en abîme - et vous allez voir pourquoi je le qualifie ainsi - le surgissement de cette existence, cette "humour" existence qui au regard de la fonction \bar{E} de x s'inscrit pour la dire. Car le propre du

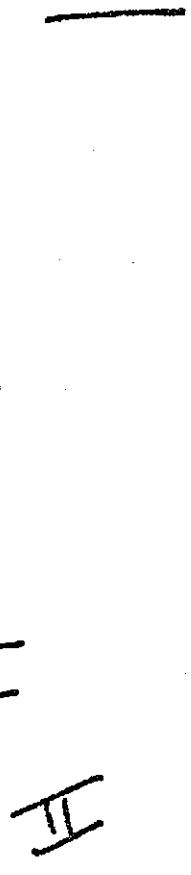
dit c'est l'être, je vous disais tout à l'heure, mais le propre du dire c'est d'exister par rapport à quelque dit que ce soit. Et alors la question de savoir/ ^{en fait} si d'un "pas-tout", d'une objection à l'universel peut résulter ceci qui s'énoncerait d'une particularité qui contredit - vous voyez là je reste au niveau de la logique aristotélicienne. Seulement voilà, si qu'on puisse écrire "pas tout x ne s'inscrit dans \bar{a} de x" qu'il puisse s'en déduire par voie d'implication qu'il y a un x qui y contredit, c'est vrai, mais à une seule condition : c'est que dans le tout ou le pas tout dont il s'agit il s'agisse du fini. Pour ce qui est du fini, il y a non seulement implication mais équivalence. Il suffit qu'il y en ait un qui contredise à la formule universalisante pour que nous devions l'abolir et la transformer en particulière. Ce "pas-tout" devient l'équivalent de ce qui en logique aristotélicienne s'énonce du particulier. Il y a l'exception. Seulement c'est, justement du fait que nous pouvons avoir affaire, non pas à quoi que ce soit de fini, mais au contraire que nous soyons dans l'infini, à savoir que le "pas-toute" là ce n'est plus du côté de l'extension que nous devons le prendre. Et c'est bien en effet de cela qu'il s'agit quand je dis que la femme n'est "pas-toute", et que c'est pour ça que je ne peux pas dire "la femme"; c'est précisément parce que c'est que je mets en question, à savoir d'une jouissance qui au regard de tout ce qui se sert dans la fonction du \bar{a} de x est de l'ordre de l'infini. Or dès que vous avez à faire à un ensemble infini vous ne sauriez poser que le "pas-tout" comporte l'existence de quelque chose qui se produise d'une négation, d'une contradiction. Vous pouvez à la rigueur le poser comme d'une existence tout à fait indéterminée. Seulement on sait par l'extension de la logique mathématique, celle qui se qualifie précisément d'intuitionniste que pour poser un "il existe", il faut aussi pouvoir le construire, c'est-à-dire savoir trouver où est cette existence. C'est sur ce pied que je me fonde pour produire cet écartèlement qui à la ligne supérieure de ce que je pose d'une existence très très bien qualifiée par RECANATI d'excentrique à la vérité, c'est entre le \bar{a} x tout simple et le \bar{a} x que se situe la suspension de cette indétermination entre une existence qui se trouve de s'affirmer : la femme en ceci peut être dupe qu'elle ne se trouve pas ce que confirme le cas de Régine. Et pour terminer, mon Dieu, je vous dirai quelque chose qui va faire selon mon mode un tout petit peu énigme : si vous relisez quelque part cette chose que j'ai écrite sous le nom de "la chose freudienne", entendez-y ceci que il n'y a qu'une manière de pouvoir écrire sans barrer le la de l'article dont on vous parlait tout à l'heure, pouvoir écrire la femme sans avoir à barrer la, c'est au niveau où la femme c'est la vérité et c'est pour ça qu'on ne peut qu'en mi-dire.



(impossible)
 (contingent)



effet de signification $\forall x \Phi x \rightarrow \neg (\exists x \neg \Phi x)$ — $a^1 - a^2 - a^h \rightarrow ?$



(terme exclu) $\exists x \Phi x$

F

MA

LACAN

8 Mai 1973

Je pense à vous. Ca ne veut pas dire que je vous pense. Quelqu'un ici peut-être se souvient de ce que j'ai parlé d'une langue où l'on dirait, si j'en crois ce qu'on me rapporte de sa forme, où l'on dirait "j'aime à vous". C'est bien en quoi elle se modèle mieux qu'une autre sur le caractère indirect de cette atteinte qui s'appelle l'amour. Je pense à vous, c'est bien déjà faire objection à tout ce qui pourrait s'appeler sciences humaines dans une certaine conception de la science, non pas de celle qui se fait depuis seulement quelques siècles, mais de celle qui s'est, avec Aristote, définie d'une certaine façon, d'où il résulte qu'il faille se demander sur le fondement, sur le principe de ce que nous a apporté le discours analytique, par quelle voie peut bien passer cette science nouvelle qui est la nôtre. Ceci implique que je formule d'abord d'où nous partons. D'où nous partons, c'est de ce que nous donne ce discours analytique, c'est à savoir l'inconscient. C'est pourquoi je vous donnerai d'abord quelques formules peut-être un peu serrées concernant ce qu'on peut dire de ce qu'il en est de l'inconscient et justement au regard de cette science traditionnelle qui nous fait nous poser la question comment une science "encore", après ce qu'on peut dire de l'inconscient, est-elle possible. Je vous annonce déjà que, si surprenant que ça puisse vous paraître d'abord, mais vous verrez que ça ne l'est pas, ceci qui me conduira aujourd'hui à vous parler du christianisme. L'inconscient - je commence par mes formules difficiles ou que je suppose devoir être telles - l'inconscient - tout ce que aujourd'hui je développerai va vous le rendre plus accessible, mais je donne ici mes formules - l'inconscient, ce n'est pas que l'être pense, comme l'implique pourtant ce qu'on en dit, ceci dans la science traditionnelle. L'inconscient c'est - après avoir dit ce que ça n'est pas je vous dis ce que



c'est - c'est que l'être en parlant, quand c'est un être qui parle, c'est que l'être en parlant jouisse et, j'ajoute, ne veuille rien en savoir de plus. J'ajoute que cela veut dire : ne rien savoir du tout, pour abattre tout de suite une carte que j'aurais pu vous faire attendre un peu: qu'il n'y a pas de désir de savoir. Qu'il n'y a pas ce fameux "Wisstrieb" que quelque part pointe Freud; là Freud se contredit, tout indique - c'est là le sens de l'inconscient - non seulement que l'homme sait déjà tout ce qu'il a à savoir et que ce savoir est parfaitement limité à cette jouissance insuffisante que constitue qu'il parle. Vous voyez bien que ceci comporte une question sur ce qu'il en est de cette science effective que nous possédons bien sous le nom d'une physique.

En quoi cette nouvelle science concerne-t-elle le réel? La faute de la science que je qualifie de traditionnelle pour être celle qui nous vient de la pensée d'Aristote, cette faute, ai-je dit, c'est d'impliquer que l'être pense, que la pensée soit telle, que le pensé soit à son image c'est-à-dire que l'être pense. Pour aller à un exemple qui vous soit le plus proche, j'avancerai que ce qui rend ce qu'on appelle "rapports humains" vivables, ce n'est pas d'y penser; et c'est là-dessus qu'en somme s'est fondé ce qu'on appelle comiquement le behaviorisme: la conduite, à son dire, pourrait être observée de telle sorte qu'elle s'éclaire par sa fin. C'est là-dessus qu'on a espéré fonder les sciences humaines, envelopper tout comportement, n'y étant supposé l'intention d'aucun sujet, d'une finalité posée comme de ce comportement faisant objet; rien de plus facile, cet objet ayant sa propre régulation, que de l'imaginer dans le système nerveux, l'ennui c'est qu'il ne fait rien de plus que d'y injecter tout ce qui s'est élaboré philosophiquement, aristotéliennement, de l'âme. Rien n'est changé, ce qui se touche à ce que le behaviorisme ne s'est distingué que je sache par aucun bouleversement de l'éthique, c'est-à-dire des

habitudes mentales, l'habitude fondamentale étant qu'un objet ça sert à une fin. Il ne se fonde -qu oiqu'on en pense, c'est toujours là-que de sa cause finale laquelle est vivre dans l'occasion ou plus exactement survivre, c'est-à-dire atermoyer la mort et dominer le rival.

Vous le voyez, ^{il est clair,} que le nombre des pensées implicites dans une telle conception ^{du monde}, Weltanschauung comme on dit, est proprement incalculable. C'est toujours de l'équivalence de la pensée et du pensé qu'il s'agit. Ce qui est le plus certain de ce mode de penser, la science traditionnelle, c'est ce qu'on appelle son classicisme : le régime aristotélicien de la classe c'est-à-dire du genre et de l'espèce, autrement dit de l'individu considéré comme spécifique; c'est l'esthétique aussi qui en résulte et l'éthique qui s'en ordonne. Je la qualifierai d'une façon simple, trop simple et qui risque de vous faire voir rouge, c'est le cas de le dire, et vous auriez tort de voir trop vite. Quoiqu'il en soit, je dis ma formule : la pensée est du côté du manche, et le pensé de l'autre côté, ce qui se lit de ce que le manche ait la parole, lui seul explique ^{et} tend raison. En cela le behaviorisme ne sort pas du classique : c'est "dit-manche" à écrire comme j'écris di^mension, "Dit-manche de la vie", comme dit Queneau, non sans du même coup en révéler l'â^ubrutissement, pas évident au premier abord, mais ce que j'en relève c'est que ce dit-manche a été lu et approuvé par quelqu'un qui dans l'histoire de la pensée en savait un bout: KOJEVE nommément, qui a applaudi à ce dit-manche de la vie, en y reconnaissant rien ^{de} moins que le savoir absolu tel qu'il nous est promis par HEGEL. Comme quelqu'un l'a aperçu récemment : je me range. Qui me range, est-ce que c'est lui ou est-ce que c'est moi ? Finesse de la langue, je me range plutôt du côté du baroque. C'est un épingleage emprunté à l'histoire de l'art. Comme l'histoire de l'art, tout

comme l'histoire et tout comme l'art, sont affaires non pas du manche, mais de la manche c'est-à-dire du tour de passe-passe, il faut, avant de continuer, que je dise ce que j'entends par là, le sujet je n'étant pas plus actif dans ce "j'entends" que dans le "je me range plutôt du côté du baroque". Et ^{c'est} ce qui va me faire plonger dans l'histoire du christianisme. Vous vous y attendiez pas, pourtant je vais vous y mettre tous !

Le baroque c'est au départ l'historiole (petite histoire) du Christ, je veux dire ce que raconte l'histoire d'un homme. Ne vous frappez pas, c'est lui-même qui s'est désigné comme le fils de l'homme; ce que raconte 4 textes, dits évangéliques d'être pas tellement bonnes nouvelles, que annonceurs bon pour leur sorte de nouvelles, ça peut aussi s'entendre comme ça et ça me paraît plus approprié. Cela écrit d'une façon telle qu'il n'y a pas un seul fait qui ne puisse y être contesté - et Dieu sait ^{qu'a} naturellement on a foncé dans la moulette, on ne s'en est pas privé - mais que ces textes n'en soient pas moins ce qui va au coeur de la vérité, la vérité comme telle jusque et y compris le fait que moi j'énonce qu'on ne peut la dire qu'à moitié. C'est une simple indication, n'est-ce pas, cette ébouriffante réussite impliquerait que je prenne les textes et que je vous fasse des leçons sur les Evangiles. Vous voyez où ça nous entraînerait. Ceci pour vous montrer ce qui ne se serre au plus près qu'à la lumière des catégories que j'ai essayé de dégager de la pratique analytique, notamment le symbolique, l'imaginaire et le réel. Pour nous en tenir à la première j'ai énoncé que la vérité c'est la "dit-mansion". la dit mansion autrement dit: la mention du dit. Dans ce genre, les Evangiles, on ne peut pas mieux dire. On ne peut mieux dire de la vérité, c'est de cela qu'il résulte que ce sont des Evangiles. On ne peut pas même mieux faire jouer de la dit-mansion de la vérité, c'est-à-dire mieux repousser la réalité dans le fantasme. Après

tout, la suite a suffisamment démontré - puisque je laisse les textes et que je m'en tiendrai à l'effet - que cette difformité se souvient. Elle a inondé ce qu'on appelle le monde en le restituant à sa vérité d'immondice, c'est-à-dire qu'elle a relayé ce que le romain, un maçon comme pas un, avait fondé, d'un équilibre miraculeux, d'universel, avec en plus enfin des bains de jouissance que symbolisent suffisamment ces fameux thermes dont il nous reste des bouts écroulés; nous ne pouvons avoir aucune espèce d'idée à quel point pour ce qui est de jouir, enfin, c'était le pompom!

Ouais, le christianisme a rejeté tout ça à l'abjection, considéré comme honte; c'est ainsi que ce n'est pas sans une terreur intime au problème du vrai que le christianisme subsiste. Qu'il soit la vraie religion comme il prétend, n'est pas ^{une} prétention excessive, et ce d'autant plus qu'à examiner le vrai de près, c'est ce qu'on peut en dire de pire, en particulier que dans ce registre du vrai quand on y entre on n'en sort plus. Pour minciriser la vérité ^{comme elle la mérite,} il faut être entré dans le discours analytique, c'est que le discours analytique déloge, met la vérité à sa place, mais ne l'ébranle pas. Elle est réduite, mais indispensable. Tout est là et rien ne prévaudra contre cette consolidation, sauf ceux qui subsistent des sagesses mais qui ne s'y sont pas affrontés, le taoïsme par exemple, ou d'autres doctrines de salut pour qui l'affaire n'est pas de vérité, mais de quoi ? comme le nom Tao l'indique, de voir si elles parviennent à prolonger quelque chose qui y ressemble. Il est vrai que l'historiole du Christ n'a, selon toute apparence et comme je l'ai annoncé en clair avec même ^{il y a des gens qui} sont gentils, ils font comme les chiens, ils ramassent la balle ils me la rapportent, on me l'a rapporté - l'historiole, disais-je donc, se présente, non pas comme l'entreprise de sauver les hommes, mais comme celle de sauver Dieu. Il faut reconnaître que pour celui qui s'est chargé de cette entreprise, le Christ

nommément pour ceux qui seraient tout à fait sourds, n'est-ce pas, eh bien, il gagne une prime, c'est le moins qu'on puisse dire et que le résultat on pourrait bien s'étonner qu'il paraisse satisfaisant. Car que Dieu soit trois indissolublement est de nature tout de même à nous faire préjuger que le compte 1-2-3 lui préexiste. De deux choses l'une, ou il ne prend compte que de l'après coup de la révélation christique et c'est son être qui en prend un coup, hein, ou si le trois lui est antérieur, c'est son unité qui écope. Il devient concevable que le salut de Dieu soit précaire, livré en somme au bon vouloir des chrétiens. L'amusant, c'est évidemment - je vous ai déjà raconté ça, vous n'avez pas entendu - l'amusant c'est que l'athéisme ne soit soutenable que par les clercs. Beaucoup plus difficile chez les laïcs dont l'innocence en la matière reste totale. Rappelez-vous de ce pauvre Voltaire, c'était un type malin, agile, rusé, extraordinairement sautillieur, hein, mais tout à fait digne en somme d'entrer là vous savez le vide-poche d'en-face, le Panthéon.

Freud - heureusement nous a donné une interprétation nécessaire, qui ne cesse pas de s'écrire, comme je définis le nécessaire, une interprétation nécessaire du meurtre du fils, fondateur de la religion ^{et} de la grâce. Il ne l'a pas dit tout à fait comme ça, mais il a bien marqué que c'était un mode de dénégation qui constitue une forme possible de l'aveu de la vérité. C'est ainsi que Freud ressauve le père, en quoi imite Jésus-Christ, modestement sans doute, il y met pas toute la gomme, mais il y contribue pour sa petite part comme ce qu'il est, à savoir un bon juif pas tout à fait à la page, c'est excessivement répandu ou qu'on les regroupe pour qu'ils prennent le mors aux dents. Combien de temps est-ce que ça durera parce qu'il y a tout de même quelque chose, quelque chose, mon dieu, je voudrais plus accrocher concernant l'essence du christianisme. Vous allez aujourd'hui là- dessus en bavard. Pour ça, il faut que je reprenne de plus haut. L'âme - il faut lire Aristote, vous savez c'est une bonne lecture - c'est



évidemment à quoi aboutit la pensée du manche. C'est d'autant plus nécessaire, c'est-à-dire ne cessant pas de s'écrire, que ce qu'elle était d'abord là, la pensée dite en question, ce sont des pensées sur le corps. Le corps, ça devrait vous épater plus; en fait c'est bien ce qui épate, ce qui épate la science classique oui... Comment ça peut-il marcher comme ça ? à savoir à la fois, un corps, le vôtre hein, ^{ou n'importe quel autre d'ailleurs} corps baladeur, c'est la même chose, ils sont au même point, il faut à la fois que ça suffise comme ça - quelque chose m'a fait penser enfin, comme ça à un petit syndrome que je vais vous sortir de mon ignorance, et qui m'a été rappelé, que si par hasard les larmes ça tarissait, l'œil ça marchait plus très bien; c'est ce que j'appelle les miracles du corps parce que ça se sent tout de suite déjà, supposez que ça ne pleure plus, que ça ne jute plus, la glande lacrymale, vous aurez des emmerdements. D'autre part c'est un fait que ça pleurniche, hein - et pourquoi diable? - dès que corporellement, imaginativement ou symboliquement on vous marche sur les pieds; on vous affecte on appelle ça. Mais quel rapport y a-t-il entre cette pleurnicherie et le fait qu'implique de parer à l'imprévu, c'est-à-dire qu'on se barre. C'est une formule vulgaire, mais qui dit bien ce qu'elle veut dire parce qu'elle rejoint exactement le sujet barré et d'ici ^{ou} vous avez entendu quelques consonnances. Le sujet se barre en effet comme j'ai écrit, et plus souvent qu'à son tour ! Constatez là seulement qu'il y a tout avantage à unifier l'expression pour le symbolique, l'imaginaire et le réel comme - je vous le dis entre parenthèses - le faisait Aristote qui ne distinguait pas le mouvement de l'espace ^{il se peut que}. Le changement et la notion de l'espace, c'était pour lui - mais il ne le savait pas - c'était pour lui que le sujet se barre. Évidemment il ne possédait pas les vraies catégories, mais quand même il sentait bien les choses.

En d'autres termes l'important c'est que tout ça colle assez pour que le corps subsiste sauf accident, comme on dit, externe ou interne, c'est-à-dire que le corps est pris pour ce



qu'il se présente être : un corps fermé comme on dit. Qui ne voit que l'âme ce n'est rien d'autre que son identité supposée avec lui-même avec tout ce qu'on pense pour l'expliquer, s'il est vrai ^{que} l'âme c'est ce qu'on pense à propos du corps du côté du manche; et on se rassure à penser qu'il pense ^{de} même, d'où la diversité des explications.

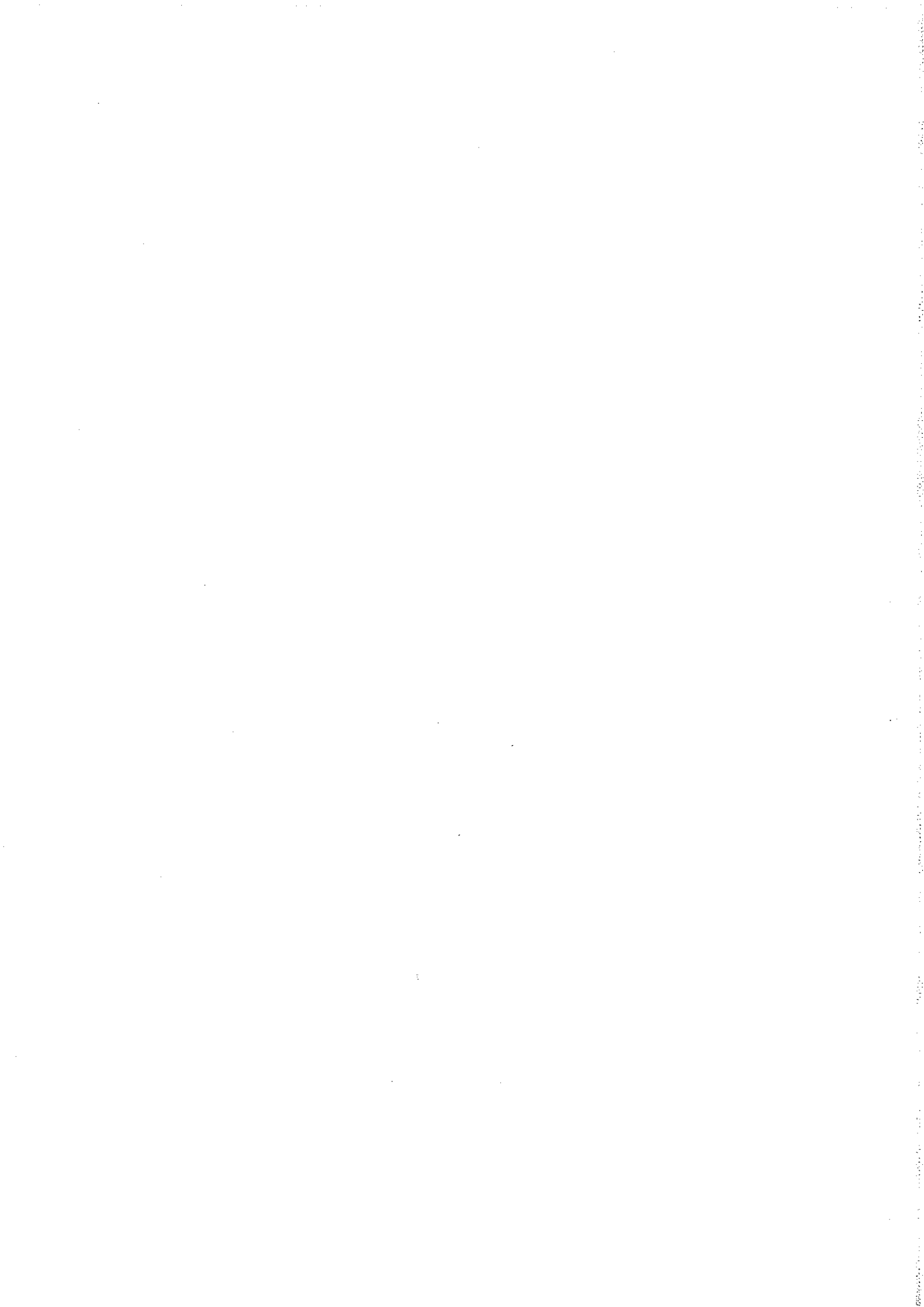
Quand il est supposé penser secret, il a des sécrétions, quand il est supposé penser concret, il a des concrétions, / ^{et} quand il est supposé penser information il a des hormones et puis encore il s'adonne à l'A.D.N... $\alpha \delta \sigma \nu \alpha \lambda \alpha \delta \sigma \nu \iota \varsigma$.

Tout ceci pourrait nous amener à ceci que j'ai quand même annoncé au départ sur le sujet de l'inconscient - parce que je parle pas uniquement comme ça. - qu'il est vraiment curieux que ne soit pas remis en cause par la psychologie que la structure de la pensée repose sur le langage, lequel langage c'est là qu'il nous vaut de ce terme de structure, les autres qualifiés de cette étiquette ils en font ce qu'ils en veulent, ^{mais} moi ce que je fais remarquer c'est le langage comporte une inertie considérable, ce qui se voit ^à comparé ^{ce} fonctionnement à ces signes qu'on appelle mathématiques, mathèmes uniquement de ce fait de se transmettre intégralement. On ne sait absolument pas ce qu'ils veulent dire mais ils se transmettent. Il n'en reste pas moins qu'ils ne se transmettent qu'avec l'aide du langage et c'est ce qui fait toute la boiterie de l'affaire. Qu'il y ait quelque chose qui fonde l'être, c'est assurément le corps. Là-dessus Aristote ne s'y est pas trompé; il en a débrouillé beaucoup à part l'histoire des animaux, mais il n'arrive pas - lisez bien - à faire le joint avec son affirmation. Y a tout ce qu'il affirme, n'est-ce pas - vous n'avez jamais lu naturellement le "De anima" malgré toutes mes supplications - mais ce qu'il affirme c'est que l'homme pense avec un secours avec son âme, c'est-à-dire comme je viens de vous le dire, je pourrais le résumer rapidement, les mécanismes, les mécanismes supposés dont se supporte son corps. Naturellement, faites attention : c'est nous qui en sommes au mécanisme à cause notre physi-



que, ^{la physique} déjà à la gare, sur la voie de garage, parce qu'il y a eu la physique quantique depuis; pour les mécanismes ça saute ! Enfin Aristote qui n'était pas entré dans les défilés du mécanisme, ça veut simplement ^{dire} justement ça : ce qu'il en pensait. Alors l'homme pense avec son âme c'est-à-dire ^{que} l'homme pense avec la pensée d'Aristote, en quoi la pensée est naturellement du côté du manche. Il est évident qu'on avait quand même essayé de faire mieux n'est-ce pas. Il y a encore autre chose avant la physique quantique, il y a l'énergétisme, n'est-ce pas, et l'idée de l'homéostasie, mais tout ceci nous entrainerait, nous entrainerait vers ceci que l'inconscient c'est tout autre chose, et si j'ai resseré la chose autour de ceci que j'ai énoncé d'abord, c'est à savoir ce que j'ai appelé l'inertie dans la fonction du langage, ce qui fait que toute parole est cette énergie encore non prise dans une énergétique, parce que cette énergétique elle n'est pas commode à mesurer, pour faire sortir de là, non pas des quantités, mais des chiffres, qui tels que ils soient choisis d'une façon, remarquez, complètement arbitraire - on s'arrange à ce qu'il reste toujours quelque part une constante, car c'est là le fondement de l'énergétique - eh bien c'est pas commode. Pour l'inertie en question, nous sommes forcés de la prendre au niveau du langage lui-même. Quel rapport peut-il bien y avoir entre l'articulation qui constitue le langage et une jouissance qui se révèle être la substance de la pensée? L'effet de cette pensée ^{regreté par le monde,} enfin si aisément par la science traditionnelle, n'est-ce pas, celle qui fait que Dieu c'est l'être suprême, mais que cet être suprême ne peut, dicit Aristote, n'être rien d'autre que le lieu d'où se sait quel est le bien de tous les autres. Ça fait quelque chose, hein, ça fait quelque chose qui n'a pas grand rapport avec la pensée si nous la considérons comme avant tout donnée par cette inertie du langage. C'est pas très étonnant qu'on ait pas su comment serrer, coincer un peu, faire couiner la jouissance en nous servant de ce qui paraît le mieux supporter ce que j'appelle l'inertie du langage, c'est à savoir l'idée de la chaîne des bouts de ficelle autrement dit, des bouts de ficelle qui font

des ronds, et qui on ne sait trop comment, se prennent les unes avec les autres. Je vous ai déjà une fois avancé ça - j'ai fait certes bien sûr bien mieux à propos d'une leçon dont je m'étonne moi-même, à mesure que j'avance en âge les choses de l'année dernière me paraissent il y a 100 ans - c'était donc l'année dernière que j'ai pris pour thème la formule que j'ai cru pouvoir supporter d'un noeud bien connu qu'on appelle le noeud borroméen, la formule : je te demande de refuser ce que je t'offre parce que ça n'est pas ça. C'est une formule soigneusement adaptée à son effet comme toutes celles que je profère - voyez l'étourdit, j'ai pas dit "le dire reste oublié...etc, j'ai dit "qu'on dise" de même ici j'ai pas dit "parce que ce n'est que ça!" Ce n'est pas ça" C'est le cri par où se distingue la jouissance obtenue de celle attendue. C'est où se spécifie ce qui peut se dire dans le langage. La négation a toute semblance de venir de là. Mais rien de plus. La structure pour s'y brancher ne démontre rien, sinon qu'elle est du texte même de la jouissance, en tant qu'à marquer de quelle distance elle manque celle dont il s'agirait si c'était ça; elle ne la suppose pas seulement, celle qui serait ça, elle en supporte une autre. Voilà cette dimension, là - je me répète, mais nous sommes dans un domaine où justement la loi c'est la répétition - cette dimension c'est le dire de FREUD, c'est même la preuve de l'existence de FREUD. Dans un certain nombre d'années, il en faudra une. Tout à l'heure je le rapprochais comme ça d'un petit copain, je le rapprochais du Christ, bon évidemment, il faut aussi la preuve de l'existence du Christ. Il est évident que le christianisme, le christianisme, c'est accroché là. Oui, enfin pour l'instant on a les "trois essais sur la sexualité" auxquels je vous prie de vous reporter, dont j'aurai à faire usage, comme j'ai fait autrefois usage de ses écrits sur ce que j'appelle la dérive, pour traduire "Trieb", la dérive de la jouissance. Or tout ça en somme, tout ça - j'insiste et c'est proprement ce qui a été collabé pendant toute l'antiquité philosophie par l'idée de la connaissance; Dieu merci, Aristote était assez intelligent pour isoler dans l'intellect



agent ce dont il s'agit dans la fonction du symbolique. Il a simplement vu que c'était là, le symbolique. C'est là que l'intellect devait agir hein. Mais il était pas assez intelligent hein, pas assez parce que n'ayant pas joui de la révélation chrétienne, pour penser qu'une parole, fût-ce la sienne à désigner ce "vous" qui ne se supporte que du langage, concerne la jouissance, ce qui pourtant se désigne chez lui métaphoriquement partout, parce que toute cette histoire de la matière et de la forme, ^{tout ça} qu' est-ce que ça suggère comme vieille histoire concernant la copulation ! Ca lui aurait permis de voir que c'est pas du tout ça, qu'il n'a pas la moindre connaissance, que le moins qu'on puisse dire c'est que les jouissances qui en supportent le semblant, n'est-ce pas, c'est quelque chose comme le spectre de la lumière blanche, à cette seule condition que la jouissance dont il s'agit est hors du champ de ce spectre puisqu'il s'agit d'une métaphore, qu'il faut mettre de tout ce qu'il en est de la jouissance, qu'il faut mettre la fausse finalité comme répondant à ce qui n'est que pure falace d'une jouissance qui serait adéquate au rapport sexuel et qu'à ce titre toutes les jouissances ne sont que des rivales de la finalité que ça serait si la jouissance avait le moindre rapport avec le rapport sexuel. Je peux en remettre comme ça une petite coulée sur le Christ parce que c'est un personnage important / et puis parce que ça vient là pour commenter le baroque. Le baroque, c'est pas pour rien qu'on dit que mon discours participe du baroque. Je vais vous poser une question : quelle importance peut-il y avoir pour la doctrine chrétienne à ce que le Christ ait une âme ? Cette doctrine ne parle que de l'incarnation de Dieu dans un corps et qu'il faut bien que la passion soufferte en cette personne ait fait la jouissance d'une autre. Il n'y a rien qui ici manque, pas d'âme notamment. Le Christ, même ressuscité, l'est par son corps et son corps est le truchement par où la communion à sa présence est incorporation, pulsion orale dont l'épouse du Christ, l'Eglise comme on l'appelle, se contente fort bien. Rien à attendre d'une copulation. Tout ce qui a déferlé des effets du christianisme dans l'art



notamment et c'est en cela que je rejoins ce baroque dont j'accepte d'être habillé, voyez le témoignage de quelqu'un qui revient d'une orgie d'églises en Italie : tout est exhibition, des corps évoquant la jouissance à la copulation près. Si elle n'est pas présente, c'est pas pour des prunes; elle est aussi hors champ qu'elle l'est dans la réalité humaine qu'elle sustente pourtant des fantasmes dont elle est constituée. Nulle part, dans aucune ère culturelle, cette exclusion ne s'est avouée de façon plus nue, je dirai un peu plus - parce que ne croyez pas que mes dires je vous les dose pas - j'irai jusque là que de vous dire nulle part comme dans le christianisme le regard comme tel ne s'avère de façon plus patente pour ce qu'il est de toujours et partout : obscénité. La "dit-mension" de l'obscénité, voilà ce par quoi le christianisme ravive la religion des hommes. Je vais pas vous donner une définition de la religion parce qu'y a pas plus d'histoire de la religion que d'histoire de l'art. Les religions^{c'est} comme les arts, c'est une poubelle, ça n'a pas la moindre homogénéité; mais il y a quand même quelque chose, c'est que dans ces ustensiles on fabrique à qui mieux mieux ce dont il s'agit: c'est l'urgence pour ces êtres qui de nature parlent, l'urgence que constitue qu'ils aillent au déduit amoureux sous des modes exclus de ce que je pourrais appeler, si c'était concevable au sens que j'ai donné tout à l'heure au mot âme, à savoir ce qui fait que ça fonctionne, exclus de ce qui serait l'âme de la copulation, si j'ose, n'est-ce pas, supporter de ce mot ce qui va les y pousser effectivement si ça était, l'âme de la copulation. Ça serait élaborable par ce que j'appelle une physique qui dans l'occasion n'est rien que ceci : une pensée supposable au pensé. Il y a là un trou et ce trou s'appelle l'Autre, du moins est-ce ainsi que j'ai cru devoir le dénommer, l'Autre en tant que lieu où la parole d'être déposée - vous ferez attention aux résonances - fonde la vérité et avec elle le pacte qui supplée à l'inexistence du rapport sexuel en tant qu'il serait pensée pensée, pensable autrement dit, et le discours ne serait pas réduit



à ne pas partir - vous vous ^{en} souvenez, du titre d'un de mes séminaires - à ne pas partir que du semblant. Que la pensée n'agisse dans le sens d'une science qu'à être supposée pensée, c'est-à-dire que l'être soit supposer penser c'est ce qui fonde la tradition philosophique à partir de Parménide. Parménide avait tort, et Héraclite raison. C'est bien ce qui signe ce qu'au départ Parménide énonce: "οὐτε λεγειν, οὐτε κρυπτειν" (il n'avoue ni ne cache) "αλλα σμυβαιναι" (il signifie) en mettant à sa place le discours du manche lui-même parce qu'il l'appelle comme ça Οαναξ, οαναξ ουτο παντατον... Δελφοσ
 le prince, le manche qui vaticine à Delphes. Le plus invraisemblable, l'histoire folle, ce qui fait quant à moi le délire de mon admiration - je me mets en 8 par terre quand je lis St. Thomas parce que c'est rudement bien foutu-pour que la philosophie d'Aristote ait été par St. Thomas réinjectée c̄ance qu'on pourrait appeler la conscience chrétienne si ça avait un sens, c'est quelque chose qui ne peut s'expliquer que parce que celle-ci est pas, enfin c'est comme pour les psychanalystes, les chrétiens ont horreur de ce qui leur a été révélé! Et ils ont bien raison!

Cette béance inscrite au statut même de la jouissance en tant que "dit mention" du corps, ceci chez l'être parlant, voilà ce qui rejaillit de ce qu'a écrit Freud par ce test, je ne dis rien de plus, qu'est l'existence de la parole. Là où ça parle, ça jouit et ça veut pas dire que ça sache rien parce que quand même jusqu'à nouvel ordre l'inconscient ne nous a rien révélé sur la physiologie du système nerveux ni même sur le fonctionnement du bandage ni de l'éjaculation précoce? Oui, pour en finir avec cette histoire de la vraie religion, je pointerai quand même pendant qu'il en est encore temps que Dieu se manifeste, que des écritures qui sont dites saintes, elles sont "saintes" en quoi? en ce qu'elles ne cessent pas de répéter l'échec - lisez Salomon quand même, c'est le maître des maîtres, c'est le centimètre, - un type dans mon genre! - l'échec des tentatives d'une sagesse dont l'être serait le témoignage.

Eh bien, tout ça ne veut pas dire, mes bons amis, qu'il

n'y ait pas eu des trucs de temps en temps grâce auxquels la jouissance, sans compter quoi il ne saurait il y avoir de sagesse, a pu se croire venue à cette fin de satisfaire la pensée de l'être. Seulement voilà, jamais cette fin n'a été satisfaite qu'au prix d'une castration dont le taoïsme par exemple - vous ne savez pas ce que c'est bien sûr, enfin très peu savent, enfin moi je l'ai pratiqué, j'ai pratiqué les textes bien sûr - dont le taoïsme est l'exemple patent dans la pratique même du sexe, il faut retenir son foutre pour être bien, le bouddhisme lui bien sûr est l'exemple trivial par son renoncement à la pensée elle-même, parce que ce qu'il y a de mieux dans le bouddhisme c'est le Zen et le Zen ça consiste à ça, c'est de répondre par un abolement au petit ami; c'est ce qu'il y a de mieux quand on veut naturellement sortir de cette affaire infernale comme disait Freud. Il est plus que probable que la fabulation antique, la mythologie comme ils appellent ça, la mythologie de l'aire méditerranéenne entre autres - c'est justement celle à laquelle on touche pas parce que c'est la plus foisonnante et puis surtout parce qu'on en a fait un tel jus qu'on ne sait plus par quel bout la prendre - eh bien cette mythologie est parvenue aussi à quelque chose dans le genre de la psychanalyse. Vous comprenez, ces dieux, comme ça, il y en avait à la pelle, des dieux il suffisait de trouver le bon et ça faisait ce truc contingent qui fait que quelque fois après une analyse nous aboutissons à ce qu'un chacun baise convenablement sa une chacune. C'était quand même des dieux, c'est-à-dire des représentations un petit peu consistantes de l'Autre, parce que naturellement passons sur la faiblesse de l'opération analytique, n'est-ce pas. Il y a une chose très très singulière, c'est que ceci est si parfaitement compatible avec la croyance chrétienne que nous de ce polythéisme nous avons vu la renaissance à l'époque épinglée du même nom - je vous dis tout ça parce que justement je reviens des musées et que en somme la contre-réforme - ah! la contre-réforme - c'était revenir aux sources et que le baroque c'en est l'étalage, c'est la régu-



lation de l'art par la scopie corporelle. Il faudra qu'une fois - enfin je ne sais pas si j'aurais jamais du temps - parler de la musique dans les marges. Bon, mais je parle seulement de ce qui se voit dans toutes les églises de Rome, tout ce qui s'accroche aux murs, tout ce qui croule, tout ce qui délire, tout ce qui délire, n'est-ce pas, enfin ce que j'ai appelé tout à l'heure l'obscénité, mais exaltée.

Je me demande, pour quelqu'un qui viendrait comme ça du fin fond de la Chine, quel effet doit pouvoir lui faire ce ruissellement de représentations de mille martyrs - et je dirai que ça se renverse - de ces représentations qui sont elles-mêmes martyrs - vous savez que martyrs ça veut dire témoin - martyr d'une souffrance plus ou moins pure: c'est notre peinture jusqu'à ce qu'on ait fait le vide en commençant sérieusement à s'occuper de petits carrés. IL y a là une réduction de l'espèce humaine à ce que motive sans doute que ce mot "humaine" ça résonne sans doute comme l'humeur malsaine: il y a un reste, ça fait malheur. Oui, cette réduction c'est le terme par où l'église entend porter l'espèce jusqu'à la fin des temps. Et elle laisse fondée la béance propre à la sexualité de l'être parlant qu'elle risque d'être au moins aussi fondée - parce que quand même je ne peux pas désespérer de rien - aussi fondée que l'avenir de la science. C'est le titre qu'a donné à un de ses bouquins cet autre cureton qui s'appelait Ernest Renan et qui était un serviteur de la vérité lui aussi à tout crin. Il n'en exigeait qu'une chose et ça c'était absolument premier - sans ça c'était la panique - c'est qu'elle n'ait aucune conséquence! OUI, l'économie et la jouissance, voilà qui n'est pas encore près du bout de nos doigts. Dans bien portant tout de même cela aurait son petit intérêt qu'on y arrive. Je veux dire ce qu'il en est de ce qu'on peut en voir à partir du discours analytique. C'est peut-être/qu'on a une petite chance de trouver de temps en temps par des voies essentiellement contingentes et c'est pourquoi^{si} mon discours d'aujourd'hui n'était pas quelque chose d'absolument négatif, je tremblerais d'être rencontré dans le discours philosophique. Mais quand même il y a une voie puisque déjà nous avons



164

vu quelque sagesse qu'il augurait un petit bout de temps, pourquoi est-ce qu'avec le discours analytique on ne retrouverait pas quelque chose qui donnerait un aperçu d'un truc précis ? Après tout qu'est-ce que l'énergétique si ce n'est le signe d'un truc mathématique ? Celui-là ne sera pas mathématique, c'est bien pour ça que le discours de l'analyse se distingue du discours scientifique. Enfin cette chance ! Mettons-le sous le signe d'un petit bonheur "encore" !



LACAN

145

ENCORE

15 MAI 1973

Versim X

MA

Je vais d'abord vous mettre au parfum : on m'a averti ce matin pendant que je travaillais - c'est toujours comme tout le monde, au dernier moment que je travaille - on m'a averti que le 12 Juin qui n'est pas, malgré que ce soit le 2ème mardi, qui n'est pas celui en principe auquel j'espérais vous donner rendez-vous - on m'a averti que le 12 Juin la salle serait occupée par ce qu'on appelle des examens oraux et que dès lors on ne pouvait pas me répondre de ceci qu'elle serait libre à telle ou telle heure, étant donné que les examens oraux on ne sait pas comment ça s'étend, comment ça se termine ni quand. De toutes façons je n'avais pas l'intention, comme je viens de vous le dire, de vous donner rendez-vous le 12 Juin puisque c'est le mardi de la Pentecôte. J'avais par contre l'intention de vous donner rendez-vous le mardi 19 Juin, 3ème mardi. Le 19 Juin les examens continueront. Donc je ne peux pas prévoir malgré que j'ai élevé quelques objections à ce régime, je ne peux pas prévoir donc si le 19 Juin je pourrai continuer ce que je vous énonce cette année. Vous ferez comme vous voudrez, vous en courrez la chance, vous ferez une pétition, je ne sais pas, vous ferez ce qu'il vous plaira. Voilà donc le point.

Il est évident que comme c'est ce matin même qu'on m'en a averti je n'ai pas pu mijoter les choses d'une façon telle que je fasse aujourd'hui ma conclusion si tant est qu'à aucune de mes années il y ait à proprement parler une conclusion, puisque forcément ce que je vous énonce ne peut toujours que rester jusqu'à un certain point ouvert. Ce n'est pas mon privilège. Les choses chaque année restent ouvertes sur un certain nombre de points en suspend. Ce sera d'ailleurs ce sur quoi, aujourd'hui, j'aurai amplement à m'étendre.

J'avais rêvé cette nuit que quand je venais ici, il n'y avait personne. C'est où se confirme le caractère de voeu du rêve. Malgré, bien entendu, que j'étais, puisque j'avais déjà travaillé au milieu de la nuit, j'étais assez outré (puisque je me souvenais aussi dans mon rêve que j'avais travaillé à 4 heures 1/2 du matin) j'étais assez outré que tout ça ne doive servir à rien, mais c'était quand même la satisfaction d'un voeu, à savoir que dès lors je n'avais plus qu'à me les rouler. Voilà. Je vais dire, je vais dire - c'est ma fonction - je vais le dire une fois plus - parce que je me répète - je vais dire une fois de plus ce qui est de mon dire et qui s'énonce: il n'y a pas de métalangage. Quand je dis ça, je parle apparemment le langage de l'être, à part, bien entendu, que, comme je l'ai fait remarquer la dernière fois, ce que je dis c'est ce qu'il n'y a pas. L'être est, comme on dit, le non-être n'est pas. Y a ou n'y a pas. Pour moi ce n'est qu'un fait de dit. On suppose l'être à certains mots : individu par exemple ou substance; c'est même fait pour dire ça qu'on suppose l'être à l'individu entre autres. Le mot sujet que j'emploie - vous allez le voir, j'y reviendrai - prend évidemment un accent différent du fait de mon discours. Pour tout dire, je préviens, je me distingue du langage de l'être. Ceci implique qu'il puisse y avoir fiction de mot, je veux dire à partir du mot. Et comme certains peut-être s'en souviennent, c'est de là que je suis parti quand j'ai parlé de l'éthique. Ce n'est pas parce que j'ai écrit des choses qui



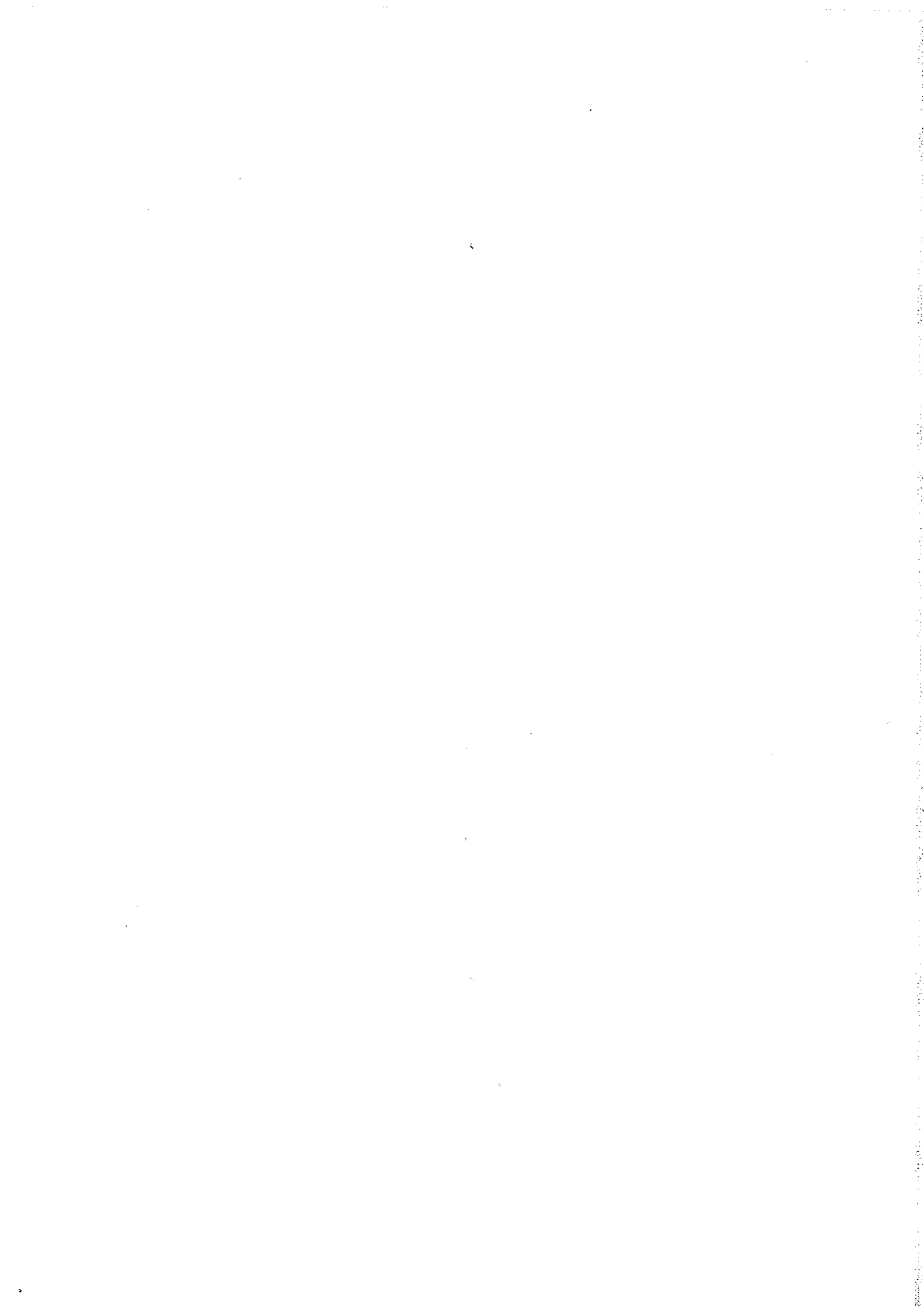
font fonction de forme du langage que j'assure l'être du métalangage. Car cet être, il faudrait que je le présente comme subsistant par soi, par soi tout seul. Langage de l'être.

La formalisation mathématique - qui est notre but, notre idéal, pourquoi ? parce que seule elle est mathème, c'est-à-dire capable de se transmettre intégralement - la formalisation mathématique, c'est de l'écrit et c'est là-dedans que je vais essayer d'avancer aujourd'hui. Or elle ne subsiste, cette formalisation mathématique, que si j'emploie à la présenter la langue dont j'use. C'est là qu'est l'objection : nulle formalisation de la langue n'est transmissible sans l'usage de la langue elle-même. C'est par mon dire que cette formalisation, idéal, métalangage, je la fais ex - (tiret)sister. C'est ainsi que le symbolique ne se confond pas, loin de là, avec l'être, mais qu'il subsiste comme existence du dire. C'est ce que j'ai souligné dans le texte, dit l'Étourdit D-I-T, c'est ce que j'ai souligné de dire que le symbolique ne supporte que l'existence. En quoi - je l'ai rappelé la dernière fois, c'est une des choses importantes que j'ai dites dans cet exercice que comme d'habitude, j'ai fait plus ou moins pour tenir, pour faire entendre, mais il serait peut-être important que vous vous souveniez de l'essentiel. L'essentiel, je l'ai rappelé encore une fois à propos de l'inconscient : l'inconscient se distingue entre tout ce qui a été produit jusqu'alors de discours qu'il énonce ceci qui est l'os de mon enseignement que je parle sans le savoir. Je parle avec mon corps et ceci sans le savoir. Je dis donc toujours plus que je n'en sais. C'est là que j'arrive au sens du mot sujet dans cet autre discours : ce qui parle sans le savoir me fait Je sujet, sujet du verbe certes, mais ça ne suffit pas à me faire être. Ça n'a rien à faire avec ce que je suis forcé de mettre dans l'être : suffisamment de savoir pour se tenir, mais pas une goutte de plus. Et c'est ce que jusqu'alors on a appelé la forme. Dans Platon, la forme, c'est ce savoir qui remplit l'être. La forme n'en sait pas plus qu'elle ne dit. Elle est réelle, viens-je de dire en ce sens qu'elle tient l'être dans sa coupe, mais à ras-bord. Elle est le savoir de l'être. Le discours de l'être suppose que l'être sait, et c'est ce qui le tient. Il y a du rapport d'être qui ne peut pas se savoir. C'est lui dont dans mon enseignement j'interroge la structure en tant que ce savoir - je viens de le dire - impossible est par là interdit. Et c'est ici que je joue de l'équivoque, de l'équivoque qui de ce savoir impossible nous dit qu'il est censuré, défendu. Il ne l'est pas si vous écrivez convenablement cet inter-dit d'un trait d'union entre l'inter et le dit, c'est qu'il est dit entre les mots, entre les lignes et que c'est ça dont il s'agit de dénoncer à quelle sorte de réel il nous permet l'accès.

Il s'agit de montrer où va sa mise en forme, ce métalangage qui n'est pas et que je fais exister. Ce qui ne peut être démontré suggère quelque chose qui peut en être dit de vrai sur le sujet, par exemple, entre autres, de l'indémontrable. C'est ainsi que s'ouvre cette sorte de vérité, la seule qui nous soit accessible, et qui porte par exemple sur le non - savoir-faire. Je ne sais pas comment m'y prendre - pourquoi ne pas le dire - avec la vérité pas plus qu'avec la femme puisque j'ai dit que l'une et l'autre au moins pour l'homme c'était la même chose. Ça fait le même embarras. Il se trouve cet accident que j'ai du goût aussi bien pour l'une que pour l'autre, malgré tout ce qu'on en dit. Cette discordance du savoir et de l'être, c'est ce qui est notre sujet. Ça n'empêche pas qu'on peut dire aussi qu'il n'y en a pas de discordance, quant à ce qui mène le jeu, selon mon titre de cette année, encore. C'est l'insuffisance du savoir par quoi nous sommes encore pris, et c'est par là que ce jeu d'encore se mène, non pas qu'à en savoir plus il nous mènerait mieux, mais peut-être qu'il y aurait meilleure jouissance, accord de la jouissance et de sa fin. Or la fin de la jouissance, c'est ce que nous enseigne tout ce qu'articule FREUD, tout ce qu'il appelle inconsidérément pulsion partielle, la fin de la jouissance est à côté de ce à quoi elle aboutit. C'est à savoir que nous nous reproduisons.

Le je n'est pas un être, c'est un supposé à ce qui parle. Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude. Sur le point du rapport que je ne puis définir qu'à dire comme je l'ai fait qu'il ne peut pas s'écrire, cette solitude, elle, de rupture du savoir non seulement, elle, peut s'écrire, mais elle est même ce qui s'écrit par excellence, ce qui d'une rupture de l'être laisse trace. C'est ce que j'ai dit dans un texte certes non sans imperfections que j'ai appelé Litturaterre. La nuée du langage, me suis-je exprimé métaphoriquement, fait écriture. Qui sait si le fait que nous pouvons lire ces ruisseaux que je regardais, au retour du Japon, sur la Sibérie, comme trace métaphorique de l'écriture, n'est pas lié - lier et lire, c'est les mêmes lettres, faites-y attention - n'est pas lié à quelque chose qui va au-delà de l'effet de pluie dont il n'y a aucune chance que l'animal le lise comme tel ? Bien plutôt est-il lié à cette forme d'idéalisme que je voudrais vous faire entrer dans la tête, non pas certes celui dont parle Berkeley à vivre dans un temps où le sujet avait pris son indépendance, non pas que tout ce que nous connaissons soit représentation, mais bien plutôt cet idéalisme qui ressortit à l'impossible d'inscrire la relation sexuelle entre deux corps de sexes différents. C'est par là que se fait l'ouverture par quoi c'est le monde qui vient à nous faire son partenaire. C'est le corps parlant en tant qu'il ne peut réussir à se reproduire que grâce à un malentendu sur sa jouissance, et cela c'est dire qu'il ne se reproduit que grâce à un ratage de ce qu'il veut dire. Car ce qu'il veut dire, comme le dit bien le français, son sens c'est sa jouissance effective et c'est à la rater, c'est à dire à baiser - car c'est justement ça qu'il ne veut pas faire en fin de compte, la preuve c'est que quand on le laisse tout seul il sublime tout le temps à tour de bras: il voit la beauté, le bien sans compter le vrai, c'est encore là, comme je viens de vous le dire qu'il est le plus près de ce dont il s'agit, mais ce qui est vrai c'est que le partenaire de l'autre sexe reste l'Autre. C'est donc à la rater qu'il réussit à être en - core reproduit sans rien savoir de ce qu'il reproduit notamment. Ceci qui est dans FREUD parfaitement sensible - bien sûr ce n'est qu'un bafouillage, mais nous ne pouvons pas faire mieux - il ne sait pas si ce qui le reproduit c'est la vie ou la mort j'ai pas dit "ce qu'il", j'ai dit "ce qui le" mots séparés). Il me faut pourtant dire ce qu'il y a de métalangage et en quoi il se confond avec la trace laissée par le langage. C'est par là qu'il fait retour à la révélation du corrélat de la langue, ce savoir en plus de l'être, sa petite chance d'aller à l'Autre dont j'ai pourtant fait remarquer la dernière fois - c'est l'autre point essentiel - qu'il est, ce savoir en plus, passion de l'ignorance, que justement c'est de cela qu'il ne veut rien savoir : de l'être de l'Autre il ne veut rien savoir. C'est bien pour ça que les deux autres passions sont celles qui s'appellent l'amour qui n'a rien à faire - contrairement à ce que la philosophie a élucubré - avec le savoir, et la haine qui est bien ce qui a le plus de rapport avec l'être, ce qui s'en approche le plus, ce que j'appelle l'ex-sister. Rien ne concentre plus de haine que ce dire où se situe ce que j'appelle l'ex-sister.

L'écriture est une trace où se lit un effet de langage. Quand vous gribouillez quelque chose et moi aussi, je ne m'en prive certes pas, c'est avec ça que je prépare ce que j'ai à dire et c'est remarquable qu'il faille de l'écriture s'assurer. C'est pas le métalangage quoiqu'on puisse lui faire remplir une fonction qui y ressemble, mais qui n'en reste pas moins au regard de l'Autre où le langage s'inscrit comme vérité, qui n'en reste pas moins tout à fait seconde. Car rien de ce que je pourrais au tableau vous écrire des formules générales qui lient au point où nous en sommes l'énergie à la matière, par exemple, la dernière formule d'Eisenberg, rien ne tiendra de tout ça si je ne le soutiens pas d'un dire qui est de celui de la langue et d'une pratique qui est celle de gens qui donnent des ordres au nom d'un certain savoir. Alors quand vous gribouillez, ma foi, comme on le dit, c'est toujours sur une page et c'est avec des lignes. Et nous voilà placés tout de suite dans l'histoire des dimensions. Car ce qui compte, une ligne, c'est le



point et que le point a zéro dimension, la ligne sera définie d'en avoir deux. Comme ce qui coupe, la ligne sera définie d'en avoir une; comme ce que coupe la ligne, c'est une surface, la surface sera définie d'en avoir deux; comme ce que je coupe la surface, c'est l'espace, l'espace en aura trois. Seulement c'est là que prend sa valeur le petit signe que j'ai écrit là-haut, je veux dire celui qu'il faut que je distingue de celui que j'ai écrit au-dessous, ils sont séparés. Vous pouvez remarquer que cette chose qui est tous les caractères d'une écriture -ça pourrait aussi bien être une lettre- Seulement comme vous écrivez cursivement il ne vous vient pas à l'idée d'arrêter la ligne avant qu'elle en rencontre une autre, pour la faire passer disons, la supposer passer dessous parce qu'il s'agit dans l'écriture de tout autre chose que de l'espace à trois dimensions. Cette ligne coupée ici, ai-je dit, veut dire qu'elle passe sous l'autre. Ici c'est au-dessus parce que c'est l'autre qui s'interrompt. C'est ce qui produit, encore qu'il n'y ait ici qu'une ligne, cette chose qui se distingue de ce qui serait un simple rond, un rond de ficelle si ça existait; ça s'en distingue en ce sens que quoi qu'il n'y ait qu'une seule ficelle ça fait un noeud. C'est quand même tout autre chose, cette ligne, que la définition que nous en avons donnée, tout à l'heure au regard de l'espace, c'est-à-dire en somme une coupure, ce qui fait un trou, un intérieur, un extérieur de la ligne.

Cette autre ligne, cette ficelle comme je l'ai appelée, ça ne s'incarne pas si facilement dans l'espace. La preuve, c'est que la ficelle idéale la plus simple ça serait un TORE et on a mis très longtemps à s'apercevoir grâce à la topologie que ce qui s'enferme dans un tore c'est quelque chose qui n'a absolument rien à voir avec ce qui s'enferme dans une bulle. Il ne s'agit pas de couper le tore, car quoi que vous fassiez avec la surface d'un tore, vous ne ferez pas un noeud. Mais par contre avec le lieu du tore, comme ceci vous le démontre, vous pouvez faire un noeud. C'est en quoi, permettez-moi de vous le dire, le tore c'est là raison, c'est ce qui permet le noeud. C'est bien en quoi ce que je vous montre, ce tore tortillé, c'est l'image aussi simple, aussi sec que je peux vous la donner, de ce que j'ai évoqué l'autre jour comme la trinité, une et trois, d'un seul jet. Il n'en reste pas moins que c'est à en refaire trois tores par le petit truc que je vous ai déjà montré sous le nom de noeud boroméen/ nous allons pouvoir opérer, dire quelque chose sur ce qu'il en est de l'usage du premier noeud. Naturellement il y en a qui n'étaient pas là quand j'ai parlé l'année dernière du côté de février du noeud boroméen.

Nous allons tâcher aujourd'hui de vous faire sentir l'importance de cette histoire et en quoi elle a à faire à l'écriture pour autant que je l'ai définie comme ce que laisse de traces le langage. Le noeud boroméen consiste en ceci que nous y avons à faire avec ce qui ne se voit nulle part, à savoir un vrai rond de ficelle, parce que figurez-vous que quand on trace une ficelle on n'arrive jamais à ce que sa trame joigne ses deux bouts. Pour que vous ayez un rond de ficelle, il faut que vous fassiez un noeud, noeud marin de préférence (rires). Je ne vois pas ce que ça a de bouffon. Mais qu'importe. Ah faisons le noeud marin! Si vous croyez que c'est facile ! Essayez-vous y vous même, ça fait toujours un certain embarras. Bon enfin malgré tout j'ai essayé ces jours-ci d'en prendre l'habitude, mais il n'y a rien de plus facile que de le rater. Voilà. Grâce au noeud marin vous avez là un rond de ficelle. Le problème qui est posé par le noeud boroméen est celui-ci : comment faire quand vous avez fait vos ronds de ficelle pour que, pour que quelque chose dans le genre de ce que vous voyez dans le haut, à savoir un noeud, pour que ces trois ronds de ficelle tiennent ensemble et de façon telle, de façon telle que, si vous en coupez un, ils soient tous libres, je veux dire les 3, les 3 ce qui n'est rien. Car le problème, c'est de faire qu'avec un nombre quelconque, quelconque de ronds de ficelle quand vous en coupez



un , tous les autres sans exception soient désormais libres, indépendants. Voici par exemple le cas. J'ai déjà l'année dernière mis ça au tableau. Naturellement, comme j'ai fait une petite faute, ce n'est pas tout à fait satisfaisant, mais ça va le devenir. Rien n'est plus facile dans cet ordre que de faire une faute... Encore une faute... Tel que vous le voyez là inscrit, il vous est facile de voir que comme ces 2 ronds de ficelle sont construits de telle sorte qu'ils ne sont pas noués l'un à l'autre, c'est uniquement par le troisième qu'ils se tiennent, ce que curieusement je ne suis pas arrivé à reproduire avec mes ronds de ficelle. Mais Dieu merci, j'ai quand même un autre moyen de le faire que de reproduire ce que j'ai fait au tableau, à savoir de le manquer (coupez-moi, vous serez gentille, celui-là). Je vais tout de suite vous donner les moyens, la façon complètement rationnelle et compréhensible. Voilà, voilà donc un rond de ficelle. En voilà un autre. Vous passez le second rond dans le premier et vous le pliez comme ça, il suffira dès lors que d'un 3ème rond vous preniez le second pour que ces 3 soient noués et noués de telle sorte qu'il suffit bien évidemment que vous sectionniez un des trois pour que les 2 autres soient libres. Ça ne vous va pas ? Supposez cher ami que je vous enlève celui-ci, celui-ci que je viens de refaire hein. Vous voulez le dernier ? C'est celui là que vous voulez ? Ecoutez, c'est tout à fait la même chose, c'est tout à fait la même chose pour la simple raison que celui-là que je vous ai représenté comme plié, et qui a en somme deux oreilles dans lesquelles passe le 3ème, il est absolument symétrique de l'autre côté, à savoir que par rapport au 3ème il a aussi 2 oreilles que prend le premier. Non seulement ceci - ne croyez pas, vous savez, que ce soit inutile tous ces petits cafouillages - ce n'est pas si familier que la façon dont je suis amené à l'expliquer avec des ratages justement, ne soit pas ce qui peut vous le faire entrer dans la tête. Car il faut que je vous le montre parce qu'après tout il n'y faut que je vous le montre parce qu'après tout il n'y a que comme ça que ça peut entrer : après le premier pliage, vous pouvez avec le 3ème, à condition ici de faire un noeud, faire un pliage nouveau et à celui-ci un 4ème, un 4ème qui est comme le premier étant ajouté, vous voyez qu'il reste tout aussi vrai avec 4 qu'avec 3 qu'il suffise de couper un de ces noeuds pour que tous les autres soient libres entre eux. Vous pouvez en mettre un nombre absolument infini ce sera toujours vrai. Néanmoins cette histoire qui rend simple le noeud boroméen en ce sens qu'ici par exemple vous pouvez parfaitement toucher en quoi ce sont les deux parties de cet élément qui font oreilles, celle-ci et celle-ci, et qu'en somme en le tirant avec l'autre c'est ce rond qui se plie en deux : ici et ici passent, sont les 2 oreilles que ce cercle-là tire à lui laissant celui que nous pouvons, dans cette occasion, mais uniquement dans cette occasion, appeler premier et qui restera à l'état de rond, de rond soutien, le premier rond plié. A cette intuition sensible, en quelque sorte, de la fonction des ronds, vous pouvez constater qu'il suffit d'en couper un quelconque, que ce soit un du milieu ou un des deux extrémités, pour que tout ce qu'il y a de noeuds pliés, du même coup soit d'entre soi libéré. La solution est donc absolument générale. Cela ne veut pas dire que, pour un nombre quelconque de ronds de ficelle, on pourra faire une disposition aussi relativement élégante par sa relative symétrie que celle que j'ai fait au tableau, à savoir que ces 3 ronds soient strictement les uns par rapport aux autres d'une forme équivalente.

Ca sera certainement plus compliqué et ceci dès qu'on sera arrivé à 4. Cela montrera bien souvent des effets de torsion qui ne nous permettront pas de les maintenir à l'état de rond.

Néanmoins ce que je veux à cette occasion vous faire sentir, c'est que partant des ronds nous avons à faire à quelque chose qui ne se distingue que d'être l'UN . C'est très précisément d'ailleurs en quoi un vrai rond de ficelle sans noeud c'est très diffi-

cile à faire , mais c'est certainement la plus éminente représentation de quelque chose qui ne se soutient que de l'UN, très précisément en ce sens que ça n'enferme rien qu'un trou et que pourquoi ai-je fait intervenir dans l'ancien temps le noeud boroméen, c'est très précisément pour traduire la formule "je te demande" quoi ? "de refuser ce que "quoi? "ce que je t'offre" c'est-à-dire quelque chose qui au regard de ce dont il s'agit et vous savez ce que c'est c'est à savoir l'objet petit a. L'objet petit a n'est aucun être, l'objet petit a, c'est ce que suppose, suppose de vide une demande dont en fin de compte ce n'est qu'à la définir comme située par la métonymie, c'est-à-dire par la pure continuité assurée du commencement au début de la phrase, que nous pouvons imaginer ce qu'il peut en être d'un désir qu'aucun être ne supporte, je veux dire qui est sans autre substance que celle qui s'assure des noeuds même. La preuve, c'est que énonçant cette phrase "je te demande de refuser ce que je t'offre", je n'ai pu que motiver de ce "ce n'est pas ça" dont j'ai parlé, que j'ai repris la dernière fois et qui veut dire que dans le désir de toute demande il n'y a que la requête de ce quelque chose qui au regard de la jouissance qui serait satisfaisante qui serait la Lust Befriedigung supposée dans ce qu'on appelle également improprement dans le discours analytique la pulsion génitale, celle où s'inscrirait un rapport qui serait le rapport plein, le rapport inscriptible entre ce qu'il en est de l'un avec ce qui reste irréductiblement l'Autre. Et c'est en quoi j'ai insisté sur ceci, c'est que le partenaire de ce "je qui est le sujet, le sujet de toute phrase de demande, c'est que son partenaire est non pas l'Autre, mais ce quelque chose qui vient se substituer à lui sous la forme, sous la forme de cette cause du désir que j'ai cru pouvoir diversifier, diversifier - ce n'est pas sans raisons - en 4 en tant qu'il se constitue selon la découverte freudienne, en tant qu'il se constitue diversement de l'objet de la succion, de l'objet de l'excrétion, du regard et aussi bien de la voix. C'est en tant que substitués de ce qu'il en est de l'Autre que ces objets sont réclamés, sont faits cause du désir.

Comme je l'ai dit tout à l'heure, il semble que le sujet se représente les objets inanimés très précisément en fonction de ceci qu'il n'y a pas de relation sexuelle. Il n'y a que les corps parlants, ai-je dit, qui se font une idée du monde comme telle et à cet endroit on peut le dire le monde, le monde comme tel, le monde de l'être, plein de savoir, ce n'est qu'un rêve, un rêve du corps en tant qu'il parle. Il n'y a pas de sujet connaissant. Il y a des sujets qui se donnent des corrélats, dont l'objet a, corrélats de parole jouissante en tant que jouissance de parole. Que coince-t-elle d'Autre que d'autres UNS? Car comme je vous l'ai fait remarquer tout à l'heure, il est clair que cette bilobulation, cette transformation du rond de ficelle en oreilles peut se faire de façon strictement symétrique. C'est même ce qui arrive dès qu'on arrive au niveau de 4, c'est-à-dire que les 2 ronds que présentent mes doigts à l'extrémité de ceci seraient en fonction : il y en aurait 4. La réciprocité, pour tout dire, entre le sujet et l'objet petit a est totale. Pour tout être parlant la cause de son désir est strictement, quant à la structure, équivalente, si je puis dire à sa pliure, à ce que j'ai appelé sa division de sujet. Et c'est bien ce qui nous explique que si longtemps le sujet a pu croire que le monde en savait autant que lui, c'est qu'il est symétrique, c'est que le monde, ce que j'ai appelé la dernière fois, le pensé, c'est l'équivalent, c'est l'image en miroir de la pensée. C'est bien en quoi le sujet, pour autant qu'il fantasme, il n'y a jusqu'à l'avènement de la science la plus moderne, il n'y a rien eu que fantasmes quant à la connaissance. Et c'est bien ce qui a permis cette échelle d'être grâce à quoi était supposé dans un être dit être suprême ce qui était le bien de tous, ce qui est aussi bien l'équivalent, l'équivalent de ceci que l'objet petit a peut être

mettez sexué après et vous avez que l'Autre ne se présente pour le sujet que sous une forme (a) sexuée. C'est à dire que tout ce qui a été le support, le support substitut, substitut de l'Autre sous la forme de l'objet du désir, tout ce qui s'est fait de cet ordre est (a) sexué. Et c'est très précisément en quoi l'Autre comme tel reste, reste non sans que nous puissions y avancer un peu plus, reste dans la doctrine, la théorie freudienne, un problème, celui qui s'est exprimé en ceci que répétait FREUD : que veut la femme ? la femme étant dans l'occasion l'équivalent de la vérité. C'est en quoi cette équivalence que j'ai produite est justifiée.

Est-ce que nous ne pouvons pas pourtant par cette voie, cette voie que j'ai distinguée comme l'UN à prendre comme tel en ce sens qu'il n'y a rien d'autre dans cette figure du rond de ficelle qui a pourtant son intérêt de nous offrir, de nous offrir le quelque chose que rejoint sans doute l'écriture. L'exigence en effet que j'ai produite sous le nom de noeud boroméen, à savoir de trouver une forme, cette forme supportée par ce support mythique qu'est le rond de ficelle mythique ai-je dit, car on ne fait pas de rond de ficelle fermé, ceci est un point tout à fait important - quelle est cette exigence que j'ai énoncée sous le nom de noeud boroméen ? C'est très précisément ceci qui distingue ce que nous trouvons dans le langage, dans la langue courante, et qui se supporte de la métaphore très répandue de la chaîne. Contrairement au rond de ficelle, des éléments de chaîne ça se fait, ça se forge. Il n'est pas très difficile d'imaginer comment ça se fait : on tord du métal jusqu'au moment où on peut arriver à le souder, et la chaîne est ainsi quelque chose qui peut avoir sa fonction pour représenter l'usage de la langue.

Sans doute n'est-ce pas un support simple, il faudrait dans cette chaîne faire des chaînons qui iraient s'accrocher à un autre chaînon un peu plus loin, avec 2 ou 3 chaînons flottants intermédiaires, et comprendre aussi pourquoi une phrase a une durée limitée. Or tout ceci la métaphore ne peut pas nous le donner. Il est néanmoins frappant qu'à prendre ces supports de rond de ficelle que je vous ai dits, il y en avait quand même dans ce que je vous ai rendu sensible un premier et un dernier. Ce premier et ce dernier étaient des ronds simples qui franchissaient, perçaient, si je puis dire, les 2, ce que j'appelle - vous voyez la difficulté de parler de ces choses - ce que j'appelle des lobes d'oreille, des ronds repliés, c'était donc 2 noeuds simples qui à la fin se trouvaient faire quelque chose comme le début et la fin de la chaîne. Il reste ceci, il reste ceci c'est que ces 2 ronds initiaux et terminaux, rien ne nous empêcherait de les confondre, c'est à savoir que les ayant coupés - coupés ce qui est imaginaire, il suffit de les défaire-d'en faire passer un seul à prendre les 4 lobes, ainsi résumés dans un cas où il n'y en a que 2, mais la situation serait exactement la même s'il y en avait un nombre infini.

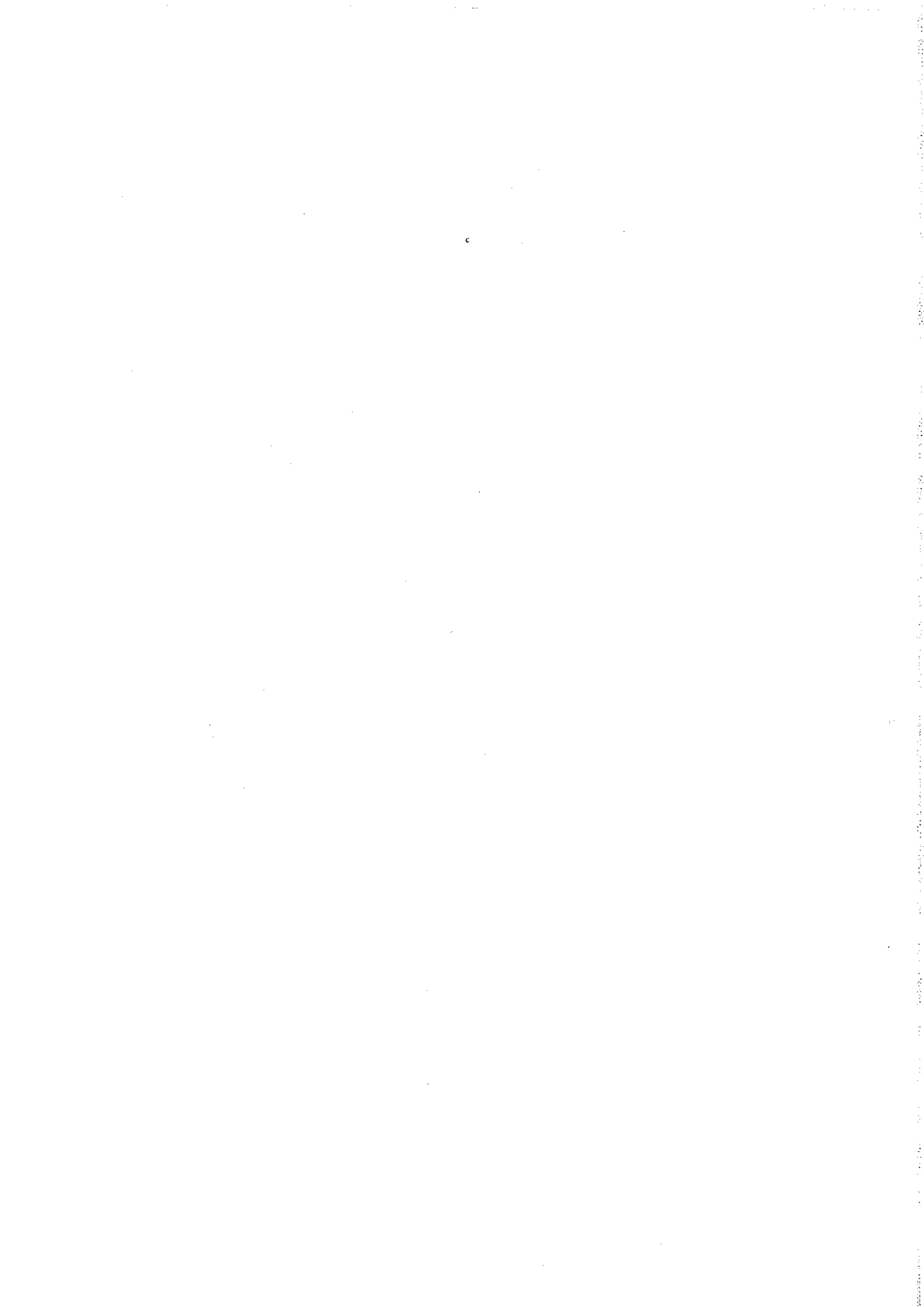
Chose à remarquer, nous aurions pour m'exprimer vite, nous aurions dans ce cas quand même encore une différence. Ce n'est pas parce que nous aurions conjoint les 2 derniers noeuds que toutes les articulations seraient les mêmes, car ici ils sont affrontés 2 par 2, il y a donc 4 brins à faire noeud, alors qu'ici à prendre, à prendre mon cercle unique, vous auriez le support de ce cercle et 4 brins à passer ce qui ferait un affrontement non pas de 2 à 2 qui font 4, mais de 4 à 1, qui fait 5. Et donc on pourrait dire que même ce qui serait alors, puisqu'ici vous n'avez que 2 éléments, le 3ème élément, le 3ème élément dans son rapport topologique n'aurait pas le même rapport avec les 2 autres que les 2 autres entre eux. Et comme tel par simple inspection des noeuds en fonction, le 3ème élément se distinguerait des autres.

Je pense en avoir assez dit sur la symétrie des rapports du 1er et du 2ème puisque le dernier je l'ai appelé le 3ème. Cette

symétrie tient encore si vous unifiez le 3ème rond avec un quelconque des 2 autres. Simplement vous aurez alors une figure comme celle-ci, celle qui affronte un simple rond avec ce que j'appelle le 8 intérieur. Vous aurez donc eu l'évanouissement de l'Autre, mais au prix de la surgescence de quelque chose qui est le 8 intérieur et qui comme vous le savez, est ce dont quoi je supporte la bande de Moebius. Autrement dit, ce dont en quoi dans un strict support de cette voie que j'essaye pour vous de frayer de la fonction du noeud, s'exprime par le 8 intérieur. Je ne peux ici que l'amorcer pourquoi ? parce que j'ai encore à avancer quelque chose qui me paraît, avant que je vous quitte, capital.

Si je vous ai donné la solution des noeuds boroméens par cette enfilade de chaînes pliées sous la forme de ces ronds qui redeviennent totalement indépendants pour peu que vous en coupiez un seul, à quoi ceci peut-il servir ? Contrairement à ce que vous voyez dans le langage, c'est à savoir ce qui vous est très simplement matérialisé et ce n'est pas non plus très difficile, très difficile d'en trouver un exemple et pas pour rien dans la psychose. Souvenez-vous de ce qui hallucinatoirement peuple la solitude de Schreber "Nun will ich mich..." ce que je traduis "maintenant je vais me... - est un futur - ou encore : "sie sollen nähmlich..." vous devez quant à vous...." Ces phrases interrompues que j'ai appelées message de code, ces phrases interrompues laissent en suspend je ne sais quelle substance. A quoi peut nous servir cette exigence d'une phrase quelle qu'elle soit qui soit telle ayant sectionné l'un, c'est à dire retiré l'un de chacun de ses chaînons, tous les autres du même coup soit libres ? Est-ce que ce n'est pas là le meilleur support que nous puissions donner de ce par quoi procède ce langage que j'ai appelé mathématique ? Le propre du langage mathématique, une fois qu'il est suffisamment resserré quant à ses exigences de pure démonstration, est très précisément ceci que tout ce qui s'en avance, s'en avance non pas tant dans le commentaire parlé mais dans le maniement des lettres, suppose ceci qu'il suffit qu'une ne tienne pas pour que tout le reste, tout le reste des autres lettres non seulement ne constitue par leur agencement rien de valable mais se disperse. Et c'est très précisément en ceci que le noeud boroméen peut nous servir de meilleure métaphore quant à ce qu'il en est d'une exigence qui est celle-ci : c'est que nous ne procédons que de l'un, d'un qui engendre la science, non pas au sens où quoi que ce soit s'en mesure. Ce n'est pas ce qui se mesure dans la science contrairement à ce qu'on croit qui est l'important. Ce qui fait le nerf original, ce qui distingue la science, la science moderne de la science de la réciprocité entre le "vous" et le monde, entre ce qui pense et ce qui est le pensé, c'est justement de cette fonction de l'UN en tant que l'un n'est là, n'est là, pouvons-nous supposer, que pour représenter ce qu'il en est justement de ce que l'UN est seul, de ce que l'UN ne se noue véritablement avec rien de ce qui ressemble à l'autre sexuel, que c'est au contraire de la chaîne entre des uns qui sont tous faits de la même façon de n'être rien d'autre que ce l'UN. Quand j'ai dit "y a d'l'UN" et que j'y ai insisté, que j'ai vraiment piétiné ça comme un éléphant pendant toute l'année dernière, vous voyez ce que je fraye et ce à quoi je vous introduis.

Comment alors quelque part mettre comme telle la fonction de l'Autre ? Comment si jusqu'à un certain point c'est simplement des noeuds de l'UN que se supporte ce qui reste, ce qui reste quand ça s'écrit de tout langage, comment poser une différence, car il est clair que l'Autre ne s'additionne pas à l'UN, l'Autre seulement s'en différencie. S'il y a quelque chose par quoi il participe à l'UN, c'est que bien loin qu'il s'additionne, ce dont il s'agit concernant l'Autre, c'est comme je l'ai dit déjà - il n'est pas sûr que vous l'ayez entendu - c'est que l'Autre, c'est l'Un en moins. Et c'est pour ça que dans tout rapport de l'homme avec une femme, celle qui est en cause, c'est sous l'angle de l'UNE en moins qu'elle



doit être prise. Je vous avais déjà indiqué ça un petit peu à propos de Don Juan. Mais bien entendu il n'y a qu'une seule personne que je crois ma fille nommément - qui s'en soit aperçue.

Néanmoins pour simplement aujourd'hui amorcer ce que je pourrais vous dire d'autre, je vais vous montrer quelque chose. Car il ne suffit pas d'avoir trouvé une solution, solution générale quant à ce qu'il en est du problème pour un nombre infini de noeuds boroméens. Il faudrait que nous ayons le moyen de montrer que c'est la seule solution. Or nous en sommes à ceci jusqu'à ce jour : il n'y a aucune théorie des noeuds. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire ceci que très précisément aux noeuds ne s'appliquent jusqu'à ce jour aucune formalisation mathématique qui permette, qui permette en dehors de quelques petites fabrications, de petits exemples tels que ceux que je vous ai montrés, de prévoir qu'une solution, celle que je viens de donner, n'est pas simplement une solution existante mais qu'elle est nécessaire, qu'elle ne cesse pas, somme je le dis pour définir le nécessaire, qu'elle ne cesse pas de s'écrire. Or il suffit que tout de suite je vous montre quelque chose, que bien sûr, j'ai pas pu écrire au tableau parce que vous ne savez pas le tin-toin que ça me donne de mettre tout ça sur le papier d'une façon que je tiens à votre disposition qui sera aussi bien photographiée dans un prochain article, mais qui en demande un certain, il suffit que je vous fasse ça - hein embêtant que les autres noeuds soient là - regardez ça - je viens de faire passer deux de ces ronds l'un dans l'autre et d'une façon telle qu'ils font ici non pas du tout ce repliage que je vous ai montré tout à l'heure, mais simplement un noeud marin. Comme ils sont de ce fait même - puisque je viens de les agencer fermés - comme ils sont de ce fait même parfaitement séparables l'un de l'autre, vous devez penser que si simplement - ce qui n'est tout aussi possible - je fais avec un cercle qui suit le même noeud marin, n'est-ce pas, il suffit que j'approche de ceux-là un autre - voilà le noeud marin - ici je peux faire la même chose avec un 3ème rond, j'aurai encore un noeud marin, peu importe qu'il soit face à face avec le premier ou qu'il soit strictement dans la file, c'est-à-dire que ce qui passe devant, passe devant également le suivant, je peux en faire un nombre infini et même fermer le cercle que cela fera, le fermer simplement pour le dernier; pour le dernier, bien sûr, il ne sera pas séparable. Il faudra que, ce dernier, je le passe entre les 2 du bout de ce que j'aurai déjà construit, et que je le passe en faisant un noeud et non pas en l'introduisant comme je viens de faire pour ces 2 là. Il n'en restera pas moins que voilà une autre solution tout aussi valable que la première; car que je sectionne un quelconque de ceux que j'aurai agencés ainsi, tous les autres du même coup seront libres et pourtant ce ne sera pas la même sorte de noeuds. Je vous ai passé à l'occasion ceci que tout à l'heure pour le noeud que je vous ai montré ainsi en vous disant qu'aussi bien il y avait quelque nécessité, que celui dans lequel j'ai conjoint le premier et le dernier rond, quelque nécessité d'une différence, il n'en est en réalité rien. Car je vous le fait remarquer au moment où je viens de vous montrer les autres, à savoir ce que j'ai appelé la prise en forme de noeuds marins, vous voyez très bien à ceci que même le dernier, ce dernier dont je vous ai dit que l'affrontement était de 1 à 4, et que du même coup il y avait 5 brins dans le coup, que même le dernier je peux le faire exactement semblable à tous ceux-là et qu'il n'y a à ça aucune difficulté et qu'ainsi j'aurai aussi de cette façon résolu, sans introduire aucun point privilégié, la question du noeud boroméen pour un nombre x et aussi bien infini de ronds de ficelle.

Est-ce que ce n'est pas dans cette possibilité de différence - car vous sentez bien qu'il n'y a aucune analogie topologique entre l'une et l'autre de ces façons de nouer les ronds de ficelle - est-ce que c'est dans cette topologie différente - une que nous pouvons exprimer ici à propos des noeuds marins comme

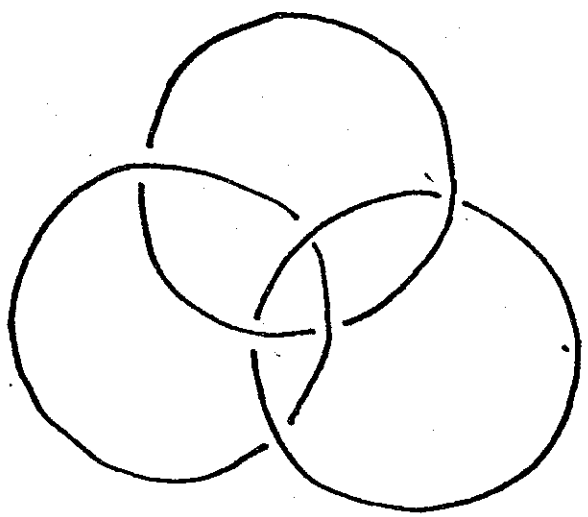
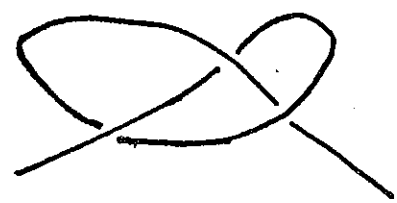
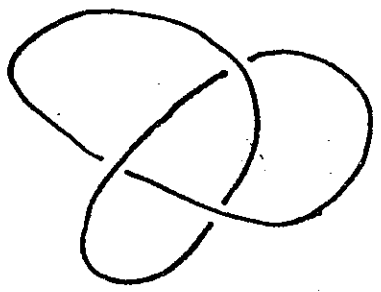


une topologie de torsion, disons, par rapport aux autres qui seraient simplement de flexion - est-ce que nous pouvons user de ceci pour... - car il ne serait pas contradictoire de prendre même ceci dans un noeud marin. C'est très facile à faire, faites en l'épreuve, n'est-ce pas et très exactement voici la façon dont la chose fléchie se prend comme noeud marin - où mettre la limite de cet usage des noeuds pour arriver à la solution de ce que ceci, la section d'un quelconque de ces ronds de ficelle, entraîne la libération de tous les autres, c'est-à-dire nous donne le modèle de ce qu'il en est à partir de cette formalisation mathématique, celle qui substitue à la fonction d'un nombre quelconque d'UNS ce qu'on appelle une lettre - car la formalisation mathématique ce n'est pas autre chose, n'est-ce pas. Que vous écriviez que quelque chose, l'inertie, ce soit $I/2 m V^2$, qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire que quelque soit le nombre d'UNS que vous mettiez sous chacune de ces lettres, vous êtes soumis à un certain nombre de lois qui sont des lois de groupe qu'on les appelle addition ou multiplication.

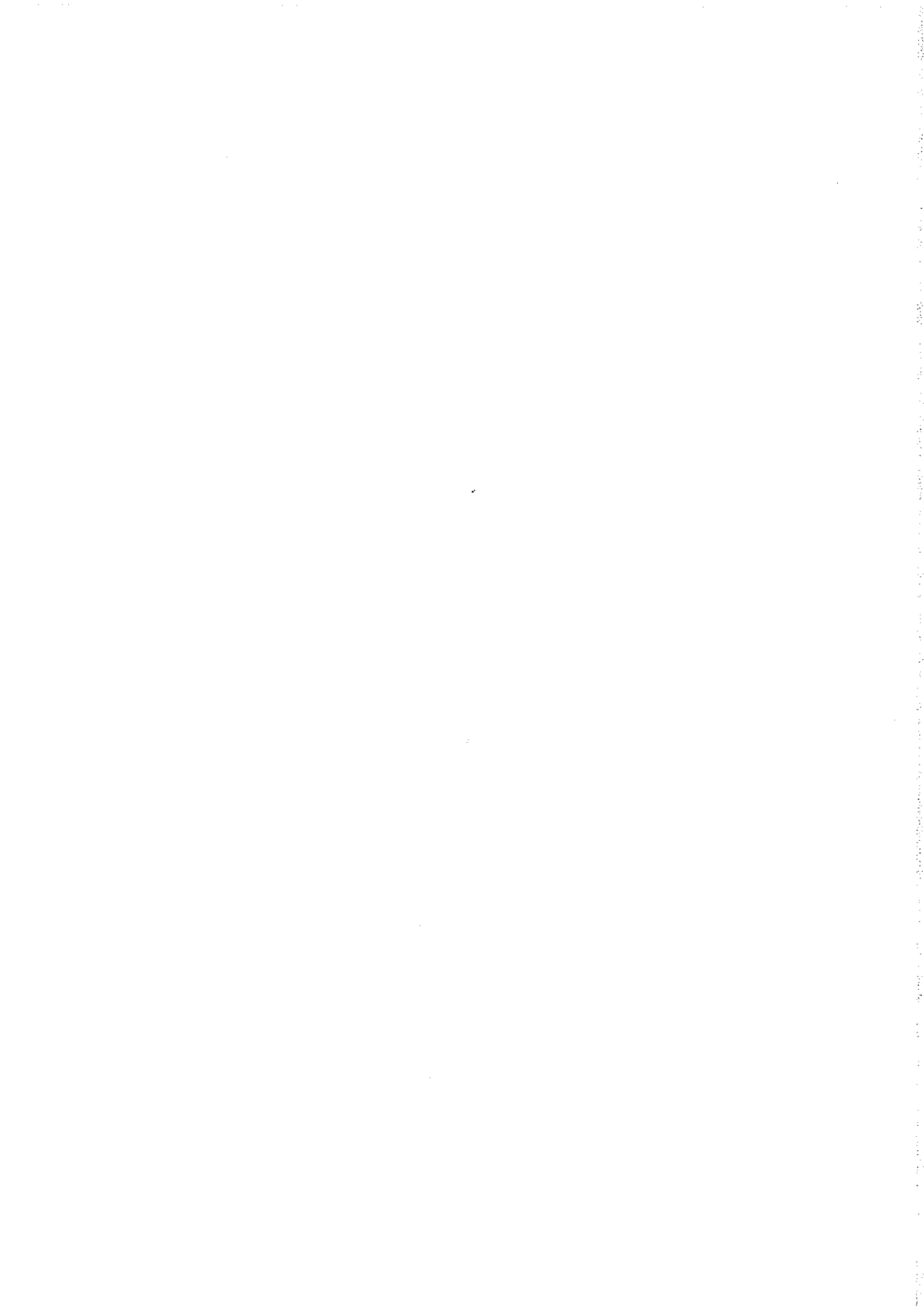
Voilà la question que j'ouvre et qui est faite pour vous annoncer, s'il se peut, ce que j'espère, ce que je peux éventuellement vous transmettre concernant ce qui s'écrit. Ce qui s'écrit en somme, qu'est-ce que ça serait ? Les conditions de la jouissance. Et ce qui se compte, qu'est-ce que ça serait ? les résidus de la jouissance. Car aussi bien cet a a-sexué, est-ce que ce n'est pas de le conjointre avec ce qu'elle a de plus - de - jouir étant l'Autre, de ne pouvoir être dite qu'Autre que la femme l'offre sous l'espèce de l'objet petit a ? L'homme croit créer - croyez bien que je ne dis pas ça au hasard - croi-croi-croi bon il crée crée crée et il crée crée crée la femme; oui, en réalité il la met au travail et au travail de l'UN. Et c'est bien en quoi cet Autre, cet Autre pour autant que s'y inscrit l'articulation du langage, c'est-à-dire la vérité, l'Autre doit être barré, barré de ceci que j'ai qualifié tout à l'heure de l'UN en moins. Le S de A en tant qu'il est barré, c'est bien cela que ça veut dire et c'est en quoi nous en arrivons à poser la question de faire de l'UN quelque chose qui se tienne, c'est-à-dire qui se compte sans être. La mathématisation seule atteint à un réel. C'est en quoi c'est compatible avec notre discours, le discours analytique, un réel qui précisément s'évade, qui n'a rien à faire avec ce que la connaissance traditionnelle a supporté c'est-à-dire non pas ce qu'elle croit la réalité, mais bien le fantasme. Le réel, c'est le mystère du corps parlant, c'est le mystère de l'inconscient.



Ueyn da 15/5/73.



10



MA

ENCORE
26 Juin 1973

(Tiers et non pas Deux)

Grâce à quelqu'un qui veut bien se consacrer au broissage de ce que je vous raconte - il est là au premier rang - j'ai eu il y a 4, 5 jours la truffe broyée de mes élocutions ici - je parle de celles de cette année. Ça m'intéressait parce qu'après tout, sous ce titre d'"encore", je n'étais pas sûr d'être dans le champ que j'ai déblayé pendant vingt ans, puisque justement ce que ça disait c'était que ça pouvait durer encore longtemps. A le relire, j'ai trouvé que c'était pas si mal et spécialement, non dieu, d'être parti de ceci qui me paraissait un peu mince pour le premier de nos séminaires de cette année, c'est que la jouissance de l'Autre n'était pas le signe de l'amour. C'était un départ. Un départ sur lequel peut-être je pourrais revenir aujourd'hui en fermant ce que j'ouvrais là. J'ai en effet quelque peu parlé de l'amour, mais le point pivot de ce que j'ai avancé cette année concerne ce qu'il en est du savoir dont j'ai accentué que l'exercice ne pouvait représenter qu'une jouissance. C'est là la clé, le point tournant; et c'est à quoi je voudrais aujourd'hui contribuer par une sorte de réflexion sur ce qui se fait de tatonnant dans le discours scientifique au regard de ce qui peut se produire de savoir. Je vais dire à ce dont il s'agit. Le savoir, c'est une énigme, c'est une énigme qui nous est présentée par l'inconscient tel qu'il s'est révélé par le discours analytique, et qui s'énonce à peu près ainsi : c'est que pour l'être parlant le savoir c'est ce qui s'articule. Ça on aurait pu s'en apercevoir depuis un bon bout de temps puisqu'en somme à tracer les chemins du savoir on ne faisait rien ou articuler toutes sortes de choses qui pendant longtemps se sont contrées sur l'être dont il est évident que rien n'est, sinon dans la mesure où ça se dit que ça est. S 2, j'appelle ça. Il faut savoir l'entendre: est-ce bien d'eux que ça parle? Parce qu'après tout si nous partons du langage il est généralement énoncé que le langage ça sert à la communication. Communication à propos de quoi faut-il se demander : à propos de quels eux ? La communication implique la référence. Seulement il y a une chose qui est claire - je prends là les choses par le bout de l'étude scientifique du langage - : le langage, c'est l'effort fait pour rendre compte de quelque chose qui n'a rien à faire avec la communication et qui est ce que j'appelle la langue. La langue sert à de toutes autres

choses qu'à la communication; c'est ce que l'expérience de l'inconscient nous a montré en tant qu'il est fait de la/langue, ce mot la langue dont vous savez que je l'ai écrit en un seul mot pour désigner ce qui est notre affaire à chacun à l'égard de ce qui pour nous est la langue, la langue dite maternelle et pas pour rien dite ainsi. La communication elle si on voulait un peu la rapprocher de ce qui s'exerce effectivement dans la jouissance de la langue, ça serait qu'elle implique quelque chose, à savoir l'réelique, autrement dit le dialogue. Mais comme je l'ai autrefois, pas spécialement cette année, comme je l'ai autrefois expressément articulé, il n'y a rien de moins sûr que la langue ça serve d'abord et avant tout au dialogue. J'ai pu ce me ça recueillir au passage - parce qu'il arrive que me viennent sous la main des choses dont j'ai entendu parler depuis bien longtemps - j'ai donc eu sous la main le travail, un livre important, d'un nommé BATDSON dont on m'avait rebattu les oreilles assez pour m'agacer un peu parce qu'à vrai dire ça venait de quelqu'un qui avait été touché de la grâce d'un certain texte de moi qu'il avait traduit, traduit en ajoutant autour quelques commentaires, et qui avait cru dans le BATDSON en question trouver quelque chose qui allait sensiblement plus loin que ce que j'avais cru devoir énoncer concernant l'inconscient, l'inconscient si-je dit structuré comme un langage. C'est pas si mal, ce nommé BATDSON; ça va bientôt se traduire, Dieu merci. Ça permettra comme ça de voir jusqu'à quel point il s'insère admirablement dans ce que je dis concernant l'inconscient, l'inconscient dont l'auteur, faute de savoir qu'il est structuré comme un langage, dont l'auteur se tâte entre commençant ^{qu'} une assez médiocre idée. Mais il faut dire qu'il y a des choses qu'il a forgées dans de très jolis artifices et qu'il appelle lui-même des métalogues. C'est pas mal, c'est pas mal pour autant que, comme il le dit lui-même, ces métalogues comporteraient, s'il faut l'en croire, quelque sorte de progrès interne dialectique qui consisterait justement à ne se produire que d'interroger l'évolution du sens d'un terme. Il en réalise l'artifice, bien sûr, comme il s'est toujours fait, dans tout ce qui s'est intitulé dialogue, les dialogues platoniciens entre autres, c'est-à-dire à faire dire par l'interlocuteur supposé tout ce qui en somme motive la question même du locuteur, c'est à savoir à incarner dans l'autre la réponse qui est déjà là. C'est bien en quoi le dialogue, le dialogue classique dont les plus beaux sont représentés par le leg platonicien, c'est bien en quoi le dialo-

gue classique se démontre n'être pas un dialogue. Si j'ai dit que le langage c'est ce comme quoi l'inconscient est structuré, c'est bien parce que le langage d'abord ça n'existe pas. Le langage, c'est ce qu'on essaye de savoir concernant la fonction de la langue. C'est bien ainsi que le discours scientifique l'aborde à ceci près que ce qui lui est difficile c'est de, c'est de le réaliser pleinement; car l'inconscient c'est le témoignage, le témoignage d'un savoir en tant qu'il échappe pour une grande part à l'être qui donne l'occasion de s'apercevoir jusqu'où vont les effets de la langue. C'est en effet, c'est vrai, c'est en effet que cet être rend compte par toutes sortes d'affects qui restent énigmatiques de ce qui résulte de cette présence de la langue en tant que de savoir elle articule des choses qui vont beaucoup plus loin que tout ce que lui-même à titre de savoir énoncé il supporte. Le langage sans doute est fait de la langue; c'est une élucubration de savoir sur la langue elle-même; mais l'inconscient est un savoir, un savoir-faire avec la langue. Ce qu'on sait faire avec la langue dépasse en d'autres termes de beaucoup ce dont on peut rendre compte au titre du langage; mais il pose la même question qui est posée par le terme de langage, il est sur la même voie à ceci près qu'il va déjà beaucoup plus loin, qu'il anticipe sur la fonction du langage, que la langue nous affecte d'abord par tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont affects; et si l'on peut dire que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est très précisément en ceci que ces effets de la langue déjà là comme savoir, comme savoir qui n'a rien à faire, va bien au-delà de tout ce que l'être, l'être qui parle, est susceptible d'articuler comme tel, c'est bien en cela que l'inconscient en tant qu'ici je le supporte de son déchiffrement, que l'inconscient ne peut ^{que} se structurer comme un langage, comme un langage toujours hypothétique au regard de ce qui le soutient, à savoir la langue. A savoir ceci même qui fait que tout à l'heure j'ai pu de mon S 2 faire une question, et demander: est-ce bien d'eux en effet qu'il s'agit dans le langage? Autrement dit, le langage est-il seulement communication? La méconnaissance de ce fait qui a surgi de par le discours analytique a prêté à ce dont je vais faire aujourd'hui le pivot de ma question sur le savoir, a prêté à ceci que dans les bas-fonds de la science il ait surgi cette grimace qui consiste à interroger comment l'être peut savoir quoique ce soit. Il est comique de voir comment cette interrogation prétend à se satisfaire. J'en prendrai comme exemple ceci que puisque la

limite - je l'ai posée d'abord - est faite de ceci qu'il y a des êtres qui parlent, on se demande ce que peut bien être le savoir de ceux qui ne parlent pas. On se le demande, on ne sait pas pour-quoi on se le demande, mais on se le demande quand même, et on fait pour des rats un petit labyrinthe grâce à quoi on espère être sur le chemin de ce que c'est qu'un savoir. Qu'est-ce qui arrive alors ? On espère être sur ce chemin parce qu'on espère qu'il va montrer quelle capacité il a pour apprendre, quelle capacité il a pour apprendre, apprendre à quoi? à ce qui l'intéresse bien sûr, et on suppose que ce qui l'intéresse - supposition qui n'est pas absolument infondée - ce doit être puisqu'on le prend ce rat non pas comme être, mais bel et bien comme corps ce qui suppose qu'on le voit comme unité, comme unité ratière; on se demande absolument pas ce qui peut soutenir l'être du rat, encore que depuis toujours on avait bien eu l'idée que l'être, l'être ça devait contenir une sorte de plénitude qui lui soit propre puisque c'est de là que dans le premier rapport de ce qu'il en était de l'être on était parti, à savoir que l'être c'est un corps. On avait élucubré toute une hiérarchie, toute une échelle des corps, et l'on était parti, mon Dieu, de cette notion que chacun devait bien savoir ce qui le maintenait dans l'être, autrement dit on n'était pas allé plus loin que cette idée que il y était maintenu par quelque chose qui devait être son bien, qui devait lui faire plaisir. Mais comment se fait-il, qu'est-ce qu'il y a eu comme changement dans le discours pour que tout d'un coup on interroge, on interroge cet être sur le moyen qu'il aurait de se dépasser, à savoir d'en apprendre plus qu'il n'en a besoin dans son être pour survivre comme corps grâce au montage du labyrinthe et à quelques accessoires, c'est à savoir que le labyrinthe n'aboutit pas seulement à la nourriture, mais à quelque chose comme un bouton ou un clapet dont il faut que le sujet supposé de cet être trouve le truc pour accéder à sa nourriture. Autrement dit on transforme la question du savoir en la question d'un apprendre: est-ce qu'un rat non plus considéré dans son être mais dans son unité - car tout va aboutir au pressage du bouton, c'est la même chose s'il s'agit de la reconnaissance de quelques traits auxquels on concevra ^{qu'alors} / l'être est susceptible de réagir, qu'il s'agisse d'un trait lumineux ou d'un trait de couleur et l'on constatera qu'après une série d'essais et erreurs - trials end errors, comme vous le savez ça s'appelle, on a laissé la chose en anglais .. vu ceux qui se sont trouvés frayer

cette voie concernant le savoir-on va voir si le taux des trials and errors, combien de temps/ ^{ce taux.} va se mettre à diminuer assez pour que s'enregistre que l'unité ratière est capable d'apprendre quelque chose. Ce qui n'est posé que secondairement comme question, c'est la question que je pose, c'est ceci: c'est si l'unité, l'unité ratière en question va apprendre à apprendre. C'est là que git le vrai ressort de l'expérience. Est-ce qu'un rat une fois qu'il a subi une de ces épreuves, mis en présence d'une épreuve du même ordre - et nous verrons tout à l'heure ce qu'est cet ordre - est-ce qu'il va apprendre plus vite? Ce qui se matérialise aisément par une décroissance du nombre d'essais qui sont nécessaires pour que le rat sache comment il a à se comporter dans tel montage - appelons montage l'ensemble du labyrinthe et des clapets et des boutons qui ^{dans} cette occasion fonctionnent. Il est clair que la question a été si peu posée - quoiqu'elle l'ait été bien sûr - qu'on n'a même pas songé à interroger la différence qu'il y a selon que celui qui apprend à apprendre au rat en question, selon que celui-ci est ou non le même expérimentateur. En d'autres termes ce qui est laissé de côté, c'est ceci: c'est que ce qu'on propose au rat comme ^{thème} pour démontrer ses facultés d'apprendre, si ça surgit de la même source ou de deux sources différentes; car si nous nous reportons à ceci que l'expérimentateur il est bien évident que c'est lui qui là-dedans sait quelque chose.- c'est même avec ce qu'il sait qu'il invente le montage du labyrinthe des boutons et des clapets.. S'il n'était pas quelqu'un pour qui le rapport au savoir est fondé sur un certain rapport ^{qui est} - je l'ai dit, pourquoi ne pas le répéter - d'habitation ou de cohabitation avec la langue, il est clair qu'il n'y aurait pas ce montage et que tout ce que l'unité ratière apprend en cette occasion c'est à donner un signe, un signe de sa présence d'unité, que ce soit le bouton ou autre chose l'appui de la patte sur ce signe que ce soit bouton ou bien clapet, que le clapet soit reconnu, reconnu il ne l'est que par un signe, c'est toujours en faisant signe que l'unité accède à ce dont on conclut qu'il y a apprentissage. Mais, mais ce rapport qui est en somme d'extériorité, d'extériorité telle que rien ne confirme qu'il puisse y avoir saisie du mécanisme à quoi aboutit la poussée sur le bouton, comment ne pas saisir que la question est d'importance - et de la plus haute importance - que c'est la seule qui compterait, c'est à savoir que s'il n'y a pas dans ces successifs mécanismes à propos de quoi l'expérimentateur peut constater non seulement qu'il

a trouvé le truc, mais qu'il a - seule chose qui compte - appris la façon dont ça se prend, qu'il a appris ce qui est à prendre, il est clair que je dirai la cohérence, la symbiose que réalise une telle expérience, si nous tenons compte de ce qu'il en est du savoir inconscient, ne peut pas manquer d'être interrogée à partir de ceci que ce qu'il faut savoir c'est comment l'unité ratière répond à ce qui n'a pas été cogité à partir de rien par l'expérimentateur, qu'en d'autres termes on n'invente pas n'importe quelle composition labyrinthique, que le fait que ça sorte du même expérimentateur ou de deux expérimentateurs différents ça mérite d'être interrogé. Et rien dans ce que j'ai pu recueillir jusqu'à présent de cette littérature, n'implique que ce soit dans ce sens que la question ait été posée.

Mais l'intérêt de cet exemple ne se limite pas à ce fait d'interrogation qui laisse entièrement intact et différent ce qu'il en est du savoir et ce qu'il en est de l'apprentissage. Ce qu'il en est du savoir pose des questions, et notamment celle-ci de comment ça s'enseigne. Il est bien clair que la question de comment ça s'enseigne, à savoir la notion d'une science entièrement centrée sur ceci du savoir qui se transmet, se transmet intégralement, c'est elle qui a produit dans ce qu'il en est du savoir ce tamisage grâce à quoi un discours qui s'appelle le scientifique s'est constitué. Il s'est constitué non pas du tout sans de nombreuses mésaventures. Si cette année j'ai rappelé où il a pu surgir, ça n'est certainement pas sans qu'ait été "feinte"- "fingere", fingo dit Newton, non fingo^{et} croit-il pouvoir dire, hypotheses non fingo, je ne suppose rien, /ce n'est pas par hasard que cette année j'ai spécifié que c'est bien sur une hypothèse au contraire que tout tourne, que la fameuse révolution qui n'est point du tout copernicienne mais Newtonienne a joué, elle a joué sur ceci qui est de substituer à un "ça tourne" un "ça tombe". C'est l'hypothèse newtonienne comme telle quand il a reconnu dans le "ça tourne" astral les signes quand il a bien marqué que c'est la même chose que de tomber. Mais pour le constater, ce qui une fois constaté permet d'éliminer l'hypothèse, il a bien fallu que d'abord il la fasse, cette hypothèse. La question d'introduire un discours scientifique concernant le savoir, c'est de l'interroger là où il est, ce savoir; et ce savoir là où il est, ceci veut dire l'inconscient, en tant que c'est dans le gîte de la langue que ce savoir repose. Je fais remarquer que l'inconscient je n'y entre pas plus que Newton sans hypothèse. L'hypothèse que l'indi-

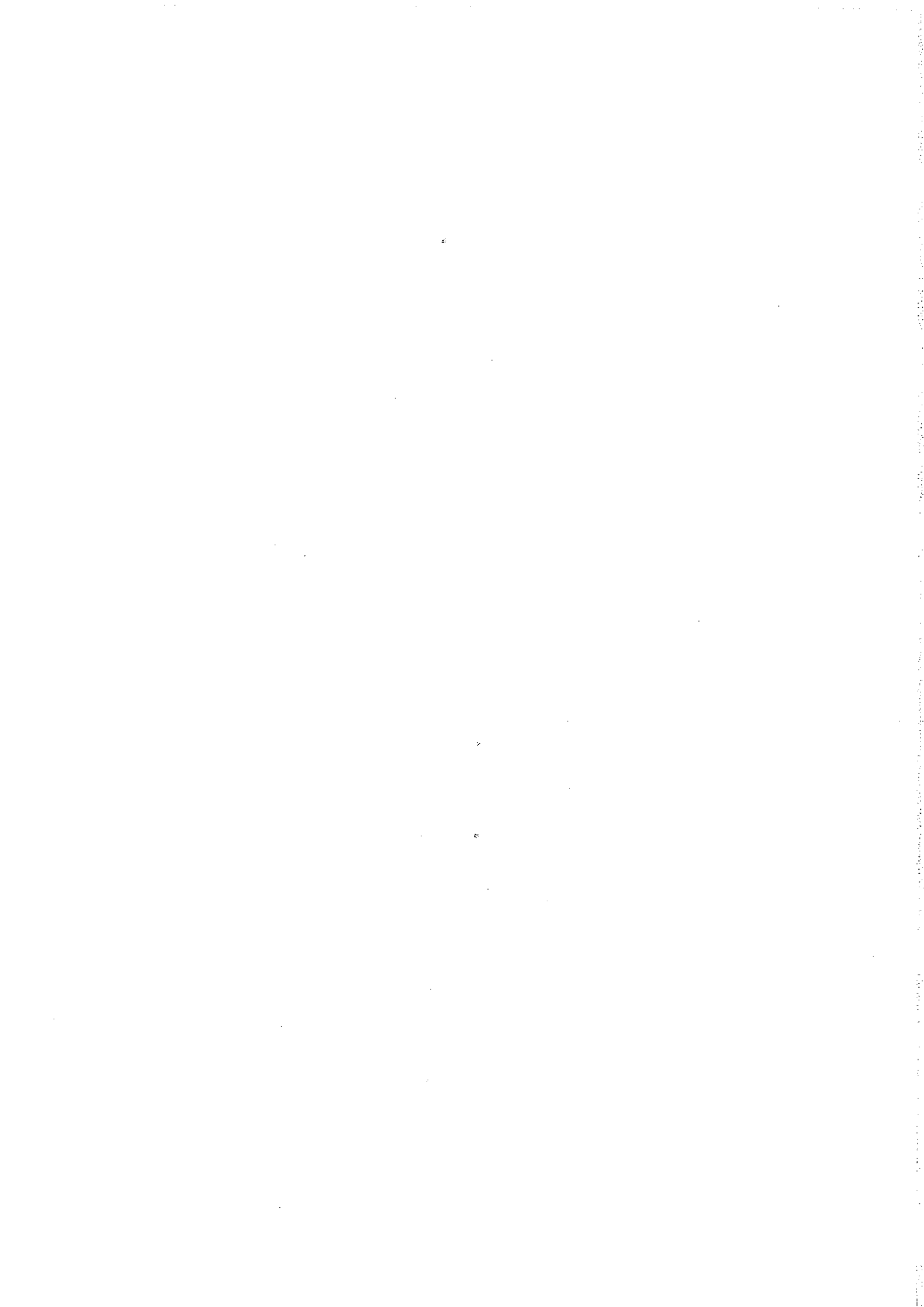
vidu qui en est affecté - de l'inconscient - c'est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant, ce que j'énonce sous cette formule minimale qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. Je réduis autrement dit l'hypothèse selon la formule "même" qui la substantifie à ceci : que l'hypothèse est nécessaire au fonctionnement de la langue. Dire qu'il y a un sujet, ce n'est rien d'autre que dire qu'il y a hypothèse. La seule preuve que nous en ayons est ceci: que le sujet se confonde avec cette hypothèse et que ce soit l'individu, l'individu parlant, qui le supporte c'est que le signifiant devienne signe. Le signifiant en lui-même n'est rien d'autre de définissable qu'une différence, une différence avec un autre signifiant. C'est l'introduction comme telle de la différence dans le champ qui permet d'extraire de la langue ce qu'il en est du signifiant; mais à partir de là et parce qu'il y a l'inconscient, à savoir la langue en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé l'être parlant, que le signifiant peut être appelé à faire signe, et entendez ce signe comme il vous plaira, soit le mot/signe, soit le thing de l'anglais, thing à savoir la chose. Le signifiant^{si}/d'un sujet en tant que signifiant il fait le support formel, il atteint quelque chose d'autre en tant qu'il l'affecte. Un autre, un autre que ce qu'il est tout crûment lui comme signifiant, un autre fait sujet ou du moins passe pour l'être. C'est en cela qu'il est et seulement^{pour}/l'être parlant, qu'il se trouve être comme étant, c'est-à-dire quelque chose dont l'être est toujours ailleurs comme le montre le prédicat. Le sujet n'est jamais que ponctuel et évanescent; il n'est sujet que par un signifiant et pour un autre signifiant. C'est ici que nous devons venir à ceci qu'après tout par un choix dont on ne sait pas ce qui l'a guidé Aristote a pris le parti de ne donner pas d'autre définition de l'individu que le corps, le corps en tant qu'organisme, en tant que ce qui se maintient comme un et non pas en tant que ce qui se reproduit. Il est frappant de voir qu'entre l'idée platonicienne et la définition aristotélicienne de l'individu comme fondant l'être, la différence est proprement celle autour de quoi nous sommes encore, c'est à savoir la question qui se pose au biologiste, à savoir comment un corps se reproduit. Car c'est bien là ce dont il s'agit dans toute tentative de chimie dite moléculaire, c'est à savoir comment il se fait qu'en combinant un certain

nombre de choses dans un bain unique quelque chose va se précipiter qui fera qu'une bactérie par exemple se reproduira comme telle. Le corps, qu'est-ce donc ? Est-ce ou n'est-ce pas le savoir de l'Un ? Le savoir de l'Un se révèle ne pas venir du corps. Le savoir de l'Un pour le peu que nous en puissions dire, le savoir de l'Un vient du signifiant Un. Le signifiant Un vient-il du fait que le signifiant comme tel ne soit jamais que l'Un entre autre, référé comme tel à ces autres et comme en étant la différence d'avec les autres ? La question est si peu résolue jusqu'à présent que j'ai fait tout mon séminaire de l'année dernière pour interroger, mettre l'accent sur ce "Y a d'l'un". Qu'est-ce que veut dire "y a d'l'un" ? Ce que veut dire "y a d'l'un" est ceci que permet de repérer l'articulation signifiante que de "un entre autre"-et il s'agit de savoir si c'est quel qu'il soit-se lève un S 1, un S 1 signifiant, un essaim bourdonnant lié à ceci que ce Un de chaque signifiant avec la question de "est-ce d'eux que je parle" ce S 1 que je peux écrire d'abord de sa relation avec S 2, eh bien c'est ça qui est l'essaim et vous pouvez en mettre ici autant que vous voudrez et l'essaim dont je parle, le signifiant comme maître, à savoir en tant qu'il assure l'unité, l'unité de cette copulation du sujet avec le savoir, c'est cela le signifiant-maître. Et c'est uniquement dans la langue en tant qu'elle est interrogée comme langage que se dégage - et pas ailleurs - que se dégage l'existence de ce dont ce n'est pas pour rien que le terme $\tau\omicron\lambda\lambda\epsilon\iota\omicron\nu$ élément, soit surgi d'une linguistique primitive. Ce n'est pas pour rien, Le signifiant Un n'est pas un signifiant quelconque: il est l'ordre signifiant en tant qu'il s'instaure de l'enveloppement par où toute la chaîne subsiste. J'ai lu récemment un travail de quelqu'un qui s'interroge à propos de là, ce qu'elle prend pour une relation qui est celle du S 1 avec le S 2, à savoir relation de représentation: le S 1 serait en relation avec le S 2 pour autant qu'il représente un sujet. Et la question de savoir si cette relation est assymétrique, antisymétrique, transitive, à savoir si le sujet se transfère du S 2 à un S 3 et ainsi de suite, est une question qui est à reprendre, à reprendre à partir du schème que j'en donne ici. Le " un " incarné dans la langue est quelque chose qui justement reste indécis entre le phonème, le mot,



la phrase, voire toute la pensée; c'est bien ce dont il s'agit dans ce que j'appelle signifiant-maître; c'est le signifiant Un et ce n'est pas pour rien que l'avant dernière de nos rencontres j'ai amené ici pour l'illustrer le bout de ficelle, le bout de ficelle en tant qu'il fait ce rond, ce rond dont j'ai commencé d'interroger les noeuds possibles avec un autre. Je n'irai pas plus loin aujourd'hui puisque nous avons grâce à des questions en somme extérieures, question de notre abri ici, puisque nous avons été privé d'un de ^{ces} séminaires; c'est quelque chose que je reprendrai dans la suite éventuellement.

L'important pour virer, faire tourner ici le volet, l'important de ce qu'a révélé le discours psychanalytique consiste en ceci, ceci dont on s'étonne qu'on ne voit pas la fibre partout, c'est que ce savoir qui structure d'une cohabitation spécifique ce qu'il en est de l'être qui parle, ce savoir a le plus grand rapport avec l'amour. Car ce dont se supporte tout amour est très précisément ceci d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients? Si j'ai énoncé que le transfert c'est le sujet supposé savoir qui le motive, ce n'est là que le point d'application tout à fait particulier, spécifié, de ce qui est là d'expérience et je vous prie de rapporter au texte de ce que j'ai énoncé ici sur le choix de l'amour - c'est au milieu de cette année que je l'ai fait. Si j'ai parlé de quelque chose à ce propos, c'est en somme de la reconnaissance à des signes qui sont ponctués toujours énigmatiquement de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet de ce savoir inconscient. S'il est vrai qu'il n'y a pas de rapport sexuel parce que simplement la jouissance, la jouissance de l'Autre prise comme corps, que cette jouissance est toujours inadéquate, perverse d'un côté en tant que l'Autre se réduit à l'objet a, je dirais folle de l'Autre pour autant que ce dont il s'agit c'est de la façon énigmatique dont se pose cette jouissance de l'Autre comme telle. Est-ce que ce n'est pas de l'affrontement à cette impasse, à cette impossibilité définissant comme tel un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour en tant que du partenaire il ne peut réaliser que ce que j'ai appelé par une sorte de poésie pour ne faire entendre, ce que j'ai appelé le courage au regard de ce destin fatal, est-ce bien de courage qu'il s'agit ou des chemins d'une reconnaissance, d'une reconnaissance dont la caractéristique ne peut être rien d'autre que ceci que ce rapport dit sexuel



devenu là rapport de sujet à sujet, à savoir du sujet en tant qu'il n'est que l'effet du savoir inconscient, de la façon dont ce rapport de sujet à sujet cesse de ne pas s'écrire ? Ce "cesser de ne pas s'écrire", vous le voyez, ce n'est pas formule que j'ai avancée au hasard. Si je ne suis comploté au nécessaire comme à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, je vous demande pardon: qui ne cesse pas, ne cesse pas de s'écrire en l'occasion - le nécessaire n'est pas le réel, c'est ce qui ne cesse pas de s'écrire - le déplacement de cette négation qui pose, qui nous pose au passage la question de ce qu'il en est de la négation quand elle vient prendre la place d'une inexistence, Si le rapport sexuel répond à ceci dont je dis que non seulement il ne cesse pas de ne pas s'écrire - c'est bien de cela et de lui dans l'occasion qu'il s'agit - qu'il ne cesse pas de ne pas s'écrire, qu'il y a là impossibilité, c'est aussi bien que quelque chose ne peut non plus le dire, c'est à savoir qu'il n'y a pas d'existence dans le dire de ce rapport. Mais que veut dire, que veut dire de le nier ? Y a-t-il d'aucune façon légitimité de substituer une négation à l'appréhension éprouvée de l'inexistence ? C'est là aussi une question qu'il s'agit pour nous d'amorcer. Le mot interdiction veut-il plus dire, est-il plus permis ? C'est ce qui non plus ne saurait dans l'immédiat être tranché. Mais l'appréhension de la contingence telle que je l'ai déjà incarnée de ce "cesse de ne pas s'écrire", à savoir de ce quelque chose qui par la rencontre, la rencontre il faut bien le dire de symptômes, d'affects de ce qui chez chaque individu marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil de ce rapport, est-ce que ce n'est pas dire que c'est seulement par l'affect qui résulte de cette béance que quelque chose dans tout cas où se produit l'amour, que quelque chose qui peut varier infiniment quant au niveau de ce savoir, que quelque chose se rencontre ^{qui} pour un instant peut donner l'illusion de cesser de ne pas s'écrire, à savoir que quelque chose non seulement s'articule mais s'inscrive, s'inscrive dans la destinée de chacun par quoi pendant un temps, un temps de suspension, ce quelque chose qui serait le rapport, ce quelque chose trouve chez l'être qui parle, ce quelque chose trouve sa trace et sa voie de mirage. Qu'est-ce qui nous permettrait cette implication de le conforter ? Assurément ceci que le déplacement de cette négation, à savoir le passage que tout à l'heure



j'ai manqué si bien d'un lapsus lui-même bien significatif, à savoir le passage de la négation en haut ne cesse pas de s'écrire à la nécessité substituée à cette contingence, c'est bien là le point de suspension à quoi s'attache tout amour. Tout amour de ne subsister que de cesser de ne pas s'écrire tend à faire passer cette négation au ne cesse pas, ne cesse pas ne cessera pas de s'écrire. Et tel est en effet le substitut qui par la voie de l'existence, non pas du rapport sexuel, mais de l'inconscient qui en diffère, qui par cette voie fait la destinée et aussi le drame de l'amour. Vu l'heure où nous sommes arrivés et qui est celle où normalement je désire prendre congé, je ne pousserai pas ici les choses plus loin, je ne pousserai pas les choses plus loin sauf à indiquer que ce que j'ai dit de la haine est quelque chose qui ne relève pas du même plan dont s'articule la prise du savoir inconscient, mais qui dans ce qu'il en est du sujet, du sujet dont, vous le remarquez, il ne se peut pas qu'il ne désire pas ne pas trop en savoir sur ce qu'il en est de cette rencontre éminemment contingente. Qu'il en sache un peu plus que de ce sujet il aille à l'être qui y est pris, le rapport de l'être, de l'être à l'être bien loin qu'il soit ce rapport d'harmonie que depuis toujours - on ne sait trop pourquoi - nous ménage, nous arrange une tradition dont il est très curieux de constater la convergence, la convergence d'Aristote qui n'y voit que la jouissance suprême avec ce que la tradition chrétienne nous reflète de cette tradition même comme béatitude montrant par là son empêchement dans quelque chose qui n'est vraiment qu'une appréhension de mirage, la rencontre de l'être comme tel c'est bien là que par la voie du sujet l'amour vient à aborder. Quand il aborde - j'ai posé expressément la question - est-ce que ce n'est pas là que surgit ce qui fait de l'être précisément quelque chose qui ne se soutient que de se rater? J'ai parlé de rat tout à l'heure, c'était de ça qu'il s'agissait; ce n'est pas pour rien qu'on a choisi le rat, c'est parce que le rat ça se rature! On en fait facilement une unité et puis que d'un certain côté j'ai déjà vu ça dans un temps : j'avais un concierge, quand j'habitais rue de la Pompe, le rat il ne le ratait lui jamais: il avait pour le rat une haine égale à l'être du rat. L'abord de l'être, est-ce que ce n'est pas là que réside ce qui en somme s'avère être l'extrême, l'extrême de l'amour, la vraie amour? La vraie amour débouche sur la haine. Assurément ce n'est

167

pas l'expérience analytique qui en a fait la découverte. La modulation éternelle des thèmes sur l'amour en porte suffisamment le reflet. Voilà. Je vous quitte. Est-ce que je vous dis à l'année prochaine? Vous remarquerez que je ne vous ai jamais dit ça, que je remarque aujourd'hui - car c'est de ça qu'il s'agit - je remarque aujourd'hui que je ne vous ai jamais dit ça. Plus exactement je porte à votre connaissance cette remarque. Car moi je ne suis toujours privé de la faire pour une très simple raison c'est que j'ai jamais su, depuis 20 ans que j'articule pour vous des choses, j'ai jamais su si je continuerais l'année prochaine. Ca ça fait partie de mon destin... d'objet a. Alors comme après tout ces 20 ans enfin j'en ai bouclé le cycle / ^{Après dix ans} on n'avait en somme retiré la parole, et il se trouve comme ça que pour des raisons dans lesquelles il y avait une part de destin et aussi de ma part une part d'inclination à faire plaisir à quelqu'un j'ai continué pendant 10 ans encore. Est-ce que je continuerai l'année prochaine? Pourquoi pas arrêter là l'encore? Ce qu'il y a d'admirable, n'est-ce pas, c'est que personne n'a jamais douté que je continuerai encore. Que je fasse cette remarque, en pose pourtant la question. Il se pourrait après tout qu'à cet "Encore" j'adjoigne un "c'est assez". Eh bien, ma foi, je vous laisse la chose à votre pari parce qu'après tout il y en a beaucoup qui croient ne connaître et qui pensent que je trouve là-dedans une infinie satisfaction narcissique. A côté de la peine que ça ne donne je dois dire que ça ne paraît, ça ne paraît peu de chose. Faites vos paris et puis quel sera le résultat? Est-ce que cela voudra dire que ceux qui auront deviné juste, ceux-là n'aiment. Eh bien c'est justement le sens de ce que je viens de vous énoncer aujourd'hui c'est que de savoir ce que le partenaire va faire c'est pas une preuve de l'amour.

F I N

ENCORE
26 Juin 1973

Version X.Y

1

Grâce à quelqu'un qui veut bien se consacrer au brossage de ce que je vous raconte - il est là au premier rang - j'ai eu il y a 4, 5 jours la truffe brossée de mes élocutions ici - je parle de celles de cette année. Ça m'intéressait parce qu'après tout, sous ce titre d'"encore", je n'étais pas sûr d'être dans le champ que j'ai déblayé pendant vingt ans puisque justement ce que ça disait c'était que ça pouvait durer encore longtemps. A le relire, j'ai trouvé que c'était pas si mal et spécialement, non dieu, d'être parti de ceci qui me paraissait un peu mince pour le premier de nos séminaires de cette année, c'est que la jouissance de l'autre n'était pas le signe de l'amour. C'était un départ. Un départ sur lequel peut-être je pourrais revenir aujourd'hui en fermant ce que j'ouvrais là. J'ai en effet quelque peu parlé de l'amour, mais le point pivot de ce que j'ai avancé cette année concerne ce qu'il en est du savoir dont j'ai accentué que l'exercice ne pouvait représenter qu'une jouissance. C'est là la clé, le point tournant; et c'est à quoi je voudrais aujourd'hui contribuer par une sorte de réflexion sur ce qui se fait de tatonnant dans le discours scientifique au regard de ce qui peut se produire de savoir. Je vais droit à ce dont il s'agit. Le savoir, c'est une énigme, c'est une énigme qui nous est présentifiée par l'inconscient tel qu'il s'est révélé par le discours analytique, et qui s'énonce à peu près ainsi : c'est que pour l'être parlant le savoir c'est ce qui s'articule. Ça on aurait pu s'en apercevoir depuis un bon bout de temps puisqu'en somme à tracer les chemins du savoir on ne faisait rien ou articuler toutes sortes de choses qui pendant longtemps se sont contrées sur l'être dont il est évident que rien n'est, sinon dans la mesure où ça se dit que ça est. S 2, j'appelle ça. Il faut savoir l'entendre: est-ce bien d'eux que ça parle? Parce qu'après tout si nous partons du langage il est généralement énoncé que le langage ça sert à la communication. Communication à propos de quoi faut-il se demander : à propos de quels eux ? La communication implique la référence. Seulement il y a une chose qui est claire - je prends là les choses par le bout de l'étude scientifique du langage - : le langage, c'est l'effort fait pour rendre compte de quelque chose qui n'a rien à faire avec la communication et qui est ce que j'appelle la langue. La langue sert à de toutes autres

choses qu'à la communication; c'est ce que l'expérience de l'inconscient nous a montré en tant qu'il est fait de la langue, ce mot la langue dont vous savez que je l'ai écrit en un seul mot pour désigner ce qui est notre affaire à chacun à l'égard de ce qui pour nous est la langue, la langue dite maternelle et pas pour rien dite ainsi. La communication elle si on voulait un peu la rapprocher de ce qui s'exerce effectivement dans la jouissance de la langue, ça serait qu'elle implique quelque chose, à savoir la réciprocité, autrement dit le dialogue. Mais comme je l'ai autrefois, pas spécialement cette année, comme je l'ai autrefois expressément articulé, il n'y a rien de moins sûr que la langue ça serve d'abord et avant tout au dialogue. J'ai pu ce me ça recueillir au passage - parce qu'il arrive que me viennent sous la main des choses dont j'ai entendu parler depuis bien longtemps - j'ai donc eu sous la main le travail, un livre important, d'un nommé BATESON dont on m'avait rebattu les oreilles assez pour m'agacer un peu parce qu'à vrai dire ça venait de quelqu'un qui avait été touché de la grâce d'un certain texte de moi qu'il avait traduit, traduit en ajoutant autour quelques commentaires, et qui avait cru dans le BATESON en question trouver quelque chose qui allait sensiblement plus loin que ce que j'avais cru devoir énoncer concernant l'inconscient, l'inconscient si-je dit structuré comme un langage. C'est pas si mal, ce nommé BATESON; ça va bientôt se traduire, Dieu merci. Ça permettra comme ça de voir jusqu'à quel point il s'insère admirablement dans ce que je dis concernant l'inconscient, l'inconscient dont l'auteur, faute de savoir qu'il est structuré comme un langage, dont l'auteur se tient entre commettant ^{qu'} une assez médiocre idée. Mais il faut dire qu'il y a des choses qu'il a forgées dans de très jolis artifices et qu'il appelle lui-même des métalogues. C'est pas mal, c'est pas mal pour autant que, comme il le dit lui-même, ces métalogues comporteraient, s'il faut l'en croire, quelque sorte de progrès interne dialectique qui consisterait justement à ne se produire que d'interroger l'évolution du sens d'un terme. Il en réalise l'artifice, bien sûr, comme il s'est toujours fait, dans tout ce qui s'est intitulé dialogue, les dialogues platoniciens entre autres, c'est-à-dire à faire dire par l'interlocuteur supposé tout ce qui en somme notive la question même du locuteur, c'est à savoir à incarner dans l'autre la réponse qui est déjà là. C'est bien en quoi le dialogue, le dialogue classique dont les plus beaux sont représentés par le log platonicien, c'est bien en quoi le dialo-

gue classique se démontre n'être pas un dialogue. Si j'ai dit
 que le langage c'est ce comme quoi l'inconscient est structuré,
 c'est bien parce que le langage d'abord ça n'existe pas. Le langa-
 ge, c'est ce qu'on essaye de savoir concernant la fonction de la
 langue. C'est bien ainsi que le discours scientifique l'aborde à
 ceci près que ce qui lui est difficile c'est de, c'est de le réa-
 liser pleinement; car l'inconscient c'est le témoignage, le té-
 moignage d'un savoir en tant qu'il échappe pour une grande part
 à l'être qui donne l'occasion de s'apercevoir jusqu'où vont les
 effets de la langue. C'est en effet, c'est vrai, c'est en effet
 que cet être rend compte par toutes sortes d'affects qui restent
 énigmatiques de ce qui résulte de cette présence de la langue en
 tant que de savoir elle articule des choses qui vont beaucoup plus
 loin que tout ce que lui-même à titre de savoir énoncé il suppor-
 te. Le langage sans doute est fait de la langue; c'est une élucu-
 bration de savoir sur la langue elle-même; mais l'inconscient est
 un savoir, un savoir-faire avec la langue. Ce qu'on sait faire
 avec la langue dépasse en d'autres termes de beaucoup ce dont on
 peut rendre compte au titre du langage; mais il pose la même ques-
 tion qui est posée par le terme de langage, il est sur la même
 voie à ceci près qu'il va déjà beaucoup plus loin, qu'il anticipe
 sur la fonction du langage, que la langue nous affecte d'abord par
 tout ce qu'elle comporte comme effets qui sont affects; et si l'on
 peut dire que l'inconscient est structuré comme un langage, c'est
 très précisément en ceci que ces effets de la langue déjà là
 comme savoir, comme savoir qui n'a rien à faire, va bien au-delà
 de tout ce que l'être, l'être qui parle, est susceptible d'arti-
 culer comme tel, c'est bien en cela que l'inconscient en tant
 qu'ici je le supporte de son déchiffrement, que l'inconscient ne
 peut ^{que} se structurer comme un langage, comme un langage toujours
 hypothétique au regard de ce qui le scutient, à savoir la langue.
 A savoir ceci même qui fait que tout à l'heure j'ai pu de mon S 2
 faire une question, et demander: est-ce bien d'eux en effet qu'il
 s'agit dans le langage? Autrement dit, le langage est-il seule-
 ment communication? La méconnaissance de ce fait qui a surgi de
 par le discours analytique a prêté à ce dont je vais faire au-
 jourd'hui le pivot de ma question sur le savoir, a prêté à ceci
 que dans les bas-fonds de la science il ait surgi cette grimace
 qui consiste à interroger comment l'être peut savoir quoique ce
 soit. Il est comique de voir comment cette interrogation prétend
 à se satisfaire. J'en prendrai comme exemple ceci que puisque la

limite - je l'ai posée d'abord - est faite de ceci qu'il y a des êtres qui parlent, on se demande ce que peut bien être le savoir de ceux qui ne parlent pas. On se le demande, on ne sait pas pour quoi on se le demande, mais on se le demande quand même, et on fait pour des rats un petit labyrinthe grâce à quoi on espère être sur le chemin de ce que c'est qu'un savoir. Qu'est-ce qui arrive alors ? On espère être sur ce chemin parce qu'on espère qu'il va montrer quelle capacité il a pour apprendre, quelle capacité il a pour apprendre, apprendre à quoi? à ce qui l'intéresse bien sûr, et on suppose que ce qui l'intéresse - supposition qui n'est pas absolument infondée - ce doit être puisqu'on le prend ce rat non pas comme être, mais bel et bien comme corps ce qui suppose qu'on le voit comme unité, comme unité ratière; on se demande absolument pas ce qui peut soutenir l'être du rat, encore que depuis toujours on avait bien eu l'idée que l'être, l'être ça devait contenir une sorte de plénitude qui lui soit propre puisque c'est de là que dans le premier rapport de ce qu'il en était de l'être on était parti, à savoir que l'être c'est un corps. On avait élucubré toute une hiérarchie, toute une échelle des corps, et l'on était parti, mon Dieu de cette notion que chacun devait bien savoir ce qui le maintenait dans l'être, autrement dit on n'était pas allé plus loin que cette idée que il y était maintenu par quelque chose qui devait être son bien, qui devait lui faire plaisir. Mais comment se fait-il, qu'est-ce qu'il y a eu comme changement dans le discours pour que tout d'un coup on interroge, on interroge cet être sur le moyen qu'il aurait de se dépasser, à savoir d'en apprendre plus qu'il n'en a besoin dans son être pour survivre comme corps grâce au montage du labyrinthe et à quelques accessoires, c'est à savoir que le labyrinthe n'aboutit pas seulement à la nourriture, mais à quelque chose comme un bouton ou un clapet dont il faut que le sujet supposé de cet être trouve le truc pour accéder à sa nourriture. Autrement dit on transforme la question du savoir en la question d'un apprendre: est-ce qu'un rat non plus considéré dans son être mais dans son unité - car tout va aboutir au pressage du bouton, c'est la même chose s'il s'agit de la reconnaissance de quelques traits auxquels on concevra / ^{qu'alors} l'être est susceptible de réagir, qu'il s'agisse d'un trait lumineux ou d'un trait de couleur et l'on constatera qu'après une série d'essais et erreurs - trials and errors, comme vous le savez ça s'appelle, on a laissé la chose en anglais .. vu ceux qui se sont trouvés frayer

cette voie concernant le savoir-on va voir si le taux des trials and errors, combien de temps / ^{ce taux} va se mettre à diminuer assez pour que s'enregistre que l'unité ratière est capable d'apprendre quelque chose. Ce qui n'est posé que secondairement comme question, c'est la question que je pose, c'est ceci: c'est si l'unité, l'unité ratière en question va apprendre à apprendre. C'est là que git le vrai ressort de l'expérience. Est-ce qu'un rat une fois qu'il a subi une de ces épreuves, mis en présence d'une épreuve du même ordre - et nous verrons tout à l'heure ce qu'est cet ordre - est-ce qu'il va apprendre plus vite? Ce qui se matérialise aisément par une décroissance du nombre d'essais qui sont nécessaires pour que le rat sache comment il a à se comporter dans tel montage .. - appelons montage l'ensemble du labyrinthe et des clapets et des boutons qui ^{dans} cette occasion fonctionnent. Il est clair que la question a été si peu posée - quoiqu'elle l'ait été bien sûr - qu'on n'a même pas songé à interroger la différence qu'il y a selon que celui qui apprend à apprendre au rat en question, selon que celui-ci est ou non le même expérimentateur. En d'autres termes ce qui est laissé de côté, c'est ceci: c'est que ce qu'on propose au rat comme ^{thème} pour démontrer ses facultés d'apprendre, si ça surgit de la même source ou de deux sources différentes; car si nous nous reportons à ceci que l'expérimentateur il est bien évident que c'est lui qui là-dedans sait quelque chose.- c'est même avec ce qu'il sait qu'il invente le montage du labyrinthe des boutons et des clapets .. S'il n'était pas quelqu'un pour qui le rapport au savoir est fondé sur un certain rapport ^{qui est} - je l'ai dit, pourquoi ne pas le répéter - d'habitation ou de cohabitation avec la langue, il est clair qu'il n'y aurait pas ce montage et que tout ce que l'unité ratière apprend en cette occasion c'est à donner un signe, un signe de sa présence d'unité, que ce soit le bouton ou autre chose l'appui de la patte sur ce signe que ce soit bouton ou bien clapet, que le clapet soit reconnu, reconnu il ne l'est que par un signe, c'est toujours en faisant signe que l'unité accède à ce dont on conclut qu'il y a apprentissage. Mais, mais ce rapport qui est en somme d'extériorité, d'extériorité telle que rien ne confirme qu'il puisse y avoir saisie du mécanisme à quoi aboutit la poussée sur le bouton, comment ne pas saisir que la question est d'importance - et de la plus haute importance - que c'est la seule qui compterait, c'est à savoir que s'il n'y a pas dans ces successifs mécanismes à propos de quoi l'expérimentateur peut constater non seulement qu'il

a trouvé le truc, mais qu'il a - seule chose qui compte - appris la façon dont ça se prend, qu'il a appris ce qui est à prendre, il est clair que je dirai la cohérence, la symbiose que réalise une telle expérience,] si nous tenons compte de ce qu'il en est du savoir inconscient, ne peut pas manquer d'être interrogée à partir de ceci que ce qu'il faut savoir c'est comment l'unité matière répond à ce qui n'a pas été cogité à partir de rien par l'expérimentateur, qu'en d'autres termes on n'invente pas n'importe quelle composition labyrinthique, que le fait que ça sorte du même expérimentateur ou de deux expérimentateurs différents ça mérite d'être interrogé. Et rien dans ce que j'ai pu recueillir jusqu'à présent de cette littérature, n'implique que ce soit dans ce sens que la question ait été posée.

Mais l'intérêt de cet exemple ne se limite pas à ce fait d'interrogation qui laisse entièrement intact et différent ce qu'il en est du savoir et ce qu'il en est de l'apprentissage. Ce qu'il en est du savoir pose des questions, et notamment celle-ci de comment ça s'enseigne. Il est bien clair que la question de comment ça s'enseigne, à savoir la notion d'une science entièrement centrée sur ceci du savoir qui se transmet, se transmet intégralement, c'est elle qui a produit dans ce qu'il en est du savoir ce tamisage grâce à quoi un discours qui s'appelle le scientifique s'est constitué. Il s'est constitué non pas du tout sans de nombreuses mésaventures. [Si cette année j'ai rappelé où il a pu surgir, ça n'est certainement pas sans qu'ait été "feinte" -] 'fingere, fingo dit Newton, non fingo ^{et} croit-il pouvoir dire,] hypothèses non fingo, je ne suppose rien, /ce n'est pas par hasard que cette année j'ai spécifié que c'est bien sur une hypothèse au contraire que tout tourne, que la fameuse révolution qui n'est point du tout copernicienne mais Newtonienne a joué, elle a joué sur ceci qui est de substituer à un "ça tourne" un "ça tombe". C'est l'hypothèse newtonienne comme telle quand il a reconnu dans le "ça tourne" astrales signes quand il a bien marqué que c'est la même chose que de tomber. Mais pour le constater, ce qui une fois constaté permet d'éliminer l'hypothèse, il a bien fallu que d'abord il la fasse, cette hypothèse. La question d'introduire un discours scientifique concernant le savoir, c'est de l'interroger là où il est, ce savoir; et ce savoir là où il est, ceci veut dire l'inconscient, en tant que c'est dans le gîte de la langue que ce savoir repose. Je fais remarquer que l'inconscient je n'y entre pas plus que Newton sans hypothèse. L'hypothèse que l'indi

vidu qui en est affecté - de l'inconscient - c'est le même qui fait ce que j'appelle le sujet d'un signifiant, ce que j'énonce sous cette formule minimale qu'un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant. Je réduis autrement dit l'hypothèse selon la formule même qui la substantifie à ceci : que l'hypothèse est nécessaire au fonctionnement de la langue. Dire qu'il y a un sujet, ce n'est rien d'autre que dire qu'il y a hypothèse. La seule preuve que nous en ayons est ceci : que le sujet se confonde avec cette hypothèse et que ce soit l'individu, l'individu parlant, qui le supporte c'est que le signifiant devienne signe. [Le signifiant en lui-même n'est rien d'autre de définissable qu'une différence, une différence avec un autre signifiant. C'est l'introduction comme telle de la différence dans le champ qui permet d'extraire de la langue ce qu'il en est du signifiant] ; mais à partir de là et parce qu'il y a l'inconscient, à savoir la langue en tant que c'est de cohabitation avec elle que se définit un être appelé l'être parlant, que le signifiant peut être appelé à faire signe, et entendez ce signe comme il vous plaira, soit le/signe, soit le thing de l'anglais, thing à savoir la chose. Le signifiant/^{si}d'un sujet en tant que signifiant il fait le support formel, il atteint quelque chose d'autre en tant qu'il l'affecte. Un autre, un autre que ce qu'il est tout crûment lui comme signifiant, un autre fait sujet ou du moins passe pour l'être. C'est en cela qu'il est et seulement/^{pour}l'être parlant, qu'il se trouve être comme étant, c'est-à-dire quelque chose dont l'être est toujours ailleurs comme le montre le prédicat. Le sujet n'est jamais que ponctuel et évanouissant; il n'est sujet que par un signifiant et pour un autre signifiant. C'est ici que nous devons revenir à ceci qu'après tout par un choix dont on ne sait pas ce qui l'a guidé Aristote a pris le parti de ne donner pas d'autre définition de l'individu que le corps, le corps en tant qu'organisme, en tant que ce qui se maintient comme un et non pas en tant que ce qui se reproduit. Il est frappant de voir qu'entre l'idée platonicienne et la définition aristotélicienne de l'individu comme fondant l'être, la différence est proprement celle autour de quoi nous sommes encore, c'est à savoir la question qui se pose au biologiste, à savoir comment un corps se reproduit. Car c'est bien là ce dont il s'agit dans toute tentative de chimie dite moléculaire, c'est à savoir comment il se fait qu'en combinant un certain

nombre de choses dans un bain unique quelque chose va se précipiter qui fera qu'une bactérie par exemple se reproduira comme telle. Le corps, qu'est-ce donc ? Est-ce ou n'est-ce pas le savoir de l'Un? Le savoir de l'Un se révèle ne pas venir du corps. Le savoir de l'Un pour le peu que nous en puissions dire, Le savoir de l'Un vient du signifiant Un. Le signifiant Un vient-il du fait que le signifiant comme tel ne soit jamais que l'Un entre autre, référé comme tel à ces autres et comme en étant la différence d'avec les autres? La question est si peu résolue jusqu'à présent que j'ai fait tout mon séminaire de l'année dernière pour interroger, mettre l'accent sur ce "Y a d'l'un". Qu'est-ce que veut dire "y a d'l'un" ? Ce que veut dire "y a d'l'un" est ceci que permet de repérer l'articulation signifiante que de "un entre autre"-et il s'agit de savoir si c'est quel qu'il soit-se lève un S I, un S 1 signifiant, un essaim bourdonnant lié à ceci que ce Un de chaque signifiant avec la question de "est-ce d'eux que je parle" ce S 1 que je peux écrire d'abord de sa relation avec S 2, eh bien c'est ça qui est l'essaim et vous pouvez en mettre ici autant que vous voudrez et l'essaim dont je parle, le signifiant comme maître, à savoir en tant qu'il assure l'unité, l'unité de cette copulation du sujet avec le savoir, c'est cela le signifiant-maître. Et c'est uniquement dans la langue en tant qu'elle est interrogée comme langage que se dégage - et pas ailleurs - que se dégage l'existence de ce dont ce n'est pas pour rien que le terme *τοῦ ἑνός* élément, soit surgi d'une linguistique primitive. Ce n'est pas pour rien, Le signifiant Un n'est pas un signifiant quelconque: il est l'ordre signifiant en tant qu'il s'instaure de l'enveloppement par où toute la chaîne subsiste. J'ai lu récemment un travail de quelqu'un qui s'interroge à propos de là, ce qu'elle prend pour une relation qui est celle du S I avec le S 2, à savoir relation de représentation: le S I serait en relation avec le S 2 pour autant qu'il représente un sujet. Et la question de savoir si cette relation est assymétrique, antisymétrique, transitive, à savoir si le sujet se transfère du S 2 à un S3 et ainsi de suite, est une question qui est à reprendre, à reprendre à partir du schème que j'en donne ici. Le " un " incarné dans la langue est quelque chose qui justement reste indécis entre le phonème, le mot,

la phrase, voire toute la pensée; c'est bien ce dont il s'agit dans ce que j'appelle signifiant-maître; c'est le signifiant Un et ce n'est pas pour rien que l'avant dernière de nos rencontres j'ai amené ici pour l'illustrer le bout de ficelle, le bout de ficelle en tant qu'il fait ce rond, ce rond dont j'ai commencé d'interroger les noeuds possibles avec un autre. Je n'irai pas plus loin aujourd'hui puisque nous avons grâce à des questions en somme extérieures, question de notre abri ici, puisque nous avons été privé d'un de ^{ces} séminaires; c'est quelque chose que je reprendrai dans la suite éventuellement.

L'important pour virer, faire tourner ici le volet, l'important de ce qu'a révélé le discours psychanalytique consiste en ceci, ceci dont on s'étonne qu'on ne voit pas la fibre partout, c'est que ce savoir qui structure d'une cohabitation spécifique ce qu'il en est de l'être qui parle, ce savoir a le plus grand rapport avec l'amour. Car ce dont se supporte tout amour est très précisément ceci d'un certain rapport entre deux savoirs inconscients? Si j'ai énoncé que le transfert c'est le sujet supposé savoir qui le motive, ce n'est là que le point d'application tout à fait particulier, spécifié, de ce qui est là d'expérience et je vous prie de rapporter au texte de ce que j'ai énoncé ici sur le choix de l'amour - c'est au milieu de cette année que je l'ai fait. Si j'ai parlé de quelque chose à ce propos, c'est en somme de la reconnaissance à des signes qui sont ponctués toujours énigmatiquement de la façon dont l'être est affecté en tant que sujet de ce savoir inconscient. S'il est vrai qu'il n'y a pas de rapport sexuel parce que simplement la jouissance, la jouissance de l'Autre prise comme corps, que cette jouissance est toujours inadéquate, perverse d'un côté en tant que l'Autre se réduit à l'objet a, je dirais folle de l'Autre pour autant que ce dont il s'agit c'est de la façon énigmatique dont se pose cette jouissance de l'Autre comme telle. Est-ce que ce n'est pas de l'affrontement à cette impasse, à cette impossibilité définissant comme tel un réel, qu'est mis à l'épreuve l'amour en tant que du partenaire il ne peut réaliser que ce que j'ai appelé par une sorte de poésie pour ne faire entendre, ce que j'ai appelé le courage au regard de ce destin fatal, est-ce bien de courage qu'il s'agit ou des chemins d'une reconnaissance, d'une reconnaissance dont la caractéristique ne peut être rien d'autre que ceci que ce rapport dit sexuel

devenu là rapport de sujet à sujet, à savoir du sujet en tant qu'il n'est que l'effet du savoir inconscient, de la façon dont ce rapport de sujet à sujet cesse de ne pas s'écrire ? Ce "cesser de ne pas s'écrire", vous le voyez, ce n'est pas formule que j'ai avancée au hasard. Si je ne suis comploté au nécessaire comme à ce qui ne cesse pas de ne pas s'écrire, je vous demande pardon: qui ne cesse pas, ne cesse pas de s'écrire en l'occasion - le nécessaire n'est pas le réel, c'est ce qui ne cesse pas de s'écrire - le déplacement de cette négation qui pose, qui nous pose au passage la question de ce qu'il en est de la négation quand elle vient prendre la place d'une inexistence, si le rapport sexuel répond à ceci dont je dis que non seulement il ne cesse pas de ne pas s'écrire - c'est bien de cela et de lui dans l'occasion qu'il s'agit - qu'il ne cesse pas de ne pas s'écrire, qu'il y a là impossibilité, c'est aussi bien que quelque chose ne peut non plus le dire, c'est à savoir qu'il n'y a pas d'existence dans le dire de ce rapport. Mais que veut dire, que veut dire de le nier ? Y a-t-il d'aucune façon légitimité de substituer une négation à l'appréhension éprouvée de l'existence ? C'est là aussi une question qu'il s'agit pour nous d'amorcer. Le mot interdiction veut-il plus dire, est-il plus permis ? C'est ce qui non plus ne saurait dans l'immédiat être tranché. Mais l'appréhension de la contingence telle que je l'ai déjà incarnée de ce "cesse de ne pas s'écrire", à savoir de ce quelque chose qui par la rencontre, la rencontre il faut bien le dire de symptômes, d'affects, de ce qui chez chaque individu marque la trace de son exil, non comme sujet mais comme parlant, de son exil de ce rapport, est-ce que ce n'est pas dire que c'est seulement par l'affect qui résulte de cette béance que quelque chose dans tout cas où se produit l'amour, que quelque chose qui peut varier infiniment quant au niveau de ce savoir, que quelque chose se rencontre /^{qui} pour un instant peut donner l'illusion de cesser de ne pas s'écrire, à savoir que quelque chose non seulement s'articule mais s'inscrive, s'inscrive dans la destinée de chacun par quoi pendant un temps, un temps de suspension, ce quelque chose qui serait le rapport, ce quelque chose trouve chez l'être qui parle, ce quelque chose trouve sa trace et sa voie de mirage. Qu'est-ce qui nous permettrait cette implication de le conforter ? Assurément ceci que le déplacement de cette négation, à savoir le passage que tout à l'heure

j'ai manqué si bien d'un lapsus lui-même bien significatif, à savoir le passage de la négation en haut ne cesse pas de s'écrire à la nécessité substituée à cette contingence, c'est bien là le point de suspension à quoi s'attache tout amour. Tout amour de ne subsister que de cesser de ne pas s'écrire tend à faire passer cette négation au ne cesse pas, ne cesse pas ne cessera pas de s'écrire. Et tel est en effet le substitut qui par la voie de l'existence, non pas du rapport sexuel, mais de l'inconscient qui en diffère, qui par cette voie fait la destinée et aussi le drame de l'amour. Vu l'heure où nous sommes arrivés et qui est celle où normalement je désire prendre congé, je ne pousserai pas ici les choses plus loin, je ne pousserai pas les choses plus loin sauf à indiquer que ce que j'ai dit de la haine est quelque chose qui ne relève pas du même plan dont s'articule la prise du savoir inconscient, mais qui dans ce qu'il en est du sujet, du sujet dont, vous le remarquez, il ne se peut pas qu'il ne désire pas ne pas trop en savoir sur ce qu'il en est de cette rencontre éminemment contingente. Qu'il en sache un peu plus que de ce sujet il aille à l'être qui y est pris, le rapport de l'être, de l'être à l'être bien loin qu'il soit ce rapport d'harmonie que depuis toujours - on ne sait trop pourquoi - nous ménage, nous arrange une tradition dont il est très curieux de constater la convergence, la convergence d'Aristote qui n'y voit que la jouissance suprême avec ce que la tradition chrétienne nous reflète de cette tradition même comme béatitude montrant par là son empêchement dans quelque chose qui n'est vraiment qu'une appréhension de mirage, la rencontre de l'être comme tel c'est bien là que par la voie du sujet l'amour vient à aborder. Quand il aborde - j'ai posé expressément la question - est-ce que ce n'est pas là que surgit ce qui fait de l'être précisément quelque chose qui ne se soutient que de se rater? J'ai parlé de rat tout à l'heure, c'était de ça qu'il s'agissait; ce n'est pas pour rien qu'on a choisi le rat, c'est parce que le rat ça se rature! On en fait facilement une unité et puis que d'un certain côté j'ai déjà vu ça dans un temps : j'avais un concierge, quand j'habitais rue de la Pompe, le rat il ne le ratait lui jamais: il avait pour le rat une haine égale à l'être du rat. L'abord de l'être, est-ce que ce n'est pas là que réside ce qui en comme s'avère être l'extrême, l'extrême de l'amour, la vraie amour? La vraie amour débouche sur la haine. Assurément ce n'est

pas l'expérience analytique qui en a fait la découverte. La modulation éternelle des thèmes sur l'amour en porte suffisamment le reflet. Voilà. Je vous quitte. Est-ce que je vous dis à l'année prochaine? Vous remarquerez que je ne vous ai jamais dit ça, que je remarque aujourd'hui - car c'est de ça qu'il s'agit - je remarque aujourd'hui que je ne vous ai jamais dit ça. Plus exactement je porte à votre connaissance cette remarque. Car moi je ne suis toujours privé de la faire pour une très simple raison c'est que j'ai jamais su, depuis 20 ans que j'articule pour vous des choses, j'ai jamais su si je continuerais l'année prochaine. Ca ça fait partie de mon destin... d'objet a. Alors comme après tout ces 20 ans enfin j'en ai écoulé le cycle. ^{Après dix ans} on m'avait en somme retiré la parole, et il se trouve comme ça que pour des raisons dans lesquelles il y avait une part de destin et aussi de ma part une part d'inclination à faire plaisir à quelqu'un j'ai continué pendant 10 ans encore. Est-ce que je continuerai l'année prochaine? Pourquoi pas arrêter là l'encore? Ce qu'il y a d'admirable, n'est-ce pas, c'est que personne n'a jamais douté que je continuerai encore. Que je fasse cette remarque, en pose pourtant la question. Il se pourrait après tout qu'à cet "Encore" j'adjoigne un "c'est assez". Eh bien, ma foi, je vous laisse la chose à votre pari parce qu'après tout il y en a beaucoup qui croient me connaître et qui pensent que je trouve là-dedans une infinie satisfaction narcissique. A côté de la peine que ça me donne je dois dire que ça ne paraît, ça ne paraît peu de chose. Faites vos paris et puis quel sera le résultat? Est-ce que cela voudra dire que ceux qui auront deviné juste, ceux-là n'aiment. Eh bien c'est justement le sens de ce que je viens de vous énoncer aujourd'hui c'est que de savoir ce que le partenaire va faire c'est pas une preuve de l'amour.

F I N